


Berkeley
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA



Lettres

DE

J. Barbey d'Aurevilly

A

Trebutien

TOME I



PARIS
LIBRAIRIE LECAMPION
A. BLAIZOT, ÉDITEUR
26, rue Le Peletier

1908

Barbey d'Aurevilly

Trebutien

LETTRES

DE

J. BARBEY D'AUREVILLY A TREBUTIEN

TIRAGE A PETIT NOMBRE

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE :

5 exemplaires sur papier de couleur non mis dans le commerce.

10 exemplaires sur papier du Japon, avec deux états du portrait et numérotés de 6 à 15



Jules Barbey d'Aurevilly

Lettres

de Barbey d'Aurevilly

à Trebutien



PARIS

LIBRAIRIE L. CONQUET

A. BLAIZOT, ÉDITEUR

26, rue Le Peletier



Lettres

DE

J. Barbey d'Aurevilly

à Trebutien

AVEC UN PORTRAIT INÉDIT DE L'AUTEUR

Gravé à l'eau forte

PAR GEORGES NOYON

TOME I



PARIS
LIBRAIRIE LECAMPION
A. BLAIZOT, ÉDITEUR
26, rue Le Peletier

1908

Saint-Sauveur-le-Vicomte, vendredi soir, 1832.

Eh bien, Monsieur et ami, que devenez-vous avec votre prospectus ? Vos imprimeurs sont-ils plus traitables ? Mettrons-nous flamberge au vent, ou décidément flamberge restera-t-elle dans son fourreau ? C'est ce que j'ai cru et ce que je crois encore, mon cher ami, d'après votre silencieuse attitude et les chances probables de succès que nous aurions à débiter notre denrée intellectuelle au beau milieu de gens qui n'ont jamais senti que la démangeaison des plus grossiers appétits.

Si je ne suis qu'un balourd dans mes présomptions et si, au contraire, le prospectus s'imprime, je m'en vais vous transcrire *Léa* à grand renfort de besicles et de patience. De votre côté, sitôt que le prospectus sera sorti des presses de ce damné *bocco* de Chalopin, avec ses nauséabondes et ridicules répugnances à propos de la duchesse de Berry, adressez-le moi que je le répande à pleines mains. Voilà pour l'intérêt de l'association écrivaillante, et aussi pour que je le lise dans mon encoignure tout à l'aise, car j'en suis extrêmement curieux. J'ai parié, je ne sais quand, avec Du Méril,

qu'un beau jour il tomberait amoureux de cette petite napolitaine, bien malheureuse d'avoir seulement la bonne volonté d'être une héroïne, et je suis persuadé que notre prospectus est une première déclaration. Je le dis aux arbres, au ciel, aux vents, qui emportent mes paroles. Ainsi faisait le Cherubino de Beaumarchais, petit artiste à sa façon, *il* Cherubino, en parlant de cet amour toujours en disponibilité qu'il avait pour toutes les femmes. Du Méril a-t-il dit le sien au public ? Ce serait une préoccupation du même genre. N'est-ce pas Gérard qui met toujours mademoiselle Mars dans ses tableaux ?

Que si notre entreprise rate comme nos autres projets *ab ovo,* je me consolerai assez de ce désappointement. Je vais vous dire pourquoi, mon ami. C'est qu'alors je lancerais dans le monde cet hiver, pourvu que Gosselin voulût s'en charger, sous la forme d'un élégant et voluptueux volume, les deux nouvelles que vous savez, accompagnées de deux autres plus longues dont je m'occupe en ce moment. Ceci n'aura lieu que dans le cas où notre *Revue de Caen* serait un rêve que nous aurions fait debout.

Adieu, mon cher ami. Dans vingt-cinq jours vous me reverrez. Que m'a-t-on dit d'un nouveau journal dont la direction serait confiée à Betourné ? Celui-là, avec les doctrines, si un mot aussi étoffé de pédantisme était applicable au dévergondage du patron, sera écrit avec de l'encre rouge. Oh ! les beaux reflets purpurins ! Nous autres, jeunes maîtres qui nous brossons les ongles tous les matins, pour le lire, nous mettrons nos gants.

Agréez, Monsieur et ami, l'expression de mon attachement et de mon estime.

Jules Barbey

Saint-Sauveur, mercredi soir. 1832.

J'ai oublié hier en vous écrivant, non pas de remonter la pendule comme le père de Tristram Shandy dans une occasion bien autrement importante que la confection d'un paquet, mais de vous envoyer la liste des personnes de *cettuy* pays qui pourraient s'abonner. Hélas ! cette liste ne saurait être longue. Figurez-vous qu'ici je suis, pour la sauvagerie et l'endurcissement, un ours, une espèce de Mordaunt (dans le *Pirate* de Scott), et que je ne vais chez qui que ce soit si ce n'est chez madame de Sainte-Colombe, femme d'un esprit élevé et qui aime l'esprit dans les autres avant d'avoir une opinion. Aussi, voyez l'orgueilleuse conséquence ! s'abonnera-t-elle à notre revue. Elle exceptée donc, je n'ai personne à qui je propose, en toute sécurité de n'être pas mordu, notre abominable lecture. La société de mon père est carliste, ce qui n'est que la moitié du mal, mais de plus, en fait d'opinion, d'une personnalité concentrique.

Cependant je crois qu'il serait bon que vous adressassiez le prospectus, et peut-être le premier numéro, d'abord à madame la marquise d'Héricy, au château de Pont-rü, par Valognes, et ensuite à madame de Beaufort, au château de Thiboutot, à Beuzeville-la-Bastide, par Carentan.

Je ne réponds pas que ces dames un peu caillettes du faubourg Saint-Germain, quand il y avait un faubourg Saint-Germain, exposent la blancheur d'hermine de leur carlisme aux souillures de notre contact républicain. Mais tentons-les, et que ma *Léa*, à laquelle déjà des larmes de femme ont promis d'autres larmes, soit la couleuvre tentatrice ! Elle est bien gentille et bien innocente, la pauvre enfant, pour faire une

femelle de serpent, mais tant mieux pour le succès de notre machiavélisme.

Quant à l'adresse de madame de Sainte-Colombe, la voici : Au château de Sainte-Colombe, à Sainte-Colombe, par Valognes. M. le comte de Mamilly. à Avranches, m'a aussi promis de s'abonner.

Jusqu'ici voilà de la spéculation. Maintenant, mon ami, voulez-vous me faire un plaisir ? Vous voudrez bien, j'en suis sûr, vous êtes si aimable ! C'est d'envoyer à mademoiselle Olympiade Fauvel, rue de Paris, à Lisieux, le numéro dans lequel sera *Léa:* C'est un numéro que je vous prie de sacrifier en ma faveur.

Dites-moi si j'ai mis dans la copie que je vous ai adressée : *sous un ciel étoilé qui parle d'un monde à venir*, etc. Je crains d'avoir oublié l'épithète *étoilé* qui est de rigueur, vu ce qui suit. Si je l'ai oublié, soyez assez bon pour l'ajouter.

Répondez-moi vite sur la composition du premier numéro. Il faut qu'il soit remarqué.

Tout à vous.

Jules Barbey

Scudo ne nous donnera-t-il pas, pour entrer en danse quelque morceau, je ne dis pas *noté*, mais *écrit*. Encore une fois, soignons le premier numéro comme un début.

5

Paris, 23 août, un vendredi. 1833.

Mon cher Trebutien,

Ce n'est point moi qui suis un grand coupable, mais vous qui me calomniez. Quand il s'agira de vous, je ne serai jamais négligent. Seulement vos inquiétudes étaient de trop et je vous en remercie.

Ce qui m'a empêché de vous écrire plus tôt, c'est vous-même, mon ami. J'avais à cœur de vous envoyer un lorgnon comme celui que vous m'avez vu cet hiver. Je tenais à ce qu'il fût en fer de Berlin,parce qu'excepté l'or pur et travaillé d'après un modèle donné je ne vois pas trop ce qui serait agréé par un homme de goût, l'acier n'étant plus de mise, malgré l'admirable éclat de sa splendeur azurée, vu la bronzure morne dont on l'avait terni pendant un certain temps, austère simplicité qui m'aurait plu si l'acier se portait encore. Croyez-vous que pour ne pas trouver ce lorgnon en fer de Berlin, je suis allé me casser le nez contre la porte de tous les opticiens d'ici ? Sans exagération, je suis allé chez plus de trente. Rien dans les mains, rien dans les poches, c'est-à-dire rien chez eux, rien dans cette lettre que je vais fermer avec regret, et rien au bout du ruban noir qui attend encore chez quelque marchande de la rue St-Jean. Que si vous voulez remplacer le lorgnon en question par un autre en écaille et de forme carrée (c'est assez joli, mais trop ténu et trop mince à mon avis), je vous l'adresserai avant votre départ pour *the Old England.*

Mon ami, je travaille beaucoup, je cours beaucoup, mais non les filles, et je m'ennuie beaucoup. Avec quoi donc com-

bler le gouffre que nous avons tous dans la poitrine! J'ai vu une foule d'artistes, de journalistes, et me préserve le ciel de devenir jamais un de ces gens-là! Les gredins à relier en veau de Molière étaient beaucoup au-dessus. Du talent à défaut de conscience, messieurs! Des études à défaut de talent, messieurs! Un langage élégant à défaut d'études, messieurs! Passez votre chemin, mon pauvre bonhomme! et tu n'auras rien du tout. Charlatans aussi charlatans et aussi creux, mais plus débraillés, que les membres de la société phrénologique, par exemple. Comparaison qui me vient comme une fraîche rancune éclose d'hier pour la mortelle séance à laquelle j'ai assisté. Il y avait une foule prodigieuse, plus dupe que moi, car elle resta et moi je m'en allai après avoir *caliborgné* tout à mon aise les crânes de Lamarck, de Cuvier et de Périer, et d'une douzaine d'empoisonneurs et de fendeurs de ventre avec lesquels ils étaient ignoblement confondus sur la serge rapée du même tapis vert. impiété envers la Gloire! Puis deux ou trois jolies femmes dont les chairs étaient roses encore, dont les yeux étaient pleins de lumière, de bleu et d'amour, et qui tendaient à en gonfler les veines leurs jolis cous, comme un serpent qui s'élance, vers ces dégoûtants débris d'une vie qui n'est plus. Je laissai Broussais, l'imbécille progéniture de l'homme de génie, au beau milieu de son rapport.

Vous me demandez, mon ami, si mon article sur la poésie paraîtra. Je le crois, mais tout à l'heure je ne sais. J'ai été obligé d'y ajouter des développements nécessaires afin que l'on ne me prêtât point des doctrines que je rejette de toute ma force d'expectoration intellectuelle. Parmi quelques jeunes gens de l'École normale, mon système avait paru une conséquence des idées de Schelling et de Hegel, et moi je ne crois point à l'absolu des Allemands. Cet article, pour ne pas donner lieu à des contradictions qui ne seraient (je l'ai prouvé) que dans l'esprit de mes lecteurs, est presque une brochure à

présent, et je ne veux pas le morceler. Une narration se suspend ; le rideau tombe ; mais dans une théorie l'enchaînement est si rigoureux qu'il semble se résoudre et se condenser dans une pensée indivisible.

J'ai lu *Lélia*. C'est mauvais de tout point quant à l'idée ; de forme c'est moins mal. Il y a entre autres deux pages charmantes à la fin du premier volume : quand Pulchérie commence à sentir l'éveil de ses sens en regardant dormir sa sœur, à la beauté mâle de jouvenceau. Mais un détail ne sauve pas un livre. Sténio est un imbécille, Magnus un fou sans grandeur, Pulchérie une putain sans verve et Lélia une impossibilité à la façon de Ralph, et Tremnor, moralisé par les galères, regrette le temps qu'il y vivait, comme si la route de Toulon était interceptée. Ah ! si les yeux de madame Dudevant n'ont pas menti, s'ils promettent plus de sentiment que d'imagination, c'est une femme comme toutes les femmes, qui ne nous intéressera qu'en nous racontant son histoire. Mais généraliser, c'est impossible à des êtres si sensibles et si personnels !

Vous êtes curieux de savoir, mon ami, le sujet du roman de Janin intitulé le *Marquis de Rosemonde*. Allez ! vous pouvez jeter votre langue aux chiens, car vous ne le devinerez pas. C'est, comme le disait un de mes amis si plaisamment, dans sa méticuleuse décence, en parlant du docteur Francia du Paraguay, le *vice socratique*. Rien que cela ! Eh bien, ébahissez-vous !

Mais prenez garde, il y a encore un ébahissement que j'attends de vous. Votre météore, votre astre, votre étoile polaire, M. Hugo, ce tendre époux qui unissait la fidélité du cœur à la fierté du génie... Oh ! n'ayez pas peur... il n'y a ici aucune analogie avec l'infamie qui précède. Tout est resté dans l'ordre ; seulement constatez une lacune dans l'amour de M. Hugo pour sa moitié, à laquelle une fidélité bien gardée ne vous paraissait pas chose difficile, d'après vos

impertinents aveux à madame du Tertre. Il paraît qu'avec tout son génie, et ses romans commencés et ses drames à faire, Hugo est fou à courir les chemins...et de qui? de Juliette, une actrice sans aucun talent de la Porte-Saint-Martin. Il y a eu même un duel à coups de poing entre votre Dieu et la petite puante et indigne créature de Harel, à propos de cette autre Hélène, combat qui s'est terminé où il avait si noblement commencé, dans les coulisses. Vous sentez bien, mon ami, qu'après cela je suis allé voir Juliette. Je ne me donnerais pas des coups de poing pour elle avec Harel ou n'importe qui; mais, par le Dieu qui a fait la femme, elle vaut une balle et une lame toute entière dans le cœur des enfants des hommes qui en ont un, et qui le sentent remuer et se gonfler comme une vague sous un sourire et sous un regard! Elle est belle, et d'une beauté qu'on ne saurait peindre. Née à Naples, et élevée dans les algues et pieds nus comme une petite sauvage sur les rivages de la mer de Brest, le développement de ses admirables formes n'a été entravé par rien et il en est résulté une superbe créature. Il paraît que le corps n'a pas fait tort à l'âme dans cet être privilégié. La chaleur ne s'est pas exhalée de cette blanche lave de volcan, apportée dans nos climats froids. Elle a aimé Alphonse Karr, l'auteur de *Sous les Tilleuls*, à la rage. Humiliation de l'orgueil d'une femme splendide, la plus magnifique des brisures humaines, après la chute de Napoléon! L'ange aimait le monstre, car Alphonse Karr en est un de laideur physique. Ce qui ne m'empêche pas de dîner chez lui un de ces jours.

Mon ami, passez-moi mes négligences. Je vous écris au galop et en causant avec Fleury. Adieu. J'ai l'entrée du salon de madame Récamier. J'ai encore une foule de choses à vous dire, mais il faut que je sorte sur le champ. Adieu donc. Bien du bonheur et amitié éternelle! Je vous souhaite une mer douce et pas trop de maux de cœur. Si au lieu de traverser ce détroit étranglé de la Manche vous preniez

plus d'espace sur l'Ocean, je vous souhaiterais une tempête à me raconter quand nous nous reverrions. Que ce soit bientôt. Voilà mon vœu le plus ardent.

A vous pour jamais,

Jules BARBEY

Laissez votre *Montaigne* à votre mère. Je m'en servirai à mon retour à Caen.

Château de Marcelet, 14 octobre 1833.

Vous êtes un heureux mortel, Trebutien, avec vos raffales qui donnent force inquiétudes à vos amis et qui respectent votre coquille de noix tout en la balançant assez pour raviver vos émotions ; oui, de par Mahomet ! vous êtes un heureux mortel. Voilà qui est d'un bon augure pour votre voyage et qui doit vous faire prendre confiance en votre fortune. Je désire que tous mes souhaits se réalisent comme celui que je vous avais fait dans ma dernière lettre d'un petit bout de tempête anodine, et vous savez si ceux que je forme pour votre bonheur sont ardents.

Je vous écris, mon très cher ami, du fond des campagnes les plus mélancoliques et par un ravissant mois d'octobre, tout orange et nacarat, dont rien dans votre vapeur de charbon ne saurait vous donner l'idée. J'y passe les jours les plus doux que j'aie connus depuis bien longtemps et qui ont succédé à des agitations de toute sorte. J'ai dénoué la chlamyde étroite de la vie active avec laquelle il faut combattre et je l'ai changée pour la robe flottante du loisir que malheureusement je n'userai point à porter, car au bout du mois *Richard redeviendra lui-même.*

Je viens de lire *Obermann.* Si vous pouvez mettre la main sur ce livre qui n'en est pas un, lisez-le. Il en vaut la peine. Il y a des misères qui sont de curieux phénomènes. Tout est avorté dans *Obermann,* style et pensées. A l'exception de quelques beaux paysages alpestres idéalisés par l'ardente mélancolie du cœur, tout y est vague, pâle, terne, souffrant. Point de ces éclatantes moulures dans lesquelles les gens de génie incarnent le cri de leurs infortunes, pas de ces belles urnes d'albâtre où l'on renferme un cœur éteint,

pas de ces cristallisations faites avec des larmes et sur lesquelles le soleil de la pensée a éternisé son rayon : rien ne les *nacre*, ces larmes incolores qui moururent presque inaperçues sous la paupière qui les dévora. Obermann est un fœtus en intelligence, pataugeant dans l'amnios de la rêverie. C'est une organisation manquée, sans phallus et sans cerveau, et je m'imagine que le cœur de sa poitrine ressemble au point imperceptible et sanglant que forme le germe dans l'œuf, première et lointaine apparition de la vie, — puis, sans développement ultérieur, l'embryon vient à mourir, il s'atrophie comme s'il avait eu des organes... Destinée à faire pitié ! Lac si épais que rien ne s'y reflète en y passant, ni l'ombre d'une pensée ni l'ombre d'une femme. Si la nature y a laissé une empreinte isolée, c'est qu'elle ne quitta pas ses rives, c'est que nous ne rêvons point à vide en tant que nous rêvons, c'est que dans cette informe conscience la sensation brute du monde extérieur était tout ce qui retentissait le mieux. Ou plutôt c'est que l'homme n'est jamais complet même dans l'incomplet, et que ne pensant pas à faire un livre, mais écrivant comme on regarde marcher son ombre au soleil, Obermann s'est surpris à faire le beau, c'est-à-dire à avoir des velléités d'écrivain.

Assez de jugements littéraires. Parlons de nous, mon cher ami. — J'ai quitté Paris il y a cinq semaines. Les journaux français ont dû vous apprendre qu'il s'y *conspire* un drame de votre Hugo, la grande idole de Djagrenaut dont votre imagination est le Brahme ; c'est *Marie Tudor*, comme vous savez. En ma qualité d'amateur de scandale, j'espère être retourné pour la première représentation de ladite pièce. Que ne vous ai-je avec moi, mon ami, à cette exaltation nouvelle de votre *titanique* poète. Je souligne, car je donne l'épithète en votre nom.

Avant de me réfugier où je suis et où je vis d'une vie si pleine et pourtant si molle, j'ai passé à peu près quinze jours

à Caen, dans un de ces jaunes ennuis à faire devenir un honnête homme ivrogne ou assassin. Il est vrai que pour en rompre la monotonie je me suis donné les grâces du plus insolent cartel, mais j'ai eu affaire à un de ces êtres melli-fluents qui se traînent à plat ventre et qui ne relèvent pas la tête comme la couleuvre. Cela m'a été fort égal, car l'obstacle qui m'avait irrité a disparu tout comme si fer ou plomb l'avait mis en morceaux. J'étais un fier sot de n'avoir pas fait entrer la bassesse humaine dans mon calcul, mais riez de moi, Trebutien! il y en a des profondeurs si inouïes que jamais je n'aurais osé les soupçonner. Comme une femme est mêlée à ceci et dont le nom ne m'appartient point, je ne vous en dirai pas davantage.

Quand vous reverrai-je, mon ami? Vous devinez dans cette question l'expression d'un regret bien vif. Ce regret s'est prononcé davantage encore pendant ma quinzaine à Caen. Je vous jure que vous aviez la plus grande partie de mes pensées et que l'heure à laquelle j'allais voir chaque jour votre mère bien religieusement, en souvenir de vous, j'éprouvais un invincible sentiment de tristesse quand j'entrais là où j'avais l'habitude de vous trouver et où nous avons tant échangé de joyeux propos. — Ce n'est pas vous qui verrez de l'affectation dans ce que je vous dis là.

Mon ami, écrivez-moi vite et longuement. Passé la mer, le papier en petit format est prohibé. Savez-vous qu'il faut que je vous aime diablement pour vous envoyer cette immensité du fond de ma béatitude? A en juger par ce que je sens, et en faisant induction de moins à plus, le bonheur doit coaguler dans de la gélatine de mollusque. Mais la torpille a beau engourdir la tête, le cœur lui échappe quand il est dévoué comme le mien. — Écrivez-moi à Caen, place Malherbe, nº 2. J'ai là une amie (1) qui saurait mon adresse,

(1) Mlle Aimée Lefoulon.

fussè-je à Constantinople, et qui me fera passer votre lettre immédiatement. Je vous promets, si cela vous affriole, que la réponse ne languira pas.

Votre ami pour la vie,

Jules BARBEY

Mon frère que j'attends, et qui m'a écrit, m'a chargé de vous dire mille choses affectueuses. Il est en travail de son volume de Ballades qui me sera dédié. — Je réserve pour ma prochaine lettre à vous entretenir en détail de mes études. Farewell, my dear friend.

Samedy soir, au jour tombant.

Vous aurez encore une lettre de moi, mon cher et doux Mélanchton. J'espérais, comme je vous l'avais mandé, je crois, partir mardi, pour vous revenir, et voici que je ne puis. Des *affaires* me retiendront ici jusqu'à dimanche, mais le lundi matin je pars : ainsi, mon ami, encore huit jours. La patience est la vertu des forts, mais est-ce la vertu de ceux qui aiment ?

Je suis bien aise, mon cher Trebutien, que vous soyez allé chez madame Tastu : vous m'avez sacrifié une bonne partie de vous-même, c'est-à-dire cette paresse qui fait de vous un être si insupportable et si aimable à la fois. Savez-vous que j'aime cet éternel *détendu* de votre âme, cette incorrigible attente de la vie qui s'en va, cette insouciance d'agir pour toutes choses ? Je l'aime, c'est là votre trait, votre caractéristique, quoique j'en sois inquiet souvent, puisque la destinée vous a refusé de pouvoir vous abandonner à ces pentes oublieuses. Mais je suis bien aise de votre visite à madame Tastu.

Je ne vous remercie pas de tout ce que vous avez dit de moi. Vous m'êtes une beaucoup trop solennelle préface et je crains d'être bien au-dessous. Tout ce que je peux vous promettre, c'est de ne pas vous jouer le mauvais tour de Richomme. Je présume que c'est quelque bévue venant de son inhabitude du monde.

Savez-vous que vous avez le don de seconde vue, Trebutien ? Vous aviez dit : au moins le mois, et pour que votre *moins* reste dans toute sa justesse, j'aurai passé quelques jours de plus. Vous êtes vraiment un habile garçon. Mais aussi c'est que les almanachs les plus faciles à faire

sont ceux du pauvre cœur humain, et vous lisiez peut-être mieux que moi dans mon désir. Je dépense ici âme, voix et vie dans d'inénarrables causeries : c'est un charme infini. Mon frère me lit son beau poème et je me laisse entraîner à cette dérive de poésie qui, à toutes les indicibles mélancolies composant sa divine essence, joint de plus, pour moi, celle des jours écoulés. Ah ! mon ami, que n'êtes-vous entre nous deux ! Nous parlons, ou pour mieux dire nous rabâchons de vous. Hier je disais à Léon ce que vous aviez de poétique dans votre nature, cette âme *échoïque* et que j'ai appelée mon clavier, cette répercussion de toute rumeur, cet *accord parfait* de toute harmonie, et le sujet m'inspirant je disais bien, presque aussi bien que vous, et plus juste, chez madame Tastu. Je ne voulais que presser du genou le flanc plein d'haleine, solliciter la lyre d'un doigt curieux, jeter l'émeraude comme le roi grec, dans la mer de poésie silencieuse. L'émeraude m'a été rapportée ce matin, et encore plus heureux que celui qui retrouva la sienne dans le ventre du brochet, la mienne m'est revenue toute ornée et entourée de mille cristallisations. Pour parler sans figure, mon ami, Léon a fait une ode en votre honneur et gloire, une ode intitulée *Trebutien*, comme celle de Sainte-Beuve intitulée *Racine*. Vous n'en saurez que l'épigraphe, me réservant de vous lire et de vous remettre le tout :

> Le beau lac de Némi qu'aucun souffle ne ride
> A moins de transparence et de limpidité !

Par une de ces ineffables délicatesses que les gens qui ne sont pas comme nous traiteraient de niaiserie et qui, à vous, j'en suis sûr, fera monter les larmes dans les yeux, Léon est allé écrire cette ode chez votre mère et il a mis au bas : *Écrit Rue Neuve des Carmélites, chez madame Trebutien.* Ce détail m'a semblé on ne saurait plus touchant.

Je ne sais si c'est la contagion ou quelque corde oubliée qui se *retend* en moi, mon ami, mais moi aussi j'ai eu des quarts d'heure de poésie depuis que je ne vous ai vu. Je vous apporterai trois pièces de vers qui ont eu l'applaudissement de mon frère. L'une est adressée à une jeune fille de quatorze ans, une autre n'est que des stances sur la vie, écrites dans un rhythme que j'ai inventé (vous savez combien je suis sévère sur le rhythme) et dans un moment où la vie me noyait de poignantes amertumes, et enfin une troisième, que je crois antique de pureté, d'attitude et de simplicité fière, une réponse au mot d'une femme : *Oh ! pourquoi voyager !* dont mon frère a fait une exquise élégie. Je vous montrerai les deux morceaux.

Dans ces incursions sur la lisière d'un pays dont je suis banni (la poésie), je n'oublie pourtant pas mon Alpha et Omega. J'y ai aussi travaillé un peu. Enfin, mon ami, j'espère que vous serez content de moi. Tâchez de trouver un libraire pour la *Bague d'Annibal* ; vous savez quels sont nos arrangements. Je vous la remettrai sans aucun changement que le nom de l'héroïne et allongée de quelques strophes. Je suis au bout de mon papier. Écrivez-moi, je l'exige : rien que voir votre écriture me chasse les nuages du front.

Tout vôtre,

JULES

Passez chez moi et dites à mon hôtesse le retard de mon arrivée en lui recommandant le silence. — Je tâcherai de voir votre mère... nuitamment. — Adieu. — Répondez-moi.

Au Château de Marcelet, Samedi.

Mon cher Trebutien,

J'ai reçu votre paquet et je vous remercie. J'ai moi-même porté à votre mère la lettre que vous lui adressiez. J'ai pris plaisir à être un messager de joie pour cette pauvre et digne femme à qui Dieu, avare de cette chose qu'on appelle bonheur, n'en envoie pas un tous les jours. Je l'ai trouvée bien, sauf les larmes au fond de l'œil, essuyées, mais non pas taries. J'ai vu mademoiselle votre nièce aussi, un bel enfant, plein de silence, mais non muet, car l'intelligence n'a pas besoin de la langue des nourrices. Elle ne crie pas et n'a pas peur. Mes moustaches à la *guisa di Leone* ne l'ont nullement épouvantée. C'est une intrépide et douce créature, comme devraient être tous les enfants si on les élevait bien. Faites-en votre compliment à votre mère. Quant au physique, elle est blanche, et, à ce qu'il m'a semblé, souple; le reste est encore bien confus, mais les mains sont d'un sculpté très pur. On m'a dit qu'on la baignait tous les jours; excellente habitude. J'ai conseillé qu'on la sevrât le plus tôt possible. Par une sensibilité mal entendue, très souvent on retarde le moment du sevrage, et on efféminé ainsi les enfants. Eh! mon Dieu, l'amour des mères est encore plus égoïste qu'on ne croit.

Guérin m'a demandé, au nom de ce lambin de Dupont, un nouveau délai pour la lecture de ce damné manuscrit (1), mais je suis ennuyé, irrité et à bout de toutes ces traîneries

(1) *Germaine*, devenue : *Ce qui ne meurt pas*, publiée en 1883 dans le *Gil Blas*.

qui finissent par être impertinentes malgré les coups de chapeau dont on les assaisonne. Aussi ai-je répondu à Guérin que sans plus il reprît le manuscrit eût et à le remettre en vos mains sacro-saintes. Portez-le à Levavasseur, qu'il lise, et vite, et concluez avec lui pour le plus d'argent que vous pourrez, mais sans descendre plus bas que douze cents francs. Je vous investis de la charge de mandataire, sûr que je suis de votre amitié, qui ferait plus pour moi que vous ne feriez pour vous. Je m'en fie au désir que vous avez de voir le livre de votre ami imprimé. Seulement, qu'en échange du manuscrit on vous donne un reçu, et le marché conclu, stipulez-le par écrit, je vous supplie. On ne saurait prendre trop de précautions avec ces drôles-là.

Je suis à la campagne d'hier soir seulement, et le diable sait pour combien de jours. Si le terrible gaspillage du temps par le cœur et par la souffrance n'a pas lieu, je vous rapporterai *Amaïdée* (1) finie et mise au net. Avant de quitter Caen, j'ai fait une visite à M. Le Flaguais, qui n'a pas eu trop d'étreintes dans ses petites mains pour les miennes. Il a été charmant de bienveillance, et moi j'ai pris des airs de Philinte avec mon ordinaire aplomb. Mon frère lui avait montré les vers de cuivre que vous avez trouvés bien : *Voilà pourquoi je veux partir*. Il a eu le courage de les louer et de me dire là-dessus mille choses flatteuses : « Seulement, le rhythme en est un peu faible,— a-t-il ajouté. — Mais que voulez-vous ? Votre métier, à vous, n'est pas de faire des vers ! » N'est-ce pas excellent ?

J'ai vu aussi (car ce sont les *j'ai vu* que ma lettre) la dame chez qui loge mon frère, une frêle et timide femme dont le voisinage pourrait être dangereux. Elle m'a trouvé l'air oriental, l'air d'un ministre grec, en somme très solennel, et un vieil oncle (jeunesse dorée), fat antique qui porta

(1) Parue dans le *Gil Blas* en 1889.

le collet de velours vert et qui était arrivé de Montpellier le matin même, m'a proclamé extrêmement beau. J'en suis très fier, morbleu ! car un pareil homme vivait au temps où la beauté était plus commune qu'à présent. Son opinion a du poids et me flatte d'autant plus que mon adorable famille m'a toujours chanté que j'étais fort laid.

Pardonnez-moi ces vanités féminines, mon cher ami, ou si vous ne me les pardonnez pas, ô homme ! écrivez-moi du moins pour me les reprocher. Vous pouvez écrire chez Aimée, j'y ferai prendre mes lettres. Adieu, tout à vous et à toujours.

J. B.

Caen, 18 août 1835.

Je n'entends guères parler de vous, mon cher Trebutien, Mauvais signe. Si mon livre avait été vendu, vous me l'auriez mandé, à coup sûr. Ces jours derniers (vous l'avez su sans doute) j'ai écrit à Guérin et je lui disais que vous retirassiez des pattes de Levavasseur ma pauvre *Germaine.* trop humiliée puisque vous aviez lieu de croire que le marché ne se conclûrait pas. Je ne veux pas endurer plus longtemps les critiques de ces marchands de papier noirci ! C'est prendre ou laisser, ou qu'ils aillent à tous les diables ! Je ne suis pas d'humeur à répondre à leurs imbécilles observations sur la teneur du livre en question. Vous qui êtes si beau d'insolence par moments, mon cher ami, lâchez deux ou trois bordées à l'infâme cuistre qui critique au lieu d'acheter et reprenez le manuscrit. Voyez votre Mansy ; informez-vous. Je ne doute pas de votre zèle : l'affaire manquée avec Levavasseur, il faut la conclure avec un autre. Colères et déboires, j'avalerai tout, mais il faut que le livre soit vendu. C'est l'important.

Je compte bientôt vous revoir et pousser de toutes mes forces à cette roue qui ne veut pas marcher. J'ai écrit à Gaudin pour lui dire à quel point j'avais besoin de retourner à Paris et j'attends chaque jour une réponse. S'il me délie, comme je l'espère, de ma promesse d'aller au Boisferrand, je vous serrerai la main dans le commencement de la semaine prochaine. Je le désire de toute mon âme agitée et ennuyée. Chose inouïe ! la vie des passions n'exclut pas pour moi l'ennui, un ennui amer et poignant. Mon frère est parti,

je suis revenu de la campagne et seul ici, avec un poids de loisir qui m'accable et donne à mes pensées une intensité douloureuse. Je n'ai pas le moindre intérêt doux et agréable à vivre sur le pavé de Caen, et j'en serais déjà loin si des raisons intimes et pleines de force ne m'y avaient retenu tout ce temps. Mon ami, savez-vous ce que je sais ? C'est que la vie de province ne nous est plus possible ; il faut être parfaitement heureux ou obèse pour s'arranger de cette vie-là. Mais les gens comme nous, non ! Si l'on est lymphatique, on y mourrait du spleen ; si l'on est nerveux, on s'y brûlerait la cervelle.

Je vous écris bien rapidement, mon cher ami. Je n'ai pas le temps d'être attique dans mon langage. Je vis hier soir votre mère, assez triste de l'espoir qu'elle commence à perdre que vous veniez la voir cet automne. Nous causâmes longtemps. Je vis aussi votre nièce, la joyeuse et forte gaillarde, qui se préoccupa infiniment de ma longue canne et qui vous envoie mille baisers. J'allai passer la soirée chez le petit poète. Je trouvai là mon *dur* critique, cet insulteur de *Léa*, qui n'eut pas l'air médiocrement embarrassé en me voyant et qui finit par me dire des flagorneries. Voilà les hommes ! Au reste celui-ci ressemble à l'aveugle auquel Jésus frotta les yeux avec de la boue et du crachat ; j'ai été tenté de lui en faire autant. En vérité je ne le croyais pas d'une aridité pareille. Son langage est médiocrement articulé, il émet le son, mais non le mot. Son frère lui a servi de dictionnaire tout le temps que je suis resté avec eux.

Il n'y a rien de neuf ici, que du moins je sache. L'eau manque de tous côtés ; on la paye cinquante francs le tonneau à Falaise, et la terre ressemble à un vieux morceau d'amadou. N'est-ce pas bien intéressant ce que je vous dis là ? Ne m'oubliez pas auprès de Guérin, tout ce qui me reste, avec vous et les Boissière, de cette gracieuse guirlande d'amis

dont Gaudin vient de se détacher comme un dernier fleuron en allant vivre loin de ce Paris où nous étions si rapprochés et si bien. Adieu, mon ami, je deviens presque mélancolique. Imposons silence aux murmures du cœur.

Tout à vous,

JULES

Caen, Mercredy — 8 octobre 1835.

Mon cher Trebutien,

J'arrive du Boisferrand et je suis tellement pressé de vous écrire que je n'attends pas à avoir revu votre mère. Je la verrai probablement après-demain. Mais aujourd'hui je me sens une paresse invincible. Je respire si bien dans un bon châle et sur une pile de carreaux, comme un vrai turc que je suis, au moins pour l'indolence ; je respire si bien de mes courses haletantes de voyageur et de mon corselet de dandy, que vingt-quatre heures ainsi passées ne sont pas trop, n'est-ce pas, ô le plus oriental des hommes ? Il m'a fallu du courage pour quitter le pays d'où je viens. Ce pays est fièrement beau, sombre, grand, idéal. C'est le pays du coup de fusil dans le ravin, des bois sonores et des calmes abreuvoirs au sein des prairies. Le temps, mauvais depuis quelques jours, est redevenu beau au moment de mon départ. L'air s'emplissait de l'ambre d'octobre, et les eaux courantes des fossés bouillonnaient mieux sur leurs cailloux bruns, grossies qu'elles étaient par les pluies. J'ai trempé mes mains dans tous ces torrents ; j'ai vécu d'une vie qui m'a plu singulièrement et plus de temps qu'une vie quelconque ne saurait me plaire, étant sorti ennuyé du ventre maternel, et d'un naturel sur lequel l'émotion ne vibre pas deux fois. Je ne vous parle pas de la réception qu'on m'a faite. Il n'y avait pas là de Jérusalem, ni de Jésus, ni d'âne, mais des femmes et des enfants ont jeté aussi des palmes sous mes pieds.

Je ne compte guères être à Caen que le temps nécessaire

au blanchissage de mon linge. Cependant, comme ma vie de bohémien reçoit l'influence de tous les souffles qui viennent des quatre points cardinaux, je n'oserais trop vous marquer le jour de mon arrivée. Vous le saurez à temps pour venir passer la soirée chez moi et je vous lirai *Amaïdée*, *Amaïdée* achevée et peut-être belle (Guérin et vous, vous me le direz, mes chers amis), et que je voudrais voir paraître dans la *Revue des Deux-Mondes*. Ne serait-ce pas un moyen de hâter la publication de cette triplement indolente *Germaine*, qui repose ses langueurs chez vous ? Tout au moins *Amaidée*, fatras pour fatras, vaut ce qu'on fourre dans la Revue, que ce soit de n'importe qui. — On m'a parlé de Roret pour *Germaine*. C'est lui, m'a-t-on dit, qui a édité *Indiana*. Je le verrai après Allardin. Prenez toujours des renseignements, mon cher ami, mais attendez-moi ou prévenez-moi. — *Oh ! monsieur, je vous crois comme mon propre père,* et même beaucoup mieux.

J'ai vu Avranches dans mes excursions ; le poète Scudo avait diablement idéalisé le tableau, si vous vous le rappelez. Cet homme était le père de dix mensonges à chaque parole ! Avranches est abominablement laid, mal pavé, sale, bâti par groupe et non en alignement. Il y a un beau point de vue. Sans compter quelques femmes qui ne sont pas trop mal. Mais je n'ai remarqué qu'un profil juif, appartenant à une fille d'Israel et de la comtesse de Girardin. Remarqué, c'est beaucoup ; vous connaissez la difficulté de mes admirations.

Parlez de moi à Guérin et montrez-lui cette lettre, s'il est de retour. Qu'il gronde madame Kling en attendant que je la gronde, ce dont je m'acquitterai avec l'exubérance de mauvaise humeur que sa conduite a amassée en moi. La subtile personne a mis sur la dernière lettre écrite à Guérin une adresse qui n'était pas la sienne, de sorte que ma lettre m'est revenue décachetée, souillée de je ne sais

quels contacts, maculée de timbres, après avoir sillonné le Nivernais dans tous les sens. Malgré mon mécontentement, voyez-la, je vous prie (madame Kling), ou faites-lui dire par Guérin que je la prie de m'envelopper et de m'adresser mon manteau. Je l'ai oublié, les nuits sont froides maintenant et je serai bien aise de l'avoir, ne fût-ce que pour mes pieds, en diligence.

Que vous manderai-je d'ici ? Ah ! une bonne histoire dont le journal de Caen, crevé depuis quelques jours comme une rosse sur du fumier, aurait pu égayer son agonie. Il y avait à l'Hôpital une religieuse nommée madame de Saint-Pierre (saint Pierre avait renié son maître), femme d'une piété exemplaire et jouissant dans la communauté d'une considération méritée. Elle avait quarante ans, cet âge terrible pour les organisations fortes et ardentes. Les amants fuient et l'hystérie vient : c'est une mauvaise heure dans la vie d'une femme qui ne fut jamais lymphatique. Eh bien, cette madame de Saint-Pierre a décampé avec un jeune belge qu'elle avait soigné de la vérole, traitement corrupteur ! Je vous laisse à penser quel scandale ! Le docteur Faucon qui n'est pas un aigle (connaissez-vous ce benêt-là ?) la rencontra le matin dans la rue, jolie encore comme un démon sans son béguin et sans sa guimpe, corsetée, ficelée, attifée et faisant beau cul et belle taille comme si toute sa vie elle avait marché dans des brodequins puce. Le Faucon, qui est médecin de l'Hôpital, crut qu'il rêvait, se frotta les yeux et fit *oh ! oh !* comme Petit-Jean, puis s'en alla tout raconter à la supérieure, mais déjà l'on savait l'escapade. Le jupon noir avait été trouvé pendu à un vieux rosier du jardin ; c'étaient des adieux assez positifs. Il paraît que le couple sacrilège s'est embarqué pour l'Angleterre où il aura l'impiété d'être heureux.

Je ne sais que cela à vous dire et le mariage de B. qui a épousé sa cousine, la femme d'un conventionnel, un vieux

pâté à la couperose qui pouvait être frais et appétissant en Thermidor. Mais la Convention et les années ont passé dessus d'une terrible manière, la beauté a filé, si beauté il y a eu, mais je ne crois point que le tempérament de la Jacobine se soit amorti de beaucoup et le diable m'emporte si je n'ai pas des inquiétudes.

J. B.

Mercredy soir (30 décembre 1835).

Je vous écris lettre sur lettre, mon glorieux Baron (1) ! C'est que j'ai encore une bonne nouvelle à vous annoncer.

Vous m'apporterez le deuxième volume de *Germaine.* On demande les manuscrits à la *Revue des Deux Mondes.* Buloz (ma belle et calme tête de marbre blanc, Niobé-Germaine, jugée par un Buloz ! Est-ce que tu crois à Dieu, Trebutien, après cela ?), Buloz donc a promis de lire et La Borie croit à mon *entrance* dans son journal. Du moins le cuistre (ce n'est pas de La Borie que je parle) est fort prévenu en ma faveur. S'il en est ainsi, j'ai du vent dans mes voiles. Allons !

Mais César ne fut rien avant quarante ans qu'un très spirituel et très cochon romain. Voilà ce qui m'empêchera de perdre courage, en supposant que mes espérances s'en allassent à tous les démons !

A vous, très orthodoxe jeune homme. Je me recommande à vos prières.

JULES

Et mon Molière ; je n'en vois rien, ni tête ni queue. Coupez les oreilles à ces faquins-là.

(1) Les deux amis s'amusaient fort de ce qu'un anglais avait, dans son voyage en Angleterre, appelé Trebutien : M. le Baron de Tribioutine.

Blois, 25 août 1835.

MON CHER BARON,

Quand vous lirez la date de ma lettre, vous vous écrirez, j'en suis sûr : *ô ter quaterque beatus !* Vous sentirez s'éveiller en vous les nobles convoitises de l'antiquaire. Si je l'étais le moins du monde, Dieu m'est témoin que je ne vous écrirais pas. Confier son bonheur me semble la plus haute impertinence qu'il y ait. C'est parce que ma tête d'ostrogoth du boulevard de Gand est demeurée parfaitement froide et ennuyée devant les tas de pierres historiques vus et admirés en baillant, que je peux vous parler de mon voyage sur les bords de la Loire.

N'en aura-t-on jamais fini avec les lieux communs ? La réputation de ce pays est un impudent mensonge accepté sur parole par des niais. Et cela va ainsi de siècle en siècle jusqu'à la fin du monde ! Hélas ! c'était beaucoup plus pour le pays que pour les *souvenirs*, comme vous dites, vous autres, que j'étais parti de Paris, mais Dieu me damne ! j'aurais presque mieux fait d'y rester.

J'ai vu Orléans, sa cathédrale et son musée, Notre-Dame de Cléry, dont l'austère nudité m'a semblé préférable à toutes ces enjolivures qui s'appellent de l'*Art* pour le moment, et puis Chambord, mais j'étais souffrant, et j'ai eu la sacrilège indolence de ne pas monter un degré de ses escaliers. — C'est de Chambord que je suis le plus content jusqu'ici, car j'ai vu là la seule jolie fille entr'aperçue depuis Paris. Et puis qu'on me vante un pays pareil ! Que nos écrivassiers de roman nous crachent leurs belles phrases sur tout cela !

Aujourd'hui je suis à Blois, une odieuse ville et d'une population plus laide encore. Je sors du château, que j'ai

visité dans tous ses coins. Toutes les places m'en ont été compendieusement et *bredouilleusement* expliquées par le concierge, homme de sens, qui professe le plus grand mépris pour P. Delaroche et Vitet. J'ai grimpé sur l'observatoire de Catherine de Médicis. — La vue n'est pas mal de là, mais il faut s'en tenir à cette expression modeste, si l'on veut rester dans le vrai.

Je me demandais, mon cher Baron, si tous les monuments du monde me laisseront ainsi *sans intérêt* et si je dois arriver peu à peu à l'indifférence en matière de toutes choses comme en matière de religion. En vérité, je redoute presque un voyage de Rome. J'y apprendrais peut-être le secret de nouvelles impuissances d'âme, de nouveaux dessèchements d'émotions. Qu'importe ! Allons toujours ! Dieu seul est grand ! Savez-vous pourquoi ? Parce qu'on ne le toise pas à vingt pas avec une lorgnette et que le premier sot venu n'en gâte pas l'idée en mettant son abject nom dessus comme sur toutes les pierres dont j'ai les yeux pleins.

Demain nous avalons le château d'Amboise, Chenonceaux et Tours. — Je serai de retour lundi au plus tard. — Pardonnez l'infâme papier que je vous envoie et jusqu'au contenu du papier. Je vous écris brisé de deux jours de fièvre. Mille bonjours à Guérin et à vous amitiés pour la vie.

J. B.

Caen, 9 janvier 1837.

Mon cher Baron,

Je ne vous ai point encore écrit, mais dans mes lettres à mes amis qui sont les vôtres votre souvenir brille comme dans toutes mes pensées, pur et radieux. J'ai vu votre mère, il y a deux jours. Elle va bien et doit me charger d'un paquet pour vous à la fin de cette semaine, époque *immuable* de mon départ.

Je vous reviens donc après trois longs mois d'absence, employés à rôder dans deux départements ; je vous reviens renouvelé de santé et de force, et retrempé dans la vie de famille que j'ai trouvée meilleure que je n'aurais cru, et pas assez longue du reste pour ajouter un ennui de plus à ma somme ordinaire d'ennuis. J'ai pris justement ce qu'il m'en fallait, mais de manière à esquiver le *blasé,* cette diable de chose à laquelle j'arrive si vite avec la tournure de mon esprit. Je n'ai pas chassé, mais j'ai joué, mangé, bu, fumé, comme tout ce qu'il y a de plus illustre en Normandie, et me serais assuré bien des votes si j'avais l'âge, aux prochaines élections, pour être nommé député. J'ai fait l'Alcibiade avec une souplesse qui vous eût surpris, mon cher Baron, et qui me servira quelque jour si Satan me change en diplomate. J'ai coqueté avec des femmes de province dignes d'être anglaises pour la bégueulerie, et débité des moralités hypocrites à leurs grand'mères. J'ai stoïquement suivi la règle catholique, allant à la messe tous les dimanches et mangeant maigre les vendredis. Enfin j'ai disparu, comme Romulus, dans la tempête... d'un véritable succès.

J'ai vu beaucoup de *nouveaux ménages* (locution du pays,

ayant un gracieux parfum de terroir tout-à-fait distingué), sans compter celui de monsieur mon frère, de sorte que je suis accablé de tous ces bonheurs légitimes. J'ai vu aussi le bonheur (tout aussi légitime mais dans un autre genre) de mon autre frère le séminariste, et de cette bande de bonheurs ce n'est ni le plus faible ni le moins étonnant. Rien, dit-il, ne peut donner l'idée de la félicité dont il jouit, et, comme il ne parle que par les prophètes, il s'est servi de l'expression d'Isaïe : *Un fleuve de paix coule dans mon âme*. Qu'il coule donc et qu'il ne tarisse pas !

Il (Léon) m'a donné en guise de souvenir le petit livre de Louis de Blois qu'il appelle un livre d'or, mais j'aimerais mieux celui de Venise. Il a écrit sur la première page : *Fratri meo, Christiano futuro.* Vous voyez qu'il est déjà augure, avant même d'être prêtre. Il m'a donné aussi pour vous une petite image de la Vierge, le seul portrait de femme à son usage. Écrirai-je : Et au vôtre, mon ami ? Dans tous les cas, c'est un témoignage d'amitié et de *sweet remembrance.*

On m'a mandé que le glorieux Scudo était près de vous. Je serai enchanté de le revoir, lui et ses pantalonades. Son histoire des Girondins avance-t-elle ? C'est une des meilleures. Je n'ai que le temps de vous embrasser et de fermer cette lettre. A bientôt.

J. B.

14 mai 1841.

Mon cher Trebutien,

Je vous remercie, ainsi que M. Alph. Le Flaguais, de la réclame insérée dans la *Revue de Caen.* A la noblesse et à l'amabilité du procédé je vous ai reconnu sans peine. — Depuis longtemps mon intention était de vous prévenir, de vous demander de renouer les relations que j'ai toujours regardées comme ce qu'il y eut de meilleur dans ma vie ; vous le saviez, je l'avais dit à M. Gaudin qui vous l'avait assuré. Vous avez été assez généreux pour ne pas m'attendre et pour me témoigner que l'ami n'était pas mort en vous. Vous avez sur moi l'avantage d'une initiative qui m'a profondément touché. — Que vous ne m'ayez pas oublié, que vous me reveniez par une attention pleine de délicatesse et d'obligeance, voilà ce que j'estime plus que l'éloge (beaucoup trop grand d'ailleurs) que vous avez *inspiré* à la *Revue de Caen* ; voilà ce que je mets bien au-dessus de tous les succès littéraires, même de ceux auxquels il ne m'est pas permis de penser.

Quand vous m'aurez dit par quelle voie il faut vous envoyer mon brinborion de livre (1), je vous l'enverrai immédiatement. C'est, comme vous l'avez vu, une espèce de mauvaise plaisanterie écrite pour les porteuses de manches plates et qui a assez pris dans le monde ici. L'important était que ce fût écrit avec une légèreté qui s'en va, chaque jour, des livres et du monde, au grand regret de ma très superficielle personne. Les gens difficiles, au nom de l'amitié même qu'ils me portent (comme Du Méril, par exemple), ont re-

(1) *L'Amour impossible.*

gretté de me voir, moi à qui ils accordent (c'est peut-être un cadeau) quelque force, faire au pastel de la peinture chinoise sans ombre ; mais les hommes de mon siècle m'ont tant ennuyé de leurs airs encravattés et graves qu'il fallait à la fin que je m'inscrivisse en faux contre le pédantisme de ce temps.

Je l'ai fait. Blâmera qui voudra. Je ne me tiendrai pas dans cette voie. Un de ces jours j'attaquerai la fibre humaine plus énergiquement que dans ce pamphlet *gris de lin, amour qui a une fin*, par lequel j'ai si drôlement interrompu des études politiques assez sévères au moment où l'on s'y attendait le moins !

C'est le dernier mot de mes prétentions de jeune homme : un mélancolique adieu à cette vie de dandy qui a tant dévoré de choses dans la contemplation de ses gilets ! Mon Dieu, l'auteur de *Yes and No* n'est-il pas devenu un homme politique, après avoir risqué son roman fashionable ? C'est là ce que je dis,pour les rassurer,aux personnes qui ont la bonté de se plisser le front pour moi.

Les journaux me traitent en journaliste. Ils ont mille, pour mieux dire, ils *auront* mille bontés pour moi, car, la session close, j'aurai des articles partout. Sainte-Beuve me trompette dans la *Revue des Deux Mondes*, etc. etc. Trois pages d'*et cætera*... Si vous pouviez m'obtenir un article dans votre Revue, je serais enchanté que mon nom y parût encore. Je tiens à Caen par d'impérissables souvenirs.

Scudo est ici, à poste fixe, chantant, baisant, rossignolant, et engraissant comme Rossini.C'est toujours le même homme, à cela près de l'embonpoint, que vous avez connu autrefois ; une espèce de comte de Saint-Germain dont l'âge est de plus en plus un problème et qui a peut-être soupé avec le Régent. — Il dit avoir trente ans à peine, et, pour soutenir cela, se couche à ses heures, qui sont de très bonne heure, et ne se donne pas d'indigestion.

Adieu, mon ami. Gaudin vous dit mille choses. Nous voici, j'espère, l'un à l'autre et pour jamais. Nous ne jouerons plus désormais aux propos interrompus, n'est-ce pas ? — Croyez que si le propos l'a été, l'amitié (de mon côté du moins) n'a pas cessé d'être, et agréez-en l'expression.

Jules BARBEY D'AUREVILLY

Un vif serrement de main au poète de la ville *bien-aimée*, à M. Le Flaguais, et à votre mère la plus respectueuse assurance d'une inaliénable affection.

Paris, 8 juin 1841.

Voici un article que je vous envoie pour votre *Revue de Caen.* Il est de notre ami Scudo, qui se recommande à vous et vous a conservé une bonne place dans son souvenir. Cet article est fort bien, quoiqu'il soit assez rude pour votre serviteur. Scudo n'aime point mes manières de dire, et moi je n'enchaîne nullement l'indépendance de mes amis.

Publiez-le dans votre Revue, lui et moi nous en serons três flattés. Je compte peu sur le *good will* de M. Charma, quoique j'aimasse à voir sa philosophie descendre jusqu'à l'examen d'un conte bleu (qui n'est pas un saphir) écrit pour les boudoirs *jonquilles.*

Cet article de Scudo paraît en même temps ici. Faites-le, je vous en prie, précéder de cet en-tête dans votre numéro :

« Nous sommes heureux de pouvoir détacher le frag-
« ment suivant d'un article d'un journal de Paris sur le
« livre de M. Barbey d'Aurevilly. »

Je ne nomme point le journal afin que vous ne lui fassiez pas *réclame.* C'est inutile. Dites un mot aimable de Scudo, en passant ; il sera très sensible à cela.

Ce n'est pas tout, mon ami. Voyez comme j'use des terribles privilèges de l'amitié ! Amédée Renée, que vous connaissez, et avec qui les circonstances m'ont étroitement lié, vient de publier un volume de poésies. Annoncez-le dans votre Revue. C'est un enfant de Caen ; vous lui devez bien cela. Mais en plus il est mon ami et son volume est fort distingué. Donc, etc., etc., etc. De plus encore, dans son volume se trouve une pièce à Maurice de Guérin, ce grand poète que vous avez connu et aimé, et pour qui j'ai soufflé à George

Sand le fameux article de la *Revue des Deux Mondes.* — Gloire posthume! talent merveilleux dont je suis l'exécuteur testamentaire. Je publierai incessamment un volume tout entier de Maurice de Guérin. J'ai les matériaux d'un livre immortel, bonheur aussi grand pour la littérature française que la publication des œuvres inédites d'André Chénier. Je ferai précéder ce volume d'une vie intellectuelle de Guérin, pour avoir le droit d'écrire mon nom (le nom de son meilleur ami) en toutes petites lettres au bas de son piédestal,

Je recommande particulièrement à M. Alphonse Le Flaguais le livre de Renée. Il n'y a qu'un poète qui puisse parler d'un poète noblement. Ce livre se publie chez Delloye. Il est intitulé : *Heures de Poésie.*

Pardon, mon ami, de cette lettre à bâtons rompus. J'écris debout, ganté, près de sortir, et des gens à voix vibrante parlant autour de moi et voulant que je leur réponde. Excusez les bévues. Il n'y a que mon amitié qui n'en fera jamais avec vous.

Vous aurez ma *Bague d'Annibal* puisque vous y tenez; et peut-être, en reconnaissance de votre envoi de la *Revue*, vous adresserai-je quelque chose pour elle. Je serai enchanté de faire acte de Normand parmi *vous tous.*

Tout à vous et pour la vie,

J. B. D'A.

Paris, le 16 avril 1842.

Mon cher Trebutien,

Je vous écris en courant. Je vous demande pardon de cet ignoble papier, mais je suis pressé et n'en ai pas d'autre sous la main.

Ce papier vous fera faire, probablement, l'induction que je suis rentré dans la politique militante *par les colonies* ; et, ma foi, l'induction sera très philosophique et très légitime. Je bataille au *Globe* depuis quinze jours.

Mais ce n'est pas de politique que je veux vous parler, mon ami, ni de mes études, ni de moi-même, ni de mes publications (remarquez l'*s*) très prochaines ; je ne souillerai pas ce billet de tant d'égoïsme; non : je veux vous embrasser seulement et vous dire :

Vous avez, à ce qu'il paraît, découvert un manuscrit du Père André, l'auteur du *Traité sur le beau*. Je peux, soit au *Globe*, soit à la *Revue d'Architecture*, dont le rédacteur en chef est mon ami, faire sur vous et sur votre découverte la plus splendide réclame qui ait jamais été écrite par un ami sur un ami. Envoyez-moi donc une note, une note détaillée sur la chose. Quant au bien à dire personnellement de vous, je m'en charge et jamais poids ne m'aura semblé plus léger, et, après l'éloge d'une maîtresse, plus charmant à soutenir et à porter que celui-là !

Si même vous pouviez m'envoyer quelque fragment bien intéressant, et si long fût-il, de votre découverte, je l'introduirais dans la *Revue d'Architecture*, qui (si vous la lisez quelquefois, mon cher ami, vous en jugerez) n'est pas un journal de maçon.

Écrivez-moi à ce sujet sous le plus bref délai, mon cher

Trebutien. Je ne vis plus dans les hôtels à la bohémienne, mais dans le plus gentil boudoir de *mon style*, rue de la Ville-l'Évêque, nº 10 *bis*. Je suis entre Molé et Guizot comme entre l'eau et le feu. Comme vous voyez, c'est la rue des hommes d'État.

Adieu, mon ami. J'interromps un article sur les monnaies pour vous écrire. Un article sur les monnaies ! moi ! le croiriez-vous, bon Dieu ? Oui, mon cher, c'est ainsi. Et je dis comme Figaro : Il ne s'agit pas de tenir une chose pour en bien parler.

C'est pour cela que je parlerai bien de vous et de votre découverte, mais j'aimerais encore mieux vous tenir. Que de choses j'aurais à vous raconter, à vous apprendre ! Que de choses !... Cela me fait un tel effet d'y penser seulement que j'interromps ma lettre tout court, en vous assurant au plus vite que mon amitié ne sera jamais comme ma lettre et que je ne l'interromprai pas.

A vous,

J. Barbey d'Aurevilly

Un souvenir à M. Le Flaguais, je vous prie, et mon respect à votre mère.

Paris, le 25 mars 1843.

MON AMI, MON EXCELLENT AMI,

Je réponds bien en l'air à votre lettre. J'arrive de la campagne et je n'ai pas encore envoyé prendre rue du Bouloy le paquet que Derache m'a prié d'y faire prendre et que je suppose envoyé par vous. Comme vous ne me parlez pas de ce paquet dans votre lettre, je ne vous en accuse réception que *per hypothesim.*

Vos amabilités sur la *Bague d'Annibal* sont par trop aimables, mais je les accepte comme les femmes et les perruches acceptent les *douceurs*. Et cependant, venant de vous, ces choses-là sont *plus* et *mieux* que des amabilités. Quand vous appréciez ce que j'ai écrit et que vous le louez, je suis heureux parce qu'il y a entre nous communauté de sensations et sympathie d'intelligence.

Je suis très touché, très reconnaissant et presque ému de votre idée de faire une édition de la *Bague d'Annibal.* Je n'avais pas le projet de la publier, mais j'en aurais eu le projet que j'y renoncerais pour le plaisir de vous voir devenir mon éditeur. C'est une des choses qui me flattent le plus et qui devaient le plus me flatter que votre proposition, et je veux vous en témoigner ma reconnaisssance en vous dédiant ladite *Bague.* Quand donc vous serez en mesure, vous m'écrirez et je vous enverrai un mot de dédicace épistolaire, qui dira du moins à ceux qui me liront ce que nous sommes l'un à l'autre.

Et cela, mon cher Trebutien, sans faire tort le moins du monde à la mention que je vous réserve dans l'édition des œuvres de Guérin. Cette damnée édition est fort retardée par *Germaine*, qui devait paraître ce mois-ci et qui n'a point

paru à cause d'un procès de mon éditeur avec un de ses confrères. Sitôt que *Germaine* aura fait son entrée dans le monde, je m'occuperai des magnifiques choses laissées par notre ami. La *Bacchante*, dont vous me parlez, est un morceau plus long et plus beau que le *Centaure*. Je l'ai, ainsi que d'autres fragments superbes, tant en prose qu'en vers.

Depuis que je ne vous ai écrit, mon cher Trebutien, j'ai fait du journalisme en province. J'ai été envoyé à Dieppe pour brasser une élection, et cette élection je l'ai enlevée contre vent et marée. J'ai battu les journaux de l'administration et rallié des légitimistes à un candidat qui ne l'était pas. Ç'a été un coup de partie bien mené et qui m'a fait honneur. J'estime plus ce succès qu'un succès d'écrivain ; c'est un succès d'homme d'action, de la politique sur *le vif*, de l'influence de langage, de manières, de tenue. Comme vous êtes mon ami, je vous conte mon succès et le savoure dans le plaisir qu'il vous fera. Penser à un succès dans la joie qu'il cause à un ami, c'est boire son nectar dans une coupe d'or.

Je m'occupe toujours de Pitt, mais c'est le diable que ce travail compris comme je l'ai compris et comme je veux le réaliser. En attendant, si je trouvais un éditeur, je publierais les lettres de *Madame de Maintenon et de la princesse des Ursins*, avec un Essai sur ces deux maîtresses-femmes en guise d'Introduction. *Quid dicis, Thomas ?* Je pense que cela pourrait être gentil. Qu'en dites-vous ?

Merci de la correction que vous me demandez et que voici :

La fleur d'amour comme elle *au soir* va se r'ouvrir.

Vous savez que les vers que je fais n'ont rien de littéraire et qu'ils sont seulement la fin de toutes mes crises.

C'est pourquoi je vous envoie les ci-joints, qui, s'il ne vous plaisent pas comme vers, vous plairont comme venant de moi :

A ***

Si tu pleures jamais, que ce soit en silence...

Vous voyez que malgré les horreurs de la politique le démon des vers me hante encore parfois ; mais c'est toujours un autre démon qui l'amène, et voilà pourquoi je ne fais pas de livres en vers, mais seulement des vers par-ci par-là.

A propos de vers, mes plus affectueux compliments en prose, mais en prose bien sincère, à M. Alphonse Le Flaguais.

Répondez-moi si vous acceptez la dédicace de la *Bague* et quand il vous la faut, et croyez-moi le plus paresseux des correspondants parce que je suis le plus occupé des hommes, mais aussi le plus dévoué à ceux que je semble négliger et auxquels je pense toujours, si je ne leur écris pas aussi souvent que je le voudrais.

A vous, *for ever !*

Jules A. Barbey d'Aurevilly

Mon respect à votre mère et mes deux mains dans les siennes.

Paris, mercredy. Avril. (1843.)

Mon cher Trebutien,

Toujours en retard! Pardonnez-moi aussi, comme cet excellent M. Le Flaguais avec lequel j'ai traîné. Il a dû vous annoncer ma dédicace. La voici. Vous convient-elle en ces termes ? Si vous y désirez une modification quelconque, parlez, ami, j'obéirai comme une fée marraine aux désirs de son filleul.

Ma vie d'aventurier, qui continue d'être la chose du monde la plus bariolée, m'a poussé à écrire des légèretés... devinez où ? dans un journal de modes, mon cher ami. César avait fait une grammaire, mais César ne s'était pas assoupli jusqu'à écrire pour les modistes de son temps. Je fais ce que César n'a pas fait. Il est vrai qu'il y a quelques autres choses que César a faites et que je ne ferai point, — ce qui rétablit l'équilibre.

Je vous enverrai ce brinborion de journal dans lequel, de la plume qui écrit *Pitt* et *Romuald ou le dernier amour d'un ambitieux*, un roman encore (j'en ai une bibliothèque dans l'esprit), votre ami s'amuse à tracer des impertinences parfumées à l'usage des plus pauvres esprits et des plus jolies figures du siècle. Vous verrez en disant quels riens je me délasse de la politicaillerie contemporaine et des articles sur la *police du roulage*.

Mais voici où j'en voulais venir, mon cher ami. Je voudrais faire pour ce répertoire de choses oiseuses un article biographique sur Brummell, le grand Brummell, dont les gilets blancs causaient de si violentes insomnies à Byron.

Or, Brummell est mort à Caen. Je l'y ai vu et vous l'y avez connu peut-être. Ne pourriez-vous m'envoyer des détails sur ce gaillard-là ? Vous m'obligeriez. Songez que je suis friand de tout ce qu'il y a de plus excentrique. Je ne repousserai rien ; j'aiguiserai flèche de tout et je compte sur vous.

Je compte aussi sur vous pour recommander aux poupées de Caen le *Moniteur de la Mode* et leur enlever des abonnements.

J'oubliais de vous prier, mon ami, de faire écrire sur la première page de votre édition de la *Bague* (comme il est d'usage) le titre de l'*Amour impossible* et l'adresse du libraire chez qui on le trouve : *Duprey, rue Hautefeuille, à Paris.*

Je ne vous parle pas des fautes d'impression qui sont dans le *Globe,* vous les corrigerez avec la piété d'un ami et mieux que moi-même.

Et maintenant bonjour. Je vous quitte. Il est sept heures du matin et j'ai soupé hier avec des lorettes, ce qui me cause un peu de stupeur et ne favorise pas mes inclinations épistolaires. J'écris *inclinations* quand il s'agit de vous, mais je dirais *dispositions* s'il s'agissait d'un autre, car j'incline fort peu à écrire. Je ne comprends guères de correspondance que celle du beau Létorière : *Je vous aime à la folie et je serai chez vous d'une heure à deux après minuit.*

Mais avec vous, c'est autre chose, et pourtant que j'aimerais bien mieux vous voir et causer que de vous griffonner de petits bouts de papier !...

Jules B. D'A.

Ne m'oubliez jamais auprès de votre mère et de *votre-notre* ami M. Le Flaguais. J'ai lu et remarqué un article sur les *Femmes poètes* dans la *Revue du Calvados* par un M. Lalouel ? — J'ai connu un cuistre de ce nom au collège

Stanislas, et qui n'honorait guères votre ville. Celui-là, ce n'était pas sur les femmes qu'il faisait des études, disait-on. Quant à M. Lalouel de la *Revue*, il a du talent et des goûts d'un autre genre, à ce qu'il paraît. Sa critique tourne un peu au madrigal, mais, Dieu me pardonne! moi qui aime le vin d'Espagne épicé autant que sir John Falstaff, j'ai bu cette jatte de crème à la fleur d'orange avec plaisir.

Jeudy la nuit (6 mai)).

MON CHER TREBUTIEN,

Je vous remercie de vos détails sur G. Brummell. Je vais collationner la *Revue de Paris* pour y chercher l'article que vous m'avez signalé. J'ai déjà consulté les autres sources — hélas ! trop rares, — que vous m'avez indiquées. Ne vous lassez pas et ramassez, ramassez toujours. Vous me dites de vous poser des questions de catéchisme. En voici :

Où Brummell a-t-il été élevé ?— Quels ont été ses plus intimes partners dans la vie ? Était-il joueur et ivrogne, deux qualités anglaises? Avait-il eu des relations (et quelles relations ?) avec Pitt, Fox et Sheridan ? Avec Sheridan surtout, dandy aussi, fier de sa main plus que de son discours sur les begums et de sa comédie *The School for scandal* ; la faisant mouler, cette main, et l'offrant aux adorations de l'Angleterre ? — Brummell avait-il été marié ? Quelles conséquences de son mariage ? Quel son tempérament ? Lymphatique, sanguin ou bilieux ? J'ai besoin de son portrait physiologique. Avec son portrait physiologique j'aurai tout.

Mon projet s'est agrandi. Brummell n'en est que la caryatide, l'*exemplum ut talpa* ; mon travail portera pour titre : *Essai sur le Dandysme, avec une biographie de Brummell.* Je le donnerai à la *Revue des Deux Mondes* et non pas au *Moniteur de la Mode*, avec lequel je viens de rompre, *haut et net.* Je veux bien écrire pour des poupées de bonne compagnie, mais pas pour des couturières. Vous avez dû recevoir les trois numéros où j'ai fourré quelque chose. Les industriels qui sont à la tête de cette publication ont trouvé que ce que j'écris est trop *métaphysique*, trop élevé pour leur public,

et je les ai laissés lui parler un langage plus digne de lui et d'eux. — Je n'ai jamais su dire aux couturières, hors leur état, que cette seule phrase : *J'irai te voir ce soir, attends-moi et n'aie pas de corset ;* ou encore : *Mets ton corset et déguerpis*, variante antithétique de la même idée.

Brief, je ne suis plus dans cette boutique (et c'est le mot). Donc que M. Le Flaguais ne se donne pas la peine de chercher des abonnements. *Ch'importa ?*

Je ne vous envoie pas la variante que vous me demandez, pour la raison que la seule copie que j'aie de la *Bague* est dans les mains d'une femme qui me l'a demandée. Dès que je l'aurai, je ferai la correction et je vous l'enverrai. On n'attendra pas longtemps ; vous, ni l'imprimeur.

Pardonnez-moi l'horrible français que je vous envoie. Je suis épuisé de conversation et de nerfs. J'ai parlé toute la journée et ce soir je suis énervé. Ce soir on m'a demandé des vers d'Album ; voici ce que j'ai écrit avec une facilité qui m'a surpris :

A...

Oh ! comme tu vieillis ! tu n'en est pas moins belle...

Voilà qui vous donnera une jolie idée de mon amabilité de ce soir, mais comme cela ressemble à une pensée, que ce madrigal triste, je vous l'adresse. Hélas ! le dernier degré de l'avilissement intellectuel d'un homme, c'est de se citer.

Que devient la publication du P. André et les lettres de Malebranche ? Donnez-moi des détails. Je ferais volontiers quelque chose là-dessus dans la presse de Paris et l'un des premiers. Dites-moi aussi ce que serait cette publication *féminine* dont vous me parliez dans une de vos lettres.

Vous savez si je vous appartiens, tête et cœur. A propos de cœur, qu'a eu votre mère et va-t-elle bien

maintenant ? Je voudrais pouvoir lui envoyer santé, prospérité et toutes les bonnes choses de la vie, mais lui prendre quelquefois son fils. Adieu. Répondez-moi le plus tôt possible. A vous en hâte et sans relire. Donc encore une fois excusez les bévues, s'il y en a.

A la vie et à la mort,

Jules A. Barbey d'Aurevilly

6 *juin 1843.*

Coup pour coup, mon cher Trebutien. On me remet votre lettre et j'y réponds. Pas de consternation, mon ami. La lettre confiée ès mains de mon cousin m'est arrivée. J'ai déjeuné aujourd'hui avec cette lettre et dîné avec mon cousin ce soir.

Je vous réponds de suite, ne voulant pas que votre anxiété dure davantage. Je vous dois bien cela, au moins, à vous qui mettez une si charmante grâce d'amitié à m'envoyer ou à me chercher des renseignements sur Brummell. Je suis heureux, du reste, de vous devoir quelque chose, de vous dire *merci*. Je suis heureux de vous voir vous associer à ma pensée, en attendant que je puisse (si Dieu a pitié de la meilleure de mes ambitions) vous associer à ma vie.

Quand M. Jesse m'aura répondu, je me fourre à réaliser mon œuvre de ténèbres. Dans le collier de questions que j'ai suspendu autour de la complaisante érudition du gentleman, il y en a deux surtout auxquelles je tiens impérieusement. La première concerne les aphorismes laissés par Brummell. Les aphorismes d'un homme valent mieux que ses os pour le reconstituer ce qu'il était de son vivant. Avec un aphorisme de Brummell, je me fais fort d'être son Cuvier. Ne puis-je donc avoir plusieurs de ses aphorismes ? Magnétisez, fascinez le brave capitaine Jesse, et qu'il se saigne d'un ou de deux ou de trois de ces aphorismes précieux.

La seconde question est celle-ci : Quelle est la liste des livres (*mémoires* ou romans) consultés par M. Jesse ? Je veux, je désire la comparer à la mienne. Je lirai demain *Granby*. J'ai relu *Pelham* ces jours derniers. Vous savez que Brum-

mell y est peint sous un nom supposé. J'ai relu en anglais. Jusque-là je ne connaissais que la traduction écourtée de Cohen, un *châtreur* plus qu'un traducteur, et qui, par parenthèse, avait il y a plusieurs années une femme superbe, une titanique beauté diablement mésalliée à un pareil cuistre, et près de laquelle j'ai déjeuné, genou à genou, ne pouvant mieux faire. Le diable m'emporte ! c'était Astarté que cette femme, un type de volupté enivrante, mais infernale, une brune flamboyante, tout éclairs et nuit ; bref un bûcher de cèdres du Liban incendié.

Pardon de cette digression, mon cher Trebutien, et je reviens à mon affaire, qui est un peu la vôtre, à Brummell. Je vous le répète, après la lettre de M. Jesse je commence à griffonner et ne m'arrête que l'article achevé. Je dirai, en le précisant, ce que c'est que le Dandysme ; j'en montrerai les caractères, j'en ferai la législation, et enfin je compléterai l'idée par l'homme qui personnifia le plus cette idée, dans sa magnifique absurdité.

— Je ne vous envoie pas la strophe sur la Beauté, mon cher ami, par la raison que je ne l'ai plus. Elle était dans le premier manuscrit de la *Bague*, écrite sur une feuille volante, et, ma foi ! la feuille volante a justifié son nom : elle a volé. L'épigraphe que je vous ai envoyée est tirée d'*Hamlet*. Depuis quelque temps je me gorge de Shakespeare, et je me dis en lisant cet homme : *Tout ce qui n'est pas lui auprès de lui est néant.*

8 *juin.*

Mon cher ami, ce bout de lettre était écrit quand j'ai reçu la lettre (très spirituelle et très jolie) de M. Jesse. Il a répondu à toutes mes questions ; vous n'avez donc

pas à lui demander *ce sur quoi* j'insistais le plus dans le commencement de celle-ci. D'aphorismes, il n'en a point, malheureusement. — Nous nous étions trompés. — Et la liste de ses lectures, il me l'a donnée, et c'est à peu près la liste des miennes. — Je vais lui répondre pour le remercier. Il a fait les choses avec beaucoup de bon goût et d'élégance. En attendant ma lettre, dites-lui mille gracieusetés de ma part.

Oui, mon cher, je tâcherai de vous écrire quelques strophes de plus dans la *Bague*, mais sur l'épreuve. La correction sèche, littérale, m'est impossible ; corriger, pour moi, c'est toujours créer un peu. Je vous aime de me dire que vous allez presser l'imprimeur. Pressez donc, pressez. J'ai parlé de vous à *mia dama* polonaise et elle vous sait gré de l'intention *rose* (1) que vous avez eue pour elle.

J'ai failli m'exiler de Paris ces jours derniers. On m'a proposé de diriger une presse départementale. (C'est la quatrième proposition de ce genre qu'on me fait depuis l'élection de Dieppe). Je serais allé à Lille avec six cents francs par mois, ce qui eût été honnête. Si le gouvernement m'eût envoyé, malgré mon mépris pour lui j'aurais accepté, parce que j'eusse été *officiel* et que j'eusse stipulé des conditions de retour ; mais ce n'était pas le gouvernement. Mon histoire de Pitt, mes relations avec les *Débats*, qui sont toujours (d'après les paroles les plus positives, les plus fortement données,) sur le point de s'ouvrir pour moi, d'autres relations encore, et de monde, voilà les raisons de mon refus et j'espère que vous les approuverez.

Si mon Brummell réussit, pourquoi ne lancerai-je pas une petite biographie de lady Hamilton ? Qu'en pensez-vous, ô mon conseil ? Cette lady Hamilton m'a toujours

(1) Faire tirer sur papier rose un ex. de la *Bague d'Annibal*. (Note de l'éd.)

plu. C'était un esprit très étendu et une âme très forte, avec une beauté de premier ordre et une destinée singulière. Il y a là encore un bon filon et un filon vierge ; car excepté un profil au bain de ce polisson misanthropique qu'on appelle La Touche (dans *Fenella*), je ne connais rien de distingué sur cette célèbre *beauty*. Il va sans dire que j'aurai encore recours à vous pour des renseignements, mais sur ce point mes lectures *obligées* pour Pitt me serviront.

Adieu, mon ami. Il est temps d'aller dormir, car j'entends sonner trois heures à l'horloge du vieux harpagon de d'Aligre, mon infâme voisin. Je sors d'une soirée où l'on a mêlé la walse et la tirade de Racine. Racine est en hausse dans ce damné temps où d'ennui on retourne aux anciens vomissements, comme le chien de la Bible. Nous avons ici une jeune actrice qui doit débuter dans trois jours, mademoiselle Hélène Gaussin, et elle nous a donné ce soir de plain-pied un échantillon de roulements d'yeux assez tragiques. C'est une grande brune, svelte, bien campée, le cou assez fort, une Électre et non une Jocaste, comme on prétend qu'elle le sera, sage, dit-on, et crevant de faim, ce qui est à peine croyable. Il n'y a plus maintenant qu'au théâtre qu'on voit d'aussi opiniâtres vertus.

Bonjour donc et non bonsoir. Mille choses à M. Le Flaguais ; et à vous l'assurance d'une éternelle amitié.

Jules A. B. d'Aurev.

Paris, ce 20 juillet.

MON CHER TREBUTIEN,

Je vous remercie d'être si indulgent pour un homme qui semble avoir tous les torts possibles. Voici une lettre et mes excuses.

D'abord, je n'ai pas reçu d'épreuve. Rien ! rien ! rien ! Ensuite, j'ai changé de logement. On m'a renvoyé votre lettre. Elle m'a fourré la puce à l'oreille ; — je suis allé chez votre correspondant Derache, qui n'avait ni paquet ni papiers à me remettre. Qui avez-vous donc chargé de l'épreuve et les gens de mon ancien *chez moi* l'auraient-ils égarée ?

Ma seigneurie loge maintenant rue de Provence, 44, à la porte d'un temple protestant et au sein de toutes les lorettes de la terre. C'est là que vous êtes prié instamment de m'écrire pour me dire ce qu'est devenue ma *Bague*, qui, je pense, est aussi perdue que si elle avait été jetée dans l'Adriatique.

Ce sont les horreurs de mon déménagement qui m'ont aussi empêché de vous accuser réception de vos *Reliquiæ* de Piel. Je les ai lues, et quoique les idées n'en soient pas les miennes, je les aime et je les estime. Piel est un esprit net et une main ferme ; il a de mâles qualités. Le mysticisme ne trouble jamais cette bonne tête. C'est bien. J'en ai parlé à la *Revue de l'Architecture*. Daly le connaissait (intellectuellement s'entend), il m'a promis d'en parler avec détails. Je sais que Daly n'approuve pas en tout les doctrines de Piel. Cette voie que Piel a suivie n'est pas la sienne, mais il sait être impartial et juste, et, de plus, il sait être aimable pour les amis de mes amis.

Qu'on envoie donc un exemplaire de Piel à la *Revue*, il y sera bien reçu : — Rue Furstemberg, 6.

J'aurais déjà écrit à M. Teyssier pour lui indiquer les heures où je suis chez moi, si mon logement n'avait pas ressemblé tout ce temps-ci au plus épouvantable bivouac. Dès que je serai convenablement établi, j'irai lui porter ma carte. Je serai toujours enchanté, Trebutien, de faire politesse aux hommes avec qui vous êtes en relation.

Je serai bien aise, mon cher ami, que vous parliez un peu de moi à M. Teyssier et que vous lui disiez pourquoi je ne lui ai pas écrit.

Je reviens à la *Bague* avec un égoïsme d'auteur. J'ai la plus grande confiance en vos talents de correcteur ainsi qu'en ceux de M. Charma, à qui j'envoie mille compliments et mille remerciements pour avoir bien voulu plier la dignité philosophique à la correction de mes extravagances littéraires.

Je n'ai pas encore écrit une ligne de Brummell, mon ami. Je n'ai pu m'occuper ces derniers temps que d'un travail qui ressemblait un peu à l'opération par laquelle le paon aurait lui-même fourré ses plumes au derrière du geai. A présent que cet atroce travail de bienfaisance littéraire est à peu près achevé, je vais travailler pour moi-même et m'endurcir le cœur.

Adieu, ami. Mon respect à votre mère et une poignée de main à M. Le Flaguais.

Tout à vous et à toujours,

Jules A. B. d'Aurevilly

Gaudin, qui loge avec moi, vous dit mille choses.

16 août.

...Est-ce trop, mon ami, que de vous demander un exemplaire de marque pour George Sand, malgré le coup de patte qu'elle reçoit sur sa charmante main dans le courant de la *Bague?* Je l'aime encore plus pour sa beauté (*un poco de cortegiana*) que pour son talent, et parce que quand je lui parle elle ne me regarde jamais. Ma sérénissime fatuité se rappelle à propos de cela un mot de La Bruyère qu'il me serait très doux de croire vrai.

Ce qui est vrai, — vrai comme Dieu même, — ce sont mes sentiments pour vous.

Votre, et en hâte,

Jules A. B. d'Aurev.

Paris, 29 septembre 1843.

Mon cher Trebutien,

Voici la fin de la semaine et du mois, et je vous écris pour vous dire que les endroits du texte sur lesquels vous insistez sont corrects. C'est bien *Poul-Serrho*, mon cher orientaliste. J'en ai pour garantie une note de lord Byron (du *Giaour*, si pourtant je ne me trompe). Elle *coquetait* et *caquetait*, aussi bien. La répétition n'est pas inutile. Elle donne de la moquerie à la phrase. Je vous remercie d'avoir corrigé *frappé* pour *frangé*. C'est bien *frangé*. Vous avez raison. Quand on est l'auteur, on lit souvent sur le texte comme dans sa pensée. Un autre corrige mieux, et surtout un ami comme vous, qui aimez ma *fille* comme votre *nièce*. J'aime à vous dire de toutes façons combien nous sommes frères.

Vous avez fait un grand acte de dévouement aux indiscrètes et égoïstes curiosités de votre ami en lui copiant tout entier l'article de M. de Lasalle. — Je vous en tiens grand compte, car n'était l'idée de m'être agréable, dont je vous remercie, vous n'étiez guères soutenu par ce que vous faisiez. L'article est mauvais comme s'il ne disait pas de mal de moi. Il y avait un bon article de critique dure et morale contre l'*Amour impossible*, mais M. de Lasalle ne l'a pas fait. Le sien est un compte-rendu avec des phrases hachées, tirées de mon livre, plus quelques gros mots d'indignation et de condamnation par ci par là, et si gros, si gros, qu'en vérité je me demande si nous sommes en province aussi bêtes qu'en Angleterre, de moralité hypocrite et ennuyeuse. Le *cant* est donc partout maintenant! De toutes les thèses (M. de Lasalle est avocat) il a choisi celle qui

devait le moins inspirer un homme d'esprit. Il est digne d'être substitut. C'est très bien d'être l'avocat des pauvres quand on l'est, mais il ne faut pas l'être des pauvretés. Or, c'est une pauvreté à *nulle autre seconde* que d'écrire des sévérités morales qu'on ne pense pas d'abord, et dont même la banalité est épuisée. De lui à moi et entre quatres yeux, M. de Lasalle, qui est de son temps probablement puisqu'on le dit spirituel (un homme d'esprit en est plus qu'un autre), de lui à moi, M. de Lasalle conviendrait très bien, et gaîment même, que le monde, non pas *peint*, mais *indiqué* dans mon roman, n'est pas un pays inventé par une imagination en quête d'horreurs de toute espèce. J'ai, non pas peint (ce grand mot de peindre m'impose trop), j'ai montré des réalités, et des réalités qui ne sont pas très rares. Sans doute mes personnages ne sont pas vulgaires et les combinaisons de circonstances dans lesquelles ils se trouvent sont de l'arrangement de romancier, mais les sentiments qu'ils expriment sont très communs. Ces sentiments-là sont l'air ambiant qui circule autour de nos têtes. Que les causes en soient *ceci* ou *cela*, que le fait en lui-même ou dans ses conséquences soit déplorable ou révoltant, je ne l'ai pas dit, je n'avais pas à le dire; mais c'est un fait. Moi qui ai l'horreur de la prêchaillerie et du pédantisme de toute sorte, je n'ai pas regardé ce malheureux fait comme un texte. J'ai pensé que le romancier était un historien à sa manière et qu'il n'avait qu'à rapporter ce qu'il a vu ou ce qui est, tant pis pour les bégueules qui crient parce que ce n'est pas là un récit aussi décent que leur maintien.

Mais en tant qu'on se faisait hypocrite, pour être plus littéraire probablement dans la critique de ma bluette, je le répète, il y avait un article meilleur à faire que celui de M. de Lasalle. Il a manqué une bonne occasion. J'espère que *Germaine* lui en offrira une autre dont il profitera mieux. Si en province (à Alençon, je crois ; est-ce à Alençon ou à

Mamers qu'est M. de Lasalle ?) il est nécessaire pour faire un bon mariage de se poser en homme d'une moralité transcendante dans ses propos et écrits, je serai heureux de servir au bonheur et à la position de M. de Lasalle en lui donnant l'occasion de moraliser contre moi.

Je vous écris ces bienveillances, mon cher ami, au bord du lit de la dame *bleuâtre* qui est malade et que vous savez. Oui, je lui ai parlé de vous. Il y a des sentiments qui peuvent être profonds et bavards. Celui que j'ai pour vous est tel. L'hommage de l'exemplaire dont vous avez malicieusement déterminé la nuance et avec un tact parfait, sera reçu avec reconnaissance. Nous inclinons au *bleu*, mais grâce à moi nous évitons l'*indigo*. C'est une musicienne, c'est vrai, qui en est à sa seconde ou troisième messe, mais elle ne chante pas tout son esprit ; il lui en reste assez pour causer. De plus, mon cher, elle est belle et a trouvé l'art de faire de sa maladie une augmentation de beauté, et je dis bien augmentation, c'est le mot, car elle est de la famille de Rubens. Si je n'avais peur de vous tourner la tête, je vous en parlerais en détail.

Mais le baril de poudre a peur de l'étincelle !
Et moi, j'ai peur pour le baril.

Adieu. Mes affections à M. Le Flaguais. N'annoncez que *Germaine* et *l'Amour impossible.* Quant à une réclame, je vous en enverrai une en vous accusant réception de vos exemplaires.

Tout à vous, et à jamais,

J. Barbey d'Aurevilly

Je ne suis pas brouillé avec mon éditeur. Il prend *Germaine* sous quelques jours.

Paris, lundy matin, novembre, 1843.

J'allais vous écrire quand m'est venue votre lettre. J'avais peur, n'entendant point parler de vous, que vous ne fussiez malade. Puis j'allais vous demander ce que vous m'autorisez à vous demander par votre lettre, c'est-à-dire plusieurs exemplaires de la *Bague*. Ici, ils se sont abattus dessus comme une vraie pluie de sauterelles, si bien que je n'en ai plus à offrir aux faiseurs d'articles, les gens importants pour un auteur.

La *Bague* ici a du succès. On trouve que c'est une horreur, mais l'horreur d'abord est toujours une jolie chose en soi, et puis on convient d'un diable de talent... et cela me suffit. C'est la circonstance de la vérité de l'histoire qui fait crier les bonnes âmes ; c'est abuser de la permission d'être vrai et méchant, disent-elles, et moi je réponds, avec la même componction que Falstaff : *Hélas ! que deviendrait le monde sans ses pauvres abus.*

Puisqu'ici, dans cette exécrable Babylone, dans cette ville de pestilence et d'effronterie, on rencontre encore des gens qui se griment en moralistes pour condamner, sans rire, un petit livre gros comme rien et trop léger de ton pour faire beaucoup de mal (car le mal se fait toujours gravement, et Byron avait raison quand il disait que *Don Juan* était moins dangereux que *Corinne*), je ne dois point être étonné qu'en province il y ait des gens assez collets montés pour se gendarmer contre l'immoralité... d'une babiole. Je m'explique très bien votre M. de Lasalle. C'est, sauf erreur, un ancien saint-simonien ; il est coulé à fond dans le mariage, c'est un officier ministériel, il est tenu à beaucoup de choses contre moi, et d'ailleurs je l'en absous.

car j'aime le grabuge. Envoyez-moi donc, mon cher Trebutien, son article dès que vous le pourrez. S'il lit l'*Écho*, ce monsieur, il y aura vu hier un article qui aura fort réjoui sa morale personne. On m'y appelle une *intelligence sans principes, appelée à faire un mal immense, ressuscitant l'école de Byron*. Ces gens-là parlent toujours d'école; mais, du reste, je ne renierais pas celle-là si elle existait et si j'en étais. Bref, l'article, qui est court d'ailleurs, est tout de cette fine fleur... de gravité. J'ai un de mes amis qui me promet les escourgées à la *France*, attendu les exigences de la position du journal. J'ai envie de faire l'article moi-même et de leur montrer que ce n'est pas si dificile de prêchailler comme ils prêchaillent. La plaisanterie ne serait pas mauvaise. Qu'en dites-vous ?

Je ne me chargerais pas d'expliquer des énigmes à un Œdipe de la force de M. de Lasalle, qui n'a pas mal de fatuité en s'imaginant que ce qu'il ne comprend pas est un rébus, mais puisque la strophe obscure a prêté à une méprise dans l'esprit d'un homme que vous estimez, je vais vous en dire le sens, sur lequel je n'aurais pas cru qu'on pût se méprendre. C'est la strophe CXLIX :

...............« Nous avons tous nos *Bagues d'Annibal* dans la vie, etc., etc.... »

C'est-à-dire que nous avons tous (plus ou moins ; tous, c'est pour *beaucoup*,) de ces femmes qu'on aima ou qu'on aurait aimées, et qui ont épousé, pour quelque motif plus ou moins abject, des Baudouin d'Artinel ; ce qui fait *non que ma fille est muette*, mais que les bagues de mariage de ces mariées-là renferment le poison qui tue notre amour pour elles, bagues d'Annibal qui nous empoisonnent et que nous ne portons pas, bien entendu, à nos doigts, puisqu'elles sont aux leurs.

Est-ce clair, comme disait M. de Broglie, et où est le Hogarth dans tout cela ?...

Je peux bien être obscur parfois; je ne suis pas, je ne serai jamais un homme littéraire. J'écris pour apaiser mes facultés, voilà tout. Je ne défendrais donc pas en l'expliquant un passage de mes écrits quel qu'il fût. C'est bien assez du texte sans encore y fourrer un commentaire. Mais il s'agit d'un homme que vous estimez, et je vous devais à vous, Trebutien, dont l'âme simple a plus d'intelligence vraie que l'esprit retors du procureur bas-normand M. de Lasalle, je vous devais de vous montrer que vous n'aviez pas édité des obscénités en éditant le livre d'un ami. Seulement, comment se fait-il que l'imagination des gens *chastes* soit ce qu'il y a toujours de plus souillé, et que quand il y a deux sens possibles à donner à une phrase, ils aillent se barbouiller le nez dans le plus fétide ?... Que cela nous arrivât à nous, libertins, passe encore, mais non ! non ! ce sont ces hermines qu'une tache fait mourir qui rêvent le bourbier !

Dites cela à l'homme que vous estimez.

Je suis du reste très content, mon cher Trebutien, de tout ce que vous m'annoncez dans votre lettre. Puisqu'il y a eu scandale, tout est bien. Poussez Charma pour son article. J'en ai plusieurs en vue ici. Le *Satan* a publié une note, et voyez la singulière chose ! On avait dit ici dans le monde que le fond de la *Bague* était vrai, et le *Satan* répétait dans sa note que tout était vrai dans la *Bague*, qu'on reconnaissait les portraits, que le monde *financier* s'était ému et que je devais avoir un duel avec le mari. Ainsi voilà la *Bague* ayant sa réalité à deux endroits à la fois : à Paris et à Caen. Et c'est si bien entendu ainsi, que l'*Écho Français*, dans son article, parle aussi de portraits frappants de ressemblance et d'*acteurs connus*, de sorte que la vérité la plus vraie est méconnaissable à présent. Tant mieux ! les imagi-

nations curieuses auront plus de champ pour s'exercer.

J'ai un article promis à la *France ;* un autre au *Corsaire ;* un autre aux *Débats* (de Chasles) ; un autre à la *Revue de Paris* (Labitte) ; un autre à la *Presse.* Je suis allé chez Sainte-Beuve que je n'ai pas trouvé, et je n'ai rien laissé, voulant lui parler moi-même. Je n'ai pas vu non plus George Sand, qui me fera, j'espère, *qualche cosa* dans sa *Revue Indépendante.* J'ai trouvé l'exemplaire *bleu* trop foncé pour elle et je ne le lui ai pas offert. Je lui en offrirai un de ceux que vous m'enverrez.

Le diable, c'est qu'on ne peut avoir d'articles sans une dépense d'exemplaires, car il y a *moult* journaux qui en veulent deux.

Écrivez-moi dans le paquet et envoyez-le-moi le plus tôt que vous pourrez. J'aurai aussi un article dans la *Démocratie pacifique,* mais il faut un exemplaire. J'espère avoir dans ma première lettre une bonne nouvelle à vous annoncer. Une bonne nouvelle *pour moi,* c'est *pour vous.*

Merci de vos bonnes dispositions d'éditeur, merci ! merci ! — C'est un service d'ami que vous m'avez rendu en éditant la *Bague,* et j'aime à vous sentir sur moi la supériorité d'un service rendu.

Mon tendre respect à votre mère, et mille affections à notre excellent et aimable poète M. Le Flaguais.

Tout à vous et davantage encore,

Jules A. B. d'A.

Puisque vous avez envoyé un exemplaire à mes *admiratrices* d'Alençon, dites-moi leur nom que j'y puisse attacher toutes mes bienveillances.

Dimanche matin (10 décembre).

Vous êtes ma messe, mon cher Trebutien. Pendant qu'on chante les louanges du Seigneur, moi je m'en vais chanter les vôtres. Vous êtes le plus aimable et le plus empressé des amis. Vos envois sont arrivés, livres et album, et si je ne vous ai pas accusé réception de tout cela, c'est que je voulais jouir d'une surprise que vous n'aurez pas, car je vais vous la dire. Elle a trop tardé pour que j'attende quelques jours encore. J'avais mis dans mes plans de vous écrire aujourd'hui.

Voici ce que c'est, mon cher Trebutien. Je voulais que, sans être prévenu de rien, vous rencontrassiez mon nom au bas d'un bon article dans le *Journal des Débats*. Depuis longtemps on m'y promet monts et merveilles. Mais enfin ce n'est que dernièrement que j'ai pu obtenir un livre à examiner, et sur lequel j'ai *article* de mon mieux. La règle au *Journal des Débats* est de ne recevoir personne dans la rédaction quotidienne, dans la polémique, avant une espèce d'*initiation* qui consiste dans l'examen de livres de politique et d'histoire. Obtenir un livre est le précédent nécessaire, et quelque recommandé qu'on soit, ce n'est pas chose facile, je vous jure, que de se le faire donner.

On m'a donné celui de M. Hurter (la *Vie d'Innocent III*), traduit par Saint-Chéron et Haiber, et quoique le livre ne me plût pas, comme j'en pouvais rattacher par un bout l'examen aux passions du *Journal des Débats* (ceci *inter nos*), il m'a peut-être plus convenu qu'un autre. Vous savez trop la position prise par les *Débats* dans la question de l'enseignement pour ne pas me comprendre. Du reste,

vous verrez mon article. Entrer chez les gens par les passions des gens est entrer par la bonne porte, et l'important pour moi est d'entrer dans un journal qui mène à tout et surtout aux affaires. Cet article, pourtant, n'est pas une thèse en vue d'un but d'intérêt personnel. Il est l'expression de ce que je pense. Seulement je crains bien, mon cher Trebutien, que ce ne soit pas ce que vous pensez, vous, et qu'il ne choque en vous des sentiments que je respecte, en tout état de cause et en tout homme, mais que vous *seul, s'il n'y avait que vous à les avoir*, me feriez encore respecter.

Si cet article produit l'effet que j'en attends et qu'il a eu sur plusieurs esprits des *Débats*, j'aurai une série d'articles signés sur des sujets historiques, car depuis que nous nous sommes quittés, mon cher ami, c'est de ce côté que se sont exclusivement tournées mes études. L'entrée aux *Débats* comme *polémiste* (qui, j'espère, ne sera pas éloignée de cette première entrée comme rédacteur sur des sujets en dehors de la politique de chaque jour), est de nature à modifier ma position et à m'en créer une solide. Tel est le *bonheur* auquel je faisais allusion dans ma dernière lettre. Ce qui m'a manqué jusqu'ici, c'était un moyen de publicité, un large et puissant intermédiaire entre mon esprit et beaucoup d'esprits à la fois. Une fois trouvé, tout s'arrangera dans ma vie, tout se décidera dans ma destinée. J'ai bien souffert ; je suis même allé jusqu'au pistolet de Clive qu'il arma trois fois, et qui fit trois fois long feu sur son front ; oui, j'ai cruellement souffert de bien des choses qu'il vaut mieux oublier que rappeler, mais je n'ai jamais perdu la force de mon espérance. Fát toujours (dirait M. de Lasalle), avec la fortune comme avec les femmes. Et de toutes, n'est-ce pas encore la plus catin ?...

Ce mot de catin me ramène à l'héroïne de la *Bague* et à la *Bague*. Elle a vraiment beaucoup de succès. Nul, parmi les plus durs, n'a eu le puritanisme guindé et faux

de M. de Lasalle. Vous avez vu l'article de la *France*. Ils l'ont fait avec les débris du mien, car, comme je vous l'avais dit, je leur avais envoyé un article où je m'étais moi-même semoncé et admonesté. Celui de l'*Écho* vous est-il parvenu ? Hier j'ai rencontré au Café de Paris Fiorentino (du *Corsaire*), qui m'a annoncé le sien. Vous savez, ou, pour mieux dire, vous vous rappelez les journaux que je vous ai désignés comme devant s'occuper de moi. Ils tiendront tous leurs promesses, mais malheureusement ils ne s'exécuteront pas le même jour. C'est peut-être heureusement qu'il faudrait dire. Roger de Beauvoir m'a promis de m'*exulter* dans la *Sylphide*... Une bonne *Sylphide* de plomb, Monsieur, mais trouvée d'autant plus légère par les connaisseurs.

Remerciez M. Le Flaguais avec l'expression la plus charmante de son article dans la *Revue de Rouen*, et faites-le moi adresser. Il me sera le baume et l'huile de celui de M. de Lasalle qui me met si bien en charpie. Quant à mon amour-propre, je suis très solide, et peu m'importe le jugement des gens que je ne connais pas; mais, pour Dieu ! M. de Lasalle ne pourrait-il pas faire ses articles sans piller mes livres ? Quelle méthode de critique est celle-là ? Vous me gâtez, vous me salissez, vous me racontez mal, vous me citez de travers, vous me coupez en morceaux, et puis vous prononcez dogmatiquement que tout cela est mauvais, que tout cela est *bien moi* parce que, de fait, ce sont bien là *mes morceaux !* Le *hachis* de mon livre n'est plus mon livre. Je dis cela pour l'*Amour impossible*, que M. de Lasalle a mis en hachis croyant l'analyser. Une pareille critique est de l'impuissance. Dites vos raisons de blâmer, faites un article, mais ne *désossez* pas un livre parce qu'on ne peut pas mettre en trois colonnes ce que l'auteur a mis dans un volume, parce qu'un homme *sans ses os* n'est pas le même qu'avec *ses os*. Du reste, M. de Lasalle est coutumier du fait, à ce qu'il paraît. Il avait déjà agi ainsi dans son premier

article sur l'*Amour*, ou plutôt il a reproduit, remâché ce premier article. Pour la *Bague*, il n'a pu le faire et il a dû être singulièrement contrarié. J'ai trouvé son article d'une familiarité fort grossière et qui prouve que l'auteur doit avoir fort mauvais ton. Littérairement, je n'en parle pas.

J'ai donné l'exemplaire vert de la *Bague* à la sœur du poète Barthélemy, l'auteur de la *Némésis*. C'est une tête vraiment phocéenne. Elle a les plus beaux yeux que j'aie jamais vus, bleus comme la Méditerranée, languissants, voilés, moqueurs au fond et caressants à la surface. Passez vite en fermant les vôtres. Le grand papier sera pour George Sand. Je suis allé chez elle, mais elle n'était pas revenue de sa campagne et je n'ai pu la voir encore. Cependant, ils m'ont dit, à la *Revue Indépendante* qu'elle était de retour depuis plusieurs jours.

Oui, parlez de moi au Capitaine Jesse. Je vais m'occuper d'écrire *Brummell*. Peut-être le donnerais-je en feuilletons (plusieurs feuilletons bien entendu) au *Journal des Débats* pour alterner avec des travaux plus graves. Si ce plus agréable des capitaines a des détails nouveaux, qu'il vous les envoie (et aussi sur Lady Hamilton) et qu'il soit bien sûr que je le citerai et le trompetterai d'importance. N'oubliez pas ceci, mon cher Trebutien.

J'envoie mille baisers à votre nièce (on le peut encore sans scandale). Que voulez-vous que je vous écrive sur votre album? Prose ou vers, ou l'un et l'autre ? J'ai des vers assez originaux écrits à une femme dont j'ai eu la sottise d'être épris deux ans, intitulés : *l'Échanson*. Les voulez-vous ? Ils ont un certain caractère, qui peut-être vous plairait. Enfin parlez et soyez sûr que ce qui vous plaira le plus, non pas seulement en cela, mais en toutes choses, sera ce qui me conviendra le mieux.

Vous avez oublié le nom des dames d'Alençon qui souperaient bien avec moi au Café Anglais, si leur petite ville

n'en savait rien. Qui sont-elles ? Jolies surtout ? Pressez Charma pour son article. Faites-le en toute convenance de politesse et de reconnaissance s'expliquer catégoriquement sur ce point, car s'il ne le faisait pas, Du Méril le ferait.

Tout à vous.

Your friend,

J. B. D'AUREVILLY

Regardez dans le *Moniteur Parisien* ces jours-ci. Il y aura un article.

Je r'ouvre ma lettre pour y mettre mon respect à votre mère.

Paris, samedy soir. — Janvier 1844.

MON CHER TREBUTIEN,

Il est des amis qui font attendre les réponses des lettres, mais je ne suis point de ces amis-là... Je vous écris au reçu de la vôtre, — je vous écris de mon lit, appuyé sur mon coude comme un Ancien, ayant pour soutenir ma main votre album. Je viens d'y tracer à l'instant même des vers qui furent le sang de mon cœur. J'aime à vous donner cela comme un don d'une amitié exaltée. C'est comme si, blessé dans quelque combat, je vous envoyais les bandelettes de mes blessures.

A côté des vers je mettrai de la prose, et ainsi vous aurez tous mes langages. J'avais presque envie de composer pour vous seul une nouvelle intitulée les *Rubans verts*, mais comme j'ai hâte de vous renvoyer votre album et que je suis tué de cette belle vie d'étude que l'ambition m'a fait embrasser, comme Alcibiade aurait embrassé une vieille femme qui eût disposé du commandement des troupes d'Athènes, vous aurez la bonté, cher ami, de vous contenter de mes fragments. La nouvelle viendra un peu plus tard. C'est encore un portrait. Je ne fais que cela. « Je ne suis « qu'un pauvre peintre, Madame, — écrivais-je l'autre « jour à une femme qui a peur du moindre médaillon qu'on « ferait d'elle, et en lui envoyant *notre Bague*. — Voici « un échantillon de mes *pointillés*. Si vous avez des amies « qui désirent se faire peindre, parlez-leur de moi. »

Oui, mon ami, j'éditerai Guérin et j'écrirai sa vie, sa vie de plongeur sous sa cloche de cristal, à ce sublime pêcheur des plus belles perles qui aient jamais été tirées du fond

des mers ! Je ne l'ai pas oublié, c'est dans mon cœur une pensée religieuse, mais vous savez ce que j'attends. J'attends un peu de bruit autour de mon nom, l'autorité d'une parole qui porte celui de notre ami, grand pour nous seuls, à sa vraie hauteur parmi les hommes. Quand la prostituée des plus bêtes, la fortune (qui finit par faire trop de cas de mon esprit) me sera favorable, alors j'élèverai à Guérin le monument que j'ai promis à sa sœur, à vous, à moi-même. Vous avez eu raison de me le rappeler, mais je ne l'oubliais pas.

Je suis heureux, — ingénument heureux, — mon cher Trebutien, de ce que vous me dites du succès matériel de la *Bague*. Oh ! que mon amitié vous serve à quelque chose dans ce monde des réalités, c'est ce que je demande pour le présent et pour l'avenir. Savez-vous que de tous mes amis de dix ans, il n'y a plus que vous et Gaudin ; que tous les autres ont été moissonnés ou dispersés (je me trompe, il y a aussi Du Méril, mais il est plus avancé dans la vie et cela modifie les amitiés), et savez-vous que c'est là un lien de plus entre nous, le lien des legs et des héritages ? Vous n'aviez pas besoin de cela pour être bien riche de mon affection, et cependant vous avez cela aussi. Que ce soit donc entre nous une *emprise* éternelle. Que la pensée comble la distance ; peut-être un jour (j'ai le fanatisme de l'espérance et d'une espérance qui a les pieds sur l'orgueil et la tête sur le sein de l'ambition), peut-être un jour le sort et ma volonté la combleront-ils mieux !

Je ne suis point malade quoique je vous parle de lit au commencement de ma lettre. Il est fort tard, voilà tout. Cette année, j'ai renoncé au monde (ce traître que j'ai tant aimé) et je suis devenu un anachorète forçat qui ne quitte son cabanon que pour aller faire des visites politiques aux gens *positifs*. C'est une coupe de cigüe que je vide obscurément tous les jours, et qui me fait me trouver plus grand

que Socrate, mourant, avec un bonheur insolent, pour une idée, ses amis autour de lui et l'immortalité sûre ; un plaisant coquin pour le comparer à moi ! Moi, personne ne me regarde boire mon poison, et l'avenir est plus difficile à pénétrer que la physionomie du médecin d'Alexandre. A cela près de ces basses et sottes visites, je passe mon temps au travail et dans la solitude. On ne pénètre pas chez moi. Pour ne pas désapprendre la conversation, je me suis réservé un seul salon, mais à *minuit* j'en suis sorti (ce qui est exemplaire pour un corrompu comme moi) et votre pensée peut me prendre chez moi alors, travaillant ou écrivant comme je vous écris. J'ai fait vœu à la Sainte Vierge (et la Vierge d'un homme de trente-cinq ans est une grande catin de vanité) de ne retourner dans le monde qu'avec un bout de réputation.

Puisque vous me *proposez* des exemplaires de la *Bague*, mon cher ami, je les accepte avec grand plaisir, car je connais tant de monde que chacun m'écrit pour en avoir et que c'est une foule de demandes. Vous auriez édité à Paris que vous auriez tout vendu, je n'en doute point. Seulement, mon cher ami, envoyez-les moi le jour même que vous recevrez ma lettre, ou le lendemain, si faire ne se peut. Il importe que je les reçoive immédiatement. On m'a remis aujourd'hui les cartes de Sainte-Beuve et de Labitte, et je pense que ces messieurs vont à la fin s'exécuter.

Parlez de moi à M. Le Flaguais. Dites-lui que je suis de l'avis d'Oronte ; qu'

.... on désespère
Alors qu'on espère toujours !

et que j'espère toujours son article dans la *Revue de Rouen*. Je sais la nature des poètes. Ce sont les plus divins paresseux, les plus charmants distraits qui existent. Ils n'oublient pas,

mais c'est quelquefois tout comme. Moi qui ai fait un député à Dieppe du plus gros commerçant de Rouen, j'ai des raisons toutes particulières pour être bien aise d'avoir un article dans la *Revue* de cette ville. Puis, indépendamment, un article de M. Le Flaguais me sera toujours agréable. Je connais trop la rare distinction de son esprit pour ne pas être heureux d'avoir pour la *Bague* une appréciation de cet esprit-là. Montrez-lui ce passage de ma lettre et dites-lui que j'ai hâte d'être son obligé.

Ils me font toujours attendre aux *Débats*, mais avec leurs *us* et *coutumes* je n'ai pas encore trop le droit de me plaindre. Je viens d'achever pour eux le second article sur Innocent III. Ce n'est qu'un article, mais peut-être est-il dominé par une vue assez perçante. Du reste, vous jugerez, quoique le train d'idées que j'y mène ne doive pas, je le crains bien, avoir votre sympathie; mais vous avez l'esprit assez large pour être impartial, autant qu'il est donné aux natures poétiques comme la vôtre.

Adieu, santé, joie *et cætera !* Ne m'oubliez pas auprès de M. Charma, de Lesaulnier, surtout de madame votre mère. Le travail sur Piel se fait, *j'en suis sûr*. Moi, j'ai commencé *Brummell*, qui sera achevé dans quelques jours. Que diriez-vous d'un livre (dans le genre des *Lettres Persanes*) sur les *choses* et les *hommes* de ce temps et à l'état de transparence, intitulé la *Comédie du XIXe siècle* ? Hein ?

Écrivez et envoyez *immediately*.

Jules B. d'Aur.

2 heures du matin (29 février). Cité d'Antin.

MON CHER TREBUTIEN,

Je vous écris avec une plume qui fume encore de mon *Brummell*. Je viens de l'achever et de le jeter de la fournaise *(mia cabeza)* dans mon tiroir. Qu'il s'y refroidisse ! Vous écrirez de suite au capitaine Jesse. Qu'il vous dise *immediately* où il en est de sa publication. — Si elle est faite, qu'il m'envoie de suite un exemplaire ou même des feuilles, parce que j'arrangerai les choses de manière à ce que mon *Brummell* soit une introduction à un *compte-rendu* du sien. S'il n'est pas prêt à publier, quand le sera-t-il pour que je l'annonce dans une note et que je prenne devant le public l'engagement de rendre compte de ses deux volumes ? *Understand you ?* Dans les deux cas, vous voyez si je suis aimable pour le capitaine.

Si sa biographie du grand Dandy est détaillée et considérable, je n'aurai pas du reste *écrêmé* le moins du monde son travail. Rassurez-le à cet égard. J'ai trouvé fort peu de faits dans mes recherches, — excessivement peu, — et je me suis mis à penser *sur Brummell* et sur le Dandysme bien plutôt que je n'ai écrit une histoire, fondée sur les commérages les plus incertains. J'ai cherché à m'expliquer une influence ; j'ai marqué les besoins que cette influence révélait, je l'ai circonscrite, etc., etc. En d'autres termes, j'ai fait de si haut de l'histoire que ce n'en est presque plus.

Je me suis dit : Qu'est-ce que Montesquieu aurait pensé du Dandysme ? Qu'est-ce que Beyle (Stendhal) en aurait pu écrire s'il y avait pensé ? Et j'ai écrit avec cette idée. Je suis trop près de mon travail pour le juger, mais vous le verrez.

Je déposerai dimanche, chez Derache, votre correspondant, votre album que je vous renvoie. Puisse ce que j'y ai écrit vous plaire ! Ce sont trois morceaux qui peut-être un jour, quand je serai devenu historien politique ou chargé d'affaires quelque part, auront un certain prix de curiosité. Du reste, Machiavel a fait des comédies et des sonnets, un peu sodomites, par parenthèse. Mes sonnets, à moi, sont deux pièces de vers écrites à des femmes. Je vous en ai parlé déjà. L'une est intitulée *l'Échanson* (et franchement je la crois digne d'un poète) et l'autre porte pour titre *la Beauté*. — La beauté ! ce à quoi vous êtes si sensible, mon cher Trebutien !

La prose est aussi de la poésie. Pour la forme, ce n'a pas de nom ; comme la *Bague*, mais dans un autre ton, c'est du *sui generis*. Si ce morceau (*Niobé*) vous cause le plaisir qui est ma vraie gloire, je ne vous demande que de m'en écrire sous le coup de votre impression, et de me le copier en feuille volante, de votre magnifique écriture.

Vous montrerez cet envoi poétique à M. Le Flaguais et vous me direz ce qu'il en pense. Ceci le regarde. A tout seigneur, tout honneur !

Peut-être encore d'ici samedy glisserai-je quelque autre bribe dans votre album. J'ai tant de choses en portefeuille depuis que nous ne nous sommes vus !

Maintenant revenons *aux affaires*. Je n'ai pas encore conclu de traité pour *Germaine*. Le libraire de Dumas m'a renvoyé aux Ides de mars, ce qui du reste ne va pas tarder d'arriver. Pour les *Débats*, j'attends avec des frémissements d'impatience l'insertion de mes deux articles.

Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie !

Quel beau vers et quelle triste chose !

Je vous quitte sur cette mélancolique pensée, car il

est temps de dormir un peu. Je reprendrai cette lettre demain, c'est-à-dire dans quelques heures.

Tout à vous,

J. B. D'A.

Mercredy.

Du Méril m'a écrit il y a quelques jours et m'a dit que M. Charma serait bien aise d'avoir parfois un article de moi dans son journal. Cela me ferait plaisir aussi. Ce serait, avec M. Charma dont j'estime grandement les facultés, une confraternité d'armes intellectuelles et de vues politiques; mais j'ai répondu à Du Méril que je ne pouvais écrire dans un journal que je ne lisais pas, car je ne savais pas comme les questions y étaient prises. Qu'on m'envoie le journal pendant plusieurs jours (dites-le de votre côté à M. Charma) et je m'empresserai de faire ce qui lui sera agréable.

Je n'ai rien de neuf à vous mander. J'ai des articles sur la *Bague* aux journaux que je vous ai indiqués, mais ils n'ont pas paru. C'est l'essence du journalisme que de faire attendre. Vous en trouverez un (mais à son heure) jusque dans le grand *Moniteur*, toujours très poli pour moi depuis mon article sur les poésies de Renée, et dont le directeur n'a pas de talent, mais beaucoup d'esprit; chose bien plus rare par le temps qui court.

Merci de l'exemplaire *rose*. Je l'accepte. Je le ferai relier en maroquin rose, tranche et filet d'argent. Envoyez-

le moi avec deux autres. Roger de Beauvoir a fait relier l'exemplaire *jaune* en maroquin noir, avec tranche d'argent. C'est merveilleux. Je vous dis ces détails comme on dit à un père les robes que portent ses filles et celles qui les embellissent davantage.

Ma vie est toujours la même, mon cher ami, laborieuse et à peu près cachée. Je travaille comme un colon à Alger, et pour l'instant n'ai pas l'ombre d'une maîtresse. C'est un interrègne que je ferai durer le plus longtemps que je pourrai et je crois sans effort, car les passions viriles ont pris la place des passions de la jeunesse. Changement de joug. L'autre valait peut-être mieux, mais on ne choisit pas. Marche ! marche ! disait Bossuet. Hélas ! moi je n'ai pas marché, j'ai couru.

Vous ne me ferez pas l'injure, Monsieur le baron de *Tribioutine*, de voir un mauvais calembourg dans ce dernier mot. Je viens, après l'avoir écrit, de m'apercevoir de l'équivoque à laquelle il prête. Excusez toutes ces folies, et croyez-moi. mon cher Trebutien,

Votre ami *usque ad tumulum*

Jules B. d'A.

Et l'article de ce paresseux que j'aime, M. Le Flaguais ?

Il n'est pas d'aurore
Si paresseuse à se lever !

Les plus belles cristallisations sont lentes à se former, je le sais. Mais quand on peut donner vite et naturellement des perles, pourquoi passer le temps à *se cristalliser ?*

Paris, 29 mars 1844.

Puisque vous n'avez pas ajouté une autre lettre à votre dernière, cher Trebutien, c'est que vous n'avez pas reçu l'Album confié aux soins de Derache. Il lui a été remis par mon domestique et il a dit qu'il ne l'oublierait pas sitôt qu'il aurait un paquet à adresser à Caen. Je vous remercie de l'adresse du capitaine. Je lui ai écrit pour lui faire mes propositions et il m'a répondu. Je reçois sa lettre à l'instant même. Son ouvrage, me mande-t-il, paraît la semaine prochaine, et il va me l'envoyer incessamment par Galignani. Je ferai donc un article sur M. Jesse et son livre, au lieu de parler de Brummell *ex professo*. Je vous ai dit ce que mon travail gagnerait à cela. Ce qui est écrit restera (*c'était écrit !* vous savez la fatalité turque !), mais je le compléterai par les faits que l'ouvrage de M. Jesse va m'apprendre. L'honorable capitaine m'annonce qu'il sera bientôt à Paris.

Je n'ai rien de nouveau à vous mander. J'attends toujours mon assomption aux *Débats* et je blanchis mon frein d'écume. On y met des choses qui me semblent si mauvaises de style et de sens que mon attente, à moi, est encore plus douloureuse. C'est comme les articles sur notre *Bague*. Les uns sont faits et dorment dans leurs cartons, les autres sont retardés dans la tête même de leurs auteurs. Ainsi, par exemple, Labitte n'a pas encore donné le sien à la *Revue des Deux Mondes* parce qu'il est souffrant d'une maladie de cœur à la campagne. Il faut qu'il reste oisif pour se

guérir. Il m'a écrit la plus charmante lettre sur ma *plume rare*, ma distinction, que sais-je ?

> Mais le moindre grain de mil
> Serait bien mieux mon affaire !

c'est-à-dire la moindre politesse de journal. Je ne dis pas ceci pour la *Bague*, qui n'est qu'un coup de langue bien donné dans la flûte de l'Ironie, mais pour tout. Attendre me tue à présent. J'ai trente ans passés ; j'ai perdu un temps infini avec les femmes ; j'ai été aussi dandy qu'on peut l'être en France (je prétends, dans Brummell, que le Dandysme ne s'acclimatera jamais parfaitement dans ce pays) ; comprimé par une éducation absurde, je me suis grisé d'indépendance pendant des années ; vivre me suffisait. J'ai donc, à présent, l'impatience cruelle qu'engendrent les retards et les fautes. Quand il faut attendre (et il le faut dans ce temps inerte et d'égoïsme mou et poli), je me consume de colère silencieuse, dans une inexprimable angoisse. Vous seul, cher ami, avez le secret de cette douleur, parce que vous m'aimez assez pour que je puisse tout vous dire et qu'avec vous je reprends confiance en moi-même. Vous vous rappelez le mot sublime de Mahomet sur sa première femme Kitidja. Eh bien, mon ami, je vous l'applique ! Plus heureux que moi, Mahomet le disait après le succès ; mais je sens tout autant ce qu'il exprime que si j'avais triomphé. « Ce que j'ai le plus aimé dans ma vie, — disait « le prophète, — c'est ma première femme Kitidja. » Il parlait à une autre femme qu'il aimait aussi, qui était jeune et qui était belle, et qui, jalouse de ce souvenir, lui rappela que Kitidja était vieille et aveugle. « Oui, elle était vieille « et aveugle, — ajouta mélancoliquement le prophète, — « et toi tu es belle; *mais elle a cru en moi quand personne « n'y croyait.* » Que cela est beau dans la bouche d'un aussi

grand homme que Mahomet ! Quand je dis ce mot-là qui explique bien mon genre d'affection pour vous, mon cher Trebutien, ce n'est pas si beau, mais c'est aussi vrai.

Connaissez-vous (oui, mais à quel point le connaissez-vous ?) un Dr Batissier, médecin, historien, archéologue, écrivailleur, je ne sais trop plus où ; dans l'*Artiste*, je pense? Ce monsieur se trouve à la tête d'une lourde publication historique (l'Histoire de France par province), sous la direction anti-intellectuelle de cet infâme grigou de Monteil dont personne ne peut approcher dans le grenier à foin où il mange ses vieux livres. La publication en question est archi-mauvaise, à ce qu'il paraît, mais on dit qu'ils ont des écus ; et comme ma délicieuse famille, mon gracieux père et ma mère plus gracieuse encore, ne m'envoient que leurs bénédictions, partout où il y a des écus on ne me voit aucune répugnance à nouer des relations qui peuvent être profitables. Or, on m'a fait des ouvertures pour l'Histoire que je viens de vous signaler ; on m'a proposé d'y collaborer ; mais les conditions de salaire m'ont paru si mesquines que je n'ai pas poussé plus loin la chose. Cependant j'ai appris que vous connaissiez le Batissier et qu'il avait pour vous une estime que vous ne lui rendez pas, très certainement. J'ai donc cru qu'un mot de vous sur moi serait de nature à modifier des conditions de travail que je n'accepterais jamais si elles restaient ce qu'on me les a faites. Il ne faudrait pas, si cela se pouvait, que vous eussiez l'air de savoir mes relations avec les gens qui voudraient me voir à la publication historique en question et qui m'ont prévenu ; mais il faudrait faire naître l'occasion, le moyen de donner *upon me* des renseignements qui me classeraient un peu plus haut que les écrivains à la toise. Tout cela est-il possible d'abord ? Si cela est, agissez promptement et que votre amitié pour moi vous rende diplomate ! J'ai rencontré le Batissier une fois et je sais de science certaine

que j'ai le bonheur de lui déplaire. Il a dit que je me *posais*, parce que je ne porte pas la tête de la même manière que lui apparemment. J'ai d'ailleurs, comme le premier Chatham, la faculté de blesser les gens médiocres, terrible écueil pour un homme politique. Je les blesse, mon cher, même quand je leur dis : « Comment vous portez-vous ? » Un guignon pareil est inouï.

Si donc, je vous le répète, mon cher Trebutien, vous pouvez d'une façon où d'une autre imprimer assez de respect pour moi dans la tête du Batissier pour que l'on me fasse une bonne petite position d'argent à son affaire, vous m'obligerez. Depuis que je suis sorti du *Globe* et avec ma damnée position d'attente au *Journal des Débats*, je n'ai pas eu le *nerf de la guerre* assez à ma disposition. C'est encore une chose dont il m'a fallu souffrir et beaucoup, car je suis extérieur comme une petite femme et j'ai besoin de luxe comme un vieux pacha. Lorsque je vous dirai ma vie, vous verrez si toutes les cordes du clavier de la douleur n'ont pas retenti. D'un autre côté, — et vous le comprendrez, — dès qu'il s'agit d'écrire anonymement ou pour le compte des autres, — en vue des besoins de la vie matérielle, — j'aime mieux m'occuper d'Histoire que de n'importe quelle autre espèce de travail. Il ne s'agit ici, quant au Batissier, que de l'Histoire au point de vue des faits, et les faits ne passent jamais impunément dans des mains intelligentes. Ils appartiennent à tout le monde ; plus tard, quand on les a étudiés, on les retrouve pour son compte personnel. C'est bien assez que de donner de son temps, de sa patience, de son français pour de l'argent, mais donner le meilleur de soi, des idées, des vues et du style à des gens qui signeront tout cela de leur nom, c'est trop dur ; je l'ai fait une fois, mais je ne le recommencerai plus. Du reste, on n'est pas exposé à cela dans la publication dont il s'agit. On n'en demande pas tant aux collaborateurs.

Autre complaisance, mon ami. Je me suis permis d'écrire au directeur de la poste du Hâvre de vous adresser une lettre qui me sera adressée *poste restante.* Dès que vous l'aurez reçue, vous aurez la bonté de me la renvoyer ici sous le couvert d'une de vous. Pour la personne qui me l'a écrite, je suis au Hâvre, en Normandie, au diable enfin, et j'ai des raisons pour garder l'incognito à Paris encore quelque temps.

Me voici à la fin de mon rouleau et de mon papier. Parlez de moi à tous ceux qui se souviennent, et croyez-moi bien en hâte, mais sincèrement

Votre meilleur ami,

J. B. D'AUR.

Pourquoi le *Journal de Caen* ne paraît-il plus ? J'aurais envoyé quelque chose, malgré l'esprit par trop conservateur qui l'inspirait. Oui, c'était par trop *conservateur*, et cela (entre nous) m'a un peu étonné de la part d'un esprit philosophique comme Charma.

Je vous donnerai dans ma prochaine des nouvelles de *Germaine*, et d'heureuses, j'espère.

Écrivez, écrivez, écrivez.

2 août (Villa Beauséjour), Passy.

Mon cher Trebutien,

Je vous écris pour me rasséréner. Je viens d'éprouver — à l'instant même — ce qu'est la sottise humaine. Je vous avais écrit que Buloz m'avait fait demander mon *Brummell* pour sa *Revue des Deux Mondes.* C'était une affaire arrangée ; quasi faite. J'étais assez sûr — moi et mes amis — de la valeur de mon travail pour n'avoir aucune inquiétude. Eh bien, ma sécurité avait tort ! Buloz n'a pas *osé* insérer une étude coupable d'originalité. Il a parlé de mon talent, m'a demandé un roman, m'a dit qu'il imprimerait tout ce que je voudrais sur l'histoire politique de l'Angleterre, enfin s'est *prosterné pour me refuser,* mais m'a refusé. Voilà, mon ami.

Buloz a eu tort de toutes les façons. — Tort pour l'article auquel, malgré son sens ordinaire, il n'a rien compris du tout. — Tort au point de vue des intérêts de sa *Revue,* qui devient affreusement *galette de pain bis* et qui aurait grand besoin d'une série d'articles moins lourds de forme et moins vulgaires de pensée que ceux qu'on y lit tous les jours.

Mon travail est intitulé *Du Dandysme et de G. Brummell.* J'en crois les idées générales remarquables. Du reste, vous verrez.

J'avoue que ce refus *collet-monté* de la prude littéraire qui s'appelle M. Buloz m'a cruellement contrarié pour cent raisons. Mes amis, auxquels mon travail avait plu, en avaient fait beaucoup de bruit. Juges plus compétents que Buloz lui-même (quelques-uns appartiennent à la rédaction de la *Revue des Deux Mondes*), ils ont été plus étonnés

que moi de ce refus, après une demande *positive* et *directe*. L'article avait donc été presque annoncé et il n'en est rien. C'est ridicule et contrariant. Puis c'était un début dans la *Revue*, une position prise, et c'est à recommencer.

Demain je proposerai à M. Bertin de prendre l'article et de le publier en plusieurs feuilletons. S'il le refuse, ce sera une étude qui tombera dans l'eau comme une étoile. Voulez-vous être l'océan qui la recevra ?... En d'autres termes, je ne saurais que faire de ce travail et je tiens à ce que vous le lisiez, vous, mon témoin et mon ami. Je vous ferai cadeau du manuscrit.

J'attends toujours l'insertion de mes articles sur Innocent III, et puisqu'ils reprennent aux *Débats* l'examen des anciennes publications catholiques (comme vous avez dû le voir par l'article sur Élisabeth de Hongrie), j'espère que je vais avoir mon tour. Mon malheur est cette éternelle attente dans laquelle je me dévore le cœur. Elle explique bien les excès qu'on me reproche trop. Oui, mon ami, si j'ai plongé au plus profond de certains gouffres, si j'ai perdu mon temps, comme disent les pédants à sang froid, dans une foule de désordres, la faute en est à cette attente dans ma destinée. On souffre dans ses plus fières ambitions, dans le meilleur de son intelligence, et l'on devient débauché. On donne le change à sa pensée, bien plutôt qu'on n'est esclave de ses passions. Si la vie était ce qu'elle doit être, aurait-on besoin de ces ivresses dans lesquelles on précipite son âme, pour moins souffrir ?...

Votre dernière lettre était triste. Celle-ci en est la digne réponse. Je ne suis pas aussi avancé que vous dans cette damnée vie et ma santé est de fer, mais, moi aussi, je sens que le temps est là, fauchant à grands coups les dernières fleurs de l'espérance. Si je ne suis rien d'ici quelques années, je dirai comme vous : *Consummatum est.* Quand Jésus-Christ dit cette parole, il plia sa tête et mourut, nous, nous

resterons sur la croix après l'avoir dite et la tête haute, mais de croix à croix, vous de la vôtre,moi de la mienne, nous nous aimerons toujours.

Adieu. Que ne puis-je vous envoyer des gaîtés, mais je suis aussi sombre que Manfred. Voulez-vous être assez bon pour adresser une *Bague* à madame *Adèle de La Renaudière, rue du Mouton,* 5 ? Je serai bien aise que ce lui arrive comme un hommage mystérieux. C'est une adorable femme que je ne vois plus, mais dont je me souviens toujours. J'ai avec elle bien des torts,mais pas celui de ne pas savoir ce qu'elle vaut. C'est la perle de la plus belle eau et qui n'a jamais été dans une huître.

A vous *for ever,*

J. B. d'Aurevilly

Mille amitiés au poète et respect à votre mère.

Excusez les bévues, je ne relis pas.

Beauséjour, Samedy, 11 août.

MON CHER TREBUTIEN,

J'aurais dû vous écrire plus tôt pour vous remercier de votre lettre, mais je n'ai pas eu un moment à moi. Que je vous ai bien reconnu! Qu'est-ce qui peut m'étonner de vous, de votre dévouement, de votre amitié ? Vous avez épousé ma vie. Seulement, mon cher ami, quand je vous disais que je vous enverrais le manuscrit de *Brummell*, c'était un cadeau que je voulais vous faire. Mon idée n'était pas que vous pussiez penser à le publier. Du reste, vous jugerez vous-même. Une telle étude est-elle *publiable* isolément, hors d'une revue ou d'un journal ? Je ne le crois pas. Ce serait peut-être trop prétentieux.

Depuis votre lettre, voici ce que j'ai fait. J'ai recopié de ma griffe (damnée besogne) tout le travail pour M. Bertin, car je veux vous envoyer, à vous, le premier trait, les feuilles qui ont reçu immédiatement la pensée sortant de ma tête. Soit que M. Bertin accepte ou n'accepte pas, voilà votre part à vous. S'il l'accepte, le manuscrit original restera dans vos mains comme un souvenir de moi. S'il ne l'accepte pas, je porterai le travail en question à la *Démocratie pacifique* qui peut-être n'en voudra pas non plus. Alors vous ferez du manuscrit que je vous aurai donné tout ce qui vous paraîtra convenable. Je m'en rapporterai à vous. Je ne veux plus penser à ce qui fut pour moi déception et contrariété de toute sorte.

Je ne décline nullement, mon cher Trebutien, l'offre aimable du capitaine Jesse. Mais le *Brummell* ne peut être traduit en anglais avant d'avoir paru ici ou à Caen, vous

comprenez cela. Attendez-vous à recevoir *votre* manuscrit d'ici deux à trois jours par la diligence. Quand vous l'aurez lu, dites-moi votre impression. Dans un journal où travaille Sainte-Beuve, où Gautier commence de prendre un rang considérable, on a refusé mon article parce qu'il était maniéré. Quel sens profond et quelle justice ! La manière, ils n'ont que cela à dire, et d'ailleurs je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup dans l'étude en question. Mais il y en aurait eu, était-ce encore là une raison pour rejeter un article intéressant par le fond, et qui eût introduit un peu de variété dans un *magazine* qui périra par la monotonie, si les esprits *sans uniforme* n'y mettent ordre ? J'ai eu une entrevue d'une heure trois quarts avec Buloz, et j'ai discuté et pulvérisé toutes les objections de littérature et de *convenance commerciale* qu'il a grommelées contre mon *Brummell*, mais que voulez-vous ? C'est une tête de bois. Il a fait pis que de ne pas comprendre pourtant ; il a été au dessous du bois dont sa tête est faite : il est convenu plusieurs fois que j'avais raison dans mes prémisses, et quand je voulais conclure, il reculait. Le bois ne fait pas cela ; je l'honorais trop en l'appelant tête de bois ; je reprends l'expression qui m'était échappée et je l'efface. Les hommes stupides valent mieux que les esprits inconséquents.

Mais que tout cela est douloureux pour moi, mon ami, et qu'avoir raison n'est pas tout dans cette sacrée vie ! Je me regardais le pied à l'étrier et j'allais sauter lestement en selle. Un article distingué dans la *Revue des Deux Mondes* était un coup de fouet sur les reins, matelassés de graisse et d'égoïsme, de l'épais et oublieux Bertin, qui imprimait mes articles et par là me faisait vendre *Germaine*. Après cela, d'autres publications suivaient, car, voyez-vous ? si j'ai les horreurs de l'attente, j'en ai, je crois, les bénéfices : la maturité laborieuse ; et ma tête ne demande qu'à verser ces pensées que de cruelles circonstances ont refoulées

dans mon cerveau. Au lieu donc de ce que j'estimais certain, voici que le rocher soulevé retombe et que je recommence mon métier de Sisyphe. Mon ami, c'est affreux. Comme c'est une dernière goutte qui fait déborder le calice, j'ai plus senti la vaine et atroce colère du désappointement pour cette misère de *Brummell* que pour des choses plus graves et qui devaient, à ce qu'il semblait, avoir plus d'influence sur ma vie. Mais c'est que les années viennent, c'est que je n'ai jamais eu plus hâte de vivre, c'est que... tenez ! mes pensées sont plus fortes que moi et m'entraînent. N'en parlons plus.

Du moins, j'ai votre consolante amitié, mon cher Trebutien, et j'ai (croyez-le !) été touché de l'effort qu'elle a fait pour m'ôter les cruautés de cette dernière déception. Votre lettre m'a balayé du cœur et de l'esprit bien des choses. Je vous dirai même que je n'ai pas été le seul touché de votre amabilité. Une femme avec qui je suis lié, madame la baronne de Maistre (je vous en ai parlé déjà), a voulu savoir ce que vous m'étiez et je lui ai montré votre lettre. Ce m'a été un point de départ pour lui parler de vous et je crois que je vous ai fait aimer d'elle. Du moins, sous l'empire d'un intérêt que j'aimerai toujours à grandir dans son âme, elle m'a chargé de vous dire les sympathies que tous les êtres distingués ont les uns pour les autres d'un bout de la terre à l'autre bout, et elle est allée jusqu'à ajouter de la manière la plus expresse : que si par hasard vous aviez fantaisie de venir à Paris pendant ces vacances, elle vous offrirait l'hospitalité ici même, à Beauséjour. Je n'ai pas osé m'engager pour vous, mais est-ce nécessaire de vous dire quel bonheur profond ce serait pour moi de vous voir ici, dans le loisir de la campagne et dans toutes les effusions de la plus complète intimité ? Après des années d'un éloignement qui n'a pas été une rupture, qui ne pouvait pas en être une pour moi, que de choses qu'on ne s'écrit pas

et que nous avons à nous dire ! Oui, vraiment, sans exaltation et la main sur le cœur, Trebutien, ce me serait un grand bonheur que de vous revoir. Voulez-vous la mesure de ce bonheur-là ? Il n'y en a qu'un qui passerait devant dans mon âme : c'est si Guérin, notre Guérin, sortait du tombeau.

Madame de Maistre, qui depuis longtemps est souffrante, m'a dit avec beaucoup de grâce qu'elle vous écrirait elle-même ce que je vous transmets de sa part, si elle n'avait pas désappris à tenir une plume. Vous voilà donc tenu, en rigoureuse chevalerie, de lui écrire pour la remercier. Elle a des côtés dans l'esprit qui vous plairaient extrêmement, mon cher Trebutien. Elle est ce que madame de Staël estimait tant : susceptible d'un grand enthousiasme. Sa faculté la plus en relief c'est l'imagination, mais sa bonté et son naturel sont encore au dessus de toutes les qualités d'un esprit qui en a beaucoup. Si vous veniez ici, vous n'éprouveriez aucun embarras pendant les dix premières minutes de sa connaissance, et au bout de dix jours vous l'aimeriez comme au bout de dix ans.

Je n'ai pas écrit à M. Jesse, mais comme, au point d'amitié où nous sommes, tout ce qui vient de vous peut être considéré comme venant de moi, faites des remerciements forcenés au plus aimable des capitaines et dites-lui que je ne veux lui écrire qu'après que le sort de mon *Brummell* sera fixé. Je m'en rapporte à vous pour empêcher l'amour-propre de cet *ami inconnu* de se blesser de mon silence. *Commendo spiritum meum in manus tuas, Domine.* C'est mon refrain. Ah ! vous êtes bien mieux qu'un seigneur pour moi, vous êtes un ami.

Adieu, répondez-moi de suite. Demain, dimanche, je mettrai peut-être le *Brummell* à la diligence. Ne m'oubliez pas auprès de ceux qui se souviennent, mais en particulier de votre mère et de notre poëte, le plus *amène* des critiques.

Je hais d'écrire et je ne lui ai pas répondu pour son article, mais je lui écrirai. Quand vous aurez déchiffré mon griffonnage raturé sur *Brummell* et que vous le lirez couramment, lisez-le lui. Mon intelligence est une coquette vis-à-vis de la sienne et ses éloges, comme les vôtres, sont le meilleur de mes succès.

Tout à vous et entièrement à vous,

Jules A. B. d'Aurevilly

Mercredy. Beauséjour, 25 septembre.

Mon cher Trebutien,

Ce n'est pas moi qui suis lent à vous répondre, c'est la vie qui est lente à se décider. Je voulais du positif à vous mander dans cette lettre, et M. Bertin était à festoyer à Chantilly. Il est revenu ; je l'ai vu hier. Il m'a refusé de prendre *Brummell*. Il m'a donné pour raison tout ce qui n'est pas la raison vraie, que j'ai surprise au fond de ses politesses, et qui est que la vanité du directeur des *Débats* ne veut pas d'un travail refusé à la *Revue des Deux Mondes*.

Voilà la raison vraie. A quoi bon les prétextes ? Originalité trop crue, trop hardie, forme d'article de revue plutôt que forme d'article de journal, etc., etc., une demi-page d'etc. Je n'ai pas cru un mot de toute cette logomachie. A diplomate, diplomate et demi.

Ainsi, en me refusant, Buloz m'aura frappé deux fois. Dans cette conjoncture malheureuse, j'ai porté du moins un coup habile en disant à M. Bertin que je tenais trop à mes relations avec lui pour écouter les propositions de la *Presse* (je vous ai parlé de ces propositions). Comme il pousse sa haine de boutiquier journaliste contre Girardin jusqu'aux extrêmes, j'eusse perdu la position que je désire prendre aux *Débats* en donnant *Brummell* à la *Presse*, tandis qu'en refusant de l'y insérer, je constitue M. Bertin en délicatesse vis-à-vis de moi. Je sais de science certaine, par un ami commun, Agier, le président, qu'il a été très touché de cela.

Quant à mes articles sur Hurter, ils sont *composés* et doivent paraître sous *quatre jours*, mais quatre jours aux

Débats doivent avoir plus de quatre-vingt-seize heures. Si les âmes fortes savent attendre, j'ai le droit de me croire quelque vigueur.

Ainsi, voilà qui est fait, cher Trebutien! *Brummell* vous appartient. Imprimez maintenant aussi vite que vous voudrez. J'ai reçu votre épreuve. Comme vous vous chargez du texte, je n'ai rien à vous dire des fautes que j'y ai vues, elles tomberont sous votre inquiet et implacable regard. Quant à l'esprit, je n'ai rien trouvé à corriger. — Dans ma prochaine lettre, je vous enverrai tout un passage sur le *Dandysme* que j'ai *repensé* depuis que le travail est fini. Ce suffira, avec plusieurs notes, pour allonger les *offices* de *notre* brochure. Je ne voudrais point publier l'article sur l'*Élégance*, qui n'est qu'un *soufflé*, une crême éparse et qui ne fait lécher les doigts à personne, si ce n'est à vous, indulgent ami.

Vous trouverez sous ce pli la dédicace à un de mes amis que vous connaissez par moi. Cette dédicace est préface en même temps. J'ai renoncé à ma première idée, qui était de faire une dédicace à part. Mais c'était ou trop parler de moi, ou recommencer Brummell. Pour l'orthographe du nom, vous avez raison, il faut les deux *ll*; il faut croire et copier M. Jesse. J'ai l'habitude de maltraiter quelquefois l'orthographe. Il me semble que j'ai oublié le *g* dans Bolingbroke.

Du reste, mon ami, vous êtes ma Providence. J'ai la sécurité de vos soins.

Vous recevrez, mon cher Trebutien, d'ici quelques jours, une brochure politique. Elle est d'un jeune homme de notre pays, du nom de Couture, et qui est assez étroitement lié avec moi pour que je vous prie instamment de donner à cette brochure toute la publicité que vous pourrez par vos tenants et aboutissants aux journaux de départements. Elle a été écrite sous mes yeux. L'auteur est une tête forte, un esprit muselé, une espèce de sanglier intellectuel qui

assène le coup de boutoir et qui fouille les idées d'un grouin vigoureux. Du reste un noble cœur. Le style de son livre a de bonnes parties, de la tenue, du trait, du mouvement; mais quand on songe que l'auteur n'a fait que des mathématiques toute sa vie (il a trente-trois ans) et qu'il y a deux ans à peine qu'il s'est mis à la politique et à l'histoire, on est étonné et l'on a droit de penser qu'il deviendra quelque chose. Sonnez pour lui toutes vos trompettes. Vous m'obligerez comme si vous les sonniez pour moi. Je vous en saurai d'autant plus gré que la brochure en question ne vous plaira *peut-être* pas par les idées, et que les qualités de l'écrivain ne sont pas assez exquises ou assez éclatantes, assez *artistes* enfin, pour vous fasciner et vous conquérir par la forme.

Merci de vos renseignements sur l'*Hamilton beauty*. Je vais m'occuper d'elle *immediately*. Je ne veux point de la copie que vous me proposez de l'article de Michaud. Je le lirai et ne ferai point de vous un séide de la copie, la chose du monde la plus ennuyeuse qu'il y ait pour un être passablement organisé. Je vous aime trop pour abuser de votre dévouement jusque-là.

Je ne quitterai, je crois, Beauséjour, que vers la fin d'octobre. Je suis heureux que le *lavis* que je vous en ai adressé vous ait plu. Ce ne peut se peindre qu'au pastel. A nature fausse, peinture fausse. Le pastel est le plus joli mensonge que puisse faire la couleur. C'est comme dans le cantique : « mensonge et fragilité ». Quant à la baronne dont vous me demandez le portrait physique, elle a eu la sottise de demander le sien au Winterhalter du pastel, et c'est une femme, au contraire, à qui il faudrait le solide éclat du pinceau. Le mien, qui n'est qu'une plume tenue par l'impartialité froide, ne la flattera pas. Jeune encore (trente-cinq ans), avec une beauté faite pour durer les trois quarts d'un siècle, elle n'est plus belle. Elle a été

empoisonnée par un médecin qui lui a campé, au-dessous d'une gorge digne des caresses de Louis XV le bien-aimé, un emplâtre d'émétique qu'elle a gardé trois heures avec le courage et la stupidité d'un sauvage. C'était pour je ne sais quelle maladie de l'estomac. Ce remède assassin l'a tuée sans la faire mourir. Elle a maintenant le ventre enflé comme une Cybèle qui dénoûrait sa ceinture, et la Cybèle est coquette comme toutes les parisiennes ensemble. Dans sa rage d'avoir perdu sa taille et de ne pouvoir supporter les éloquentes pressions du corset, elle invente des robes de chambre et des peignoirs qui flottent et font nuage autour d'elle, — mais de la nuée de soie ou de mousseline des Indes il sort des bras qui n'ont rien de nuageux, des bras dignes du torse perdu, façonnés à la Michel Ange, plus grandioses que fins, des mains comme celles de Monna Lisa, des épaules à porter les quatorze enfants de Niobé, surmontées d'un cou où les signes physiologiques des instincts de la Maternité sont empreints avec une rare énergie. Voilà ce que la souffrance, le poison, les médecins, la vie clouée sur un canapé, le roc de soie de cette Prométhée-femme, ont épargné. Mais le reste est détruit ou va l'être. Le visage s'enflamme d'un sang qui roule des aiguillons de feu, la bouche est défaite, le menton lourd à force d'être gras, les cheveux, noirs et épais, plaqués en bandeaux aux tempes, perdent de leur épaisseur et de leur ténébreuse noirceur. Ils rougissent faiblement déjà, signe de la vie qui s'en retire. Seuls les yeux et l'arc des sourcils ont gardé la beauté la plus fièrement immortelle. Pour ma fantaisie, ils sont trop noirs, et pour être si noirs, pas assez méchants. Il n'y a qu'une manière de louer ces yeux-là, c'est de vous dire qu'ils ont pendant quelque temps fait rêver un homme qui ne voyait guères que l'œil du Monde : Maurice de Guérin. Il a cru les aimer.

C'est sur la main de Guérin, c'est appuyé sur le souvenir

de Guérin, que je suis entré dans la vie de cette femme, et j'y suis entré profondément, comme ces ancres que tempêtes et hommes ne peuvent plus soulever où elles sont tombées. Je suis scellé et soudé à cette âme-là comme l'épée rompue dans la blessure. Ma volonté seule m'en arracherait, mais la sienne, toute irritée, toute violente et frémissante qu'elle fût, non !

L'histoire de nos relations serait trop longue à vous raconter. Comme toujours, *elles ne sont pas ce que le monde dit.* Le faubourg Saint-Germain est aussi lâche que bête et aussi bête qu'implacable. Mais il est amusant après tout. Si je vous avais les pieds au coin de mon feu, le café devant nous, en vrais sectateurs du Prophète, je vous conterais des histoires à tenir trois nuits durant les yeux d'un arabe grands ouverts, et les vôtres, à vous qui avez traduit les Contes Arabes ; mais je ne vous ai pas, mon feu s'est éteint, il est deux heures après minuit, trêve aux commérages et allons nous coucher !

Your faithful.

J. B. D'AUREVILLY

Demain j'écrirai ci-contre la dédicace du *Brummell.* Répondez-moi le plus tôt possible.

Mardi matin, 15 octobre.
Sur le bord d'une fenêtre, aux premiers rayons et après une nuit de pluie. Il fait charmant.

Votre domination très illustre doit être fort mécontente de ma lenteur très insupportable, mon cher Trebutien. J'ai été si secoué en l'air depuis ma dernière lettre que je n'ai pu vous envoyer l'épreuve promise. Elle va partir aujourd'hui et rien n'empêchera sa départie. Ces derniers jours, au lieu de songer à mes affaires, j'arrangeais celles des autres. J'étais, bien malgré moi, *témoin* dans un duel entre deux jaloux qui voulaient comme de beaux diables se couper la gorge pour une catin, et ce n'a pas été sans peine que j'ai calmé ces têtes fumantes. Voilà une bonne action de plus à mettre en compte quand il s'agira d'équilibrer mes iniquités. Nous n'avons donc eu ni mort d'hommes ni blessures, mais je n'en ai pas moins passé un jour et demi dans des soins de pacificateur dont Dieu devra me tenir compte, car ils m'ont diablement ennuyé.

Comme nous léchons le plus possible notre petit marcassin, je vais vous écrire ici les additions que j'ai griffonnées à la marge de l'épreuve. Vous les lirez mieux ici et nous éviterons par là les embrouillamini qui pourraient s'en suivre.

. . . .

Il y aurait une charmante, une adorable et très *peu connue* phrase de Chamfort sur Richelieu que j'aurais bien envie de citer dans la première épreuve. Est-ce possible encore ?

Je n'ai point encore trouvé d'épigraphe. Aidez-moi un peu ou je serai obligé d'inventer. Je n'aime les citations

que celles des livres inconnus. Quant il s'agit de Dandysme, c'est-à-dire d'anti-vulgarité, il faut prendre garde d'être commun en quoi que ce soit.

Et maintenant bonjour. Je vous embrasse et vous conjure de m'écrire. Je pense que je suis fort orientalement couché avec la majesté d'un vieux calife dans les *Débats* de ce matin, mais je n'ai pas encore reçu mes journaux. Si j'y suis, mon ami, vous me reconnaîtrez à peine : plus de couleur, plus d'images ; tout muscles, nerfs et moelle : un style qui ne sent guères les *mille fleurs* du dandy, Monsieur !

Tout à vous, et impatient de vous,

J.-A. B. D'AUREVILLY

Mille choses au poète. Et l'article de la Sicotière, hein ?

12 décembre, 11 heures 1/2.

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » C'est ce que je dis chaque soir à la soubrette, la Suzannette de la baronne, — une jolie fille, un *brin fripponette* sous ses paupières hypocrites, et dont je ne suis que le frère en Jésus-Christ. La sœur Annette, qui s'appelle Antoinette, me répond toujours : « Non, Monsieur, rien n'est venu. » C'est-à-dire que mon ami Trebutien ne m'a rien envoyé. Ah ! vous êtes bien long, Monsieur de *Tribioutine !* Mais vous pouvez riposter que je suis bien jeune avec mes curiosités et mes impatiences de vos longueurs, qui peut-être ne viennent pas de vous. Ainsi, mon ami, pardonnez-moi.

En un mot comme en cent, ceci veut dire que nous souhaitons à Paris le débotté de M. Brummell, Esq[re]. Ce gentleman est attendu ici comme il l'était dans les salons de Londres de son vivant, avec les plus *exquisite accomplishments.* La baronne, à qui je parle de vous, mon cher ami, aussi souvent que le fameux Suisse aurait mangé des alouettes, accepte vos hommages et l'exemplaire bleu avec le titre d'or, et pour cela vous envoie l'or pur de ses remerciements les plus sincères. Elle doit même vous écrire. Voilà du nouveau ! C'est presque une révolution domestique ; une vraie restauration de buvard. Elle qui n'écrit plus, qui a désappris à écrire dans l'orientale position, à la Cléopâtre, qu'elle a gardée depuis trois ans (hélas ! ce n'était pas pour les mêmes raisons charmantes que Cléopâtre !), elle veut faire cet effort pour vous. Elle le fera et elle en ferait bien d'autres pour vous prouver qu'elle vous distingue, et que dans les inconnus vous êtes à part comme vous seriez à part dans ses connaissances si elle vous connaissait.

Je vous remercie pour mon propre compte de votre attention pour la baronne, et je serais heureux si vous aviez pensé à marquer aussi d'une couleur spéciale l'exemplaire réservé à C. Daly. C'est d'une politesse plus recherchée d'offrir un exemplaire qui n'est pas l'exemplaire de tout le monde. Vous voyez comme j'agis avec vous : — sans honte ! L'amitié est une grande impudique. Si j'ai une fantaisie, je vous la dis. Quand on est comme vous une tête de poète, une imagination vive, on est bon pour les fantaisies comme le cœur est bon pour les sentiments.

Je pense bien à Jesse et vous aussi, n'est-ce pas ? Alors que vous lui expédierez un exemplaire, prévenez-moi, et je vous adresserai une lettre toute ouverte que vous fermerez et que vous mettrez dans le paquet.

Lorsque vous m'enverrez le mien, glissez-y donc une ou deux *Bagues*, si vous en avez encore ! J'ai écrit à Duprey que je me servirais de son nom. N'ayez donc aucun scrupule sur ce point. Il est prévenu.

Et maintenant, cher ami, toujours en raison des effronteries de l'amitié, je m'en vais vous demander de me faire une commission. Vous m'avez dit, je crois, l'an dernier, qu'une *limousine* coûtait de 12 à 13 francs à Caen. Voulez-vous m'en acheter une ? Je la voudrais blanche à larges bandes *rousses*, ou bleues, ou brunes (mais j'aimerais mieux *rousses*). Je vous enverrais le prix coûtant soit par un mandat sur la poste, soit par la voie que vous choisirez. Vous auriez soin de prendre cette *limousine* la plus large et la plus longue possible.

Vous allez vous récrier, mais il me semble que ce caprice n'est pas de mauvais goût. Je m'imagine qu'en doublant de soie ou de velours ce vêtement d'apparence grossière et de couleur tranchée, on aurait ce que les petites filles appellent une *jolie sortie de bal*. En voiture on s'arrange mal d'un manteau espagnol de douze mètres comme le mien, et c'est

un *dessus* pour voiture que je veux. Voilà, mon très cher, l'explication de ce que vous pourriez croire une bizarrerie par trop forte. Les femmes les plus élégantes portent des *laitières*, cette année, je ne vois pas, moi, pourquoi je n'aurais pas un manteau de roulier.

Pensez-vous aux réclames de M. Couture ? Son livre prend. Il a des articles, et le libraire vend si bien qu'il va faire des annonces. N'est-ce pas éloquent, cela ? J'en suis enchanté, car, je vous le répète pour vous rendre favorable, c'est un ami fidèle et sûr.

Parlez de moi à tous ceux qui me gardent un petit bout de souvenir.

Le gendre de Caton est bien lent à paraître ! c'est-à-dire l'article de M. de la Sicotière. Je crois que ce M. de la Sicotière a été lié (d'opinion politique du moins) avec mon frère l'abbé, qui, me mande-t-on, a des succès de prédication inouis en Bretague. En avez-vous ouï parler ?

Tout à vous *for the life,*

Jules B. d'Aurevilly

Jeudy, en rentrant de chez une de vos anciennes admirations, M. Victor Hugo, chez qui j'ai passé la soirée.

MON CHER TREBUTIEN,

Je suis confondu de toutes vos bontés. Vos deux lettres, sous le même pli, m'ont causé le plaisir que donne l'amitié *qui se prouve*. Vous avez mis aux soins maternels apportés à la publication dont vous avez été l'âme trois conditions qui sont religieusement accomplies. Je vous écrirai au reçu du paquet. Je ne publierai pas sans vous, mon *adjutorium* nécessaire et aimé, les *Reliquiæ* de Guérin. et vous aurez *Lady Hamilton* (et peut-être faisant un volume in-8) avec les premières girandoles que le printemps suspend aux lilas. Je ne l'exposerai pas sur le vil tréteau d'une revue quelconque. Vous l'aurez toute entière, vierge du regard du public. D'ici là et pour la rendre ce qu'elle doit être, flairez autour de vous, cherchez, fouillez. Tous les renseignements qui vous viendront, adressez-les moi.

Qu'ils viennent du couchant, qu'ils viennent de l'aurore,
Sur des coursiers ou sur des chars.

Seulement ne dites qu'aux plus intimes et aux plus sûrs mon projet sur l'*Hamilton beauty*. Je ne veux pas qu'on m'écrême ce sujet-là comme on m'a écrêmé le *Brummell* dont j'avais trop parlé ici. Quand on met une idée dans la conversation à Paris, soyez bien certain qu'on vous la vole, comme une chaîne qui brille sur votre gilet, le soir. Nous

n'avons pas encore d'*escarpeurs* littéraires, mais dans les salons on FAIT l'idée comme on FAIT le foulard devant les marchands d'estampes. Dépendante en quelque sorte de mon histoire de Pitt, mon histoire de lady Hamilton aura son côté politique. J'y donnerai place à bien des choses. Je tâcherai de m'y montrer très varié et de ne pas y juger que la femme, — la femme étrange et puissante surtout pour nous autres, imaginations aventureuses qui chevauchons l'Hippogriffe et que l'Étrange attire presque aussi fort que la Beauté.

Je ferai plus pour vous, en faisant pour *Brummell*, que pour moi. C'est vous qui l'avez recueilli à la porte de Buloz, — ce chien à trois gueules, mais qui, foutre ! n'a pas trois têtes ! C'est vous qui l'avez aimé et adopté pour votre enfant. L'intérêt pour lui m'est revenu par vous. Et puis, il y a une note qui le consacre par votre nom et par votre amitié, dont je serais plus fier devant l'univers assemblé que de toutes les couronnes de Pindare aux Champs Olympiques. Je veux donc le pousser et lui tracer sa voie. Je me suis arrangé pour qu'il y ait des réclames dans tous les journaux, *réclames payées* et *annonces*. J'en parlerai demain à Ledoyen. L'amitié des gens ressemble si peu à la vôtre, mon très cher, que je ne doute pas de l'influence directe des annonces sur les articles de MM. les critiques ; car voilà comme elle est, cette dindonnaille de gens d'esprit ! Ils voient un livre tambouriné par la grosse caisse du libraire, et aussitôt ils le prennent en considération sur cela seul, et font sonner toutes les clochettes de leurs tambours de basque. — Les bateleurs ! !

La baronne s'opiniâtre à vous écrire de sa main de reine et de bonne reine. Quant à Daly, il vous remerciera aussi de votre amabilité *couleur de rose*, mais ne l'accusez pas trop. Il tiendra ses promesses. Figurez-vous que le gouvernement l'a chargé d'aller constater les réparations qu'il y a à faire

dans les cathédrales du Midi, et que depuis cinq mois il est absent. On l'attend ces jours de fin d'année, mais vous voyez qu'il n'a fallu rien moins qu'une circonstance aussi grave pour le détourner de vous et des engagements pris avec moi. Excusez-le donc, et d'autant plus qu'il finira par s'exécuter, j'en réponds.

Vous trouverez ci-incluse, mon cher Trebutien, ma lettre au capitaine Jesse. Lisez-la, fermez-la de votre cachet, et adressez-la à cet aimable garçon qui a eu bien plus de rondeur vis-à-vis de nous que tous ses flibustiers de compatriotes n'en ont d'ordinaire, avec leur orgueil souffrant et leur embarras à l'empois! J'aime Jesse. Je le flatte dans ma lettre, mais je le flatte avec plaisir. C'est de l'exagération que tout ce que je lui conte là, mais cette exagération part d'un sentiment sincère ; *cela me fait plaisir de lui faire plaisir*, voilà la vérité des éloges qui ne sont pas de rigoureuses appréciations.

Si vous avez quelques réclames sur le livre de Couture, fourrez aussi les journaux où elles se trouvent dans le paquet. N'oubliez pas l'article de M. de la Sicotière sur la *Bague*. Merci de ma limousine *incomprise*. Dites-moi le prix et comme il faut vous le faire passer.

Serrez la main du poète et dites à M. Charma que je lui suis acquis de toutes les manières.

Votre éternellement dévoué,

Jules B. D'A.

30 décembre 1844.

MON CHER AMI,

J'ai reçu hier notre *Brummell*, et si je ne vous ai pas répondu dans la journée, c'est que j'avais une de ces migraines (le seul don de ma généreuse mère) qui m'ôtent la force de tenir une plume debout sur du papier. Aujourd'hui, en me levant, je puis vous écrire. Je ne vous dirai point une trente-six millième fois : merci ; mais comment ne pas vous exprimer le plaisir que me font vos sept pages ? — Cela rachèterait les sept péchés capitaux ! Il faut bien aimer pour n'être pas paresseux. Il faut bien aimer pour sortir de cet invisible hamac de la Rêverie dans lequel on se balancerait si bien jusqu'à la fin du monde ! Seulement ne parlez que de paresse et ne soufflez mot d'impuissance. Je ne vous croirais pas. Personne ne vous croirait. Vos lettres prouvent combien vous êtes naturellement et simplement *épistolier*. Vous vous calomniez toujours, comme Guérin, du reste, qui, lui aussi, mettait toutes les puissances de son esprit à insulter son esprit.

Aujourd'hui même, mon cher Trebutien, je vais envoyer la lettre à Beuchot. Vous avez oublié de me dire s'il fallait aussi envoyer un exemplaire. Dans le doute, je m'abstiens. Si je pêche en cela, redressez-moi. J'enverrai aussi chez Ledoyen, mais c'est moins pressant. Voici pourquoi : Je l'ai déjà vu. Je lui ai dit que mon intention était de prendre des annonces (en les payant) à tous les journaux, et il m'a conseillé d'attendre (ainsi que pour la mise en vente) le huit ou le dix du mois de janvier. On ne lit guères, prétend-il, à cette heure, que les devises de bonbons. Je crois qu'il

a raison et que jusqu'au huit il faut se tenir coi. Qu'en pensez-vous ?

Parlons maintenant du livre même, et, — comme le disait Montesquieu d'Alexandre, — *parlons-en tout à notre aise*. Il est ravissant d'impression, de marges, de netteté, d'effet enfin. Les exemplaires sur papier de Hollande sont manifestement les plus beaux. Le papier *bleu* n'est pas assez *bleuâtre*, c'est la seule critique de nuance que je me permettrais. La baronne a reçu son exemplaire... elle vous dira avec quel sentiment, mais elle a voulu que j'ajoutasse à votre cadeau l'exemplaire sur papier de Hollande à couverture *grise*, qu'elle va faire relier pour le meuble de Boule de son salon, sur lequel il restera désormais. Je lui ai donné à lire vos lettres. Je suis très fier de montrer comment vous m'aimez. Seulement si elle vous croit sur moi, elle ne vous croit pas sur vous. Elle est bien convaincue que vous valez encore mieux de *près* que de loin.

Je vous réponds avec votre lettre sous les yeux afin que notre correspondance soit du dialogue et non du monologue. Le prince T. est le prince Touffiakine (je ne suis pas bien sûr de l'orthographe de ce nom russe, je l'écris comme on le prononce), mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il mérite infiniment les épithètes de ma note. C'est Quasimodo sans Esmeralda et sans cloche ; une gargouille qui vomit des stupidités. Il a la dureté de cœur d'un grand seigneur russe et les ridicules d'un financier français.

La citation de la page 66 est d'un auteur que vous avez la bonté d'aimer. Elle est extraite d'un de mes *memorandums*, du dernier que j'ai écrit pour Guérin, que ce *miroir d'impressions* attirait beaucoup. Il a été interrompu par sa mort et je ne l'ai pas repris. Si je mourais, toutes ces paperasses vous appartiendraient de droit, — comme à mon meilleur ami par le cœur et par la pensée, double lien qui lie la vie par les deux bouts !

Quant à la citation de la page 70, elle n'est pas de moi. Elle est de Bulwer, dans *Pelham*. — Puisque voici son nom sous ma plume, adressez-lui un exemplaire du *Brummell*. Écrivez-y l'inscription suivante, de votre écriture sœur de la mienne :

— « Hommage d'un admirateur inconnu au plus spirituel des fashionables et au plus fashionable des auteurs spirituels

J. B. D'A... »

Vous avez raison d'envoyer à Jesse plusieurs exemplaires pour les Revues anglaises. Jesse peut beaucoup pour nous, et je tiens, pour bien des raisons, à avoir avec lui des relations sérieuses et durables. Ma lettre est une musique d'harmonica qui devra lui aller au cœur. Elle le disposera favorablement. Un autre jour, je vous parlerai plus au long de l'utilité dont pourrait m'être le capitaine, s'il est aussi *lancé* à Londres qu'il le paraît. C'est, entre nous, un point important à toucher.

Je vois, mon cher ami, que je ne m'étais pas trompé sur M. de la Sicotière. Léon avait été lié avec lui et m'en avait parlé. Je le remercie de son article lent à paraître :

Il n'est point d'aurore
Si paresseuse à se lever !

(comme pour celui de M. Le Flaguais), et de celui qu'il vous a promis sur *Brummell*. Je le remercie encore davantage de l'espèce d'intérêt qu'il prend à moi. Quant à Léon, pourquoi ne lui avez-vous pas écrit ? Vous lui auriez fait d'autant plus de plaisir que je vous crois (me trompè-je ?) dans des idées religieuses bien rapprochées des siennes. Du moins, à une certaine époque, votre

esprit se tournait de ce côté. Moi, mon ami, qui suis resté à des points de vue bien différents de ceux de mon frère, je crains bien qu'il n'y ait eu influence *de cela* sur notre affection. Elle est encore très grande (j'en réponds pour moi et je veux le croire pour lui), mais ce n'est plus ce qu'elle a été. C'est impossible. La tunique du prêtre a dévoré le vieil homme, ce vieil homme que je suis toujours ! Mon cœur bat pour les choses visibles, lui (Léon) les tient en pitié. Là où va ma pensée, il détourne la sienne. Il y a un infini entre nous. Je sais trop la nature humaine pour m'irriter de cela, mais j'ai trop en moi de cette faible nature pour ne pas m'en affliger. Dieu m'a pris Léon tout entier. Et quel Dieu ? un Dieu jaloux et incompatible. Ah ! pour moi, les dominations de mon âme ne m'arrachent pas tout entier à mes amis, mais lui n'a plus une fibre du cœur qui vibre ou qui saigne quand ces choses de la terre qu'il méprise nous font, à nous, vibrer et saigner le cœur. Il s'est consumé sous cette foudre de l'amour de *son Dieu*. Vous, Trebutien, vous avez beau croire à ce qu'il croit, sympathiser avec ce qu'il aime, vous n'êtes pas prêtre ; il y a pour nos intelligences, à vous et à moi, pour nos activités, pour nos rêves, des terrains communs, des sphères partagées ; si nous ne sommes pas en tout semblables, nous ne sommes pas en tout différents. C'est une grande chose que cela. Mais pour Léon, ma vie n'est plus sa vie. Il ne m'écrit presque plus. Que me dirait-il ? Il m'aime comme il *doit* m'aimer. Il prie pour moi ; il pense à moi à l'autel. Moi, je pense à lui quand je souffre (c'est un autel aussi que la souffrance) et je pense qu'autrefois il partageait ma peine, tandis qu'à présent il répète la grande ironie : *Bienheureux ceux qui souffrent !* Voilà, mon ami, où nous en sommes. J'en ai trop écrit, mais j'ai été entraîné. Et d'ailleurs vous avez la mesure de mon amitié par la profondeur de la sonde que je vous fais mettre dans mes blessures

Vous recevrez un exemplaire du livre de Couture pour le *Pilote*. Est-ce qu'il n'y a personne à ce journal qui ne veuille ou ne puisse *articler ?* Si M. Mancel croyait qu'on pût vendre quelques exemplaires à Caen, on les lui enverrait. Couture est du pays et il y a des intérêts. — Je veux écrire à M. Le Flaguais au commencement de cette année, mais remerciez-le à l'avance de ses aimables dispositions pour mon *Brummell*. J'écrirai aussi à M. Charma. J'ai tant d'actions de grâce à lui rendre ! Philosopher, c'est tout comprendre, même les petites choses. Voilà pourquoi il a pris garde à mon livre.

J'ai trouvé deux fautes : *qui du moins s'inspire de sentiments généreux*. Hélas ! c'est *généraux* qu'il fallait, page 67. (Ce pourrait se corriger adroitement à la plume.) Et page 30, *ses* classements pour *ces* classements ; mais c'est moins important, car, à la rigueur, *ses* pourrait se rapporter à l'*opinion*. V. la phrase.

Adieu. Je n'ai plus de place et vous ré-écrirai dans peu. Dans les exemplaires à Bulwer, à Jesse et aux Revues, faites, au moins à la plume, le *généraux* du *généreux*, c'est si aisé, et vous seriez fée pour moi.

Votre ami,

J. B. D'AUREVILLY

Je vais faire la correction sur tous les miens.

16 janvier 1845.

MON CHER TREBUTIEN,

Vous êtes mort et moi je viens d'être malade. J'ai eu une espèce de mal sans nom. C'étaient des douleurs de tête à me faire croire que ma cervelle allait éclater comme une grenade de guerre, une fièvre de cheval arabe et une main de fer à la gorge. Ça était d'une violence inouïe et pouvait devenir très grave, mais comme je n'ai pas vu de médecin, après cinq jours de diète et d'impatience je me suis guéri. Je vous écris au sortir de ce mal inconnu. Vous n'aurez pas grand chose de moi, mais enfin vous aurez de mes nouvelles.

Pourquoi êtes-vous si longtemps sans m'écrire ? Je vous ai écrit *deux* fois. Pour ces *deux* lettres, vous m'en avez adressé *une* datée du 3. Ma dernière était du *Jour de l'an même*. C'est dans celle-là que je vous hurlais mon tocsin d'épouvante sur le coutre-sens *en raison de son* au lieu de *malgré son* (p. 113). (J'insiste sur cette lettre à laquelle vous n'avez pas répondu et que je n'ai pas mise moi-même à la poste.) Vous m'annonciez des *errata* et des exemplaires roses. Rien n'a paru. Depuis que j'ai été malade, j'ai vu Ledoyen. Je lui avais fait remettre le paquet et votre lettre. Il m'a conseillé de ne pas agir vis-à-vis de la presse avant le 15. Cependant il m'a mis en vente et je suis étalé sur sa devanture au premier rang et avec faste. J'ai déjà écrit à plusieurs amis pour des articles : Sainte-Beuve, Roger de Beauvoir, Chasles, Labitte, etc., etc. — Ceux qui m'ont manqué de parole pour la *Bague*, je les reprends au demi-cercle avec *Brummell*. Maintenant, que feront-ils ? Qui dit

journalistes dit femmes entretenues. Cela veut souper. Je n'ai pas quarante mille livres de rente, hélas ! La gloire n'est bonne que quand elle nous vient du ciel, par dessus la tête... comme un coup de foudre. Mais quand il faut la créer soi-même et en attacher le bruit à ses pas, elle ne vaut pas les peines qu'elle donne et les dégoûts qu'il faut surmonter. Bienheureux Walter Scott, qui n'a pas lu *un* article sur lui et ses ouvrages pendant treize ans !

Je ne sais pas si le brouillard de la Seine m'est tombé sur le cœur et me rend sombre, mais je ne vois pas de la couleur de vos exemplaires aujourd'hui.—Songez qu'il m'en faut un pour Daly, un pour Bertin, et un troisième pour madame Hugo. Je vous *demande* pardon de mes éternelles *demandes*, mais n'avez-vous pas pris charge d'âme en m'aimant ?

J'ai été occupé ces derniers temps de certaines choses dont je vous parlerai bientôt, mais je ne suis d'humeur pour l'instant que de fermer cette sotte lettre et de fumer des cigares jusqu'à la torpeur hébétée de George Sand.

Bonjour, mon ami, et si vos nerfs ne ressemblent pas aux miens, écrivez-moi. Je vous aime et je vous embrasse et souffre encore plus qu'un autre jour de ne pouvoir aller prendre le café avec vous *ce matin*. Adieu

Votre archidévoué mais archispleenétique ami,

Jules B. d'Aurevilly

Mercredi soir, 26 février 1845.

Je ne me coucherai point, mon cher Trebutien, sans vous accuser réception de votre aimable billet et du journal où mention est de Couture. Vous avez maintenant dans les mains une longue lettre expiatrice de mon silence. Mais je ne suis pas si coupable que vous le pensez ; les deux lettres dont vous me parlez ne sont pas arrivées. De Maistre m'a assuré ce soir qu'il n'avait rien reçu, par conséquent j'ignore ce que vous me dites de Jesse, et son billet, et tout enfin. Je vais déposer une plainte contre l'administration qui fait mal son service, mais cela ne me fera pas retrouver les lettres perdues. Soyez assez bon pour me répéter ce qu'elles contenaient, quelqu'ennuyeux que soient les contes (et même les vérités) dits deux fois.

Aujourd'hui le directeur de la *Sylphide* me fait demander avec révérence si je veux bien qu'il reproduise, accompagnée d'une queue et d'une tête de sa façon, une partie de notre *Brummell*. Il ne me connait pas et un intermédiaire s'est chargé de la négociation, ou plutôt de la proposition. J'ai accepté, bien entendu, ne méprisant aucune trompette. J'ai fait la belle Elmire de La Bruyère trop longtemps. C'est un peu manger à la gamelle que de viser à la popularité, mais que voulez-vous ? Il le faut.

Du Méril m'a promis de m'écrire un article non dans le *Journal des Savants*, mais dans la *Revue de Paris*. Il me l'a promis sans que je le lui demandasse. Scudo, Labitte, Chasles, ruminent les leurs et m'impatientent. Il a dû paraître quelque chose dans le *Satan*. L'avez-vous vu ? Du reste, je vous garderai tout cela.

Le baron de Bornstedt, un de mes amis, avec qui *j'ai*

fait la course pendant deux hivers dans les salons de Paris, un homme d'esprit à triple langue de dragon et dont la plume d'épervier vaut la langue (il vient d'être extraditionné par notre gouvernement libéral parce qu'il a daubé la progéniture du vieux Soult, l'imbécille Dalmatie), le baron de Bornstedt me mande qu'on va me traduire en Allemagne. Vous, vous me parlez d'une traduction de Jesse en Angleterre. Cela me flatte et m'effraie. *Brummell* est diablement *dans la langue* pour pouvoir être traduit, mais il est glorieux d'être ainsi écorché.

Hier soir, — pas plus tard, — j'ai été présenté à la comtesse d'Anglare (c'est presque la comtesse *d'Anglure*, quel rapprochement !) à qui le *Brummell* avait fort donné l'envie de connaître mon impertinente personne. Elle est jolie et blonde comme madame d'Anglure, mais plus grande, pas du tout divinement bête, mais très terrestrement spirituelle, et ne mourant pour personne comme madame d'Anglure. Une amie qu'elle a, mademoiselle de Rivière, qui me déteste et tombe asphyxiée quand je mets le pied dans un salon où elle est (les causes de cela sont tout un roman qui n'est pas écrit), lui avait dit de moi des horreurs à rendre les ongles bleus en les écoutant. On croyait me trouver cent fois plus froid, plus coupant, plus railleur, plus sec, plus insupportable que *Brummell;* mais j'ai fait comme mon héros eût fait en pareille occurrence, c'est-à-dire de l'inattendu, et j'ai réussi. Je me suis trempé d'une rosée d'amabilité mélancolique, qui ne manque jamais son effet sur une femme blonde et qui s'est montée à un diapason d'ironie fort élevé, et à l'avance. Aujourd'hui, après la surprise, j'ai risqué les câlineries d'un billet, et... et... et ma foi ! — comme *Brummell*, notre œuvre à tous deux, est un peu dans cette aventure, — malgré ma discrétion ordinaire, je me vois obligé de vous tenir au courant de celle-là.

Bonsoir, cher ami, ceci n'est qu'un mot tracé à la hâte

et sans relire. Vous avez une lettre déjà et vous m'en devez la réponse le plus tôt possible. MM. Delavigne et de la Sicotière sont dignes de *toutes les manières* de faire partie du journalisme de Paris.

Mille compliments à tout le monde, mon respect à votre mère, mille baise-mains à votre nièce, et croyez-moi celui de vos amis qui a le plus besoin de votre amitié.

Tout et entièrement vôtre,

Jules B. D'A.

Écrivez, écrivez. Concentrez les lettres non *reçues* dans la réponse à celle que je vous ai écrite (dimanche, je crois).

N'oubliez pas le billet de Jesse.

III

Le 15 mai, — par un temps de février, avec le spleen et la migraine.

Vous me croyez à Passy, cher Trebutien; je suis au coin de mon feu, cité d'Antin, nº 16. La première communion de sa fille a retenu la baronne à Paris, et moi, qui suis son maréchal des logis, je ne la précéderai que de quelques jours à la campagne. Je ne crois point que l'émigration ait lieu avant le 21. J'ai soif de solitude et de campagne comme un mondain blasé, car j'ai réellement trop vu le monde cet hiver...

Mais ce que je n'ai pas vu assez, — pas même vu du tout, — c'est votre M. Paturaud. Vous l'aviez envoyé chez la baronne au lieu de l'envoyer chez moi, et il y est arrivé aux heures où je n'y étais pas. La camériste lui a demandé son nom et il n'a pas voulu le dire, aimable pudeur! S'il vous avait nommé, s'il avait dit qu'il avait une lettre de vous, la baronne l'eût reçu elle-même en mon absence. Mais il est resté boutonné, mystérieux, diplomatique, et pour se soustraire à l'affreux cauchemar (quand on s'appelle Paturaud) de cette femme de chambre qui lui demandait son nom, il a remis la lettre et, descendant les escaliers quatre à quatre, il court encore!

Je regrette, mon cher ami, de ne pas lui avoir montré, en le recevant, combien je vous aime et combien une lettre de recommandation venant de vous est chose puissante. Je crois tout ce que vous me dites de M. Paturaud, mais le plus grand bien pour moi qu'on puisse en dire est le bien que vous en dites, à coup sûr. Si vous lui écrivez, offrez-lui l'expression de mes regrets.

Je vous remercie très joyeusement, mon cher Trebutien,

de ce que vous me proposez sur le *Puséisme.* Inutile de vous dire que j'accepte. Envoyez-moi le plus tôt possible les détails et les renseignements que vous avez. On me presse beaucoup à la *Revue des Deux Mondes.* J'eusse mieux aimé commencer les travaux dont je vous ai parlé par le *Méthodisme,* mais si vous êtes moins riche sur ce sujet que sur les idées du docteur Pusey, je changerai l'ordre de mes articles. L'important est de publier le plus tôt possible. Donc, j'insiste, cher ami, pour que vous m'envoyiez immédiatement ce que vous avez. Vous êtes mon collaborateur.

Je touche à la fin de la première partie de mon fameux roman, la *Vieille Maîtresse.* Deux soirs de travail encore, ce sera fini et je pourrai traiter de cette première partie avec un journal qui la publierait pendant que j'écrirais la seconde. J'ai lu ici à des amis, esprits *divers* et *différents,* et j'ai vu avec plaisir l'impression que cette lecture a produite. *L'animal aux têtes frivoles,* le public, sera-t-il vaincu et captivé ? Nous le saurons, mais les esprits parmi ceux que j'aime qui me voyaient préférer une certaine aristocratie de renommée à ces succès, enfants de l'opinion de tous, affirment aujourd'hui que mon dernier livre aura la grande popularité. Que je l'aie une fois ! et je ne parlerai plus que ma langue. Voilà surtout pourquoi je la désire. Il me tarde de savoir, cher ami, votre opinion, à vous. Vous êtes le clavier sur lequel j'aime le plus à promener ma pensée et qui retentit le mieux sous les doigts de mon esprit. Instrument charmant, mais dangereux ! car vous enivrez le pianiste.

L'ami à qui je dédie mon roman (roman-histoire) a beaucoup insisté pour que j'en changeasse le titre. Cette *Vieille Maîtresse* lui semblait trop dur. Moi, c'était ce qu'il y avait de hardi, de cruel, d'impitoyable dans ce titre qui me plaisait. « Jamais, disait-il, une femme du Faubourg Saint-Germain ne dira à son valet de chambre : « Allez

me chercher une *Vieille Maîtresse !* ». Nous sommes trop prudes pour cela ! » Moi, je répondais : « On ira la chercher soi-même et on la cachera dans son manchon. Nous sommes assez curieuses et assez hypocrites pour cela ! » Il disait ensuite que les titres qui résument des situations ne valent rien, qu'il n'y a pas un seul grand roman qui ait un titre de cette espèce. Moi, je répondais que le plus beau roman qui ait jamais été écrit s'appelle les *Liaisons dangereuses ;* qu'il y en a un autre qui s'appelle les *Affinités électives* ; un troisième : les *Amours forcés*, etc., etc. « Votre roman est assez fort, ajoutait-il, pour que vous consacriez un nom propre comme on consacra celui d'*Héloïse*, de *Clarisse*, d'*Adolphe*, de *Jacques*, de *René*. » Cette flatterie l'a emporté peut-être, mais j'ai cédé à ses conseils. J'ai renoncé à jeter le gant au public par un titre qui l'eût choqué, m'assurait-on ; à gargariser rudement le gosier des vicomtesses du Faubourg Saint-Germain avec quelques syllabes d'une prononciation si dificile pour des organes délicats ; et j'intitulerai mon livre du nom de l'héroïne, qui, du reste, vit et règne, en réalité, sous ce nom-là. Je l'appellerai : *Vellini.*

J'espère que vous serez content. C'est de la passion s'il en fut que ce roman, écrit dans les circonstances les plus douloureuses de ma vie, les plus chargées d'abattement, et qui m'a relevé et rappelé à la vie des sensations fortes comme le plus pénétrant des spiritueux.C'est de la passion, mais c'est aussi de la comédie. Enfin vous verrez... Je suis plus curieux de vous le faire lire que vous ne l'êtes de le lire, quelque envie que vous en ayiez. Il y a telle page qui a été tracée dans une ivresse de pensée que je n'ose pas appeler de l'inspiration (il est des mots diablement scabreux à employer), mais qu'en face d'un papier inerte et muet je n'avais jamais ressentie. Tout au plus je l'avais éprouvée dans ces frémissantes conversations où j'exécute à moi seul des sonates à quatre mains, la conversation étant la

seule chose qui monte toutes les puissances de mon esprit à la plus haute octave qu'il puisse atteindre.

Je vous demande pardon, mon ami, de surcharger ma lettre de tant de papier blanc, mais ce papier est si fin et j'appuie tellement sur ma plume que je vous enverrais un horrible grimoire si je vous écrivais sur le verso. J'ai reçu votre *Brummell* rose. Vous l'ai-je dit ? Je vous ferai envoyer dimanche la *Sylphide*, où vous trouverez l'article de M. de Calonne. — Je crois que votre allemand peut traduire, car Bornstedt, qui m'avait annoncé qu'on traduisait à Berlin, ne m'a plus rien dit. Et Jesse ? Je suis toujours en instances aux *Débats*, mais j'ai pour moi Hugo. A propos de *Brummell*, envoyez-en un exemplaire que, malgré l'*erratum*, je *vous prie de corriger de votre main* aux mots : *généreux*, **généraux**, et *en raison d'une attache*, **malgré son** *attache*, à l'adresse que voici :

Madame Théophile Barbey, Saint-Sauveur-le-Vicomte, (Manche).

Ajoutez à tout ce que me vaut votre *Brummell* un portrait d'un jeune artiste distingué (1), pour le Salon prochain.

Envoyez-moi correctement écrit le nom de la femme de Mahomet (Katidja) que j'orthographie mal toujours.

Entièrement à vous,

J. B. d'A.

(1) Picot.

Pavillon de la Muette (Passy les Paris,) 19 septembre 1845.

Mon cher Trebutien,

Qu'il y a longtemps que je n'ai vu de cette belle et grande écriture que j'aime ! Depuis les notes données par M. Smith, je n'ai plus entendu parler de vous. Qu'êtes-vous devenu ? Moi, mon ami, il m'a pris un goût de solitude et de silence, mais de solitude profonde, et je suis resté à apaiser ce nouveau goût et à l'apaiser tellement que je ne l'ai plus. Je suis un peu comme lady Stanhope. J'aime la solitude quand c'est un abîme, le monde quand c'est un tourbillon, et la politique quand c'est un écheveau bien brouillé.

Mes amis d'ici avaient regagné Paris, moi non. Je m'en suis donné du *sicut nycticorax in domicilio*. Mon *domicilium* était ces lignes austères de fortifications qui coupent si cruellement le bois de Boulogne et où je passais mes journées dans l'éloignement de toute créature humaine. Si j'avais eu de l'argent en suffisance, j'aurais voyagé pour me débarrasser de cet ennui de Paris qui m'a pris depuis quelque temps et qui n'a pas l'air de vouloir me quitter. J'ai toujours observé que quand *l'ennui d'une certaine chose me prend, il ne me lâche plus*.

Parlons d'affaires et laissons là nos *entéléchies*. Vous avez lu, je présume, mon deuxième article sur Hurter. Il a paru dimanche dernier dans le *Journal des Débats*. Qu'en pensez-vous ? Il a eu beaucoup de succès ici parmi les connaisseurs. Je crois que c'est là de la vue et du style historiques, mais je veux votre appréciation. Voilà ma réponse à ceux qui, comme Du Méril, me reprochent de trop sacrifier à la fantaisie et regardent *Brummell* comme

un péché. Demandez à Charma son opinion qu'il m'a promise. Il ne s'agit pas de me flatter, mais de m'instruire. Me croit-il dans le vrai sur Innocent III et sur l'Église ? Qu'il me le dise et qu'il augmente encore ma sécurité sur ce point. L'opinion d'un esprit comme le sien m'importe autant que l'opinion du monde m'intéresse peu. J'ai toujours estimé sa souple et pénétrante intelligence et j'ai rompu dernièrement encore bien des lances pour lui avec des gens qui calomniaient son esprit. Mon cher, cela a monté le mien. J'ai fait le diable ; je ressemblais à un éléphant qui casse tout autour de lui dans une forêt de bambous.

Et vous, Trebutien, parlez-moi de vous. L'article en question n'est pas, je le sais, dans la tendance que vous aimez et que vous croyez la vraie, mais n'ai-je pas parlé dignement de ce que vous respectez, quoique ne l'acceptant pas comme vous ?

J'ai un tel respect pour votre personnalité, mon ami, que je serais désolé qu'un mot de moi, écrit pour le public, vous blessât dans le vif de vos convictions et de votre âme. J'en aurais des regrets mortels.

Altra cosa. Vous avez dû recevoir des *Sylphides*. Mon élégant *gentleman*, Alphonse de Calonne, m'a dit qu'il avait donné l'ordre de vous les envoyer. Son article, signé *de Villemessant* (quoiqu'il soit de lui, Calonne), est une introduction à l'énorme citation qu'il a faite du livre. Cette citation doit être suivie d'un autre article, non dans le numéro prochain, mais dans le numéro qui vient après et qui achèvera bien l'encadrure donnée à la citation. Je pense du reste qu'indépendamment de l'envoi de M. de Calonne il y a des *Sylphides* à Caen, puisqu'il y a de jolies femmes, et que le poète (M. Le Flaguais) en aura glané quelqu'une pour vous.

Ils me demandent d'écrire pour eux dans ce journal, et je leur ai promis de leur faire de la chronique cet hiver

et peut-être autre chose encore. Ils paient très bien et j'aime l'argent comme un vieux traitant; puis j'aime aussi les contrastes, et il me plaît d'envoyer des articles sur Ninon de Lenclos, Henriette Wilson et autres drôlesses, de la main qui écrit aux *Débats* des articles sur Innocent III ou autres personnages de ce sérieux!

Si vos occupations de bibliothécaire ne vous empêchent pas de lire les journaux, vous aurez pu retrouver dans le *Constitutionnel* un nom que vous connaissez et qui va s'y trouver (à partir du vingt de ce mois) toutes les semaines. C'est le nom de mademoiselle *Maximilienne de Syrène*. Il y a quinze jours à peu près que mademoiselle Maximilienne de Syrène a taillé sa plume de corbeau et qu'elle a promis une *Revue critique de la mode*. Mademoiselle de Syrène est une patricienne qui aime la plaisanterie et qui rit comme une folle de l'idée d'écrire dans le *Constitutionnel*. Son premier article, que je vous recommande, a dû paraître d'un singulier goût aux gens qui prennent le sieur palefrenier de Boignes pour un homme élégant et se régalent toutes les semaines du crottin de son feuilleton. Accoutumé à cette délicieuse régalade, le rédacteur en chef du journal de Véron s'est permis de retrancher dans l'article dont je vous parle des plaisanteries sur ce Dorset (ami de Véron, par parenthèse, lequel mademoiselle de Syrène avait *houssiné* d'importance), et qui est maintenant à Brummell ce que Pradon est à Racine. On avait retranché encore une foule de traits plus ou moins heureux, mais qui du moins donnaient son vrai ton à l'article. Or mademoiselle de Syrène est entrée dans une colère digne de la reine des Amazones, et on a promis que cela n'arriverait plus. Mademoiselle de Syrène avait d'autant plus de raison de se fâcher que le feuilleton de modes qu'elle est chargée d'écrire a été vendu à Villemessant (de la *Sylphide*) par le *Constitutionnel*, et qu'elle ne doit compte qu'à M. de Villemessant de ce qu'elle écrit.

Les traités sont les traités et nous avons droit de dire au *Constitutionnel* ce qui nous plaira dans l'article modes, pourvu que nous ne nous placions pas, à propos de volants, sous l'empire des lois de septembre.

Aussi l'article qui a paru n'est pas ce qu'il était, mon cher Trebutien (lisez-le pourtant),mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne coupera pas désormais une ligne de la basquine de mademoiselle Maximilienne de Syrène. Tenez-vous en pour sûr.

Pour en finir avec toutes ces frivolités, je vous dirai que je fais la politique de cette monstrueuse *Époque* de moitié avec G. de Cassagnac. Il s'est rappelé le journaliste du *Globe* et il partage sa besogne avec moi.

Du reste, ces frivolités que vous, si grave, mais si étendu, et qui comprenez tous les côtés de l'esprit humain, ne repoussez pas comme choses vaines, sont moins inanes pour moi qui n'ai que mon pauvre esprit pour vivre que pour mon savant ami Du Méril, qui a 15.000 livres de rente. Je ne vis pas dans mon cabinet et je bois autre chose que du laitage. J'ai le malheur d'avoir bien des passions. Ce ne sont pas toujours les choses élevées, les choses de l'intelligence la plus fière, qui rapportent le plus *d'air vital*, et *il faut vivre*. Cruelle, affreuse, abominable nécessité ! Ceci explique tout. Diderot a fait dix-huit sermons.

Mon cher ami, écrivez-moi le plus tôt possible pourquoi vous n'avez pas troublé le silence que j'ai trop gardé avec vous. Dans ma solitude je m'étais surchargé des travaux dont je vous ai parlé dans mes autres lettres. Mais au milieu de ces occupations, je pensais à vous comme au frère de mon esprit et de mon cœur. Quand l'un néglige l'autre, il faut que l'autre empêche cette négligence. Nous ne devons pas nous négliger tous les deux.

Je vais espérer pendant *quelques heures* une longue lettre. Que ce ne soit que quelques heures, mon cher Trebutien !

Votre nièce Vellini vous embrasse. Quelle femme que celle-là ! Vous verrez... Je vous donnerai bientôt des nouvelles de son entrée dans le monde. J'ai abordé la seconde partie et j'ai l'orgueil de mon œuvre, une fatuité de Dieu. N'en dites mot, on se moquerait.

Mille amitiés dans une seule.

Tout à vous,

Jules B. D'AUREVILLY

(Écrit à la volée sans relire.)

Au château des Coques, 16 septembre 1846

Mon cher Trebutien,

La date de cette lettre vous dira de reste pourquoi je ne vous ai pas répondu plus tôt. Je voyage. En ce moment je suis arrêté dans un château qui a la Loire à ses pieds et qui domine un horizon de quarante lieues, et c'est là que je vous écris pour vous remercier du paquet que vous m'avez envoyé par Du Méril. Je l'ai reçu avant mon départ. Les exemplaires de *Brummell* et de la *Bague* m'ont fait plaisir. *Niobé*, cette rêverie qu'on croirait traduite d'un poète anglais, est royalement transcrite. Vous avez réellement la main d'un de ces moines du Moyen-Age qui copiaient d'une si grande manière les manuscrits. Que les procédés vulgaires, égalitaires, *plébassiers* de l'imprimerie me semblent misérables en comparaison, et que j'aime bien mieux ce que j'ai pensé, — en supposant que je l'aime, — quand je le vois écrit par vous.

Je connaissais déjà la Loire. Je l'avais descendue il y a quelques années avec ce pauvre Gaudin de Villaine, mais ce n'était pas de ce côté-ci que je l'avais vue. A l'heure où je vous écris, de la fenêtre ouverte de la salle par laquelle mon regard peut plonger, quand je le relève de ce papier qui sera dans vos mains sous quelques jours, je la vois étinceler au soleil, par places, dans les profondeurs du paysage, comme les fragments lumineux d'un miroir brisé. Prochainement j'aurai vu la chute du Rhône et je saurai lequel des deux fleuves je préfère. Je vais m'abattre sur le Midi, comme les Goths s'abattirent sur l'Espagne. Malheureusement je n'y serai pas longtemps. Des affaires très graves

me rappelleront à Paris vers la fin de novembre, peut-être même avant cette époque. Dans tous les cas, écrivez-moi ici. C'est mon quartier-général.

Comme le Camoëns, j'ai emporté mon poème, et plus heureux que lui je ne courrai pas risque de me noyer. Je travaille au second volume de *Vellini*, qui doit paraître, vous le savez, immanquablement cet hiver (je crois vous avoir dit mes arrangements avec Amyot), mais je n'y travaille point avec l'élan que je me sentais en écrivant le premier. Est-ce la verve qui s'éteint en moi ? Y a-t-il des parties dans le premier volume qui se rapprochent davantage de mon passé et qui m'aient inspiré davantage ? Pour moi le talent est un écho des plus grands sentiments qui ont passé dans ma vie. J'aspire tous les jours à devenir impersonnel et je ne puis.

Ajoutez à cela peut-être que j'ai assez souffert d'une chose ou d'une autre ces derniers temps. L'*ambitio major* est toujours là, mauvais génie qui se bat avec la Chimère. Ma santé même, cette chose de fer, a été un instant ébranlée. Je me suis cru mal au foie, parce que j'avais le spleen, et je n'étais moins solide qu'à l'ordinaire que parce que j'avais fait des excès d'opium, digne du turc le plus amoureux de l'engourdissement. Autrefois et plusieurs fois dans ma vie j'ai rompu et je me suis réconcilié avec l'opium, comme avec une de ces maîtresses qu'on ne peut s'empêcher d'aimer malgré le mal qu'elle nous fait. Aujourd'hui, je romps encore. Que votre amitié ne soit pas inquiète ; depuis que j'ai renoncé à cette drogue enivrante et maudite, j'ai repris mon corps de Dieu en attendant la sérénité de l'âme que j'estimerais bien davantage.

Parlez-moi de vous, cher Trebutien. Ne m'oubliez auprès de personne. Je suis honteux, comme une fillette prise en faute, de n'avoir pas répondu directement à l'envoi du livre de M. Le Flaguais et à sa charmante lettre. Présentez-

lui mes remerciements et mes *excuses*, et surtout mon ferme propos de lui répondre sous peu. Mille choses à Charma. Je suis dans son pays. J'ai vu sa ville, la Charité, une hideuse bicoque; mais la perle n'est plus sur le fumier. Il l'a quittée. Aujourd'hui, mon très cher, vous n'aurez pas de moi davantage. Une jeune fille, dans l'appartement voisin, à côté, joue sur son piano un air de la *Norma* que j'aime autant que les doigts qui le jouent. Donc, je n'écris plus, de peur de *bêtiser*.

Tout à vous et éternellement à vous,

Jules B. D'AUREVILLY

Au château des Coques, par la Charité (Nièvre).

Bourg-Argental, ce 17 novembre 1846.

Dans la nuit, sur une table d'auberge, entre deux bougies qui s'ennuient de brûler.

Enfin, je tiens votre lettre, mon cher Trebutien ! Elle a couru après moi comme on court après la Fortune, et elle a fait la mienne en m'atteignant. Oui, ce m'est une fortune, et une bonne, qu'une lettre de vous ! Devinez où elle m'a trouvé ? A Argental, — ici, — dans une bourgade féodale qui n'a plus que des ruines au fond d'une noire vallée enceinte de hautes montagnes, — les premiers anneaux de l'imposante chaîne des Cévennes.

C'est là que mon errante Majesté réside *pour l'instant*. Si j'en ai la fantaisie, je peux m'y croire au bout du monde. Rien dans ce que j'y vois ou dans ce que j'entends ne me donnera le démenti. Non ! par Dieu ! Vous rappelez-vous la vie de *Lovel* à *Fairport*, dans l'*Antiquaire ?*... C'est à peu près la vie que je mène dans ce profond et sombre entonnoir, formé par des montagnes, que l'on appelle la Vallée de Bourg-Argental. Les aspects physiques des deux pays sont bien différents, mais, au point de vue des mœurs et des idées, *Fairport* n'est pas plus loin de Londres qu'*Argental* ne l'est de *Paris*. Un ami, le commandeur Pourret de Gauds, antiquaire comme vous, mon cher Trebutien, est pour moi une espèce de *Monkbarne*, mais je ne risque point en ces tristes lieux mon cou et ma vie pour cette fille aux pâles couleurs, cette sucrée de miss Waldour que j'ai toujours exécrée.

Non ! j'ai un but plus sérieux. D'ailleurs je commence d'aimer les femmes à la manière du personnage de Shakespeare, qui les aimait *comme les avares aiment l'argent, sans appétit ni plaisir*. Ce n'est donc point pour quelque femelle

que je suis ici, mais pour une affaire. Rappelez-vous ma lettre écrite du château des Coques ! Je vous y disais qu'une *affaire industrielle* me pousserait vers le Midi ; c'est cette affaire-là dont il est question aujourd'hui et qui m'a arrêté pendant quelque temps à Bourg-Argental. J'y avais à ouvrir une négociation et à la pousser. J'avais à y faire de la diplomatie pour entraîner des intérêts d'argent, plus difficiles à entraîner — avec nos diables de mœurs avides, sordides et putrides, — que des intérêts politiques. Cependant j'ai à peu près réussi. Si je vous tenais genou à genou au coin de mon feu, je vous donnerais des détails sur tout cela, mais je vous les donnerai plus tard. Qu'il vous suffise, en attendant, de savoir que l'affaire est vaste et demande autant d'activité que d'habileté de main, de persévérance et de coup d'œil. Elle doit nous mener à la fortune. Je dis *nous*, car nous sommes *treize dévorants*, comme dans Balzac (non l'*épistolier*). Si cette bonne fortune n'est pas un rêve, si le sort — cet horrible jongleur aveugle — ne nous trahit pas comme il en a trahi tant d'autres, remerciez votre saint patron, Trebutien, car alors, au lieu de répondre à mes lettres, vous ne passeriez pas votre temps à composer des almanachs.

Des almanachs ! Morbleu ! j'en voudrais savoir faire ! C'est possible, — mais si nous en faisions, ce serait pour l'honneur de la chose, — l'*Art pour l'Art*, — mais pas autrement.

Que vous dirai-je encore, mon cher Trebutien ? Mes *fidèles* et *féaux* de Paris me mandent que l'affaire pour laquelle je voyage prend des dimensions considérables et rapides. Tant mieux ! Vous êtes dans toutes mes ambitions comme moi-même, et l'amitié a des idées fixes comme l'amour.

Ce voyage, dont vous me demandez de vous parler dans votre lettre que je reçois, a été comme un drame de Shakespeare, tour à tour grotesque et terrible. Grotesque, car j'ai voyagé, grâce aux inondations et aux interruptions

de la poste, comme on voyageait il y a soixante ans, par le coche, et les aventures plaisamment inattendues ne m'ont pas manqué. Terrible, car j'ai vu d'effroyables désastres. Cette Loire que vous rêvez, et qui coulait au soleil comme une femme sourit sous des lustres quand je la voyais du château des Coques, en vous écrivant, est devenue une vraie furie. C'est la première fois qu'en racontant ses impétuosités et ses ravages les journaux — ces romans mal écrits — n'aient pas menti. Ils n'ont rien même exagéré. J'ai passé sur des routes *arrachées* ; j'ai vu flotter des populations de cadavres et fuir dans les campagnes des populations de vivants comme si l'ennemi était à nos portes. C'était affreux. J'ai compté les maisons écroulées. J'ai passé à Roanne au moment où elle avait de l'eau jusqu'à la ceinture, et je vous assure qu'en cet état elle n'était pas aussi voluptueusement belle qu'une des baigneuses de Baléchoux. La dévastation m'a suivi jusqu'à Saint-Étienne, une vraie ville anglaise ou américaine, par parenthèse, noire, brumeuse, charbonnée, mais bien bâtie, avec les plus beaux et les plus aristocratiques hôtels pour les voyageurs. L'hôtel du Nord est quelque chose de curieux en ce genre. Si on y meurt d'ennui, c'est du moins d'un ennui royal.

Je ne veux point que cette lettre soit un livre de *loch*, mon cher Trebutien. J'ai toujours estimé les voyageurs silencieux et je ne vais pas imiter Vadius, qui, après avoir fait fi des poètes de société qui gueusent des éloges, tire de sa poche un rouleau et ajoute, sans point ni virgule, *Voici de petits vers*, etc., etc. Il faut même que vous soyez *vous*, pour que j'en aie déjà tant dit. Somme toute, — d'après ce que j'ai vu et observé, — la France ne vaut pas la peine qu'on voyage, parce qu'elle n'offre rien qui interrompe assez fortement vos impressions et vos souvenirs. A peu de chose près, comme population, édifices et beautés naturelles, c'est toujours un peu trop *germain* de ce qu'on connaît.

L'affaire dont je vous ai déjà tant parlé dans cette lettre pourrait bien m'entraîner l'année prochaine en Espagne. A la bonne heure.

Je ne sais pas pour combien de temps je resterai ici, cela dépend des dépêches que j'attends de Paris. J'irai probablement à Lyon voir le Cardinal Archevêque et Primat, avec lequel je vais me mettre en relation par l'intermédiaire de son neveu, le comte H. de Serres, un ami à moi et un des *treizes*. Je voudrais bien de là filer jusqu'à Genève avant de rentrer à Paris. J'aimerais à dater des bords du lac Léman la dernière page de *Vellini*. Cette pauvre *Vellini !* Je l'ai continuée sur toutes les tables d'auberge des villes et même des villages par lesquels je suis passé. *The wandering book !* Je vous disais des Coques, au mois de septembre, que la verve du premier volume m'abandonnait dans le second. Mais heureusement cette sécheresse a cessé. Elle tenait à de certaines circonstances qui déplaçaient les forces de mon âme et ne m'en laissaient guères pour un livre. Ces circonstances ayant changé, l'*Estro* m'est revenu ailes déployées ! et, comme je le mandais hier à Janin : *J'ai l'impertinence de n'être pas trop mécontent de moi.* Mon deuxième volume s'avance beaucoup, Amyot-Murray tiendra toutes ses promesses. Si ce fabuleux Hippogriffe, le succès, peut être chevauché, nous le chevaucherons, et que Dieu me damne ! je ferai de lui et de moi un vrai centaure !

Du reste, si cela n'est pas, mon deuil ne sera pas long. De toutes les gloires, la gloire *livresque* n'est pas celle qui me tente le plus. Quelque soit le sort de *Vellini*, elle m'aura assez servi puisque je l'aurai écrite. Elle m'aura arraché à moi-même. C'est le plus beau profit de ces livres que nous sortons de nos esprits. J'écrivais il y a quelques jours à une femme restée mon amie : « C'est un portrait et c'est « un rêve que *Vellini*. Le portrait de qui ? Le rêve de quoi ? « C'est ce que le monde ne saura jamais, pas même vous.

« Un doute peut-être, mais *rien plus !!* J'ai éprouvé en « l'écrivant ce qu'une femme éprouve en *caressant sa chimère*, « si sa *chimère* était plus qu'un mensonge, mais une vivante « réalité ! » Et cependant tout n'est pas *chimère* dans ce livre et... Mais en voilà assez sur ce chapitre.

En brûlant le pavé et les routes mal pavées, je ne crois point, mon cher Trebutien, que je puisse être au plus tôt avant la première huitaine de décembre dans notre très aimé et très corrompu Paris. C'est donc là que vous m'écrirez une longue lettre,— une longue, car vous voyez que je vous donne le temps. — Vous aurez la bonté de me l'adresser chez la baronne de Maistre, *Quai Malaquais, 23*. C'est la première personne que je verrai en arrivant à Paris.

Et maintenant adieu. J'ai presque honte de vous envoyer de si loin tout ce griffonnage, mais quand on est dans un pays inconnu et que le marasme du cœur et l'ennui vous prennent dans une chambre d'auberge solitaire, on abuse d'un ami qu'on aime et on lui écrit six pages sans s'arrêter, ne valussent-elles pas le chemin qu'elles vont faire ! Je suis sûr que vous m'aimez assez pour m'absoudre. Une grande chose est entre nous, c'est du passé. A propos du passé, vous me demandez des nouvelles du pauvre X. avec qui nous avons sablé plus d'un verre de vin si gaîment ? Il est toujours à Paris et je n'ai pas cessé de le voir, car s'il a eu des torts aux yeux du monde, et, du reste, encore plus de malheurs, il n'en a jamais eu aux miens. Il a de ma jeunesse dans le cœur, et moi, j'ai de la sienne. C'est un lien qui défie le monde et que tous ses préjugés ne rompront pas. Du reste, X. ne manque pas de courage, il se relève; mais hélas ! le pauvre diable ! c'est sur des poignets coupés. Adieu, adieu, mon ami, merci pour lui de votre souvenir.

J. B. D'AUREVILLY

Paris. Société Catholique, Rue de Tournon, 8,
22 avril 1847.

Mon cher Trebutien,

Je vous remercie de votre souvenir et de *nos* petits livres, mais je ne vous remercie pas de votre lettre qui était trop courte. O personnage monosyllabique ! n'avez-vous pas honte de m'en écrire pour si peu ? Pas un mot de vous, qui êtes moi ? Pas un mot de moi, qui suis vous ? Pas un mot sur la *Revue* et sur l'impression que vous a causée le premier numéro et sur cet article que les Jésuites ont trouvé bon, et d'une tendance si suprêmement orthodoxe, que moi, le Gant jaune, je me trouve plus dans la voie du *vrai* et du *pur* que mon très ami, très éloquent et trop gallican abbé de Floyrac.

Il y aura fort peu de chose de moi dans le second numéro, — un petit article sur saint Denys, — ô ma capricieuse Vellini, où *tords-tu ton torse* dans ce moment ?... — mais je me réserve pour le troisième. Je voudrais commencer un large travail sur le docteur Pusey. J'avais eu envie, vous l'avez su, de faire ce travail pour le journal des *Débats*, mais aux *Débats* on est bridé avec un licou de paille, tandis que dans une Revue catholique on a le champ ouvert jusqu'à l'horizon. Donc, *away! away!* comme dit Byron dans *Mazeppa*. Vous m'aviez envoyé quelques bribes de renseignements, mais ils ont disparu dans le gouffre sibyllin de mes papiers. Or, vous qui êtes mon ami, le metteur en œuvre de ma gloire, vous qui êtes la science, toute ma science à moi, vous qui êtes catholique et qui voulez la glorification des choses catholiques, envoyez-moi sur *Pusey*

et le *Puséisme* les renseignements les plus circonstanciés, dites-moi les lectures à faire. Nous avons un grand mois devant nous, et j'entends que *nous* (je dis *nous*) écrivions quelque chose de bien sur cet intéressant sujet.

Ce n'est pas tout, Monsieur le baron de Tribioutine. Voilà pour moi ; voici pour vous !

Envoyez-moi des articles de vous. Vous êtes un archéologue, vous êtes un antiquaire, envoyez-moi des articles. Si vous les faites longs, très bien ; nous ne refuserons pas ce qui sera développé à cause des développements même nécessaires dans tant de sujets. Si vous les faites courts, très bien encore ! un journal comme le nôtre accueillant à merveille les articles courts, parce que nous sommes astreints à une très grande variété.

Mais ce qui est important, c'est que vous nous en envoyiez. Si vous n'avez pas le temps de donner à votre pensée la forme qui vous apaise, ô esprit trop amoureux de la perfection, envoyez-en les éléments, envoyez sous la forme brute, inachevée, incomplète. On donnera le poli, on complètera la vie. Soyez tranquille. On léchera vos oursons. Je m'en charge. Ce qu'il nous faut, ce sont des faits, des faits comme vous en savez et que je ne sais pas, moi, *ô ignorantus !* parce que mon père ne m'a pas fait étudier, et que les femmes, dont Dieu vous garde, ne m'en ont pas laissé le temps.

Et n'allez pas dire que ce vous est impossible et que... et que... Je n'entends rien, je n'écoute rien, et je veux tout. A l'œuvre donc et répondez-moi, et de suite ! et pas trois mots ! trois mots comme votre dernière lettre, apportés par cet estafette endormi de Renée et qui semblaient s'ennuyer ensemble dans leur solitude de papier blanc. Allons ! une longue lettre, Monsieur, et que je puisse vous en remercier comme d'un beau présent fait par une amitié trop discrète. Vous êtes l'Harpocrate de l'Amitié.

Adieu, vous n'aurez de moi aujourd'hui que ce que je vous demande et ce que je vous reproche. Pas un iota de plus ! Mais si vous m'écrivez, non à *la course*, mais à *l'heure*, je verrai ce que je ferai pour vous. Adieu et rancune tenante. Mon respect à madame votre mère, mes amitiés à M. Le Flaguais ainsi qu'à M. Charma, et à vous tout ce que je vous suis de tête et de cœur.

Jules B. D'AUREVILLY

Vous aviez le projet d'écrire une notice sur Piel. Voulez-vous que la *Revue du Monde Catholique* la publie ?

Envoyez-nous toujours et immédiatement le titre d'un travail quelconque, *que vous nous ferez quand vous voudrez*, mais que nous puissions annoncer, avec votre nom, dans notre prochain numéro.

14 aout 1847. Paris.

Mon cher Trebutien,

Ai-je été longtemps sans vous écrire! mais vous, valez-vous mieux que moi ? Ah ! ses amis, on devrait les avoir mêlés à sa vie, témoins de tout, participant à l'action! Mais quand ils sont loin et que le temps est pris par tant de choses, on est malheureux et il semble qu'on a des torts d'amitié.

Je ne vous oublie point, je parle de vous, je pense à vous, mais est-ce que le *chauffeur* a le temps d'écrire une lettre quand il précipite le convoi à triple vitesse ? Pardonnez-moi donc, pardonnez-moi, car voilà ma vie depuis quelque temps.

Mes occupations ont redoublé. La *Société Catholique* a pris des accroissements et des transformations de plus d'une espèce, et il m'a fallu être toujours sur la brèche. A ce propos, avez-vous reçu de nouveaux prospectus, et si vous trouvez à les faire rayonner autour de vous, voulez-vous que je vous en envoie ?

Quant au journal, je pense que lui ne vous a pas manqué. J'ai toujours très vivement recommandé qu'on ne vous oubliât pas dans la distribution. Comment trouvez-vous qu'il aille ? Il ne s'agit pas de se soutenir, il s'agit de s'élever. S'élève-t-il réellement ? Vous verrez — du moins, tel est mon dessein, — à quelle hauteur nous le pousserons. Lisez-le, je vous prie, avec attention, même la *chronique*. Je tiens à

ce que vous en constatiez l'unité profonde et peut-être la sagacité.

Maintenant, un mot qui ne vous a pas été dit sur le fragment de Piel que vous nous avez envoyé.

Ce fragment — vous l'avez vu — n'a pas été inséré dans la *Revue du Monde Catholique.* Il était indigne du talent incontestable et très élevé de Piel. Comme beaucoup de choses posthumes qui n'ont pas reçu le coup d'ongle définitif, ce n'est qu'une ébauche confuse; nous ne l'avons pas acceptée. Les notions en sont vagues, la science incomplète, les points de vue exclusifs (exclusif et vague, quelle combinaison infortunée !), et il n'est pas même bien écrit. Bref, c'est mauvais. Comme le plus grand talent du monde peut faiblir un certain jour et manquer son coup, comme la mâle amitié n'a pas de bandeau sur ses beaux yeux, perçants et tranquilles, je puis vous dire cela sans crainte de vous blesser dans votre sentiment pour Piel et dans votre respect pour sa mémoire.

Mais si le fragment en question ne nous a point paru acceptable, nous n'en estimons pas moins les facultés de Piel, — homme systématique, mais j'ai toujours eu des entrailles d'intelligence pour les hommes à système ! et en raison de cette estime, *nous ferons* ou *vous ferez* — quand vous voudrez — un travail sur lui dans notre *Revue*; vous pouvez nous en envoyer les éléments. Si je me rappelle bien vos dernières lettres, vous avez beaucoup entre les mains sur votre ami.

J'attends aussi — et même je vous somme de nous l'adresser pour notre prochain numéro — votre travail sur le Mont Saint-Michel. Nous l'avons annoncé, avec votre nom, dans tous les prospectus que nous avons fait (encore tout récemment) paraître. Donc, il nous le faut; donc, nous l'attendons. N'écoutez pas, Trebutien, vos paresseuses défiances. Si vous avez besoin d'un peu d'aide,

vous savez que j'en aurai toujours beaucoup pour vous dans mon cœur ! Disposez de moi. Est-ce qu'ami ne veut pas dire serviteur ?

Autre chose.— Je viens de voir mon frère l'abbé d'Aurevilly. Il est venu prêcher des Religieuses de Saint-Paul, à *Montfort-l'Amaury :*

...... Vous connaissez l'armure
D'Amaury, comte de Montfort !

Je suis allé le voir dans ce pays perdu et charmant comme bien des choses perdues,et j'ai eu une de ces émotions qui font croire à l'immortalité de notre âme. Savez-vous qu'il y avait neuf ans que je ne l'avais vu ? Que je ne l'avais pas vu depuis qu'il est prêtre ? Je l'ai trouvé changé, oh ! oui ! mais transfiguré aussi. C'est la perfection même des voies spirituelles. Pour le monde, il est moins bien : c'est un capucin qui s'est fait prêtre parce que les capucins n'existaient pas dans son pays; mais pour l'humilité, la saine et forte éloquence, l'ardeur de la prière, le travail apostolique, c'est un capucin, et je ne souris point en vous écrivant cela. Pour tout ce qui pense, sinon pour le monde, il est donc mieux qu'il n'ait jamais été. — Je l'ai entendu prêcher sur *le bonheur d'aller à confesse*, et je puis dire que je me suis cru au XVIIe siècle. Pas un mot moderne, pas un souffle des préoccupations littéraires ou politiques de ce temps-ci, qui infectent nos meilleurs prédicateurs, — une solidité, une tendresse, une autorité, et çà et là des mouvements d'une foi si sincère qu'ils en deviennent prodigieusement éloquents, voilà, mon ami, ce dont j'ai été le témoin. Il est le prêtre dans toute la santé de ce robuste mot. Intellectuellement, il incline au mysticisme, mais l'orthodoxie le maintient dans la juste limite sur cette pente.

Je vous donne ce détail parce que je sais l'intérêt que

vous prenez aux deux frères. Je voudrais que vous l'entendissiez. Il serait bien heureux — m'a-t-il dit — de faire une mission à Caen. Hélas! moi aussi, pour des raisons plus humaines, je serais bien aise de revoir cette ville où j'ai passé mes trois et quatre premières années de jeunesse! Si vers octobre je pouvais m'y échapper, ne fût-ce que trois jours, pour vous embrasser et causer un peu de suite, avec quel inexprimable plaisir je le ferais. Cette année, je devais aller en Espagne, — à Malaga, la patrie de *Vellini*, — et mes affaires m'ont retenu. Je suis lié à Paris, et la Loire ne me reverra pas cette année sur le bord où je vivais l'an dernier au mois de septembre.

Adieu. Répondez-moi. Au moment de fermer ma lettre, je reçois *Malherbe* et *Laplace*. Je remercie M. Le Flaguais et je vais le lire avec un ardent empressement.

A vous,

Jules B. D'AUREVILLY

Avez-vous reçu hier le dernier numéro et que dites-vous des *Jésuites* ?

Paris, septembre 1847. Le 14.

Que vos lettres sont courtes, mon cher Trebutien, et que mon amitié pour vous les voudrait plus longues ! Pourquoi ne m'écrivez-vous pas des profusions ?... Il y avait si longtemps que je n'avais revu cette bonne grosse écriture, — splendide de netteté, — qui me réjouit les yeux et le cœur ! Vous êtes un paresseux. Quand vous avez épousseté la docte poussière de votre bibliothèque, vous laissez votre esprit, si amoureux des belles choses pourtant, s'endormir, touché par cette torpille qui s'appelle la Rêverie ! Ah ! mon ami, l'opium tue un peuple ; la rêverie, c'est l'opium de l'intelligence. Et ce n'est pas à propos de lettre que je vous dis cela, mais à propos de l'article que je voudrais vous voir écrire pour notre Revue. Vous essayez d'adoucir un refus, mais vous n'avez pas grande pente, pas grande disposition de ce côté. Etes-vous comique avec votre plan ? Mais quel plan ? Il n'y a point de plan pour un article de Revue. La fabrication en est suffisamment connue et fort simple. On dit ce qu'on sait, voilà tout. Vous êtes catholique, antiquaire, chroniqueur, vous dites ce que vous avez recueilli sur le Mont Saint-Michel et le *tour est fait.* J'engage ma parole d'honneur qu'il sera bien fait. Tenez ! je ne recevrai et ne mettrai en ordre vos matériaux que quand vous m'aurez affirmé (mais *sous serment !*) qu'il vous est impossible *and noxious* de rédiger une belle et grave notice sur ce Mont Saint-Michel dont vous êtes, *par droit de plume* Normande et d'antiquaire, l'historien. Aurez-vous une humilité assez effrontée, une désespérance de vous-même assez profonde pour me jurer cela ?

Vous avez dû recevoir le dernier numéro (du présent

mois de septembre) et vous y avez vu qu'à l'annonce des articles qui vont être incessamment publiés vous figurez en toutes lettres. Votre nom est un engagement pris vis-à-vis le public, car je sais ce que vous valez. Votre horrible modestie, qui n'est qu'une horrible défiance, ne me trouble que pour m'irriter. Je vous juge malgré vous. Votre esprit n'est pas une merlette de blason, un oiseau chimérique et charmant, sans bec et sans ongles. Il est plus vivant que cela. Ah ! la foi, TOUTES LES FOIS transportent les montagnes. Figurez-vous bien que l'athéisme envers soi-même, est au fond, de l'athéisme envers Dieu.

Voilà que je *prêchaille*, mon cher Trebutien, mais vous m'y forcez. J'ai dit ce que je pensais de vous à mes amis, vous ne rendrez pas trompeuses mes paroles en trompant mes espérances. Vous ne croyez pas en vous. Vous n'osez pas avec vous-même, et la paresse trouve son compte dans la croyance au néant dont elle engourdit la douleur. Guérin avait été comme vous. Il ne croyait pas à son génie. J'ai vingt lettres de lui, vingt billets écrits avec le plus pur sang de sa pensée, plus précieux que le sang de ses veines ouvertes et coulant plus douloureusement, dans lesquelles il s'insulte dans toutes ses facultés et se proclame UNE IMPUISSANCE. Cela m'a fait depuis comprendre que les plus grands saints se crussent les plus grands pécheurs.

Guérin eut plus foi en moi qu'en lui-même sur lui-même. Soyez ainsi, vous. Ah ! comme je serais heureux de vous faire ce bien-là, de vous faire bien comprendre ce que réellement vous pouvez. Savoir qu'on est une force console de bien des choses cruelles, amères, trompées, brisées et qui sont la vie ! La conscience de soi vaut mieux que la Gloire ; c'est du plus pur et du meilleur orgueil. Ayez celui-là. Je n'en connais pas de pareil pour calmer une destinée.

C'est toujours le même mouvement qui vous empêche d'écrire à mon frère. Vous vous dites que vous n'êtes

capable de rien, pas même d'écrire une lettre, et vous le privez d'un des plus grands plaisirs qu'il pût avoir. Nous avons parlé de vous et il vous dévoue un profond souvenir. Voyons, sortez de votre engourdissement, très cher ami. Je sais que vous avez terriblement souffert pour en venir là ; je connais votre âme ; mais la souffrance est une *culture*, et le catholicisme a eu la hardiesse d'en faire une gloire et une félicité. Si vous écrivez à l'abbé, son adresse est au couvent de Villiers, près de Saint-James (Manche). Je vous répète qu'en lui écrivant vous ferez plaisir à lui d'abord, à moi ensuite, et que sait-on ? il est très avancé dans les voies spirituelles, peut-être vous fera-t-il du bien.

Je n'ai pas très bien compris la phrase que vous m'avez écrite sur mon article des *Jésuites*, qui fait tapage ici. Les Révérends Pères sont enchantés. Est-ce que vous ne partageriez pas mes opinions sur cet ordre, le premier de tous par l'intelligence, la sainteté et les services rendus ? Dites-moi un mot à cet égard. Mandez-moi aussi si vous pouvez faire de la propagande pour nous auprès des prêtres et en dehors des prêtres. Pour cela si vous aviez besoin de quelques collections, j'ordonnerais qu'on vous les envoyât.

Mes compliments à M. Le Flaguais, mon respect à votre mère. Parlez de moi à M. Charma et envoyez-moi votre article *immediately*. *Exsurge ! exsurge !*

Tout à vous de passion et d'amitié,

Jules B. d'Aurevilly

Paris, le 13 octobre 1847.

Mon cher Trebutien,

Je vous écris après avoir fermé une lettre qui va partir en compagnie de la vôtre, adressée à M. Léon de la Sicotière. J'espère que cette lettre fera sa conquête. Je lui ai parlé de vous, de vous et encore de vous. Je lui ai proposé de mettre au service de la *Société catholique* et de la *Revue du Monde catholique* son influence et sa science et son talent. Je lui ai offert d'être notre correspondant à Alençon comme vous l'êtes à Caen. Enfin je lui ai demandé de nous envoyer son discours au Congrès de Tours sur le *Symbolisme chrétien*. Vous, de votre côté, écrivez-lui, échauffez-le, enflammez-le à notre endroit.

Et à propos de flamme, vous avez vu Daly, cette belle flamme pure d'un enthousiasme éternel ! Vous avez vu Daly, l'irlandais Daly, loyal, brave, sincère, vibrant, poétique, éloquent comme toute l'Irlande à lui tout seul, et trouvant le moyen d'avoir du style dans une langue qui n'est pas la sienne, avec un accent parfaitement anglais, le seul accent anglais que je connaisse qui ne fasse pas rire et qui émeuve ! Il s'est souvenu, sans que j'aie eu besoin de le lui rappeler, que Caen était la ville de Trebutien, et que Trebutien était un ami pour moi, un Daly II, comme Daly est un Trebutien II pour mon cœur. Il m'a dit une chose qui m'a bien touché, bien pénétré, mon cher Trebutien, c'est l'émotion de votre mère quand il m'a nommé à elle ! Ah ! votre mère ! dites-lui bien comme je la remercie de son émotion, combien cette circonstance m'a rendu heureux. J'ai gardé d'elle un souvenir pieux ; j'aime encore son fils en elle,

c'est vrai, mais je l'aime aussi pour elle-même, je puis dire que je l'aime aussi, elle, dans son fils. Je ne l'aime point *par dessus le marché*. Non ! non ! non ! C'est une personne que votre mère, qui a son mérite et je le connais. Son émotion quand on m'a nommé à elle est une des plus précieuses émotions que femme pût m'offrir, et l'une des plus saintes. Daly, qui a dans le cœur, dans l'intelligence, dans tout son être vivant et profond, l'instinct de tout ce qui est bon, la perception de tout ce qui est beau, a béni votre mère pour l'amitié qu'elle a pour moi. Son émotion, il l'a partagée et il me l'a fait partager. Qu'elle remonte de mon âme reconnaissante vers elle et qu'elle passe par la vôtre pour y remonter, mon cher Trebutien. Mettez-moi à ses pieds.

Je ne puis vous dire à quel point vous avez plu à Daly. Ce savant homme, mon ami, est une relation qui pourra peut-être vous être utile. Vous ne vous imaginerez jamais avec quelle verve de bonheur il le ferait ! C'est la nature morale la plus généreuse et la plus accomplie. Il est né comme cela. Comme le lys est né royal et blanc. Quelle spontanéité de belles choses il y a derrière cet œil bleu qui se trempe si souvent de larmes, derrière cette main qu'il tend avec une ouverture si pleine de cœur. Vous l'aimez déjà, j'en suis sûr. Il m'a dit vous avoir vu plusieurs fois. Il a vu aussi Charma, mais quoiqu'il fasse cas de l'intelligence de Charma, il n'est point attiré vers lui comme vers vous.

Il m'a raconté qu'en matière d'art et d'archéologie il n'était pas toujours d'accord avec vous. Je ne m'en étonne pas. C'est par Daly que me sont venues les notions que je puis avoir sur l'architecture ; Calonne, — qui est le cousin de Daly, a longtemps vécu avec lui en communion intellectuelle et en collaboration de journal, — Calonne et moi ne sommes pas non plus toujours de votre avis, sauf erreur pourtant. Ceci me rappelle notre Revue. Notre numéro paraît demain, le 15. Il a été retardé, mais ce retard dans l'apparition

des numéros ne se reproduira plus. Vous verrez une note à cet égard.

C'est moi, mon ami, qui ai fait *l'en-tête* de votre protestation. Calonne en a fait les notes, car, pour l'unité de la *Revue*, il a bien fallu marquer les divergences d'opinion. Vous m'aviez dit de *pétrir votre argile*. Toujours de l'humilité de trop, Trebutien. Je ne vous ai pas même touché du bout du doigt, je vous ai laissé ce que vous êtes. Je trouve votre protestation très bonne de ton et très ferme. Et ceci n'est pas de l'amitié qui s'illusionne en mettant ses sentiments sur ses yeux, car je suis rédacteur en chef et je tiens probablement à ce que mon journal soit bien écrit.

J'espère, du reste, qu'avec les notes, dans lesquelles j'ai introduit un mot respectueux pour Piel, la publication de votre protestation vous sera agréable telle qu'elle sera. J'ai écrit l'*en-tête* avec la pulsation de cœur qui fait que je vous aime. Je voudrais si bien l'apprendre à tout l'univers, et que cela rayonnât comme un soleil dans les moindres mots que je dis.

Je n'ai pas d'articles, en particulier, dans le numéro prochain, mais il y a énormément de choses que j'y ai écrites. Nous verrons si vous y reconnaîtrez mon *sigillum*. Ma manière ressemble un peu aux corps de ces animaux antédiluviens dont on a retrouvé quelques os. Un seul de ces os et l'animal est connu ! Quelques lignes et on me reconnaît.

Incessamment, mon cher Trebutien, vous allez voir à Caen un autre de mes amis. Celui-là n'est pas un artiste et un savant à la manière de César Daly, mais c'est aussi un homme plein de noblesse et de dévouement pour moi. Il s'appelle M. Poncet de Ville. Il est négociant, mais c'est une tête pensante et le plus ardent des catholiques ardents. Il a en lui toute l'étoffe d'un homme de parti, et les hommes de parti dans la voie de la vérité, savez-vous ce que c'est ? des hommes leviers qui soutiendraient le monde. Il faut les

tenir en grande estime et compter avec eux. Un homme de parti qui entend le catholicisme et qui l'aime peut rendre des services immenses dans un moment donné, puisque l'ennemi nous force, nous autres catholiques,à nous constituer comme un parti. Du reste, personnellement, M. Poncet a de la valeur. Il a des instincts politiques fort vifs et fort droits, et je fais cas de cela on ne saurait davantage.

Je vous prie, mon cher ami, de parler très fortement de nous à ce M. Chesnel dont vous m'avez dit un mot dans votre dernière lettre. Envoyez-moi son adresse. Je lui enverrai des prospectus et même je lui écrirai directement. Nous sommes au début d'une affaire qui demande une grande force, une grande propulsion administrative. Elle l'aura. Comme je vous sais mon plus fidèle, je compte sur votre concours dans la *mesure outre mesure* de votre pouvoir. Ah ! Trebutien ! Trebutien ! tâchons de devenir quelque chose et de ne pas mourir obscurs. Nous nous appuyons sur une idée solide pour nous élever. Si les moyens humains nous manquent, ce sont des moyens en dehors de la volonté et de l'application soutenue de l'esprit. Mais nul embarras, nulle difficulté ne nous fera peur et nous pourrons échouer devant l'impossible, mais non reculer.

Je vous remercie, cher ami, d'avoir écrit *al mio fratello, signor Abate*. Il a été bien charmé de votre lettre et je crois bien que quand vous aurez la mienne, il vous aura répondu. Notre correspondance s'est réchauffée à la faveur des idées nouvelles qui ont envahi mes convictions. Avec la foi qui lui ferait porter légèrement le Mont Athos et l'Himalaya, il a eu l'un des plus grands bonheurs possibles en me voyant modifié aussi profondément que je le suis. Je ne suis pas encore ce qu'il voudrait ; les passions ne m'ont lâché que par le cerveau, le reste tient dans leurs diables de griffes ; mais Pascal n'a-t-il pas dit : « Bien penser est le fondement de la morale. Commençons donc par bien penser ! »

Laissez-moi, mon cher Trebutien, avant de finir cette longue lettre, vous rappeler votre travail promis, votre histoire du *Mont Saint-Michel*. Si vous avez le cœur grand, vous me l'enverrez bientôt. Daly m'a recommandé de vous prévenir que le livre dont vous lui avez parlé sur ce sujet est plein d'erreurs de toute espèce. Prenez-y garde. Je vous livre ce conseil. Que votre prudence veille sur nous.

Et maintenant... Mais non, voici une recommandation encore. N'oubliez pas de revoir votre curé d'Alclemagne qui refait son église en style roman. Il a, pardieu ! bien raison, votre curé. A mes yeux de visigoth et d'ostrogoth (car je ne suis pas un artiste), le style roman a le plus de puissance. Il me saisit l'âme avec une force conquérante. L'année dernière à cette heure, *jour pour jour*, j'étais à Nevers. La ville était submergée. La Loire mugissait. On était dans la désolation. J'entrai dans la vieille crypte de l'église romane de Saint-Étienne. Le jour avait été sombre toute la journée et il tombait. On priait pour la ville qui se croyait perdue. Des reliques étaient exposées et la fière et austère église, avec son expression un peu barbare, était éclairée par quelques pots de feu qui jonchaient son pavé, et dont la rouge lumière semblait sortir du sol et monter vers les voûtes en vacillant. Jamais monument n'a produit sur moi impression pareille. Il est vrai que j'étais dans une terrible disposition alors ! J'avais des sensations mérovingiennes et j'eusse fait traîner une certaine Brunehaut de ma connaissance à la queue d'un cheval indompté ! Mais quoiqu'il en soit, c'est un grand style que le roman, et je trouve que votre curé a raison.

Adieu, je vous embrasse et vous quitte, tout effrayé de la longue lettre que je vous ai griffonnée d'un seul bond de plume. Adieu.

Jules B. d'Aurevilly

Paris, le 13 novembre 1847.

MON CHER TREBUTIEN,

Je viens d'écrire à l'instant même à votre M. Chesnel que je voudrais faire le nôtre. Je lui propose notre association et d'être notre correspondant d'affaires à Caen. Ma lettre, purement commerciale, exprime plus de déférence qu'on n'en a pour la gent libraire *pur sang*. Je me suis rappelé ce que vous m'avez dit, qu'il avait plus d'intelligence que ses confrères, les simples vendeurs de livres, et j'ai mis l'homme au-dessus du métier.

Maintenant, voyez-le, chauffez-le à grand feu de bonnes paroles. Quand on est dévoué à la *Société Catholique*, il faut avoir le don des langues, comme les Apôtres, et avoir reçu le Saint-Esprit sous forme de *langues* de feu.

Je vous écris, cher ami, comme un général à la veille d'une bataille. Je suis entouré d'épreuves, de feuilles volantes que je corrige et qui sont nos dispositions d'après-demain. Après-demain, c'est le 15, notre jour de publication. Vous me direz, et au long, car vous êtes mon diapason en toutes choses, si vous êtes content du numéro. Nous lui avons donné une couverture et nous sommes en traité d'annonces (mais d'annonces catholiques). Le succès du journal dépasse nos espérances et nous ferons tout pour nous maintenir toujours au dessus du succès. Nous voulons qu'on dise de nous : Ils ne réussiront jamais trop.

J'exige pour tout remerciement à l'article que je vous offre votre opinion franche et profonde. Pour toute reconnaissance, la vérité !

Notre numéro aura un supplément. Si je ne me trompe,

il est *corsé*. Il y a un certain article d'un certain ami, d'un certain Trebutien sur un certain Gioberti, qui est écrit avec une certaine flamme. Lisez et dites-m'en ce que vous en pensez. Je viens de le *leur* lire ici, il n'y a pas une heure, et, ma foi ! je les ai transportés. Ils veulent le faire imprimer à part et répandre à quarante mille exemplaires. Ils disent que c'est enlevant; mais le *corps parle tant au corps* quand je lis ! C'est une de mes plus damnées séductions. Aussi je ne suis pas bien sûr que je sois si *Borée* qu'ils le disent et que j'enlève tant *Orythie !* Du reste, vous verrez. C'est, comme beaucoup de choses que j'écris, beaucoup plus parlé qu'écrit. Ce n'est pas du style comme je le conçois. C'est la ventilation d'une parole qui ressemble au sabre d'un arabe qui charge, de l'éclair, du tourbillon, et peut-être un peu de poussière aussi !

Les idées de l'article m'appartiennent, par exemple. Je ne suis pas dupe de tout ce qui se passe en Europe. Le Pape n'est pas la chimère que je caresse, quoiqu'il me semble fort chimérique. Je n'ai pas dit *personnellement* sur lui TOUTE ma pensée, parce que des catholiques et une Revue catholique ne peuvent pas dire tout sur le Pontife qu'ils ont à défendre contre ses ennemis, mais j'en ai dit assez pour montrer que sa politique marche sur la plus fine pointe de clochers ! Ah ! quel risque ! Je le regarde en passe d'être actuellement un Louis XVIII, qui donnait disgracieusement la Charte qui l'a renversé. Il donne, lui, gracieusement la sienne, qui pourrait bien lui jouer quelque mauvais tour. Je prépare, mon cher ami, une vie de Grégoire XVI qui aura la profondeur d'une très respectueuse, très indirecte, mais très cruelle leçon.

Je vous mets ici, cher Trebutien, une note pour le très honorable M. Dufeugray. Si j'osais, je lui écrirais, mais vous lui lirez ce passage de ma lettre dans laquelle je le remercie à l'avance de ce qu'il voudra bien faire pour NOUS. Je crois

que mon frère l'a fort connu, et d'ailleurs j'en ai entendu parler comme de la pureté même du caractère, unie à une activité politique que le parti légitimiste n'a pas toujours imitée. N'est-ce pas lui qui rédigeait l'*Ami de la Vérité* en 1833 et 34 ? Homme d'ordre et de monarchie, il doit aimer le catholicisme, qui est la monarchie de Dieu.

Après une lettre charmante, le doux Léon de la Sicotière est rentré dans la langueur d'un silence que je voudrais bien lui voir rompre. Il m'avait parlé de travaux et rien ne vient. A ce propos, il m'est venu d'un curé de campagne, obscur comme sa soutane, un ouvrage superbe (inédit) et que nous allons publier. Cet homme a la moitié du nom de Georges Guérin, il s'appelle tout uniment Georges, mais, le diable ! il a presque autant de talent. C'est moins idéal, mais c'est plus humain, plus ferme, plus musclé, plus appuyé sur la terre. Il y a la différence d'un grand poète à un grand et puissant historien.

Gloire à Dieu qui fait de ces hommes et qui fait des amis comme nous !

Jules B. D'AUREVILLY

Une nouvelle ! La *Société Catholique* (mes amis et moi), qui se met à apprendre l'hébreu, vous prie de lui dire si vous êtes hébraïsant. Elle vous consulterait sur l'emploi des meilleures méthodes.

Daly me fait dire qu'il vient de parler de vous dans sa Revue et qu'il répète tout entière votre protestation. *Il vous aime comme moi.* Ici le jeu de mots est bon.

Paris, le 14 décembre 1847.

Mon cher Trebutien,

Nos diables d'imprimeurs nous retardent de vingt-quatre heures, mais enfin notre numéro est prêt. Nous sommes en page. Vous allez nous lire, mais vous n'allez pas vous lire. Des convenances, un arrangement de circonstances dont on n'est pas toujours le maître, m'ont empêché de donner la suite du *Mont Saint-Michel*. Elle sera donnée — très sûr — le mois prochain. Comptez-y. Je ne puis vous dire dans quelles opprimantes occupations j'ai vécu tout ce mois. Nous avons pris un nouveau gérant, plus apte aux choses commerciales que M. de Calonne, qui reste aux beaux-arts et à l'archéologie de notre établissement. Des actes à faire, des discussions, de la correspondance, du monde à voir, voilà l'enragé servage qui m'a empêché de me rafraîchir avec vous de la vie brûlante que je mène et qui m'absorbe presque, malgré moi.

C'est cela aussi qui m'a empêché de donner dans notre numéro de demain mon grand travail sur Pusey. Il paraîtra à côté du vôtre dans la Revue de janvier. Cette fois-ci, je n'ai écrit qu'en m'éparpillant. D'abord un article *au Clergé*, ensuite un article de bibliographie, enfin un mot sur ces couards de Suisses qui font rougir mon catholicisme jusqu'au blanc des yeux, sur ces Falstaff de foi et de bravoure qui agitaient comme des croisés leurs glaives devant les autels, et qui ont lâché pied, comme des *coglioni* de première espèce, après les premiers coups de fusil. Je ne connais rien de dégoûtant comme cet épisode de l'histoire catholique du XIXe siècle. Les misérables ! A Fribourg

ils ont été aussi lâches que Maillardoz a été traître. Des sauvages eussent tenu plus longtemps derrière des pieux qu'ils ne l'ont fait, eux, derrière leurs retranchements. La *Revue du Monde Catholique* n'a pas imité l'*Univers* et les autres journaux, qui ont cherché à draper ces défaillances de courage, ces absences de virilité. Elle sait dire la vérité tout entière, et elle l'a dite tristement, mais sans la diminuer. Vous verrez.

J'ai eu une autre déception encore ce mois-ci, mon cher Trebutien. Vous vous rappelez que dans ma dernière lettre je vous parlais de la publication future d'un certain abbé Georges. Je vous disais avec enthousiasme l'impression qu'avait produite sur moi la première lecture de son livre, à bride abattue. J'avais vu là des choses superbes qui m'avaient fortement remué. Et voilà qu'en corrigeant les épreuves, ce que j'avais d'abord trouvé si beau m'apparaissait comme un de ces visages qu'on avait connus autrefois. Inquiet, j'ai précisé ce que je prenais pour des réminiscences, et ce qui était bien de bons et beaux souvenirs. Il y avait des années que je n'avais lu les *Études historiques* de M. de Chateaubriand. C'est avec ce magnifique ouvrage que M. Georges a fait la mosaïque la plus perfide et la plus patiente. C'est tout simplement de l'escroquerie littéraire, pire, selon moi, que l'autre escroquerie. J'ai renoncé à publier de telles pilleries et j'ai écrit au prêtre pour lui dire ma découverte. Je vais lui envoyer son épreuve avec des notes aux marges à le faire rentrer sous terre, s'il n'a pas toute honte bue. Qui diable aurait pu se douter de cela et qui aurait cru qu'un homme fût assez fort pour jouer le jeu terrible auquel cet abbé Georges vient d'être pris !

Inutile après de telles choses d'effacer de votre mémoire et de ma dernière lettre les éloges que j'ai donnés à ce voleur. C'est tout effacé du coup ! Mon impression ne me trompait pas en trouvant ce qu'il m'envoyait remarquable, et digne

d'être comparé aux *Reliquiæ* de Guérin. C'était du Chateaubriand le plus pur et le plus mûr, du Chateaubriand dans ses meilleurs jours.

Envoyez-moi une note détaillée sur l'artiste que vous me recommandez, M. Bouet. Écrivez-moi et dites-moi si vous voulez distribuer un paquet de prospectus ; je vais le faire remettre chez M. Lecoffre avec celui de M. Chesnel. M. I ecoffre est le correspondant de M. Chesnel. Le prospectus en question est tiré à quarante mille exemplaires. Je vous l'ai dit, nous sommes décidés à faire une vigoureuse publicité.

Du reste, tout va bien. Le *taureau* se développe et se muscle chaque jour davantage ; les cornes lui poussent, et dans peu nous espérons bien qu'on y attachera des guirlandes. Sans figure, nous serons une puissance redoutable prochainement, si les choses continuent d'aller comme elles vont.

Vellini, — que j'ai lue dans une soirée d'hommes bien graves, — et qu'on ne trouve point indigne de la gravité de ma position nouvelle, tant les regards que j'y jette sur la passion sont profonds, — *Vellini* sortira donc de mon portefeuille et sera publiée par Amyot. La brune et chétive fille vous fait ses compliments et vous tend sa maigre et brûlante main.

Tout à vous,

Jules B. D'AUREVILLY

Samedi saint, avril 1848

Mon cher Trebutien,

Enfin je puis donc vous écrire deux mots ! Jamais on ne cause si peu que quand on voudrait causer davantage. Je n'ai qu'un moment avant de dormir, je le prends pour vous le donner.

Vous avez reçu notre dernier numéro. Selon moi, d'aspect il est un peu trop blanc. On a visé à rendre le caractère plus lisible et on a donné beaucoup moins à lire. On a protégé les vues faibles ou exigeantes au détriment de l'esprit qui n'a plus sa pâtée. C'est la chanson :

Une *feuille* légère
D'une entière blancheur !

Je l'ai dit aux boutiquiers de l'administration : Pour faire de l'économie, vous avez fait un journal *albinos*.

Si cela vous choque, — comme je l'espère bien, — vous m'en direz un mot qui n'ait pas l'air concerté entre nous et que je puisse lire ; car s'il vient des plaintes sur cette innovation stupide, il faudra bien, par entente du gain, renoncer aux économies.

Pour ce qui est du *moral* du numéro, il est, ma foi ! tout ce qu'il pouvait être dans les *diablesses de circonstances actuelles*. Qui s'assied pour faire un bon article — un article *pourpensé* — à cette heure ? Celui de Dupoisier n'est pas

mauvais ; c'est lucide, sensé, modeste, bien renseigné surtout. L'auteur fera bien, avec un peu plus de relief, de mordant dans l'expression. Cela lui viendra-t-il ? Le mien n'est que de la bibliographie, mais ce qui tient à mon ami F. Lacombe et à son livre est de la bibliographie qui a l'intérêt du moment et de cette question pétillante : *l'organisation du travail*. En a-t-on la tête cassée de cette vieille chimère, bourde rajeunie par les niais ? Le reste du numéro n'est que du complément, de l'emballage, du papier haché qu'on fourre entre deux cristaux. Pas un zeste de plus !

La faute en est aux Dieux qui nous firent si bêtes ! si bêtes, c'est-à-dire si préoccupés de politique. La politique ! C'est maintenant un jeu d'échecs sans le Roi. Gagnez donc la partie, si vous pouvez ! Elle a bien failli nous tuer comme tant d'autres, mais enfin nos renouvellements se font assez bien. On demandait à Sieyès ce qu'il avait fait pendant la Terreur : *J'ai vécu*, répondit-il. Tour de force de l'habileté ! Nous, nous vivons aussi, et que peut-on faire de plus dans ce naufrage universel ?

Quant à la terreur d'aujourd'hui, elle n'a pas — il faut en convenir — un si rude caractère qu'alors, ni si terrible, — il est vrai que nous commençons le ballet. Mais ce n'est pas moins une terreur au point de vue des inquiétudes. Les esprits sont diablement blêmes pour l'instant. Que va-t-il se passer ? La Constituante nous tirera-t-elle de ce défilé dans lequel nous pataugeons ? C'était aussi une *Constituante* que cette Assemblée qui n'a rien constitué du tout, et dont le nom est devenu dans l'Histoire une déshonorante épigramme. Il y a dix jours, ce qu'il y a de plus à craindre dans cette Révolution, les *Idées Sociales* (comme on jargonne maintenant), ont reçu, vous le savez, un funeste coup pour elles, heureux pour nous, par le fait de la manifestation *anti-communiste*. En effet, aux yeux du peuple qui ne comprend que le gros des choses, com-

muniste, socialiste, fouriériste, c'est tout un. *Taupin vaut maraud et maraud vaut Taupin.* Fourier, qui est un grand génie pour les lettrés, pour les mandarins de la Chine *harmonienne*, car son système ressemble à une religion d'initiés, Fourier, pour le peuple, est le pendant de cette Bête apocalyptique de Cabet. La démonstration faite contre ce dernier était donc faite contre tout ce qui veut altérer la propriété dans son essence. Mais cette bonne attitude qu'on a prise et qui n'est, après tout, que la coalition de la peur, que l'héroïsme de ces poltrons d'intérêts matériels révoltés, cette bonne attitude qui empêche *immédiatement* le pillage influera-t-elle en quoi que ce soit sur tant de questions menaçantes, surgies, insurgées de toutes parts ? C'est ce que nous allons voir ; mais ce que j'en crois, ne me le demandez point. Demandez-moi plutôt ce que je n'en crois pas. Si la foi transporte les montagnes, je n'arracherais pas la moindre taupinière de notre globule terraqué. Je m'enveloppe dans des négations si ténébreuses et dans les replis si profonds d'un mépris superbe, que j'en fais horreur à mes amis, tous plus ou moins badauds d'espérances. Je ne crois point à la solidité d'une république dans un pays aussi *géométriquement monarchique* que la France. Mais Dieu peut-être a-t-il le dessein de nous ramener aux principes, par une expérience suprême. Quoiqu'il en puisse être, République ou *As you like*, qu'on nous donne au moins un gouvernement ; car faute de cela nous périssons de la maladie des vieux peuples, d'une radoterie pire que celle du Bas-Empire. Et, par exemple, est-ce que le premier cocher venu de Constantinople n'était pas supérieur à Ledru-Rollin ? Une vermine d'idées fausses nous sort de partout et nous dévore, comme les poux dévoraient Sylla. Qui nous guérira de cette maladie pédiculaire de l'esprit engendrée par toutes les pourritures de la corruption, du scepticisme et de l'impiété ? La situation est un abîme. Ce ne sont

ni des mains de poète ni des bras d'utopistes qui le fermeront. Comptez-moi les têtes de cette ***hydre innocente*** qu'on appelle le ***Gouvernement Provisoire*** (qui, par parenthèse, ne gouverne pas), trouvez-moi parmi elles ce qu'on appelle une tête d'État, une seule, vous ne la trouverez point; et elle y serait d'ailleurs, qu'il est des situations indomptables à l'homme parce qu'elles sont de vivants châtiments de Dieu. Rien n'y peut plus que la pitié du Très-Haut.

Au milieu de tout cela, que deviendrai-je ? Quel rôle aurai-je ? Aurai-je un rôle ? Nuées et ténèbres encore ! Je n'ai pas grand amour pour le pouvoir qu'il faut aller chercher dans la poussière. En ce moment, un peu d'orgueil dégoûte de beaucoup d'ambition. Je n'ai pas grossi la foule de ces candidatures nombreuses comme les sauterelles de l'Égypte, grotesques vanités en prurit. Je n'ai rien fait pour poser la mienne. J'ai été président d'un Club pendant quinze jours. Nous pouvions avoir vingt mille ouvriers derrière nous. J'avais été choisi par acclamation; mais j'ai moi-même dissous ce club quand j'ai vu qu'il n'était que le despotisme du verbiage et le Pandémonium de toutes les sottises humaines dans leur admirable variété.

Voilà, mon cher Trebutien. Je ne vous envoie, comme vous le voyez, rien de bien satisfaisant, ni sur la situation ni sur moi-même. Je lis beaucoup l'histoire Romaine. Je m'instruis aux guerres civiles et je *nous* trouve bien petits quand je *nous* regarde du mont Aventin. A propos de Rome, et le Pape ?... Vous souvenez-vous de mon article sur ce gueux de Gioberti que voilà sénateur ? Les Jésuites sont chassés. Les Dominicains vont l'être. Tous les ordres religieux viendront après. Que cet homme est bien le Louis XVI de la Papauté ! Il a fait les honneurs de *chez lui* à une Révolution, il verra ce que ces benoîtes politesses-là rapportent aux souverains qui les font.

Et *Vellini* ? Amyot est *enfoncé* et le temps n'est pas aux

romans. J'ai presque envie de vous l'envoyer copiée de ma main sur un magnifique papier, car je suis impatient de vous faire juger de cette œuvre, qui, j'en suis sûr, vous remuera. Mon papier finit.

Tout à vous,

Jules B. d'Aurevilly

Mille choses au poète et au philosophe.

Au reçu de votre lettre, — qui ne m'a atteint qu'aujourd'hui 19 septembre. (1848).

Homme de peu de foi, pourquoi vous troublez-vous? Ne m'aimez-vous plus, puisque vous accueillez un doute, — l'ombre même d'un doute?... Luther aurait raison; en amitié, la Foi, c'est tout! Les œuvres, sans la foi, ne suffisent pas. L'Amitié, comme l'Amour, a les yeux fermés, et son flambeau ne s'allume qu'aux sources enflammées du cœur. Oui, je suis resté longtemps, — trop longtemps sans vous écrire. Quelque chose murmurait en moi comme un remords de cette interruption dans nos relations épistolaires; mais rompre avec vous, oublier ou méconnaître un ami comme vous, moi, Trebutien, y pensez-vous? Croire que vous m'êtes moins cher, parce que tous les jours la vie m'apprend davantage que les hommes comme vous sont rares et que le *Passé, les liens du passé,* sont le plus grand et le plus aimé, le plus voulu de tous les esclavages du cœur! Ah! mon cher ami, c'est là une faiblesse indigne de votre âme et outrageante pour nous deux!

Je sais bien que c'est de l'amitié encore, et voilà pourquoi je vous pardonne votre défaillance dans la foi. Mais une fois pour toutes, mon cher Trebutien, ne préjugez pas, et quelle que soit ma conduite, confiez-vous.

Ce sont les événements qui m'ont empêché de vous écrire. Quand la vie politique est si orageuse, quand les faits s'entrechoquent autour de nous avec une si violente confusion, on n'a réellement pas le temps de s'écrire. Il faudrait se voir. Il faudrait se parler. Dire sa pensée à un ami. L'écrire: quand elle lui arrive, ce n'est déjà plus une pensée actuelle; elle doit être déjà modifiée dans l'esprit

de celui qui la traça. C'est là ce qui retient ; puis les soins, les préoccupations, les actes de chaque journée ! Nous sommes sur *un vapeur* qui va l'enfer, de rapidité. Ah ! rien, non ! rien ne remplace de se voir !

Et tenez ! tout à l'heure, vous n'aurez qu'un mot de moi, mais un mot qui vous calme, ô âme blessée et défiante ! Mon amitié ne passe pas plus que le Royaume des Cieux. La chute de mon amitié pour vous est plus impossible que la chute du ciel, que vos ancêtres Gaulois ne craignaient pas. Ne craignez donc rien. Ayez le sentiment de votre éternité en moi. Vous êtes la meilleure fibre de ma vie. Ne me faites pas saigner, en vous plaignant.

Ce mot que vous aurez de moi, le voici. D'ici deux mois, vous me verrez. Je vous ferai cette surprise et je me ferai ce bonheur. Envoyez-moi votre adresse à Caen. Un soir que vous serez au foyer, entre votre mère et votre nièce, une porte s'ouvrira et je serai chez vous. Là, nous nous dédommagerons du retard des lettres. Je passerai deux jours pleins avec vous. Nous ne nous quitterons pas. C'est pour vous, pour vous *seul*, que j'irai à Caen. Vous seul, entendez-vous ? S'il y a des parties de mon âme laissées dans la poussière que le vent soulève sur les grandes routes qui avoisinent Caen, il n'y a plus que vous, mon ami, dont l'impérieuse amitié m'y rappelle. Le reste des sentiments que j'ai fait naître là n'existe plus, ou du moins ce n'est plus que souvenirs de peu d'empire sur la pensée. Vous, c'est différent. Vous êtes plus que jamais vous ne fûtes. La vie dans des cœurs mâles ne s'éteint pas.

Quand je vous arriverai j'aurai doublé ma valise de bien des choses. J'emporterai *Vellini*, la fille de mes rêves, et je vous la lirai de cette âme qui l'a faite et de cette voix que vous n'entendez plus depuis longtemps.

Et enfin, enfin, nous causerons du passé, du présent, de l'avenir. J'aurai peut-être à vous annoncer des choses

qui vous étonneront, mais d'un étonnement agréable, de cet étonnement auquel on s'accoutume si vite et si bien. J'aurai peut-être à vous dire : Ce que je tiens vaut mieux que les quatre-vingt-dix-mille voix que vous m'offrez. Eh bien, Trebutien, m'étais-je trompé sur cette Assemblée Nationale où j'aurais dédaigné d'entrer? Est-ce assez *croupion* comme cela ? Et Lamartine, et tous les autres ? Quelle race, mon ami, que tous ces hommes! et la dégradation d'un pays a-t-elle encore des bas-fonds à descendre après ceux que nous avons descendus ?

Adieu, et bientôt au revoir. Vous parlez de batailles, j'ai assisté aux dernières et nous pensons bien en revoir encore, mais sera-ce pour dimanche prochain ? Il faut que la route de Henri V soit pavée de deux cadavres, du cadavre nain d'un Bonaparte et du cadavre monstrueux de la République Rouge. Vous voyez que nous n'avons pas fini. Dieu sauvera-t-il la France ? Elle ne le mérite pas, cette apostate. A revoir. Écrivez-moi, ne fût-ce que pour me dire : Je suis raffermi dans mon amitié.

Jules B. d'Aurevilly

Mon adresse actuelle : *Rue de Seine*, 59.

Paris, 18 janvier 1849.

Mon cher Trebutien,

On vous met aujourd'hui à la poste quatre exemplaires d'un petit livre que je vous recommande et auquel vous ferez un bon accueil, — l'accueil, comme dit Burns, *d'une hospitalité sans nuages*. Le porte-bissac qui l'a tiré de sa besace pour l'offrir au public est un de mes meilleurs amis. C'est un *cherche-son-pain* de la bonne vieille roche qui mourra sous le porche d'une église, tendant son chapeau au nom de la bonne Vierge et du bon Dieu. Vous savez, mon cher Trebutien, que j'ai toujours aimé et recherché les mendiants, vagabonds, et autres gens sans aveu, ni lieu, ni feu. Celui-ci a pourtant un lieu et un feu, auquel je me chauffe, par parenthèse, tout en buvant du grog qu'hélas! je voudrais bien partager et boire avec vous. Ce grog, qui me rend tendre comme tout ivrogne qui a des entrailles et non pas seulement des intestins, m'excite à vous demander toutes sortes de gracieusetés et de dévouements pour mon ami et pour son livre. Faites-le lire, lisez-le vous-même, quoiqu'il soit un livre de finances et que votre orientalisme n'aille pas jusqu'aux chiffres arabes. C'est la charité que vous ferez à mon pauvre et à moi aussi. Vous êtes un chrétien, vous êtes un ami, et les amis de nos amis sont nos amis, dit la sagesse ou la tendresse des nations.

Quand vous aurez lu et vanté, ce n'est pas tout, vous ne serez pas quitte. Il faudra pousser la charité aussi loin que François-Xavier. Il allait aux bagnes; allez aux journaux. Tâchez de nous avoir quelques articles. Parlez à Mancel: s'il croyait, vu l'état intellectuel et politique de votre province,

pouvoir écouler quelques-uns de ces almanachs d'un *Bonhomme Richard* catholique et fièrement catholique, comme vous le verrez, nous lui expédierions un ballot pesant comme des croûtes ramassées le samedi soir, et vous seriez assez bon pour nous en surveiller la vente.

J'insiste beaucoup, et je vous connais, je n'ai pas besoin d'insister. Quand vous voudrez savoir le nom de ce pauvre imprudent qui s'imagine avoir trouvé le *crédit* en faisant des ronds sur la poussière des grandes routes du bout de son bâton ferré, je vous le dirai et même vous le retrouveriez dans une de mes lettres si vous le cherchiez bien. Il a dû aller vous voir pendant la *Société catholique*, car il y était avec nous. Je vous l'avais annoncé, et les circonstances — ces abominables coquines qui nous font tant d'avances pour tout nous refuser — l'avaient empêché d'aller vous voir. Ma conviction est que si vous vous connaissiez l'un et l'autre, vous vous conviendriez beaucoup. C'est commencer de se connaître que de se lire ; c'est commencer de se lier que de pousser au succès des livres qu'on a écrits. Si vous en faisiez, mon ami, au lieu d'être l'enfouisseur défiant de toutes les richesses que vous avez dans la tête, mon ami, qui a l'activité du diable, malgré sa dévotion aux Saints, serait votre commis-voyageur.

Et ces circonstances dont je parlais tout à l'heure me rappellent que j'aurais dû vous tomber au cou un de ces soirs comme je vous le disais dans ma dernière lettre. Je n'ai pu, hélas ! réaliser ce projet, doux à ce quelque chose d'ardent qui est mon âme, mais, par saint Patrice et saint Bonaventure, je n'y ai pas renoncé ! Il faut que j'aille à Caen ; il le faut. Vous revoir, vous serrer la main, passer quatre jours les coudes sur la même table à vous mettre au courant de ma vie, *passé*, *présent* et *avenir*, ces trois sphères trop voilées pour vous, et m'en revenir sans vous, mais plus courageux, plus étanché sinon complètement satisfait, — car pourquoi

des gens comme nous se quittent-ils ? Voilà un de ces projets auxquels il m'est impossible de renoncer.

Adieu, mon très cher, Je vous écris en courant et en causant, sur la table d'un autre, avec la plume d'un autre, et je ne me relis pas de peur de ne pas m'envoyer. Paris est triste comme un bonnet de nuit sur la tête d'un chauve qui a la fièvre. Nous usons cette vieille botte à cette jambe sans mollet que nous appelons Bonaparte, et nous en aurons bientôt fait une pantoufle à jeter par les fenêtres au croc du chiffonnier qui ne la prendra même pas. Pas de monde, pas de fêtes, beaucoup de protêts, même chez Lamartine, et pas un revenant d'usurier à qui on puisse faire un petit emprunt qui rappelle l'ancien temps. Non ! rien ne s'est jamais vu de si lamentable ! Nous ne croulons pas, nous nous affaissons. La boue détrempée par les pluies finit par ne plus être qu'une sale mare. Les briques de Babylone faisaient au moins du bruit en tombant, mais nous ! nous ! nous ressemblons à la fuite d'immondices à travers les lézardes d'une latrine. C'est puant, malsain et silencieux.

Je travaille beaucoup. Je suis un stylite, un fakir de solitude. *Vellini* est finie ; quel livre ! Demandez à Renée ce qu'il en pense. Je lui ai lu le second volume l'autre jour, le second volume que vous aimerez doublement, car la Normandie y est peinte avec un pinceau trempé dans la sanguine concentrée du souvenir. J'écris en ce moment le *Traité de la Princesse* et prépare une monographie (en un volume) de César Borgia. Quand pourrai-je vous montrer ces choses ? La confusion est si grande, dans ce monde à l'envers, qu'il faut profiter de l'impossibilité d'être actif dans une pareille bagarre pour féconder sa pensée et en tirer ce qu'elle peut donner de moins mauvais. Dans mes moments perdus, j'étudie Swedenborg. — Il faut que *Vellini* paraisse d'ici deux mois.

Adieu, écrivez-moi, ne me négligez pas tant. Je m'ennuie,

m'ennuie, m'ennuie, et si mon père voulait me payer le passage, j'irais baiser la main à la veuve de notre aimable Guérin à Calcutta et voir si les femmes jaunes qui mâchent le bétel sur les plateaux du Thibet ne valent pas mieux que ces *gnan-gnans* de parisiennes, moitié corset, moitié coton.

Tout à vous,

Jules B. D'AUREVILLY

12, rue de l'Université.

Le... septembre 1849.

MON CHER TREBUTIEN,

Après un si long silence, voici une lettre qui, à proprement parler, n'en est pas une. C'est une vive et instante recommandation.

La personne qui vous la remettra est un anglais, le fils d'un ingénieur distingué, M. Donaldson. Je ne le connais pas, mais il est lié avec Daly et avec d'autres amis à moi, et je tiens à ce qu'il ait de vous un accueil bienveillant,— une cordiale et noble hospitalité. M. Donaldson va à Caen visiter les monuments de cette ville ; et les monuments de cette ville, qui, mon ami,en est le *cicerone* le plus éloquent et le plus sensible, si ce n'est vous, antiquaire, poète, catholique et Normand ? N'êtes-vous pas tout cela ? Montrez votre Caen à M. Donaldson comme on montre la femme qu'on aime à un ami digne de la voir. Enfin je ne vous prie que d'être vous-même avec M. Donaldson, en vous demandant d'être aimable et obligeant pour lui.

Adieu. Je vous écris debout, éperonné, prêt à monter à cheval. Ceci n'est qu'un signe de la main et du cœur. Dans la semaine prochaine je vous écrirai une longue lettre. Nous avons à causer depuis si longtemps ! La vie s'arrête et rebondit, mais l'amitié n'a ni chocs ni points d'arrêts. Elle est immuable. Le silence, l'absence des lettres, rien n'y fait. Quand le fleuve ne coule pas à la surface de la terre, il coule par dessous, et c'est toujours le même fleuve !

Je vous apprendrai des choses qui vous intéresseront.

Tout à vous,

Jules BARBEY D'AUREVILLY

En grande hâte.

31 décembre 1849.

Mon cher ami,

Je viens (comme dit un vieux livre qui doit vous plaire : *Le Moyen de parvenir*) d'écrire une véritable *ratelée* de lettres. J'ai vu toute la journée du monde. Ma dernière lettre sera pour vous. La dernière heure de cette année maudite vous sera consacrée. Elle sera pour vous, comme je voudrais que *tout* fût pour vous, vous que j'aime et que j'estime, et porte dans mon cœur sur un pavois soutenu par tous les sentiments et tous les souvenirs de la vie !

Je vous remercie des précieux détails que vous me donnez dans votre lettre. C'est un bon commencement. *Ab Jove principium.* Vous êtes mon *principium* et mon *Jupiter* et mon *Zeus*, en fait de renseignements, d'intelligence et d'amitié. Vous avez bien compris ce qu'il me faut. J'étais bien sûr que l'idée de mon *Ouest* vous plairait. Allez ! je ferai cela royalement. C'est déjà commencé. J'ai une moitié de volume écrite. On y reconnaîtra la main du Normand, cette main *crochue* qui prend et qui garde, cette main de la force, moitié serre d'aigle, moitié pince de crabe, qui devait étreindre une poignée d'épée et n'a qu'une plume, mais dans laquelle il coule la vertu de l'acier. Vous verrez que je n'y parlerai pas normand du bout des lèvres, mais hardiment, sans bégaiement, comme un homme qui n'a pas désappris la langue du terroir dans les salons de Paris et qui porte, comme un descendant des Pêcheurs-Pirates, *d'azur à deux barbeaux adossés et écaillés d'argent.* J'ai déjà dit deux mots de ma vieille Normandie. La côte de la Manche est peinte à grands traits dans le second volume de *Vellini*, et les poissonniers y parlent comme des poissonniers véritables. Est-ce que Shakespeare, s'il avait été Normand tout entier au lieu de l'être à moitié,

aurait eu peur de notre patois ? Et toute langue n'est-elle pas le moule-à-balles du Génie, dans lequel il coule son or et en fait de ces projectiles qui cassent toutes les résistances sur leur passage, et traversent les siècles avec un sifflement harmonieux?

J'écrirai, mon cher Trebutien, après les premiers jours de cette année, qu'il faut laisser aux importunités d'usage, à ce M. de Chennevières dont vous me parlez. J'essaierai même d'aborder ce lycanthrope d'Alexis Dumesnil. Je remercie par vous M. de Beaurepaire des renseignements qu'il doit glaner pour moi (j'ai déjà beaucoup de choses sur DesTouches), et s'il veut bien prévenir son frère de ma visite, il mettra le comble à ses bontés. Quant à vous, je ne vous presse point : je suis sûr de vous.

Vous avez dû lire hier à Caen mon article de l'*Opinion publique* : LES PROPHÈTES DU PASSÉ. J'attends votre opinion particulière. Je suis assez content de l'effet produit. Je ne vous l'ai point envoyé (cet article) parce que vous ne m'avez pas répondu sur ce sujet et que je n'ai pas d'ailleurs mis le nez dehors depuis samedi. Je vous l'enverrai dès que je passerai au journal. Vous savez, cher, si mon esprit est amoureux de votre approbation et ce qu'il ferait pour l'obtenir.

Point de nouvelles encore du *Constitutionnel !* On y lit ma *Vieille Maîtresse*, comme on boit de l'extrait, — goutte par goutte. Le directeur est si occupé et lit lui-même. Ce n'est rien d'attendre si on réussit, mais c'est terrible, si on échoue ! et vraiment je ne puis croire à un roman de moi, écrit par cette plume que vous savez, dans le *Con-sti-tu-ti-ô-nnel.* Je sais bien que Sainte-Beuve y écrit, mais le Sainte-Beuve un peu courbé sous le joug officiel de son collet de velours vert. Quoique le *Constitutionnel* ait bien *blanchi* son bonnet, cependant il n'est pas tellement blanc qu'il n'y ait dans mon livre de ces tendances d'aristocratie et de hardiesses d'observation et de style à faire horripiler le vieux vilain et l'antique épicier.

Je vous rabâche de *Vellini*, cher ami, parce qu'elle doit me conduire vers vous. Dès qu'elle aura paru et qu'elle m'aura rapporté le quelque argent dont j'ai grand besoin à cette heure, je partirai pour Caen et je pourrai vous revoir! Quelles bonnes causeries, Trebutien, quelle véritable introduction dans cette vie passée et passée sans vous! Les lettres sont le plâtre de la vie, et encore de quelques moments dans la vie; ce n'est pas la réalité. La réalité, il semble qu'on la ressuscite quand on cause ensemble. Byron l'a dit: « *On vit des siècles une fois réunis* ». Je donnerais toute une correspondance de vingt-cinq volumes pour quelques soirées tête à tête avec vous.

Nous les aurons. C'est mon espoir et mon souhait de bonne année pour nous deux. Ma pendule sonne une heure. Je viens tout en vous écrivant de boire mon premier verre de punch de l'année 1850 à votre santé, mon cher Trebutien! Vous êtes le premier toast de ma coupe solitaire, car mes amis, — pas des amis comme vous, — qui ont passé la soirée chez moi, se sont retirés. Je suis seul maintenant, seul avec vous. Pourquoi n'êtes-vous pas là, de l'autre côté de mon feu, un verre de ce punch, qui n'est pas trop mauvais, à la main? A vous donc et à notre réunion, et que ne puis-je ajouter: pour ne plus nous quitter jamais dans la vie! Adieu. Je vais prolonger l'illusion de cette première heure de l'année 1850 en associant la pensée de notre Guérin à la pensée que j'ai de vous, vivante et visible pour l'imagination et le cœur, et en relisant quelques pages de ses adorables manuscrits.

Je demande pour mon jour de l'an la permission d'embrasser *filialement* madame Trebutien.

A vous, à vous, *ad Eternum!*

Jules B. d'Aurevilly

Vous n'auriez pas la notice de Gerville sur Blanchelande?

11 janvier 1850, samedi, 3 heures.

Mon cher Trebutien,

Je suis presque inquiet de vous. Je vous ai écrit mon bonjour de l'année dans la *première heure* de 1850. Entre une heure et minuit, je vous ai tracé d'une plume bien émue ce que je sens pour vous, non pas un jour *spécial* de l'année, mais tous les jours. Je voulais que ma première causerie de 1850 fut avec vous. Cependant vous ne m'avez pas répondu. Seriez-vous malade ? vous ou les vôtres ? Ma lettre ne vous est-elle point parvenue ? Je soupçonne la poste. Depuis que ce Thayer a été fourré là, le service se fait en dépit du sens commun, de l'exactitude et de l'impôt que nous payons avec *leur* taxe. Deux lettres qui m'ont été écrites m'ont manqué ; une autre écrite par moi n'est pas parvenue. Si celle que je vous ai adressée et mise *moi-même à la poste* ne vous est pas arrivée, j'écrirai à ce Thayer pour lui apprendre son métier et le menacer des journaux. Je n'ai aucune prévention contre des fonctionnaires, mais si ces serviteurs du public ne savent pas remplir leurs charges, ils sont au-dessous d'un mauvais laquais.

Dans cette lettre *in-répondue*, cher ami, je vous parlais de mes *Prophètes du Passé*, dont le premier article a paru le 29 dernier. Le deuxième paraît demain. Je vous demandais si vous l'aviez lu, car vous voyez sans doute l'*Opinion publique* à Caen, ne fut-ce que chez l'honorable M. Dufeugray. Votre silence m'inquiète d'autant plus qu'indépendamment de ma lettre, la lecture de mon article vous eût fait m'écrire. Il est sur un homme que vous admirez et aimez trop pour n'avoir pas vibré à l'unisson de ce que j'en dis.

Vous savez mon étroite liaison avec les de Maistre. C'est un portrait de famille, en profil, que je leur ai dédié. Du reste, si vous ne l'avez pas lu, — ou trouvé sur votre passage, — demain dimanche je le mettrai à la poste pour vous, accompagné du deuxième, inséré, je pense, dans le numéro de la journée. Ce deuxième article est une étude sur le vicomte de Bonald.

Vous montrerez l'un et l'autre au philosophe Charma, que j'aime, quoiqu'il ne soit pas des nôtres, et au poète Le Flaguais, que j'aime et qui en est, je crois.

Je ne vous dirai pas l'effet de cet article. Il me vaut des fanatiques *pour*, mais encore plus de fanatiques *contre*. Indépendamment des idées, qui choquent énormément *des angles mêmes de leur clarté* les esprits sceptiques de notre âge, le style en déplaît aussi à cette tourbe qui aime la littérature sans physionomie et commune comme le ruisseau de la rue du Bac. Je le disais l'autre jour en riant : « Je suis destiné à faire de la littérature inacceptable ». Voilà Véron qui me renvoie, avec mille salamalecs, ma *Vieille Maîtresse*, que quelques esprits exceptionnels appellent un *roman de génie*. Si le mot est trop fort, c'est du moins une altière et brûlante peinture du cœur humain dans sa partie la moins éclairée par les penseurs et par les poètes. Et Buloz, qui frappait sa poitrine de n'avoir pas publié *Brummell*, quand des gens comme Chasles, Sainte-Beuve et Labitte, lui en eurent dit leur avis, Buloz me renvoie de son côté une nouvelle avec laquelle je tourne les têtes quand je la lis (RICOCHETS DE CONVERSATION : *Le Dessous de cartes d'une partie de Whist*), prétendant qu'il a les nerfs et les préjugés de son public à ménager ! Il disait l'autre jour à Pontmartin, qui lui reprochait de ne pas m'ouvrir sa Revue toute grande : « Il a un talent d'enragé, mais je ne veux pas qu'il f... le feu dans ma boutique ».

Ainsi, mon cher Trebutien, sous prétexte d'être un

incendiaire, voilà que les portes se ferment devant moi (j'entends les portes de la publicité!) C'est égal, je les forcerai. J'ai la patience de la colère *rentrée*, de la colère éternelle! Tous ces piètres trembleurs d'esprits, envieux, vaniteux, et qui barrent la route aux esprits qui ont l'audace de leur force, viendront baiser mes bottes au premier succès. Je les attends à la bassesse! Les Pirates se moquaient du César obscur qui leur disait que s'ils ne se taisaient, ils les ferait crucifier. A quelques années de là, il n'était plus temps de rire, il les faisait crucifier aussi bien qu'il le leur avait dit.

Mon cher ami, si je ne croyais pas que ma dernière lettre a été perdue, je ne vous parlerais pas ainsi de moi. Je vous aurais écrit trois lignes pour vous demander ce qui vous a empêché de me répondre, et c'eût été tout... La poste,avec son service inexact, m'ôte un peu de souci. Cependant la réflexion ne me froidit qu'à moitié, et mon calme n'est, certes! pas tel que je n'aie besoin d'une prompte réponse. Songez donc à ce que vous m'êtes! Le premier des amis qui ait vécu dans mon cœur, le dernier de ceux qui me restent sur la terre.

Adieu, — dans ma dernière lettre je demandais à votre mère pour mes étrennes la permission de l'embrasser *filialement*. Si ma lettre est perdue, que ce témoignage d'affection et de respect ne le soit pas!

Éternellement à vous,

Jules B. D'AUR.

Mon cher Trebutien,

Je vous envoie ces deux mots à la hâte. Celui qui vous les remettra est un de mes meilleurs amis, c'est M. Poncet-Deville, dont je vous ai parlé déjà et que vous allez enfin connaître. Il est dans nos idées, et en y étant, il les enflamme.

Je ne puis pas présenter à un ami comme vous mieux qu'un ami comme lui. Il vous forcerait à un excellent accueil quand vous n'y seriez pas naturellement disposé.

Envoyez-moi par lui les *Brummell* dont vous m'avez parlé, et puis les documents pour mon *Ouest*, si vous en avez déjà ramassé. J'écris aujourd'hui même à votre marquis de Chennevières. Si vous aviez la *Revue des Antiquaires* où M. de Gerville a parlé de *Blanchelande*, remettez-la à Poncet, et s'il faut vous la renvoyer, je vous la renverrai. J'ai l'horreur des bibliothèques publiques. La figure humaine nuit à la méditation.

Je suis en retard avec l'*Opinion publique*. Mon *Chateaubriand* n'a pas encore paru, mais un de mes amis, le duc de Rovigo, a pris la direction de la *Mode* et l'a ouverte toute grande devant moi. Le 5 de ce mois, elle est *ornée* d'un premier-Paris de votre ami sur le parti légitimiste, et le 15 il y paraît un travail sur *Jacques II*, que je crois très politique et très historique. C'est de la discussion très simple, comme on doit en faire quand il s'agit de matières d'État.

Lisez cela. Vous avez la *Mode* à Caen. Et dites-moi votre avis. Vous êtes le témoin de ma pensée, mon vrai public. Le reste ne m'est rien.

Adieu. Je vous écris de mon lit, comme un Ancien,

appuyé sur le coude. J'ai été très souffrant cette nuit, — du foie, j'imagine, et je suis dans une de ces prostrations qui suivent les vives douleurs. Cela peut m'empêcher d'écrire, non de vous aimer.

Jules B. d'Aurevilly

Je vous recommande Poncet. Il est digne de vous.

24 avril 1850. Paris.

MON BIEN CHER ET ADMIRABLE AMI,

Je suis honteux de mon silence et je me réfugie — comme disait Voltaire — à l'ombre de vos ailes, qui sont assez longues pour me couvrir. N'êtes-vous pas un oiseau de Paradis en fait d'amitié ? J'ai reçu deux lettres de vous. Une par Poncet, mon *sacristain de Jésuites*, qui vous a plu et que j'aime, le fat ! une autre, venue toute seule, par la poste, comme une grande personne. Toutes les deux charmantes, dévouées, et auxquelles je n'ai pas encore répondu. Foin de moi !

Voilà pourquoi j'attendais à répondre : Je voulais vous envoyer ma réponse de conserve avec l'article sur Chateaubriand. Mais comme il ne m'arrive rien ainsi qu'à un autre, vous aurez ma réponse sans l'article. Car de l'article, on n'en veut pas. On l'a trouvé trop salé, trop fort, arrachant trop rudement les bandelettes de la vieille momie, du *manitou* du Royalisme bâtard et constitutionnel, et montrant trop que cette poupée peinte n'est que néant et poussière. On a loué l'article, — on a délibéré sur l'article, — on a tressué et tremblé les fièvres sur l'article, — mais on m'a renvoyé l'article. Littérature inacceptable ! — Vous le voyez, toujours le même, Trebutien ! Dénichez-moi donc une place, un coin dans lequel je puisse enfoncer mes racines et vivre et m'épanouir en paix ! En attendant, j'ai repris mon sac et mes quilles, admirant toutes les qualités que je connaissais dans cet intrépide parti royaliste dont j'ai l'honneur d'être, et chez lequel on ne sait trop ce qui domine de la lâcheté de l'intelligence ou de l'imbécillité du cœur !

Si ç'avait été un article *ab Jove* sur Chateaubriand, un travail isolé et de simple critique littéraire, je l'aurais jeté au feu et je n'y penserais déjà plus. Mais c'était un anneau dans une chaîne, le grain d'un collier qui, ôté, fait défiler tout le reste. C'est agréable ! J'avais un cadre et voilà mon cadre en morceaux ! Bien obligé ! Heureusement que je me suis rappelé que j'étais homme du monde et que je n'avais pas l'âme tournée pour des chagrins d'auteur vexé. Je n'ai guères de plaisir qu'à faire mes petits, mais une fois mis bas, je ne m'en inquiète guères. J'aime mieux un bout de conversation, brodé au tambour, dans un coin de salon, que tout cela.

Je ne sais pas ce que je ferai maintenant de cet article. Si vous désirez le lire et si je trouve une occasion, je vous l'enverrai *manuscrit ;* car probablement il ne paraîtra nulle part. Les *Prophètes du Passé* resteront là. *Pendent interrupta mœnia Trojæ.* Pleurez sur eux. Lamennais, lui, doit rire, car je lui préparais *un assommant éclat de mon juste courroux.* J'ai d'autres travaux à l'*Opinion publique,* qui, j'espère, ne paraîtront pas aussi compromettants aux docteurs, embobelinés de haute prudence, qui y tremblotent dans leurs hermines. J'ai eu presque envie de rompre avec ces couards d'idées qui se rêvent habiles, mais je me suis dit que le bon acier plie et ne rompt pas. Je me suis assagi en relisant une page de Machiavel, regrettant le poison de son temps pour *avvelnare* les sots de mon siècle, et je me suis remis à vivre en bonne amitié avec eux.

Mon cher ami, j'oublie toutes ces nausées en m'occupant voluptueusement de mon *Ouest.* Je vous remercie (puis-je trop écrire ce mot-là ?) de votre patience à me copier la notice *Gervillienne* sur Blanchelande. Est-ce que vous connaissez ce pays-là, vous ?... Ne vous lassez pas. Envoyez-moi toujours ce que vous pourrez. Consultez pour moi, dans votre pays, tout le monde. Walter Scott causait avec

les postillons et les cabaretières. Des renseignements, pour être bons, doivent être pris à toutes les hauteurs de la société. Ne croyez pas m'avoir effrayé en me disant que les Chouans ont laissé des réputations de rapine et de brigandages nocturnes, qui ne fleurent pas comme baume dans les récits de quelques âmes pures et vertueuses comme votre mère. A qui en parlez-vous ? Mon grand-oncle maternel, le chevalier de Montreselle, avait été chargé par Frotté d'organiser, pour cette guerre, le bas-pays du Cotentin. J'en parlais à Crétineau-Joly l'autre jour ; il me disait qu'il (cet oncle) était bien connu sous son nom chouan, — le *général Télémaque*. — (Il y avait aussi le *général Tamerlan*, car c'était comme une guerre masquée, une bonne fortune de nuit, que cette guerre.) Eh bien ! mon vieux oncle de Montreselle m'a raconté, dans mon enfance, de ces choses qui appuyent beaucoup ce que vous me dites-là. C'est, mon ami, qu'on ne fait pas les guerres civiles avec des chevaliers *Grandisson*. Il faut bien prendre son parti de ces désordres, et qui sait si l'intérêt du récit n'en sera pas plus grand, les personnages plus *humains*, tout cela, enfin, *plus la vie*. Un coquin, par ci par là, ne fait pas de mal dans un récit, et d'ailleurs, à côté de l'intérêt romanesque, je ne me préoccupe que d'une chose, c'est de la fidélité historique du détail.

J'ai écrit comme vous me l'aviez conseillé à votre marquis de Chennevières. L'aimable homme m'a répondu — comme vous l'aviez prévu — en *si bémol* et m'a envoyé deux petits volumes : son *Ami Job* et ses *Histoires Baguenaudières*. Tout cela intéressant pour moi, mais pas bon ! L'*Ami Job* est d'une plaisanterie bien pénible ; c'est de l'*humour* de parti-pris, une indigestion de Rabelais et de Nodier dans un estomac trop faible qui a le tort de trop les aimer. Puis des imitations déchiquetées à jour ; çà et là pourtant quelques traits heureux. Quoiqu'il y soit parlé de d'Aché, les détails intimes, profonds, le dessous de cartes manquent. Ce n'est

pas cela. Et pas un mot sur la Vaubadon ! cette tête énigmatique, si difficile à rendre *juste* et *vrai !* — En somme, je n'ai pas appris là grand'chose, ni sur les personnages ni sur les événements.

Dans une de vos dernières lettres, égarée dans mes papiers et que je ne puis retrouver, vous me parliez de je ne sais *plus qui*, lequel devait être fort au courant de cette aventure tragique : la mort du comte d'Aché au sortir des bras de la Vaubadon. Vous me conseilliez d'écrire à ce personnage dont le nom m'échappe et qui vit. Quand vous m'aurez, cher ami, renseigné, je vous enverrai un modèle de lettre, puisque vous *poussez la raillerie* jusqu'à me la demander. J'aime mieux que vous écriviez pour moi que d'écrire moi-même. Il y a des choses qu'un ami dit et que soi-même on serait obligé de taire, et peut-être ces choses-là sont-elles ce qui doit faire réussir. Seulement, rappelez-vous le conseil que vous me donniez : hâtons-nous ! les acteurs de ces temps de luttes disparaissent. Recueillons leurs dernières paroles et sauvons ainsi le meilleur de l'Histoire, qui mourrait avec eux.

J'attends donc prochainement une lettre de vous à ce sujet. Poncet est à Bordeaux. Et aujourd'hui la baronne de Maistre a pris le chemin de ses Coques et de son Nivernais. Me voilà seul, et cette journée de solitude, j'ai aimé de vous la consacrer en vous écrivant. J'avais je ne sais quel sombre ennui dans l'âme, enfant de *ces départs*, et je l'ai calmé en causant avec vous. Ah ! quand pourrai-je causer mieux de cœur à cœur et de voix à voix, au coin de votre âtre ou dans les prairies de Louvigny ! Que ferai-je cet été à Paris ? Le quitterai-je ? Où irais-je ? Je ne vois pas du tout ce que je ferai. Les passions, les ambitions, la *male herbe* de ma vie (vous savez que quand on s'égare, et qu'on tourne dans un champ sans en pouvoir sortir, cela s'appelle, dans notre pays, avoir marché sur *male herbe*) ;

oui, la *male herbe* de ma vie m'empêche de m'éloigner beaucoup de Paris. Je suis puni de l'avoir trop aimé. C'est Cadot qui imprime *Vellini*. Vous ai-je dit cela ? Et cette publication, et le journalisme, dont il faut reprendre le carcan, me permettront-ils de m'absenter comme je le désire ? S'il pleuvait un peu dans mon escarcelle (mais j'ai des parents dont il ne faut rien attendre), j'irais vous embrasser à Caen pour m'embarquer au Hâvre et filer vers Ostende. J'ai un caprice enragé pour la Hollande. De tous les pays, voilà, en ce moment, celui que je rêve. Affaire de peinture, je suppose. Goût pour Rubens, et aussi pour deux ou trois jeunes filles, rencontrées cet hiver dans les salons de Paris, et qui m'ont donné des idées nouvelles sur la beauté. Moi qui ne connais pas *trop mal* la femme et ses différentes espèces, je n'avais pas encore rencontré de ces types-là. C'est un mélange de javanais et de flamand dans lequel la toute-puissance du calme flamand domine. C'est inexprimablement beau et tourmentant, par son calme même, pour les âmes ardentes, — comme la mienne qui le fut, et qui, le diable m'emporte ! l'est, je crois, encore !

Mais vous revoir, vous, Trebutien, vaudrait mieux, toute réflexion faite, que la Hollande, son curaçao, ses tulipes, ses tableaux et ses femmes. Plus je vis, plus je sens mon amitié pour vous s'accroître, s'approfondir, me prendre l'âme par tous les côtés. Je voudrais vous causer quelque joie en vous disant que je vous aime comme vous méritez d'être aimé. Poncet le sait maintenant. Il vous connaît ; je peux lui parler de vous. Que ne puis-je vous faire connaître également de tous ceux qui m'aiment. Je gagnerais à cela, cher ami, de parler de vous autant de fois que j'y pense, tandis que vingt fois, dans le monde, votre souvenir m'est venu et il m'a fallu le garder.

Mon tendre respect à votre mère, une main cordialement pressée à M. Le Flaguais, et à vous une bonne embrassade

comme je la donnerais à mon frère Léon. Vous êtes entre lui et moi dans mon cœur.

Après cela, ai-je besoin de dire : Tout à vous !

Jules BAR. D'AUR.

Lisez la *Mode* du 5 prochain.

1er Mai 1850.

Très cher ami,

Voici une lettre à M. Lance. Vous la lirez, la mettrez sous un pli, la cacheterez de votre cachet oriental et la ferez remettre à M. Durand, si mieux n'aimez ou ne pouvez l'adresser en droiture à M. Lance. Je m'en fie à votre prudence. Agissez comme il vous plaira.

Vous ne m'écrirez qu'après le 7 de ce mois. J'ai vendu mon *Dessous de cartes d'une partie de Whist* à la *Mode*. Il a fallu adoucir le fil brûlant de l'acier de ce scalpel. Je l'ai fait. Cher ami, il faut plier sa superbe pour, plus tard, la redresser. Il y a un mot de Chateaubriand en parlant de Richelieu qui me flambe toujours devant les yeux : « *Sa souplesse fit sa fortune et sa fierté son génie* ». J'ai toujours été trop fier et cela a retardé ma vie.

A propos de Chateaubriand, vous ne lirez pas mon article manuscrit. Rovigo le publiera dans sa *Mode*, avec *Lamennais*. Puis des quatre articles il fera un volume que la *Mode* donnera en prime à ses abonnés. Peut-être ajouterai-je une introduction et un post-scriptum. Les libraires catholiques d'ici disent que cela se vendra fort bien. Ne soyons pas trop ignobles : pour moi, vente veut dire : publicité.

Quand vous me répondrez, pensez à ma question : Etes-vous allé à Blanchelande ? Avez-vous traversé la terrible lande de Lessay dont j'ai tant entendu parler dans mon enfance et qui, de *tous* les points de mon département, que je connais, est le seul que je ne connais pas ? Je suis bien sûr que je l'imagine telle qu'elle est, mais pour-

tant,pour me rassurer à cet égard, je voudrais bien quelques détails *topographiques*. Je suis persuadé qu'avec des impressions comme celles des récits de mon enfance et de l'imagination, on arrive à une espèce de somnambulisme très *lucide*, mais je voudrais que la lucidité du mien me fût attestée par une expérience. Si vous connaissez une description de cette lande, envoyez-la moi. Elle joue le *grand rôle de théâtre* dans un de mes récits, et je deviens fou de fidélité. Il y a des femmes qui ne me croiraient pas.

Je vous écris après l'élection de Sue, ce Sardanapale avachi qui représentera la misère, et je vous parle des choses de l'imagination comme si ce monde n'était pas en submersion de bêtise et de folie ! Que voulez-vous, mon cher ? *Ils* ne sont pas amusants. *Ils* ne sont pas encore terribles. L'ennui presse la multitude des esprits aux choses de l'imagination pour se soulever du temps présent. Quand *ils* seront terribles, ce sera différent. Le péril est le chasse-mouches des *mosquitos* de l'ennui. Alors je n'écrirai pas des Chouans ; peut-être essaîrai-je de les imiter. Au lieu de ce tronçon de plume qui crache de l'encre, une bonne carabine rayée qui crachera des balles ! J'aime cette plume pourtant, avec laquelle je trace que je suis fraternellement et éternellement à vous.

Jules B. d'Aur.

Ce 4.

Ma lettre n'étant pas partie le 2, j'y ajoute ce mot, que je fais bien court pour ne pas charger le paquet.

Dans la *Mode* de demain, ils ont fait paraître le commencement de mon *Dessous de cartes*, qu'ils ont *étêté*, absurdement coupé, *guillotiné*, tout ce que vous voudrez ! Mais vous savez les atroces exigences des journaux. Là, l'Art doit se plier au cadre, comme l'esprit, dans le monde, aux plus méprisables conventions ! Il n'y a point à moraliser là-dessus. Les hommes d'action prennent leur parti de tout, et marchent à travers les dégoûts de leur cœur et de leur esprit comme si de rien n'était. Ce *Dessous de cartes* était fait pour paraître en deux fois, pour la *Mode* qui ne peut donner à ses *nouvelles* que vingt pages au plus par numéro ; il eût été trop long. Il a fallu le mettre en trois morceaux, et le premier morceau est si court que l'intérêt n'y est plus. Les deux numéros qui suivront auront chacun plus de vingt pages.

Quand la nouvelle aura paru, je vous enverrai les trois numéros qui la contiendront; car ne devez-vous pas avoir tous mes griffonnages ?... Si vous voulez avoir mon *Jacques II*, dites-le moi et je vous l'adresserai.

Mon intention est de donner deux ou trois nouvelles, intitulées, comme cette première : *Ricochets de conversation*, avec des sous-titres différents. Tous les personnages de ces *nouvelles* sont réels, et à Paris on les nomme quand je les lis dans quelque salon. Vous me direz si la première qui va paraître vous plaît. Si elle vous plaît, nous en reparlerons.

J'aurais envie de faire un petit volume, comme notre *Brummell*, de ces *Ricochets*. Nous l'imprimerions à Caen

et Cadot nous l'éditerait à Paris. Cadot ne prend point de nouvelles. Il ne veut que des romans en plusieurs volumes, et d'ailleurs il n'a pas ce délicieux format que vous avez inventé et qui plaît tant à ceux qui le voient. Tous les amateurs de livres de ma connaissance, Janin, Saint-Victor, Dumas, et bien d'autres, l'ont fait relier magnifiquement comme *rareté livresque*. Cadot donc nous éditerait. C'est un honnête homme (autre rareté non livresque mais *libraíresque !*), il nous tiendrait compte de la vente et nous partagerions les profits. *Vellini* aurait paru alors et protègerait les *Ricochets*, car il faut que *Vellini* fasse un fier tapage. En fait de journaux et d'articles, mes canonniers sont à leurs pièces, la mèche allumée. En publiant en livre, je rétablirais les hardiesses supprimées.

Rêvez à cela et nous en recauserons.

Vous reste-t-il encore des *Brummell ?* La destinée de ce petit livre a été de passer dans les plus belles mains. Les deux derniers exemplaires que vous m'avez envoyés étaient pour la duchesse de Luynes et mademoiselle Sophie de Rivière (le modèle de mademoiselle *Sophie de Revistol* : voir les *Ricochets*), qu'on appelle ici la *Berryer* du Faubourg Saint-Germain. Nos seigneuries sont très bien ensemble, après avoir été longtemps à faire ce qu'on appelle du *commerce armé*.

Adieu, cher ami. Si vous pouvez me déterrer quelque refrain chouan, mais d'une véritable authenticité, ou quelque vieux pont-neuf d'aveugle de nos contrées, envoyez-le moi. Vous êtes mon *old buck*, mon antiquaire, toute ma science, et je n'existe guères que par vous.

Jules B. d'A.

Le lundi de la Pentecôte. Le 20 au soir. Très tard.

Mon ami !

Je sors du monde et des commérages et je rentre pour vous écrire, vous que j'aime mieux que le monde et les commères (que pourtant je ne hais pas) et avec qui j'aurais une si belle verve si je vous voyais ! J'ai une *nostalgie de vous* qui commence à m'inquiéter. Sincèrement, Trebutien ! Votre lettre m'a fait le plaisir accoutumé et redoublé qu'elles me font toutes. Mais elle m'embarrasse un *tantet*. Voici pourquoi, Monsieur. Vous me demandez une ligne à plaquer sur la première page de mon *Brummell*. Jusque-là, il faudrait être aussi bête que feu Ampère pour ne pas comprendre. Mais cette ligne doit-elle être de vous ou de moi ? Ici, obscurité. Vous avez été amphibologique. Nous sommes si *un*, apparemment, que nous ne savons plus où le d'Aurevilly finit et où le Trebutien commence. Je vous ai relu pourtant. Pas de lumière ! Ni *stringo ni stringuette*, comme disait l'abbé de Percy, un diable d'abbé que je vous ferai connaître un jour et dans les genoux de qui j'ai été élevé. Kant, ces œufs d'autruche qu'on écrase avec sa tête quand on le lit, disait Joubert, vous a un peu embrouillé, et cette dame d'Iéna ou de Gœttingue aura fait le reste.

Mon doux ami, si c'est *moi* pour *moi* que vous réclamez, je n'ai rien à dire aux dames socialistes qui portent des bottines bleues et qui lisent le traité de la *Raison pure* (mon Dieu ! mon Dieu !). Je n'offre point à leurs mépris et à leurs doigts tachés de *petite vertu* mon petit bout de point d'Angleterre comme on n'en porte plus, même en Angleterre, (car d'Orsay qui est ici, ruiné comme le Colysée en fait

de fortune, mais solide de santé et de beauté comme le Capitole, d'Orsay, ce lion qui sera immortel comme Ninon et la duchesse de Valentinois, ne ressemble pas plus à Brummell que la majesté de la force humaine ne ressemble à la distinction *convenue* d'un anglais, et d'un anglais d'il y a trente ans). Est-ce qu'une Philaminte ou une Bélise humanitaire connaîtrait quelque chose à ma pauvre dentelle ambrée et rousse comme le jabot de malines de Zambinella ? En la touchant, ces doigts socialistes, qui abhorrent le fuseau et ne sont pas tournés en fuseau, en feraient quelque ignoble charpie. Ils gâteraient ce travail à jour, cette broderie de riens, cet édifice d'observations microscopiques, dressées sur la pointe de l'épinglette d'un freluquet. Moi ! moi ! moi ! je n'ai rien à dire.

Mais si c'est de vous qu'il s'agit, — de vous désirant reprendre du terrain que cet aérolithe de Kant vous a fait perdre (*sic*) (c'est une tuile qui a tué Pyrrhus, dit le *de Viris*, et c'est une femme qui la lui jeta !) ; si c'est de vous, séducteur pour le compte de Poncet, de cet enfant gâté de l'amitié ; de vous, conquérant une place dans la cave du mari de la dame pour les bouteilles de Claret de mon sacristain de Poncet, ah ! c'est bien différent. L'affaire change de face. Je ne vois plus la socialiste, je vois les sacro-saintes bouteilles et les *intérêts du vendeur* (style de Caen), et je suis à votre service : *Tragediante ! Comediante !* comme n'a pas dit le Pape à Napoléon ! Je suis capable d'aller jusqu'au sonnet, ou tout au moins jusqu'au quatrain, et de mentir en votre nom et l'admiration, et le respect, et la tendresse, et la passion, et tous les sentiments humains turbulents ou calmes, profonds, enragés ou superficiels. *On ne peut pas m'accuser* — disait somptueusement Robert Lovelace, que j'aime mieux que Robert Lindet (et vous ?), — *d'avoir jamais dit un mensonge à un homme et à une femme une vérité.*

Seulement, Trebutien, si leste au mensonge que soit un pauvre homme, en voilà un qui n'est pas facile ! Je ne connais pas la dame que j'ajuste et je tire au hasard mon compliment. Portera-t-il, comme la balle de cet heureux coquin de Casanova, qui n'avait jamais tiré le pistolet et qui cependant tua son homme, — un général Polonais. Si j'avais passé comme vous une demi-heure avec la dame, je saurais où sont les ganglions nerveux qu'il faut attaquer dans sa vanité féminine pour la faire miauler et plier, comme les chattes, son épine dorsale de plaisir. Mais je ne la connais pas. Je sais en gros que c'est un paquet d'indigo détrempé dans de la bouillie humanitaire, ce qui n'est pas fort inspirateur pour un grand dégoûté comme moi, et vous me demandez des galanteries supérieures, de ces mots qui entrent dans l'amour-propre et n'en sortent plus, tant on les y garde ! Enfin la flatterie qui mène la femme, comme le fouet presse le pas des esclaves ! *It is difficult,gentleman!* C'est travailler à l'envers ; c'est travailler sans voir ce qu'on fait ; c'est faire de la tapisserie des Gobelins. Le hasard est un moqueur de telle force que souvent on réussit par ce qui devrait perdre. On ne sait pas ce qu'on dit, et c'est bien *cela !* Tenez ! jetons cette pièce en l'air : Pile ou face ! Si elle tombe à faux, nous recommencerons. Oh ! je suis un *clown* infatigable. Savez-vous que j'ai mené, mon cher, une intrigue épistolaire avec un ministre (et des Finances encore !), au nom d'une charmante jeune fille de dix-huit ans, de naissance, de beauté et de trop de candeur pour écrire de pareilles lettres (elle les transcrivait !), et que j'ai enfoncé Laclos et sa *Cécile de Volanges*. Quelle délicieuse histoire à vous raconter ! C'était si bien *jeune fille !* — langueurs, pudeurs, roucoulements de petite vipère parisienne, — que la mère de la jeune personne : une page de Machiavel, Monsieur, dans un corset de madame Clémence, doutait, en riant, si je n'avais pas été femme comme Tirésias.

Ah ! nous avons bien ri de ces lettres, quand je les improvisais sur la causeuse bleue, entre la mère, le démon Astarté en personne avec des manières de prude anglaise, et la petite fille, qui deviendra, à ces exercices, un séraphin de perdition. Mon cher, j'ai mieux fait que de mettre le feu à une table de marbre, j'ai grillé, regrillé et retourné dans mon réchaud le cœur blasé d'un vieux libertin, d'un vieux homme d'affaires, d'un loup-cervier devenu ministre des Finances, enfin de tout ce qu'il y a de plus dur, de plus coriace, de plus froid, de plus requin pourri dans de la glace, et, brûlé, archi-brûlé, tout sang et cendres rouges, je l'ai amené sous le brodequin de la petite fille qui vous l'a roulé de la belle façon. Il fallait le voir sortir de là pour aller à la Chambre ! C'était vraiment beau. L'amour épistolaire l'avait ensorcelé ; et cela, Trebutien, sans passion, sans aveux complets, sans rien qui sentît les hautes indécences du cœur, mais en restant droite, digne, rougissante, mystérieuse, de grand air et de grande maison. Le pauvre ministre n'avait pas d'idée de ce style-là. Avec quatre mots flûtés d'une certaine manière, je lui soufflais, à cet homme de chiffres, dans son abominable face, toutes les puretés du ciel de la virginité combattue ! Mais qu'est-ce que je me permets de vous dire là ? Quel commentaire de César m'est venu là, sur une page comique de ma vie, à propos de deux misérables lignes (point aisées à griffonner, après tout !) que vous me demandez pour une pédante dont le mari a un estomac de vaudevilliste... la seule recommandation de l'homme et de la femme à mes yeux ! !

Cependant, voyons : — Si nous écrivions tout simplement : *Un homme sensible à une femme supérieure* (signé Trebutien). N'aimez-vous pas cette simplicité, qui n'est peut-être qu'une vérité à la renverse ?

Si vous voulez quelque chose de plus compliqué, alambiqué, quintessencié... les bottines bleues aiment le *patchouli*

à forte dose. : *Hommage d'une babiole spirituelle à une femme qui a toutes les gravités sous toutes les grâces. Qui comprend tout peut tout pardonner* (signé Trebutien).

C'est joliment délicat, ce pardon demandé pour l'hommage d'une si petite chose que mon daguerréotype de Brummell !

Enfin, ce mot que j'écris là de *petite chose* me frappe. Pourquoi pas : *Petite chose à offrir, grands sentiments qui offrent, quel sentiment me remerciera ?* (signé Trebutien).

Ceci est un peu d'aplomb, mais les femmes aiment la hardiesse, et saint Grégoire de Nazianze avait le terrible don de familiarité. Vous sentez-vous d'humeur à imiter ce grand saint ?

Enfin, car il faut finir cette litanie : *Hommage très respectueux d'un livre très impertinent à une femme très aimable, par son très humble serviteur*, Trebutien.

Ecco, Signor ! Jetez le mouchoir, ô Sultan dont mon esprit est l'odalisque, à celle de ces dédicaces qui vous plaira le mieux. Si aucune ne vous plaît, je vous enverrai une collection, tassée, dans ma prochaine lettre, comme des anchois dans un baril.

Encore et toujours : merci de votre préoccupation de mon *Ouest*. J'ai lu le *D'Aché* de Bonnelier. Livre d'un talent en détrempe, digne, du reste, du rédacteur en chef du *Napoléon*. C'est l'Histoire des Blancs par un Bleu. Au point de vue du cœur humain, c'est nul. La *Vaubadon*, cet abîme, n'est pas même aperçue. *Pour l'instant*, cher Trebutien, concentrez-vous sur *Lessay* et *Blanchelande*. C'est là que je suis. Je retourne ce sol. Vous seriez sublime de me copier cette page de la Géographie de Cassini dont vous me parlez ; Poncet, ce postillon ecclésiastique, me la rapporterait. Prenez et copiez : *de la Haie du Puits à Coutances, Lessay, Blanchelande et leurs alentours*. Nous parlerons du *D'Aché* et du *Des Touches* plus tard.

Donnez-moi vos impressions sur mon *Dessous de cartes*. Je crois que le sentiment de la réalité s'y moule diablement bien. On sent que tous ces gens-là ont existé, n'est-ce pas ?... Je viens de corriger la troisième épreuve. J'espère que vous m'avez reconnu dans le *Sacerdoce de l'Épée*. J'aurais mieux fait, je me serais mis moins haut (philosophiquement) et sur un terrain plus brûlant, si à la *Mode* ils n'avaient pas eu peur d'un procès. Je compte sur la *Bague*, ô faiseur de douces surprises ! pour mon ami Rovigo.

Adieu, — mille amitiés à M. Le Flaguais. J'ai reçu ses beaux vers sur notre Saint-Etienne-le-Vieux, graves et pathétiques comme les cris de l'Histoire qu'on viole. J'ai lu aussi — comme on fait fondre une pastille exquise de douceur — sa notice sur madame Couëffin. C'est très digne du sujet et du talent de la demoiselle, toujours demoiselle malgré le mariage. C'est un peu ceinture bleue, robe de mousseline montante avec un grand pli dans le bas, mais c'est joli. Cependant :

J'aime mieux ma mie,
Oh gué !
J'aime mieux ma mie !

laquelle a des volants jusqu'au genou et des épaules à tous les vents ! Bonjour, mon ami. Quel impitoyable bavardage ! Tout à vous d'esprit et de cœur.

Jules B. d'Aurevilly

Le 27 au soir, tard et en rentrant

MON MEILLEUR AMI,

J'ai reçu votre lettre ce matin, mais de plus, hier, j'avais reçu vos *Brummells*. Trois *Brummells*, accompagnés de deux brochures de M. Charma, l'une sur *Lanfranc*, l'autre sur un *Billet d'indulgence au XIIIe siècle*. Œuvre d'antiquaire plus que de philosophe. Science de rongeur de parchemins que j'estime et salue du fond de ma misérable ignorance,

N'étant point de ces rats qui, les livres rongeants,
Se font savants jusqu'aux dents !

. . . .

. . . .

D'un certain magister je *tiendrai donc* ces choses !

Remerciez M. Charma. Un souvenir de lui me pénètre.

Quant à vous, Trebutien, vous êtes admirable d'amitié. Vous m'envoyez des renseignements sur D'Aché, qui ont cela d'utile qu'ils affermissent en partie tout ce que j'ai trouvé dans le roman de Bonnelier. Cela fait une contre-épreuve excellente. Du reste, quand j'en serai à D'Aché je vous avertirai. Je vous donnerai un mot pour Lemarchand, qui, j'en suis sûr, fera tout pour moi. Pour l'instant, *Lessay* et *Blanchelande !* et je vous le répète, concentrons-nous là. J'accepte votre système de demandes et de réponses. Il est bon. Il évite les pléonasmes de documents et va droit au fait nécessaire.

Donc, mon ami, je commence. Tenez registre de mes questions.

Je suis suffisamment renseigné sur le physique de la Lande de Lessay. *Es muy bien ! Pero* est-elle *l'unique passage de La Haye du Puits à Coutances* par ce côté ? Je le crois, mais je voudrais en être sûr, n'y étant point allé autrement que dans ma pensée.

Je n'ai besoin de rien sur La Haye du Puits. Pour ce qui est de l'abbaye de Lessay, quel ordre la tenait ? Étaient-ce des Prémontrés comme à Blanchelande ?

Quelle distance entre les deux abbayes ? L'abbaye de Lessay, à quelle distance de la Lande du même nom ? Il y a, je crois un bourg de Lessay. L'abbaye est-elle dans le bourg ou à côté ? Y-a-t-il autour de l'abbaye de Blanchelande un bourg, village, agglomération de maisons quelconque du même nom ? Si cela n'est pas, sur quelle paroisse est Blanchelande ?

Outre les maisons d'hommes, n'y avait-il pas aussi, soit à Blanchelande, soit à Lessay, avant la Révolution, des maisons de religieuses, et de quel ordre aussi ?...

Voici ma raison de le croire :

J'ai une mémoire infernale. C'est chez moi une hypertrophie de facultés. Étant très enfant, j'ai connu un prêtre septuagénaire, spirituel comme on l'était dans l'ancien régime et qui avait fait, comme on dit, les cent-dix-neuf coups ; il s'appelait l'abbé de *Lécange*, chanoine de Coutances, et il expiait les frasques de sa jeunesse (*frasques !* ce mot est de lui !) par une tenue et des devoirs extérieurs qui étaient du génie, s'ils n'étaient pas de la conscience. Eh bien, on l'accusait d'avoir passé, lui et l'Évêque *Talaru* (un terrible évêque mort en émigration d'un cancer vénérien dans la bouche, et dont lui, *Lécange*, était le favori et le secrétaire), bien des *neuvaines* en toute autre chose que des macérations et des prières, avec des religieuses, à Lessay ou à Blanchelande. Or, si le fait est vrai, l'Évêque et le secrétaire n'amenaient pas ces religieuses dans leur voiture. — Bien évidemment,

ils les trouvaient là. Quelle était donc leur communauté ?...

Enfin, mon cher antiquaire, mon cher annotateur de *Ducange* (qui rime avec *Lécange!)*, quelle est l'étymologie du mot *Blanchelande ?* Un mot charmant, poétique, bien fait, avec la grâce de l'adjectif avant le substantif. Pourquol ce mot ? La Lande était-elle donc blanche ? et l'imagination en saurait-elle plus sur ce point que les collectionneurs de souvenirs ?...

Quand vous m'aurez répondu exactement à toutes ces questions, ma première nouvelle de mon OUEST sera finie. *Hear ! Hear !* Quel beau titre! *La Messe de l'abbé de la Croix-Jugan.* Rêvez la-dessus et surtout *n'en parlez pas.* Les confidences d'idées doivent être tenues aussi secrètes que les confidences de cœur.

Mon cher ami, je suis heureux, mais heureux à trente-six carats d'émotion, de vous voir accueillir comme vous l'avez fait mon idée d'être édité encore une fois par vous. Nous causerons de cela bien au long, et à plusieurs reprises. J'avais d'abord — je vous l'avais dit — pensé à ce ravissant format du *Brummell*, mais j'ai trop, j'aurai trop à vous donner pour cela. Pourquoi n'aborderions-nous pas l'in-8° ? L'in-8° avec le caractère du *Brummell ?* Il me semble que ce serait charmant. Le volume aurait pour titre général : *Ricochets de conversation*, et contiendrait six nouvelles, toutes dédiées et portant en tête leurs dédicaces. J'écris ces nouvelles en ce moment, car je suis l'homme de plusieurs *lièvres*, et mes cartons sont aussi pleins de choses commencées que ceux de Léonard de Vinci. J'ai ses défauts, à défaut de son génie. Plusieurs de ces nouvelles paraîtront peut-être dans la *Mode* (comme le *Dessous de cartes*), mais non toutes, car il y en aura de trop fortement alcoolisées pour les liseuses blanches et roses de la *Mode*.— A ce propos, je vous enverrai les choses supprimées dans le *Dessous de cartes* pour les rétablir ; vous savez... ce que j'appelle le *feu du scalpel.* A ce propos encore : vous

avez dû lire la fin aujourd'hui. Hein ? qu'en dites-vous ? Ai-je besoin de vous indiquer une odieuse faute de pagination à la page 113 et 114 ? Retournez-la et vous êtes dans la logique du récit. Ah ! comme votre édition me consolera de toutes ces bêtises dont il faut souffrir ! comme si l'on n'avait pas bien assez de celles qu'on a écrites et dont il faut répondre devant les hommes et devant Dieu.

Maintenant, encore un mot là-dessus. Frais et profits, nous partagerons tout. Vous ferez imprimer là-bas, et moi je ferai vendre ici, par Cadot ou Lévy. Pour que tout fût au mieux, il faudrait que le volume fût prêt au commencement de l'année 1851. Je pense que si nous ne sommes pas dans la chaudière aux Révolutions, ce sera un bon moment. Le monde élégant rentre à Paris. Tous les personnages de ces nouvelles seront assez *reconnaissables* pour qu'on les nomme, ce qui aiguisera les amours-propres et les curiosités. *Vellini*, qui, s'il ne survient pas d'encombre, aura paru, sera comme l'hélice de notre bâtiment et le fera cingler. Quand vous voudrez de la copie, vous me le direz et je vous en adresserai. Pour vous donner une idée du piquant des dédicaces, voici celle du *Dessous de cartes de la partie de Whist* : *A Madame la Comtesse d'A... Ah ! je vous connais, beau masque !* Et voilà tout. Comme à l'Opéra. N'est-ce pas inattendu ?

Maintenant, assez d'égoïsme comme cela. Parlons de vous. Oui, mon ami, avant de mettre la phrase *inscriptive*, on met le nom de la dame tout au long : *A Madame, etc.* Je suis bien aise de vous voir content de ma petite pacotille. Je me doutais bien que les *Grâces* n'étaient pas de la plus scrupuleuse exactitude. Femme qui lit Kant et qui y croit (ce qui est bien pis) doit être raide comme un busc mal trempé. Mais avec les femmes pourquoi des scrupules ? On leur dit ce qu'on veut, et c'est si *femme* d'avoir de la grâce qu'on peut parler de la grâce de toutes à toutes. *Elles doivent en avoir.* C'est donc une galanterie obligée. D'ailleurs elles ne réclameront pas,

et si un homme souriait d'un mot mal employé, n'a-t-on pas toujours une sublime réponse : « Elle n'a de grâce pour personne, c'est vrai, mais elle en a pour moi ». Ce qui fait du coup deux impertinences et une fatuité.

Mon très cher Trebutien, cette femme vous a donc bien frappé que vous tenez si fort à arracher son esprit aux erreurs qui la grignottent ? Eh bien, j'en suis aise. J'aime à vous voir un intérêt vivant,animé, personnel. Voilà une question entre vous et cette femme, — distinguée, après tout, car vous êtes bon juge de la distinction d'une femme, vous êtes si amoureux des choses belles et vous avez des instincts si délicats et si sûrs ! — sera-t-elle à la vérité, au bon Ange, à vous, ou restera-t-elle collée au socialisme, au philosophisme, à la *perdition de toute grâce, madame,* comme une huître (sans perle dedans) à son rocher ?... *It is the question,* et c'est bien plus que le *To be or not to be.* C'est être d'une certaine façon très fausse, très désagréable, très pédante, ou être... charmante et vraie et simple, une femme en tout ! Faites-le-lui — sans le lui dire — bien comprendre. Songez que le coup de foudre qui renversa Paul sur le chemin de Damas est pour les femmes dans leur vanité ou dans leur cœur, jolie petite boîte dont le fond est de la vanité encore. Paul était un homme de grand génie, de grand caractère, capable de tout... Ah ! que je comprends bien ce qui l'a renversé et conquis à Dieu ! Mais *Pauline, Paula* ou *Paulette...* cela se ramène au rivage avec un filet tissé de séductions ou un harpon de flatteries qu'on enfonce jusqu'au manche dans les joints de la vanité. Et *enlevez,* comme disent les conducteurs de diligence, *enlevez !*

Pardon de cette légèreté, cher ami. Vous n'en serez pas blessé, n'est-ce pas ? J'ai un peu les opinions de l'Orient sur les femmes. Excepté la Vierge Marie, la Mère de Notre Dieu, et deux ou trois saintes qui sont bien et dûment en Paradis, je vois dans les femmes des instruments de volupté ou de

souffrance et des enfants gracieux, quand ils le sont, et gâtés ; ils le sont toujours. Si cet automne je puis aller à Caen, je verrai votre *Kantienne* et nous en causerons mieux qu'à distance. Poncet, lui, doit toujours partir. Ma foi ! je me ferais volontiers *commis en vins* pour aller vous voir. De toutes les choses actuelles de ma vie, c'est la seconde que je désire le plus.

Adieu, mon ami, je vous embrasse. Vos lettres sont mes fêtes, et celles que je vous écris mes dimanches. Je suis heureux de vous avoir intéressé dans ma dernière. Ah ! j'ai de singulières histoires à raconter dans ma vie, et comme Casanova, le prince de Ligne pourrait m'appeler *Aventuros*. C'est vous qui serez mon Thomas Moore si je deviens quelque chose ; mais vous, vous ne me mutilerez pas.

A vous,

Jules B. d'Aurevilly

Lundi soir, 17 j. 1850.

Mon cher Trebutien,

Je rentre tard et ne trouve sur ma table que du papier à billet. Est-ce une raison pour ne pas vous écrire quand j'en ai envie, — pour me priver du plus grand bonheur de ma vie ? Je me trompe. Le plus grand serait de causer avec vous. Vous écrire n'est que mon second bonheur. Une lettre, c'est le portrait de la pensée : le vrai visage vaut mieux que le portrait.

Je vous ai envoyé des idées faites en courant sur le but des Arts envisagé avec des yeux catholiques, d'abord parce que je craignais de différer avec vous et que je respecte trop votre pensée pour ne pas m'efforcer d'en rapprocher la mienne, ensuite parce que je ne voulais pas, si vous êtes un jour l'éditeur de mes *Ricochets de conversation*, qu'il y eût rien dans ces *Ricochets* qui pût froisser les susceptibilités de votre conscience. Je suis heureux de l'approbation que vous donnez à des idées qui ont, je crois, la profondeur du sens catholique, et me voilà tranquille sur l'avenir d'une édition que je caresse dans mon imagination et qui ne doit vous coûter aucun souci, aucun trouble. Pour vous éviter une simple inquiétude, je jetterais au feu tous les livres que j'aurais griffonnés ou que je griffonnerais un jour.

Quant à Shakespeare, j'en demande bien pardon à Macready, mais je ne le tiens pas plus pour catholique que pour protestant. (Je parle de croyance et non de communion où il fut né.) Shakespeare est un de ces êtres mystérieux, un de ces personnages masqués par la vie et qu'on ne con-

naît que par le feu de génie qu'ils ont jeté à travers cette vie obscure, comme les yeux jettent leur flamme par les trous d'un masque noir. Eh bien, en regardant dans ce génie, la seule chose qu'on voie bien en Shakespeare, je trouve une absence complète de croyance religieuse personnelle et vibrante, comme l'est la croyance religieuse à travers tous les sentiments et toutes les conceptions. De tous ses écrits, il résulte pour moi que Shakespeare pouvait adorer Saturne, Pan, le *fatum* antique, un Dieu peut-être comme le Dieu de Spinosa. Je ne saurais décider ce qui a passé dans cette colossale et étrange tête-là. Seulement j'incline à croire qu'il était fataliste, mais comme un grand esprit l'est, et non pas à la manière des brutes de la philosophie ou des Turcs. Voyez avec quelle majesté il a toujours parlé du Destin ! Nul n'en a parlé comme lui dans aucune littérature vivante ou morte. Gœthe est un comédien, attifé d'artifice, qui s'est *marbrifié* à force de se poser en marbre antique, — un buste drapé par Phidias, avec sa croix de conseiller en sautoir. Leopardi est un enragé d'être lui-même et qui aime la mort pour cesser enfin d'être lui. Mais Shakespeare n'a jamais *posé*, — ni désespéré. il est calme. Son sang ne s'est jamais troublé dans ses veines, pas plus que la lumière ne se trouble dans les hauteurs de l'Éther. Quand il parle du Destin, il en parle avec la voix du Destin lui-même. C'est d'une telle puissance, ce qu'il en dit, que cela semble sortir des dernières profondeurs de sa pensée et que par delà il n'y a rien. C'est donc son seul sentiment religieux, car le sentiment religieux est le fond et le tréfond de l'âme. Au delà de l'Infini que peut-il y avoir ?...

Merci toujours de vos préoccupations sur l'affaire *d'Aché*. M. Lance est resté muet comme le poisson au fond des eaux. Du reste, je ne suis pas très pressé. Dans mon ordre de composition, l'histoire de *Des Touches* passe avant celle du *Comte d'Aché*, et c'est pour cela que je veux écrire, ces jours-ci,

à M. le comte de Beaurepaire. Envoyez-moi son adresse. Je lui demanderai de procéder avec lui comme je procède avec vous, — par questions. C'est le plus sûr. Oui, envoyez-moi tout ce que vous pourrez par Poncet, qui va partir, mais qu'un ami, en visite chez lui, a retardé. Je n'ai reçu en fait de *Brummell* et de *Bague* que ce que je vous ai mandé, mais rien de ce dont vous me parlez sur *grand papier*. Vous, vous avez reçu le dernier numéro de la *Mode ?* Vous avez lu mes *Complices de Cadoudal*. J'ai sacrifié à cette platitude et à ce plâtrage d'une fusion, qui est le *dada* actuel des *dadais* légitimistes, une bonne page sur ce polisson de Thiers, *ce bleu pusillanime qui n'a pas la force d'être rouge*, comme je l'y appelais. Thiers est un des calomniateurs de Georges Cadoudal dans son roman impertinent sur le *Consulat* et l'*Empire* : un livre lâche s'il en fut. Je le sanglais d'importance. La *Mode* prend un petit air crâne qui lui va bien. Vous avez su l'effet scandaleux de mon *Sacerdoce de l'Épée*. Quinze journaux de province en ont retenti. La *Semaine*, le *National* l'ont attaqué en je ne sais combien de colonnes, ainsi que le *Siècle*. Il a été lu par l'avocat Billaud en pleine audience et a fait acquitter l'*Événement*. Çà été un bouclier à la Méduse pour les jurés. Enfin, cet article nous engage, à la *Mode*, dans une voie de décision et de netteté que nous n'abandonnerons pas, comme mon article sur Cadoudal peut vous le prouver.

Lisez-vous les *Lettres d'un Paysan ?* Cela est fait par un homme de talent qui veut garder l'anonyme. Comme il était absent, j'ai été prié de faire la lettre du dernier numéro sur Palmerston, et je l'ai faite en essayant d'imiter la manière du faiseur ordinaire. Voyez-y et dites-moi si cela vous paraît réussi. Je suis de ceux qu'on reconnaîtrait dans un *sac cousu*, me disait un jour une femme : « *Le diable de sac ferait des plis qui diraient que c'est vous.* » Depuis ce temps-là, j'ai eu la prétention de pouvoir porter le visage d'un

autre et d'en imiter la voix. Encore une fois, lisez. Ai-je réussi ? Ne me flattez pas.

Je crois pouvoir vous annoncer, mon cher Trebutien, le travail dont vous êtes curieux, mon article sur Chateaubriand, dans le numéro du 25. Il y paraîtra (c'est un numéro à supplément) avec un autre article de moi sur la province. Du moins, tel est le projet. Vous me direz si j'ai bien saisi cette physionomie de Chateaubriand, et si enfin je n'ai pas dosé souverainement cette gloire qu'on a prodiguée et qui disparaîtra dans les sables comme un liquide répandu. De mes *Prophètes du passé* qui ont été publiés, je crois celui-là le plus beau, le plus pensé, le plus discuté et le plus jugé. Mais vous savez qu'on se juge mal soi-même et j'ai besoin de l'opinion d'un ami comme vous pour *caler* mon opinion sur ce que j'écris.

J'espère aussi vous envoyer prochainement un article dans l'*Assemblée Nationale* sur le livre de Granier de Cassagnac (*Des causes de la Révolution*). Livre curieux, qui fera sillon dans la pensée contemporaine sur la Révolution Française et dans l'histoire littéraire ; livre qui touche à tout sans avoir l'air de toucher à rien, machiavélisme admirable qui frappe la démocratie au cœur en ne s'occupant que de la Royauté et des Privilégiés. C'est superbe de profondeur et de sang-froid et de haine, de domination de soi-même dans la passion, et inattendu et foudroyant de renseignements. J'ai fait autrefois le *Globe* avec Granier. Nous nous connaissons bien. Malgré un égoïsme affreux à ce qu'il semble et une corruption de surfaces à laquelle les niais sont toujours pris, Granier a dans l'esprit de grandes lignes qui ne fléchiront jamais. Et ceci a presque l'auguste attitude d'une conscience. C'est lui qui m'a supplié d'écrire pour l'*Assemblée* mon opinion sur son livre, et je le lui ai promis. Il prétend que cela fera rouler sur ses gonds la porte de ce journal devant moi. Je n'en sais rien ; nous verrons.

J'y ai des amis, mais le journal est mal conçu, — un tohu-bohu d'idées, une anarchie vivante qui crie contre l'anarchie. N'importe ! c'est une meurtrière par laquelle un tirailleur comme moi tire son coup de fusil. Jusqu'à ce que j'aie un journal à moi que je gouvernerais comme je l'entendrais, tout journal n'est qu'une meurtrière, — un entre-deux de créneaux par lequel j'envoie des projectiles à l'ennemi, et rien de plus.

Adieu, mon ami, passez-moi pour ce soir cette lettre en *hachures*. Où en êtes-vous avec vos bottines bleues ? Les avez-vous délacées et ôtées, comme Henriette de Bourbon les bottes de chasse de Lauzun ?

A vous en hâte, à vous,

J. B. D'A.

Dimanche, six heures. Paris, 21 juillet 1850.

Mon cher Trebutien,

J'ai écrit au comte de Beaurepaire une lettre dont il a dû vous parler, car je lui disais dans cette lettre que je vous écrivais sous deux jours. Mais j'ai été si occupé cette semaine que je n'ai eu, cher ami, que le temps de penser à vous.

Votre lettre me félicite du nouveau retentissement de mon *Sacerdoce de l'Épée*. Il a été tel que j'aie pu le désirer. La tribune et l'Assemblée nationale, quelles bonnes réclames, pour parler en style de journaliste ! Puis les journaux, puis les amis et les ennemis qui n'écrivent pas, mais qui parlent. Enfin, mon cher, ç'a été le premier coup de timballe que la renommée ait bien appliqué sur mon nom. Nous espérons bien qu'il sera suivi de plusieurs autres. Moi et mes amis, nous allons profiter de la chance qui nous vient (enfin !). Tous disent — et c'est aussi mon opinion — que voilà la trouée par laquelle je dois sortir de l'obscurité et entrer dans le plein jour d'une publicité définitive.

Vous avez dû lire la *Mode* d'hier, ce matin. Vous y avez vu ma réponse à ce polisson de Favre. Dites-moi si vous en avez été content. C'est là, si je ne me trompe, de la grande polémique, sans petite injure, mais relevée d'un assez majestueux mépris. Quand je l'ai lue à mes amis de la *Mode*, ce n'a été qu'un cri et il était vrai ! J'avais écrit avec la pensée de *Junius* et je m'étais promis de répondre comme, lui, il aurait répondu à ma place. Ai-je réussi ? Si vous pouvez faire répéter quelques passages de cet article dans les journaux de Caen, vous m'obligerez. Il a dû être répété dans

ceux de Paris aujourd'hui même. Mais je n'ai pu m'en assurer encore, attendu que je suis étendu sur une chaise longue, m'étant fait opérer et cautériser sur le vif un pied fort malade depuis plusieurs jours. Sans cette circonstance, au lieu d'être là à vous écrire je serais à dîner en vingtième chez la comtesse O'ggerty (bon diable de vieux nom irlandais ! par parenthèse). C'est mon caravansérail des dimanches depuis que madame de Maistre est aux Coques.

Mon cher ami, je ne me suis pas contenté, vous vous en doutez bien, de cette polémique par écrit. J'ai envoyé un cartel à Favre. Rovigo (le Cyrano de Bergerac de notre âge) et Nivard sont allés demander, de ma part, raison à ce monsieur, qui, poltron comme la lune, a décliné toute espèce de raison et même d'explication et a demandé au ministre de me faire arrêter comme *provocateur*. Le ministre, qui a pris un abonnement à la *Mode*, a envoyé promener Favre, qui est allé, craignant la bastonnade, se mettre sous la protection de Carlier. De tous les montagnards, Dieu m'a donné le plus lâche. Du reste, tous les autres ne sont pas si résolus qu'on les croit. Rovigo leur a proposé un combat de trente contre trente, et ils ont refusé. Renouveler le combat des Trente, qu'en dites-vous, Trebutien ? Cela aurait été beau !

J'ai reçu vos *Brummell* et la *Bague*, recommandés à Du Méril, mais l'autre paquet, point. J'ai aussi reçu vos deux lettres. Il y en a une dans laquelle vous aviez bien raison de critiquer la *Mode*, et je l'ai montrée à Rovigo comme la très imposante opinion du plus admirable de mes amis. Je l'ai montrée le jour d'une colère pour le bien du service, — le jour où un stupide article de Des Essarts sur Paris donnait un démenti à l'article sur la province que vous aviez distingué. Je parlai sur le besoin de l'unité dans les vues, sur la nécessité de nous montrer conséquents, et puis je tirai votre lettre de ma poche. Rovigo, qui est

le meilleur des hommes, me dit que j'avais raison et me promit de me faire lire désormais tous les articles politiques. Voilà, mon cher ami, comme je réponds à vos bonnes lettres. J'en fais mes guides et mes conseillères, et je vous supplie, vous, ma conscience, de me dire toujours la vérité.

Dans ces deux lettres auxquelles je réponds, Trebutien, vous me faites deux demandes, et puisque vous les faites, c'est comme si j'avais déjà fait, moi, ce que vous me demandez.

Je vous sais bon gré de votre insistance à revenir sur l'affaire *d'Aché*. La lettre que j'ai adressée à M. de Beaurepaire est un programme de questions sur *Des Touches*. Puisque vous me dites avoir quelqu'un qui fera sortir une voix de ce sépulcre anticipé, M. Lance, voici les premières questions qui me viennent, sans préjudice de celles qui peuvent suivre.

Quel était ce D'Aché ? Son caractère, son tempérament, son *physique* (son physique surtout ; le physique est une clef pour moi !), son âge, *les affaires ou il s'était distingué*. L'année où il prit les armes ; l'année et le MOIS dans lesquels il tomba sous le fusil des Poison.

Y a-t-il des biographies sur cet homme ? Dans son détestable roman, Bonnelier en fait un personnage un peu niais pour un chef de parti ! le tout pour le rendre plus héroïque. (Une idée bête !). Par exemple, ce M. d'Aché a des scrupules. Il trouve mauvais que Chevalier arrête les diligences, comme si l'argent de l'État et même des particuliers n'appartenait pas à qui fait la guerre pour le Roi ! Comme si, quand on veut la fin, on ne devait pas vouloir les moyens ! Les vrais hommes d'action sont jetés dans un autre moule. Envoyez-moi le moule de ce D'Aché.

Joignez-y celui de Chevalier. Toutes les questions que je vous fais sur D'Aché, je les répète sur Chevalier. Celui-là m'a l'air d'un homme avec du métal sous la peau.

Bonnelier lie dans son livre la destinée de M. d'Aché, de Chevalier et de madame Acquet. En réalité, en fut-il ainsi ? D'*Aché* fut-il amoureux de Caroline Acquet ? Y eut-il rivalité entre Caroline Acquet et madame de Vaubadon ? Ce Bonnelier le prétend, — et le drôle paraît renseigné.

Si madame Acquet est mêlée — en quoi que ce soit — à la vie de M. d'Aché, il me faut un daguerréotype de son genre de beauté et de son genre de caractère.

Même chose pour la Vaubadon. Je voudrais une exactitude pointilleuse ! Qu'on me dît, — par exemple, — elle avait une tache et un petit bouquet de poils sur la lèvre supérieure, si elle l'avait.

Même chose pour mademoiselle de Montfiquet. Quel genre de relations (bien préciser) eut la Montfiquet avec D'Aché ? Ce qu'elle devint après la catastrophe ?

D'Aché avait-il fait partie des Douze qui enlevèrent Des Touches, ou Des Touches fut-il enlevé après la mort de D'Aché ? — Bien préciser l'année de l'enlèvement de Des Touches et l'année de la mort de M. d'Aché. — Ceci est important.

Quelle relation avait D'Aché avec le marquis de Frotté? cet assassiné de la façon de Bonaparte, qui n'a été qu'un vrai corse dans toute cette guerre des Chouans, — un italien de la plus traîtresse espèce, un Sforzza ou un Eccelino ! La haine de Bonaparte n'eût pas été infusée en moi avec le sang de ma mère, que l'histoire des Chouans me l'aurait coulée dans le cœur.

Après la mort de M. d'Aché, quel fut l'homme qui le remplaça, ou laissa-t-il un vide qu'on ne remplit plus ?

Combien, pendant son existence de Chouan, alla-t-il de fois en Angleterre ? Comment y allait-il ? Bonnelier le représente comme un navigateur intrépide, montant

une embarcation, lui second, avec un homme dévoué, aussi loup de mer que les plus loups. Est-ce vrai ?

Avait-il été officier de marine ?

Sa passion pour la Vaubadon, était-ce vraiment une passion ou une passade ? Je sais bien que ceci est difficile à savoir, car les nuances dans les sentiments ne se notent pas dans un rapport de police ; mais enfin quelque contemporain pourrait l'avoir su.

Quant aux faits du meurtre, du guet-apens, M. Lance peut donner là-dessus tous les détails d'une chronique judiciaire, ainsi que sur les rapports de Fouché avec la Vaubadon. Sur ce point il peut nous renseigner complètement.

Si — comme vous le croyez, vous, — la Vaubadon n'a aucun repli, aucune complication dans l'âme, si c'est un Judas Iscariote en jupes, avec la convoitise de ses trente deniers, — tant pis pour mon histoire, mais je le dirai !

Voilà déjà quelques questions, mon cher Trebutien, et mon papier est tout rempli. Bornons-nous là pour aujourd'hui. Écrivez toutes ces questions avec des numéros et donnez-les à cette personne qui doit dire *Epheta* au vieux Lance. Vous avez raison, il faut se hâter.

Adieu, maintenant, mon cher ami. Je ne vous remercie de rien et je vous aime pour le tout. Parlez de moi à M. Charma et à M. Le Flaguais, et faites-leur lire l'article sur Jules Favre. Mille amitiés. Je suis dans les angoisses d'un déménagement. Je vais demeurer rue des Beaux-Arts, 4 *bis*. Mais vous pouvez me répondre à mon adresse ordinaire.

Tout à vous pour l'éternité,

Jules B. D'AUREVILLY

La *Princesse* est à moitié faite. Un de ces jours elle prendra son vol vers vous.

19 au soir, Paris. (Septembre 1850.)

CHER TREBUTIEN,

J'attendais le paquet que vous m'annoncez par votre lettre de la poste pour vous répondre. Le paquet n'est pas encore arrivé et je ne tiens plus à vous écrire. L'impatience me prend à la fin ! il arrivera quand il pourra, ce paquet flâneur et retardataire, mais moi je ne me coucherai pas ce soir sans vous avoir griffonné un peu d'amitié.

Et je vous écris d'autant plus que vous allez voir dans les journaux de demain que mon ami Rovigo a donné sa démission de rédacteur en chef de la *Mode* et que vous pourriez croire que, moi aussi, j'ai donné la mienne de rédacteur et que je suis la destinée de mon ami. Il n'en est rien pourtant. Des questions toutes personnelles se sont dressées, à propos du cautionnement que le duc devait faire et qu'il n'a pas fait, entre lui et le directeur Nivard, et ces questions ont poussé — bien malencontreusement selon moi — Rovigo, qui manque de sang-froid et d'habileté, à donner obstinément une démission qu'il regrettera avant quinze jours d'avoir donnée. Je ne puis dans une lettre entrer dans les détails. Poncet vous les contera, quand il vous verra. Qu'il vous suffise de savoir que le duc a du tempérament des femmes déréglées, et qu'il s'est conduit comme un véritable enfant gâté. Poncet et moi, nous avons été ses négociateurs. Nous avons obtenu tout ce qu'il a demandé. Nous avons décidé Nivard, qui n'avait aucun tort, à accepter le duc, qui en avait un (le manque d'exactitude dans l'apport du cautionnement), sur le pied où le duc voulait être accepté, et ces choses accom-

plies, mon enfant gâté, sans raison, ou, pour mieux dire, *contrairement à toute raison*, a voulu s'en aller bouder dans son coin *contre son ventre*. Ah ! ç'a été une grande pitié ! Très consistant devant une épée, Rovigo ne l'est point devant les autres difficultés de la vie. Il est le digne fils de ce Savary, qui était fort brave, mais qui perdit la tête dans la conspiration de Malet et se laissa arrêter avec toutes les forces de la police dans la main.

La retraite de Rovigo est d'autant plus bête que le Roi a exprimé sur nous des choses flatteuses ; — que, comme vous l'avez vu par le dernier numéro, nous avons pris le mot d'ordre de Wiesbaden même pour modifier la politique de notre journal dans le sens des volontés du Roi. C'est vous dire qu'ON comptait sur nous.

Je ne suis pas, pour ma part, très partisan de cette politique qui jette un manteau de clémence sur les personnes au lieu de leur camper d'éternels soufflets ! Je ne crois pas qu'avec les D'Orléans il y ait autre chose que des comédies et peut-être des assassinats, plus tard, à attendre, mais le Roi le veut ; il veut se perdre, et j'ai dit : *Vive le roi quand même !* Le vieux cri des *Ultras* que poussait mon père, du temps de Decazes, sur mon berceau ! Mon article sur le comte de Chambord me vaut tous les compliments et félicitations possibles. Je ne l'ai pas écrit avec mon cœur, mais avec mon esprit. Il a cela d'habile et d'imposant qu'il ne va pas par quatre chemins et qu'il consacre le grand fait de l'obéissance. Obéir, dit la Bible, vaut mieux que se sacrifier. J'ai sacrifié autant qu'obéi et mon abnégation a été complète. Dites-moi quelle aura été votre impression.

Et aussi celle d'un article paru sur la Vendée, écrit avec la rapidité de tous les éclairs de l'enthousiasme et que vous trouverez dans le numéro de samedy, avec un petit mot assez vibrant sur mon admirable fouetteur de petites drôles ses démocrates, le général Hagnau, insulté par ces ivrognes de

houblon et d'hypocrisie, les brasseurs, et les meetings Anglais ! ! ?

Je vous remercie de votre commencement de détails sur *Des Touches*. Tout ce que vous me dites s'ajuste assez bien avec ce que je sais d'ailleurs. Seulement (vérifier) *Valesnerie*, n'est-ce pas plutôt *La Varengerie ?* Et pourriez-vous savoir exactement où les Douze ont tenu leur dernier conseil avant l'enlèvement ? J'ai entendu dire dans mon enfance que c'était chez les dames,de Touffreville, qui m'ont,vieilles comme des carpes, donné des pralines quand j'étais petit, à Valognes. Y aurait-il une paroisse de *Touffreville*, près de Coutances ? Touffreville étant ailleurs, quelle paroisse ces dames habitaient-elles, si c'est de chez elles que sont partis les conjurés?

Je suis pressé, — archi-pressé, — cher Trebutien. Donnez de l'éperon à M. de Beaurepaire. J'ai promis à la *Mode*. Je n'y puis donner que de la passion politique.Y donner d'autres passions, — comme dans le *Dessous de cartes de la partie de Whist*, — c'est faire crier les douairières de toute la force de leurs voix de tête contre moi, le corrupteur de mesdemoiselles leurs filles, avec mes satanés écrits. Si je tarde, d'autres *Nouvelles* prendraient la place de la mienne. Or, il faut le temps de l'écrire. Et puis, je suis à ce moment de la rêveuse incubation où l'idée frappe aux parois du crâne pour en sortir.

Vous me parlez de mon *Chateaubriand*. Le départ de Rovigo empêchera qu'il ne paraisse. Nivard, le timoré, le trouverait certainement trop dur. Vous me parlez aussi d'une publication. Mon volume de *Ricochets* vous a effrayé par sa longueur et les frais qu'il demanderait. Mais vous chargeriez-vous (vous, c'est nous en double, bien entendu), d'un joli volume comme vous savez les faire, et qui serait mes *Prophètes du Passé ?* Je vous enverrais quelques retouches à introduire sur la pensée philosophique contemporaine et une dédicace à madame A. de Maistre ou à madame de

Laval-Montmorency, la fille du *grand de Maistre.* (Je ne sais pas encore à laquelle des deux.) Le volume ne serait pas trop fort, et vous le soigneriez peut-être avec plus d'amour qu'un recueil de nouvelles braisées de passion parisienne. Pour la longueur, je n'ai dans mes papiers que les *Prophètes du Passé* ou le *Traité de la Princesse* qui puissent vous convenir. Or, le *Traité de la Princesse* n'est pas fini, et comme je ne l'écris pas dans ma manière ordinaire, — étoffée et luxuriante, — mais avec une concentration plus grande que mon *Brummell,* il n'est pas près d'être terminé. Quand j'ai pensé à droite ou à gauche et tracé de verve quelques pages, je reprends mon rubis et je creuse une entaille, comme Benvenuto Cellini gravait les siens. Ce sera un livre tout en *mots. Les Prophètes du Passé,* au contraire, complétés, achevés, pourraient être mis sous presse d'ici quinze jours, et d'ailleurs nous les vendrions beaucoup mieux. Je répondrais bien de la vente. J'ai ici des libraires catholiques dévoués. Il faudrait tirer à cinq cents exemplaires pour qu'il y eût vraiment un profit pour nous.

Voilà des *idées en puissance.* Examinez-les et décidez-vous ! Adieu et à bientôt. Je ne vous parle pas aujourd'hui d'un grand projet qui me préoccupe. J'en aurais trop long à vous écrire et voilà du monde qui m'arrive. Bonsoir. Vous avez reçu le livre de Lacombe. C'est un ami. Faites-le, si vous pouvez, tambouriner.

Éternellement à vous,

Jules B. d'Aurevilly

Lundi soir, 23 septembre 1850.

Vous avez dû recevoir une longue lettre de moi hier ou samedi, mais il me plaît de vous écrire ce soir. J'ai dîné chez Poncet, qui *décidément* part pour Caen vendredi prochain. On me remet le paquet attendu depuis quelques jours. Je déploie l'enveloppe. Je trouve l'exemplaire rose, qui est charmant de tendre couleur et d'élégance. Je trouve vos lettres, je les lis, et je me mets à y répondre. C'est si vite fait que ce n'est pas une réponse, mais une repartie.

Vos critiques sont tout ce que je pense, mais ! mais ! mais ! Trente-six mais ! Je ne suis pas rédacteur en chef. Si je l'étais, je ferais tout moi-même plutôt que de recevoir des articles comme ceux que vous critiquez. Rovigo, qui l'était — et qui ne l'est plus ; vous le savez maintenant, — n'a point la tenue, la rigueur de main, la préoccupation d'unité qu'il faut à un rédacteur en chef. Les camarades le rongent et la vie de plaisir l'énerve. Pour tout ce qui n'est pas un duel, c'est un roseau peint en fer. Nivard est un bourgeois, — et ce cruel mot le peint mieux qu'une phrase ! Les légitimistes, et en particulier les abonnés de la *Mode*, sont des crétins qui n'ont que des manières, — quand ils les ont toutefois. Étonnez-vous donc qu'il y ait des pondeurs de riens et de sottises dans ce misérable journal ! Ah ! vous ne m'en direz pas plus que j'en pense ! N'importe, j'y reste. En publicité, rien n'est perdu. Un jour on se retrouve. J'y reste, malgré le mal de cœur. Mon cher ami, la vie est dure aux hommes fiers et aux intelligences qui ont besoin de perfection et d'harmonie. Mais il faut savoir se rapetisser quelquefois, pour reprendre plus tard sa hauteur et la faire mesurer aux

imbécilles, qui l'auraient niée si vous ne leur aviez pas fait toucher votre cîme en vous courbant.

Trebutien, vous ne me connaissez pas. Il me faudrait un journal à moi dont je serais le maître absolu. Plus tard, vous me verrez dans mes livres. Et encore je n'écris que parce que je ne puis agir ! Portrait dépaysé, je cherche mon cadre. La société est faite de sorte que peut-être ne le trouverai-je jamais. — Si je ne l'ai pas d'ici quelques années, vous me verrez réaliser un dessein que je porte dans ma tête *bouclée* et *dandyque* depuis longtemps. Si je ne puis gouverner un État, au moins je gouvernerai un Ordre. Je me roulerai dans un froc de capucin pour y coudre des boutons rouges de cardinal. *Quand vous n'aimerez pas tant la conversation des femmes,* — me disait quelqu'un l'autre jour, — *quel fier théologien vous ferez !* Je le serai peut-être plus tôt qu'on ne croit. Trois romans à vomir, — dont un de fait : *Vellini,* — une comédie politique : *Alberoni,* à mettre au théâtre, — encore trois à quatre grandes intrigues de femmes, mais intrigues mêlées et qui valent la peine de jouter, — puis un petit bout de guerre civile, si Henri V n'est pas un *coglione* de prétendant, — et je me jette dans l'Église ! et vous verrez un saint de ma façon, un véritable empereur du dogme, de la prédication et de la politique Romaine, comme on n'en rencontre pas dans le calendrier tous les jours.

Vous direz que je ne commence pas par l'humilité. Mon ami, je ris, mais je suis sérieux sous le rire. Faites la part de la plaisanterie, mais faites aussi la part de ce qu'il y a de grave au fond de cette fusée de gaîté !

Je suis content que l'article sur Granier vous paraisse bon. Vous verrez le second. Il vous plaira encore davantage.

Merci de vos renseignements. Je viens de finir et de recopier toute une partie du premier volume de l'*Ouest.* Je crois que c'est bien parce qu'il me plaît. Vous verrez quelles *eaux-fortes* je fais avec notre pays. Dès que ma mère m'aura

envoyé une lettre que je lui ai demandée et que M. de Beaurepaire se sera exécuté, je commence mon *Des Touches*. Lui, pas plus que les autres personnages historiques de la *Chouannerie*, ne sera en premier plan et je vous le rappelle. Plus tard, une histoire *pied à pied*, une histoire militaire peut être écrite sur la Chouannerie, mais dans ces chroniques de la CANONGATE *Chouannes*, je ne peins l'histoire que dans les fonds, par aperçus, par vigoureuses échappées ; l'Imagination et ses rêves seront sur le devant. N'oubliez pas cela ! car autrement vous seriez surpris et trompé.

Je vous enverrai au premier jour ce que vous me demandez. Je suis fort occupé à l'instant. Je fais une brochure de chancellerie qui sera dédiée à l'Empereur de Russie et sur laquelle mon *ambition compte beaucoup*. De plus, nous allons publier à *quatre* un pamphlet mensuel dans le genre des *Guêpes*, mais avec moins de commérages et exclusivement politique. Nous avons dimanche déjeuné pour cela avec Lévy. Quand l'affaire sera tout à fait bâclée, vous serez le premier au courant. Jusque-là *motus !* Cela s'appellerait les *Vitres cassées*. Bon diable de titre ! N'est-il pas vrai ?

Adieu. Ecrivez-moi longuement et promptement : Ces deux adverbes joints font admirablement !

Si vous voyez de la meilleure rédaction venir à la *Mode*, dites-vous *in petto* que mon influence y grandit. Mais c'est une boutique difficile à mener. Pour mener les gens, il faut qu'il y ait une bouche où fourrer le mors, et des flancs sensibles pour vibrer à la pression des genoux ! Nivard est le contraire de ce qu'il faudrait. Il échappe par sa faiblesse même. On a difficilement prise sur ce qui ne résiste pas. Les actionnaires de la *Mode* (cabinet de bric à brac et d'antiques) le font passer par leurs influences contradictoires et lui imposent la collaboration des niais, leurs amis. Voilà tout le mal. Ce mal-là est-il impossible à détourner ? Voilà la question aussi. J'essaierai, mais je ne réponds de rien. Il faut même

ne pas se hâter, car on a l'*ombrageux* de sa médiocrité, et je passe (cela tient sans doute à ma damnée figure) pour dominateur.

Mille choses à M. Le Flaguais et à M. Charma. Ne m'oubliez jamais auprès de votre mère, même quand je ne vous en parle pas. Quand je vous écris, je pense à elle, puisque je pense à vous.

En hâte et sans relire.

Votre

Jules B. d'Aurevilly

Le jour Toussaint 1850.
A la dernière heure de la journée.

MON MEILLEUR AMI,

Je vous écris à la hâte, en rentrant chez moi, et je voudrais tremper ma lettre dans des flots de reconnaissance. Merci de tout ce que vous voulez faire pour moi. Je suis à vos ordres pour les *Prophètes*, et pressé, comme vous, de mettre la hache dans le bois. Ainsi, marchons ! Je vous enverrai le *Chateaubriand*, dès que vous m'aurez dit quelle voie je dois prendre pour alléger la dureté du port. Dès que vous m'aurez répondu à cet égard, il partira. Il forme dix feuilles de grand papier, et doit avoir la longueur du premier article sur De Maistre. Dans ces trois articles (lisez : *Chapitres*, maintenant), vous pouvez toujours commencer. Pendant que vous imprimerez, je vous ferai le *Lamennais*, que je vous expédierai au sortir de la forge. Vous n'attendrez pas. Puis la dédicace, l'introduction et le post-face, en temps convenable. Je travaillerai plus vite que vous.

Tout ce que vous me dites de la publication est parfait. Je vous approuve comme je vous aime, — sans restriction. J'espère que nous vendrons aussi bien à Paris qu'à Caen. J'ai sous la main un ami précieux, — M. Louis Hervé, — qui est l'homme qu'il nous faut pour l'écoulement des exemplaires. Il tient, rue de Tournon, le cabinet de lecture *catholique* et fait la commission de librairie pour les prêtres de province. Il m'est dévoué et croit en moi. Il emboîtera le pas supérieurement quand nous aurons commencé de marcher.

Répondez-moi de suite et mandez-moi quel format

vous donnerez aux *Prophètes*. Le *Brummell* est divinement joli, mais peut-être n'est-il pas assez grave. Voyez cependant. Il faut inventer un format à nous. Vous êtes le plus grand Artiste-Éditeur qu'il y ait au monde, et les gens qui aiment les livres jusque dans leur forme extérieure, Janin, Beauvoir, Saint-Victor et dix autres, me parlent de vous comme du Dieu de l'édition de fantaisie. Quant à la *justification*, je n'en connais pas de plus ferme, de plus nette, de plus condensée sans empâtement que celle du *Brummell*. Avec des marges et de l'entre-deux suffisant aux lignes, elle ferait, j'imagine, un merveilleux effet.

Je vous dis mes pensées comme elles me viennent, mais ne vous asservissez jamais à elles. En tout, et particulièrement en *matière livresque*, je vous reconnais pour mon maître et mes pensées sont les très humbles cadettes des vôtres. Ne dites pas, mon cher Trebutien, que vous n'avez que les *germes de toutes choses*. C'est ce que disait Guérin aussi, qui vous avait deviné et à qui vous avez couvé des pensées d'art dans la tête, cette ruche d'or d'où toutes les abeilles de l'Attique allaient s'envoler quand il a fallu mourir ! Guérin ne se trouvait, comme vous, que le germe des choses. Il se voyait, comme vous, dans un miroir renversé. Vous êtes tous deux des victimes de l'Idéal parce que vous n'êtes jamais au niveau de votre conception. Vous encore davantage, je pense. Vous voyez si bien l'Idéal que vous ne vous donnez pas la peine de l'atteindre. Sybarite paressseux de génie, — et douloureux, car vous souffrez du pli de vos roses, — c'est votre richesse qui fait votre indigence. La Rêverie vous berce dans ses hamacs enchantés, tandis qu'il nous faut, à nous, toutes les réalisations de la pensée laborieuse.

Je reviens aux *Prophètes*. Nous corrigerons les épreuves comme celles du *Brummell*, n'est-ce pas, mon ami ? J'aime cette manière de travailler. Elle est fécondante. Une pensée,

une note, une modification quelconque me vient, et je vous l'envoie. Selon moi, la meilleure part du *Brummell*, ce sont les notes. Elles ressemblent à des onyx et à des camées gravés avec une assez grande subtilité de burin, et, toutes, elles ont été écrites à la marge de l'épreuve. Vous le rappelez-vous ?

Donc, encore une fois, nous commencerons quand vous voudrez. Je mettrai avec le petit paquet du *Chateaubriand* ce que vous me demandez pour M. Le Flaguais, car, ainsi que vous le dites, nous lui devons bien cela. Remerciez-le pour moi de sa bonne volonté de souscription, et que je voudrais lui rendre ses amabilités et ses obligeances ! J'espère lui prouver quelque jour que mon dévouement et ma reconnaissance sont très réels.

Merci aussi de vos paroles d'amitié et de vos larges sympathies pour les ennuis présents que je traverse. Oui, j'ai assez d'âme ; je me crois un homme, et la Fortune n'est qu'une guenon. Mais j'en ai senti de si cruelles depuis quelque temps, qu'à certains jours le chêne craque en moi. Rages de cœur, misères matérielles, ambitions trompées, c'est vraiment trop. Le monde, ce bal masqué qui ne croit qu'au masque, ne voit rien de ces choses, et je ne les dis guères qu'à vous. Est-ce une faiblesse ? non, c'est amitié. Voyez-vous, Trebutien ! sans le travail solitaire, sans cette lime de fer donnée aux dents du Dragon, je crois que je serais mort de mes propres pensées comme on meurt d'une lésion au cœur ou d'une congestion au cerveau.

Mais laissons cela et parlons de ***. Voilà donc l'écheveau de cette *liaison* embrouillée *redévidé* sur un bout de lettre aimable, comme sur l'étoile de léger ivoire autour de laquelle les femmes pelotonnent leur soie ou leur fil. Point ne m'en étonne. ELLE débrouille, rembrouille et barbouille, comme la femme de Favart s'habillait, babillait et se déshabillait. *Elle* a eu peur de perdre son témoin,

son public, l'homme sur les nerfs et le cœur duquel elle tapote comme sur son piano, et aussitôt elle est revenue douce, tendre, plaintive, câlinante, avouant ses torts. Après la blessure, ce qu'elles font de mieux, c'est de la charpie. Comme nous disions à la roulette, *le jeu ne va plus, faites le jeu* ! Elle a refait son jeu. Elle est beaucoup moins sphinx que *** ne pense. Les sphinx ne chaussent point leurs pattes de lion de bottines bleues. Ils n'épistolent point. Talleyrand n'écrivit jamais, et une femme sphinx vaut soixante Talleyrand, dans la diplomatie du cœur. Ce qu'elle est, c'est *words ! words ! words !* et surtout une coquette froide et ennuyée qui fera le Diable jusqu'à ce qu'elle se donne à lui. Tenez ceci pour certain ! Si elle n'est pas froide de tempérament, car je ne l'ai pas vue — *ce qui s'appelle vue* — de ces bons yeux du corps que rien ne remplace, c'est une femme au moins chez qui la tête et les idées fausses de la tête et les lâchetés de la tête dominent tout *pour le moment*. Si je la voyais, je dirais mieux que des à peu près. Je serais sûr d'elle. Du reste, telle qu'elle soit, je ne crois pas à l'amitié des femmes et *** n'a pas d'amour pour elle. Gardons l'amitié pour nos pairs, Trebutien ! La loi qui régit l'humanité est salique. Nous n'avons pas de pairesses. L'amitié d'une femme, c'est de l'amour *vierge* ou de l'amour *veuf*. C'est *avant* ou *après*. Si *** ne veut pas la rendre amoureuse, qu'il la laisse, ou s'il ne la laisse pas, qu'il joue avec elle comme avec un petit chat ou une petite fille... mais ne lui donne pas ce qu'elle ne peut rendre,— un sentiment vrai, profond, étreignant et calme comme le grand sentiment de l'Amitié. S'il veut la rendre amoureuse, qu'il la brise comme un escabeau : *Scabellum pedum tuorum*, car c'est avec des morceaux d'escabeau brisé qu'on fait le canapé sur lequel on se couche. Toute femme dont on veut être aimé et qui ne vous aime pas encore est une ennemie. Et le Seigneur a dit : « Asseyez-vous à ma droite jusqu'à

ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied ».

Vous avez raison pour la *Mode*. Nivard est une punaise qu'il faudrait écraser. Je lui montre ce violent mépris qu'on peut montrer sans inconvénient aux natures ingouvernables. Il ne sait pas l'orthographe et se fait faire ses articles par des pleutres faméliques qui les lui font comme vous voyez. On parle pour moi de l'*Assemblée Nationale*, mauvais journal aussi, mais il n'en est pas un seul de bon. Heureusement, avec la loi Tinguy, on ne répond que de ce qu'on signe. J'attends la publication de mon deuxième article sur Granier pour vous l'envoyer. Il est incomparablement plus fort que l'autre. Il y a enfin des idées à côté du livre, tandis que le premier en était surtout l'analyse. Granier me disait l'autre jour : « Quand on acceptera votre talent, « on le subira. Tout le temps qu'on ne l'acceptera pas, « il fera trop peur par son éclat pour qu'on l'aime et qu'on « vienne à lui ! » Et pourtant, il m'est impossible de me modifier !

Adieu, mon ami. Répondez et soyez long surtout, *non* .. répondre, mais en répondant. Mon *Ouest* va bien. Ah ! que ne puis-je vous en lire les pages, à mesure que je les écris. Quand j'aurai besoin de renseignements sur *D'Aché*, je vous le manderai. Engrangez toujours pour moi.

Votre éternellement à vous,

Jules Barbey d'Aurevilly

Le jour des Rois Paris. (1851.)

Peut-être, mon cher Trebutien, êtes-vous très mécontent de moi. J'ai l'air d'un paresseux, et je ne suis que le plus occupé des hommes. Je chevauche un tourbillon et je déchiquète le flanc haletant des nuées avec des éperons fous ! Voilà ma vie actuelle. *It is distressing.* Du sein de cette course au clocher perpétuelle (et ces diables de clochers reculent incessamment devant moi), j'ai pensé que les ouvriers de Caen ressemblaient beaucoup à ceux de Paris, qui ne font absolument rien depuis Noël (je n'ai pas depuis Noël reçu une épreuve) ; et je ne vous ai point écrit. Aujourd'hui je veux me mettre en mesure, et cette lettre partira demain.

Vous enverrez à Poncet un petit paquet de billets de souscription. Vous les lui adresserez chez son frère, à Bordeaux, le plus tôt possible. Il est encore aujourd'hui à Paris, mais il part demain et sera revenu le 20 de ce présent mois. Poncet est un propagandiste de premier ordre ; il va nous faire prospectus vivant à Bordeaux, et dans nos intérêts communs, à nous qu'il aime, sa valeur de propagandiste va doubler. Il aura l'acharnement d'un capucin quêtant pour son couvent, et il s'attachera comme une teigne aux gens à qui il parlera de nous. Écrivez-lui donc à l'adresse que voici : — A M. Poncet-Deville, chez M. A. Poncet-Deville J[ne], négociant et propriétaire, rue Palais-Galien, 147, à Bordeaux. Je crois que c'est Palais *Galien*. Le mot Galien est écrit avec l'ergot d'une poule ivre, dans la note que m'a laissée Poncet. Le misérable n'a jamais su écrire lisiblement ; ce qui, selon moi, est la preuve d'un esprit faux

par quelque côté. Dites-lui cela de ma part quand vous lui écrirez. Je suis furieux.

Cette lettre est du style à cloche-pied. Je saute d'idée en idée comme on saute de pierre en pierre dans une mare. Voici maintenant mon épigraphe (immédiatement sous le titre : 1re page) : — *Id verum quod prius, illud vero adulterum quod posterius* (*Tertullien*). — Cette épigraphe est bonne. D'abord elle dit nettement la chose, et de plus elle est insolente. Il faut écrire sur nos livres des devises d'épées, car tout livre n'est qu'un glaive, après tout, le glaive tordu et flamboyant de la pensée et jusqu'à la garde inextinguible !

Cette lettre-ci a encore subi un retard. Je devais aller chercher ma citation *Metternich* dans un cabinet de lecture, et à l'heure de sortir, retardé toujours par des visiteurs, plus fâcheux que ceux de Molière, je n'ai eu que le temps de m'habiller pour dîner *in fiocchi*. Hier, c'était chez Benjamin Antier, l'auteur de *Robert-Macaire* ; ce soir, chez la comtesse Dash, où, par parenthèse, j'ai été Roi au gâteau. J'ai, en fait de conversation, exécuté des symphonies à grand orchestre, et je suis rentré à deux et trois heures du matin. C'est à cette heure que je vous écris, mon cher Trebutien, vous regrettant dans ma chambre vide, et mangeant mon sang d'impatience en pensant à la lenteur de mes affaires et du temps qui me sépare de vous !

Vous avez lu, j'espère, mon article de l'*Univers* de samedi 4. Qu'en pensez-vous, ô mon conseil et mon juge ? C'est là du style mitré et en croix pectorale, ou je meure ! Pour un dandy, pour un éblouissant phalène d'après souper, ce n'est pas trop mal en gravité et en poitrine. Mais c'est que le dandy commence à être las de sa défroque, et plus tôt qu'on ne croit peut-être abaissera le capuchon du moine sur son orgueilleux front de Giaour. Vous *tous* qui m'aimez, je vous étonnerai bien peut-être.... Le mépris des hommes me pousse d'une force infinie au giron de notre mère l'Église,

hors de laquelle il n'y a de salut ni pour l'Éternité, ni pour le Temps. A l'heure qu'il est, mon cher Trebutien, dans cette vaste anarchie de toutes choses, les mieux damnés sont les plus ambitieux.

Vous m'écrirez, n'est-ce pas, prochainement ? Quand vous aurez besoin, pour votre publication, d'une chose avant une autre, vous me le direz. C'est à vous de poser les jalons de notre travail.

Envoyez à mon frère *l'Abbé : d'Aurevilly, à Saint-Sauveur-sur-Douve* (*Manche*), quelques billets de souscription. Il nous les placera. Il faudrait faire cela immédiatement, car il n'est à Saint-Sauveur que pour peu de jours. Des *Brummell* que vous me destinez et dont je vous remercie, prenez-en un et envoyez-le lui, avec les billets en question. Seulement, j'exige de votre amitié de corriger de *votre main* sur la page du livre les trois fautes suivantes : p. 67, *généreux*, (lisez) *généraux* ; 113, *en raison d'une*, (lisez) *malgré une* ; 30, *ses*, (lisez) *ces*.

Je n'ai plus de place que pour vous embrasser.

Votre

Jules B. d'Aurevilly

Dimanche, 27 ou 29. (1851.)

Que j'ai de choses à vous dire, mon cher Trebutien! D'abord j'ai reçu le commencement de l'épreuve de l'*introduction* et de la *dédicace*. Vous en trouverez les corrections ci-contre.

Madame de Maistre est retournée à ses Coques. Si elle ne vous a pas écrit directement et de son impériale main, c'est qu'elle a été souffrante, occupée de son départ et bien affligée de son départ. *Mortellement atteinte d'une flèche empennée*. Le vers n'y est plus, mais la flèche y est.

Quoiqu'il en soit, elle m'a prié de vous dire : 1° qu'elle s'abonnait à un exemplaire de *six francs* (sans préjudice des autres exemplaires dont elle pourra avoir besoin plus tard), et elle vous prie de le lui envoyer par la poste à son *Château des Coques, par la Charité* (*Nièvre*), dès que le livre aura paru. Vous recevrez votre mandat par le retour du courrier. 2° que vous adressiez, en toute sécurité, une douzaine d'exemplaires à deux francs cinquante à M. Laurent, libraire, à Nevers, place Saint-Sébastien. C'est un honnête homme, dit le baron, qui les placera bien et vous en redemandera d'autres, si la société aristocratique de Nevers, que bien je connais, prend goût à la chose. 3° que vous envoyiez à ce Laurent, pour remettre à M. de Maistre, une annonce toute faite que ledit M. de Maistre, mon ami, très gracieux pour moi, fera placer dans le *Journal de la Nièvre*. Vous n'avez pas à vous préoccuper du prix de cette annonce, le baron veut m'en faire la galanterie. La baronne de son côté est en de très bons termes d'hospitalité

réciproque avec son Évêque, et elle lui savonnera si bien sa calotte violette de l'éloge de mon livre, que ce drôle d'Évêque (cela s'appelle *Dufêtre*) sera obligé de l'acheter.

N'oubliez rien de ce *memorandum*, Trebutien. Gardez ma lettre pour mémoire et suivez-en les instructions fidèlement en temps et lieu.

Quand vous serez prêt, vous verrez quel coup de fouet je vais allonger aux épaules des indifférents ! Nous aurons pour abonnés tous les de Maistre du Piémont et d'Italie qui viennent habiter Paris, et madame de Montmorency sera la première à s'exécuter. Vous verrez.

Mandez-moi, mon cher ami, dans votre prochaine lettre, quand vous pensez que nous paraîtrons. Au moins à peu près. Je monterai mes flûtes et mes trompettes pour ce temps-là. Vellini, elle, va vous devancer. Cadot m'a fait dire ce matin qu'elle paraîtrait jeudi. Jeudi, cette fille de mes rêves entrera dans le monde des réalités !

Allez ! allez ! ô *vieille* fille,
Cueillir des bluets dans les blés !

Cueillera-t-elle un bluet en gloire ? Voilà la question. Mais qu'importe ! *Ch'importa ! andiamo.* Pourvu que je vous aie, vous, mon juge et mon ami, vous et seulement trois douzaines d'autres, je donnerais le reste pour rien, juste le prix que le reste vaut ! Ah ! Trebutien, Trebutien, vous plaira-t-elle ? Du reste, l'invention et le souvenir à part (pour moi, à part le dernier), l'ouvrage est diablement dans la langue. C'est du style, par Dieu ! je le sais bien. Ce n'est pas ma manière définitive, j'ai mieux en idée, mes *Chouans* le prouveront. Mais enfin, c'est déjà assez concentré. Une tonne de feuilles de roses pour faire une goutte d'essence, je n'entends plus le style autrement,

et vous ? Le lâché de ce temps-ci me cause d'inexprimables horreurs.

Autre chose et autre nouvelle. Je suis entré définitivement et *en pied* à l'*Assemblée Nationale*. C'est, comme vous savez, le journal de Guizot, redevenu blanc comme ses gants de Gand ; de Duchâtelet, le Walpole de la Restauration future ; de Pastoret, l'imbécille, avec la brébiette de son écusson ; de Noailles et *di tutti quanti*, fusionnés comme des fluides, et disant tous : *Vive Henri V*, gros comme le bras ! Vous savez, du reste, mon opinion sur les fusions. La question n'est plus, selon moi, dans les efforts de personne, et le parti des politiques — comme on disait au temps du Cardinal de Retz — doit être dévoré par la violence enragée des événements. Mettez-vous en travers, mes petits !... Malgré tout cela, j'ai accepté une position à ce journal pour plusieurs raisons : d'abord parce que je me suis vu, moi et mon intérêt, puisqu'un autre intérêt plus sacré n'était pas à l'enjeu ; ensuite parce qu'aucun autre journal, même l'*Univers*, n'a assez de largeur pour toute ma pensée et que je ne pourrai jamais la dire sans compression, sans diplomatie et sans grimaces, que dans un journal qui sera à moi ; parce qu'en troisième lieu on ne répond plus que de ce qu'on signe, et que je suis dans ce journal de fusion pour ma part de légitimisme et de *catholicisme* (ceci est bien entendu et spécifié); enfin parce que dans l'anarchie où nous sommes, quand la société a versé les hommes les uns à travers les autres comme les charbons d'un sac à charbon vidé par un fou, quand Veuillot (à propos, l'indigne cuistre — cuistre de talent, mais cuistre, — a été bien dégoûtant, il y a deux jours, sur Molière. J'imagine que de Maistre, le grand seigneur, aurait fait houspiller de coups de vergette de sa livrée le fond de culotte de ce porteur de goupillon qui gâte souvent, malgré son admirable talent, la pureté de notre eau bénite), quand Veuillot écrit à la *Revue des*

Deux Mondes et Cassagnac au *Constitutionnel*, il ne s'agit plus que de crier la vérité à tue-tête, n'importe dans quel journal ou dans quel carrefour !

Pour toutes ces raisons (en avez-vous assez ?) j'ai accepté de dire mon mot tous les lundis à l'*Assemblée Nationale*. J'y ai choisi les *Variétés politiques*.

Demain paraît mon premier article. On me l'a demandé sur le dernier livre de M. Guizot. Article délicat, gênant, difficile, dont je me suis tiré comme j'ai pu. Dites-m'en votre avis. Ils m'en ont ôté les notes les plus vibrantes, les plus cuivrées, les plus *d'Aurevilly*, non qu'ils ne pensent comme moi, disent-ils, mais parce qu'il ne faut pas trop effaroucher la Chaussée d'Antin de toute la France, quand on veut lui faire avaler la monarchie et les principes violés en juillet. Donc, on a coupé l'hostie en quatre, mais ce qui reste est toujours un Dieu. La Vérité réduite est encore la Vérité. Quant à l'ardeur, au flamboiement de l'expression, à la personnalité littéraire qui cause des convulsions aux bourgeois, ils ont un peu aussi diminué et taillé et éteint tout cela. Je me suis laissé opérer, cher Trebutien ; sur ce point, je deviens souple, pour un jour me relever inflexible. Le jour n'est pas loin où on ne touchera plus à mes ailes sous prétexte qu'elles sont trop longues, ou trop rudes, ou trop éclatantes, mais jusque-là je leur donnerai du Sixte-Quint puisqu'ils en veulent. *Qui nescit dissimulare, nescit regnare.* J'ai à leur service autant de comédies qu'il leur en faut pour les rendre heureux.

Pardon, je reviens aux *Prophètes* pour un dernier mot important. *Saint-Bonnet* a paru ce matin. Les *Prophètes* sont pompeusement sur la couverture; il faudra lui rendre sa politesse sur la nôtre. Hervé, que vous apprendrez bientôt à connaître, est venu chez moi me demander quand nous paraissions. Maison, le libraire successeur de mon ami Audin, a mis à la disposition d'Hervé toute sa maison de

commission en librairie à l'étranger. Les paquets vont partir pour Saint-Pétersbourg, et si nous avions été prêts, nous aurions pu partir avec le *Saint-Bonnet*, qui s'en va chercher des lecteurs où J. de Maistre composa ses *Soirées*. La *maison* Maison peut *nous* rendre les plus grands services, Trebutien. Prenez-en note, car il faut que le livre vous *rende*, pour parler ce joli argot économique qu'ils ont inventé pour la honte éternelle du bon sens, de la langue et du goût !

Passons maintenant aux corrections.

La dédicace est bien. Il y a seulement *siérait* pour *siéraient*. J'aime assez l'emploi des grandes lettres dans tout ce qui est relatif à la personne : Votre, Vous. C'est la forme du respect du XVIIe siècle. Maintenez cela.

Voici les corrections que j'ai vues à faire dans l'*introduction* : ....

Le *Saint-Bonnet* (j'y reviens) est une merveille. Je vous ai dit de l'annoncer sur notre couverture. Ajoutez-y : *De la Douleur*, par le même, in-12.

C'est tout pour aujourd'hui, cher Trebutien, marchons vite, mais marchons correctement.

J. B. D'A.

Mardy (6 mai) *4 heures, Paris.*

Mon ami,

Je n'y résiste pas. Ce soir je mets à votre adresse, franc de port, par la diligence, les trois volumes de Vellini.

Prenez et lisez. Buvez, dégustez, et puis écrivez-moi trois volumes de critique, si vous voulez.

J'ai des fanatiques, mais je ne crois pas au succès, à toutes trompes, d'un pareil livre. Idées et style, c'est trop concentré pour les détrempeurs d'à présent.

S'il y avait des pages de moins, des fautes de pagination dans vos volumes (ce que je ne crois pas), réclamez.

Je me saignerai pour envoyer un exemplaire, sur le *peu* que mon éditeur m'en donne, à notre ami M. le Flaguais, mais je ne sais trop le jour où je lui expédierai le sien.

Faites lire, jetez la clameur de l'amitié ! Je compte sur vous.

A vous. Ceci n'est qu'un *aviso*. Vous me devez une lettre pour mes six pages de samedi. A vous !

(En hâte).

J. B. d'A.

Lundi soir, 26 mai 1851.

MON CHER AMI,

Aujourd'hui, — lundi, — je m'attendais presque à une lettre de vous. Je suis impatient de connaître votre impression sur *Vellini*. N'êtes-vous pas toute ma gloire, ma gloire vivante et sensible ? Vous n'avez pas écrit. Donc vous buvez *lindamente* ce philtre. Si je vous écris, ce n'est point pour vous presser. Non ! je suis un vuluptueux de lecture. Les uns sablent, les autres dégustent, d'autres sablent et dégustent après avoir sablé. Faites comme il vous plaît davantage ! Mais je vous écris pour certaines choses de *ménage*, — de notre ménage d'amitié, de travaux et de renommée ! Je vous écris pour ne pas les oublier.

Mon cher Trebutien, malgré la foire de Caen, stimulez, je vous en prie, le zèle endormi de messieurs les ouvriers, ces Rois en goguette. Les *Prophètes* doivent paraître le plus tôt possible, même dans l'intérêt de *Vellini*. *Vellini* obtient, hors la presse, et par la lecture seule, un succès dont je suis étonné, vu ma destinée d'impopularité en toutes choses. Mais la presse n'ayant pas donné, attendu l'absence de Janin, qui n'est plus qu'un cockney de Londres jusqu'à la fin du mois et qui m'avait promis de porter le premier coup, je me suis retourné pour ce premier coup vers le timbalier Pelletan, lequel s'est engagé à un article sur *Vellini* et sur les *Prophètes* en même temps. Je crois vous avoir dit cela. Pelletan est un affreux huguenot qui va se mettre dans une colère écarlate contre les *Prophètes*, mais il parle à des multitudes; et que mon nom arrive à travers tous les porte-voix de la malédiction, mais qu'il arrive, voilà ce

qu'il faut ! Il est (le Pelletan) tellement polémiste (c'est le caractère distinctif de tous ces parpaillots), que, sans les *Prophètes*, il ne ferait pas d'article sur *Vellini*. Or, je n'ai à la *Presse* que lui qui comprendra cette invention et cs style de Vellini, la bohémienne. Il y a bien Gautier, mais Gautier, c'est le lazzarone du matérialisme. Il a la paresse de tous ses vices et cela fait une fière paresse. D'ailleurs cela sera piquant — ne trouvez-vous pas ? — de me voir toisé, dans le même article, sous mes deux côtés de romancier et d'écrivain politique.

Pour cette raison donc, pressez vos ouvriers, mon cher Trebutien. Encore une recommandation, quoiqu'elle soit probablement bien inutile. Vous avez bien corrigé — n'est-ce pas ? — tous les noms propres. Je fais sans cesse et involontairement de ces mauvais tours à la Gloire, qui ne s'en soucie guères, d'estropier par l'orthographe les plus grands noms. Puis, les épreuves parties, j'ai des inquiétudes, presque absurdes d'intensité. Heureusement, je me dis que vous, vous êtes là ; qu'avec vous je n'ai rien à craindre, et que vous aurez réalisé cette perfection typographique qui est un rêve comme toutes les perfections.

Après vous, cher ami, vous me direz les autres sur la *Vellini*. Les opinions auxquelles je tiens, c'est l'opinion de Sa Suavité M. Le Flaguais ; c'est l'opinion de M. Charma, le mouvement perpétuel en fait d'idées, et dont la Philosophie tient dans sa froide main de marbre blanc la rose et brûlante main de sa sœur, la Poésie, de Charma, penseur et artiste en même temps ! Sans mon abominable éditeur, j'aurais envoyé un exemplaire à ces deux messieurs, mais il m'a mis à la portion congrue. J'ai tant d'obligations à remplir dans le monde où je vis que positivement il ne me reste rien dont je puisse disposer. Excusez-moi près d'eux et dites-leur qu'on se fie à l'indulgence de ceux qu'on aime.

J'espère que votre triple opinion sur mon livre, à vous

et à eux, empreindra la curiosité *Caenaise*, et qu'on aura, grâce à vous, le désir de me lire là où j'ai vécu. Tâchez de me faire acheter par Avonde ou quelque autre cabinet de lecture. J'ai la faiblesse (elle est profonde) d'aimer mieux mon nom derrière le vitrage d'une boutique de Caen que derrière tous les vitrages de toutes les boutiques des villes de la terre. Il y a encore cette folie rêveuse dans le haillon sanglant de mon cœur !

Je vous ai prié, je crois, de m'écrire le départ du paquet que vous expédierez à Hervé. Vous mettrez le mien dans le sien. Le sien soit aussi gros que vous voudrez. Il compte sur une bonne vente. Ah ! j'oubliais !... J'ai écrit à de Maistre pour savoir si c'était une réclame ou une annonce qu'il nous faisait chez Laurent. Je vous enverrai le modèle de l'une ou de l'autre dès que de Maistre m'aura répondu Vous n'avez pas oublié non plus d'expédier un nombre d'exemplaires à 2.50 à ce Laurent, dont nous ne dirons pas, j'espère :

.... Non plus qu'à son Laurent
Je ne me fierai, moi, que sur un bon garant !

Voilà à peu près tout, je crois. Ah ! encore !... Quand vous m'écrirez, je vous en prie, rappelez-moi le titre du livre et l'édition de *Richard Séguin*, le sabotier chouan. Je l'ai égaré dans mes paperasses. Adieu, je vous embrasse et je vous aime, et laisse ceci en blanc pour vous dire un mot après le courrier de demain, s'il m'apporte une lettre de vous.

Jules B. D'AUR.

Dimanche, 1er juin, 1851, Paris.

Mon ami,

Quoique je sois fort bête aujourd'hui d'une extinction de voix qui m'a, je crois, éteint jusqu'au cerveau, je vous écrirai pourtant quelques lignes. J'ai reçu vos bonnes lettres. Ah ! la Vellini ne vous plaît pas ! Le catholique n'accepte pas la Bohémienne, baptisée pourtant ! et vous avez vu des dangers dans tous ces tableaux. Voilà la vérité. Le catholique a empêché l'artiste qui est en vous (et il y en a un fameux !) de s'abandonner à la *tentation* d'aimer mon *sangre azul* de Vellini. Vous avez eu une désapprobation sourde en voyant le mariage faussé encore une fois, et vous n'avez pas de cœur (entendez-moi bien), de *cœur* pour mon livre. Vous ai-je bien deviné ? Est-ce bien cela ?

Je le redoutais. Je le redoutais quand je vous écrivis cette lettre à propos du *Dessous de cartes* que vous eûtes la bonté de considérer comme une bonne théorie de l'art catholique dans le roman. Puisque vous l'avez considérée ainsi, Trebutien, je n'ai plus qu'à vous renvoyer à cette lettre. Relisez-la. Ce sera ma réponse aujourd'hui. Si la *Vieille Maîtresse* est en désaccord, par quelque coin, avec cette théorie que j'aime comme vraie et comme acceptée par vous, faites-en des papillottes... et qu'on n'en parle plus ! mais je ne le crois point. Le catholicisme est la science du bien et du mal. Il sonde les reins et les cœurs, deux cloaques, remplis;comme tous les cloaques,d'un phosphore incendiaire ; il regarde dans l'âme : c'est ce que j'ai fait. Ce que j'y ai montré s'y trouve-t-il ? J'ai fait comme un confesseur et un casuiste, j'ai jaugé les immondices du cœur humain.

Me préserve le bon sens de comparer le Prêtre et l'Artiste ! mais tous deux ont leur fonction. J'ai dit la passion et ses fautes, et, certes ! je n'en ai pas fait l'apothéose. Seulement, j'ai fait trembler sur sa puissance, sur ses encharmements, sur la barre qu'elle fourre dans notre libre arbitre, comme dans un écusson faussé. Ah ! n'étriquons point le catholicisme ! Pas de *pleutrerie* comme à l'*Univers !* Soyons mâles, larges, élevés, opulents comme la Vérité Éternelle !

Je comprends pourtant votre disposition d'âme vis-à-vis de la Vellini. Mais je voudrais la modifier (en tant que de raison, bien entendu). Vous me pardonnerez cette faiblesse, mais je tiens à ce que le *monstre léché* de mes rêves vous plaise un peu, à vous, mon second d'esprit et de cœur. Donc, dites-moi nettement les choses qui vous ont choqué dans mon livre. J'y répondrai ou je dirai : Oui, vous avez raison ! *Révolutionnaire et socialiste,* dit M. Le Flaguais, lui, un de ceux que l'Évangile appelle doux et auxquels il donnera l'empire du monde ! L'opinion de M. Le Flaguais me passe bien près du cœur ! Mais cela me paraît un peu fort. Révolutoinnaire et socialiste ! Rien que cela ! Oui, la passion est révolutionnaire, mais c'est parce qu'elle l'est qu'il faut la montrer dans son étrange et abominable gloire. C'est, au point de vue de l'ordre, une bonne histoire à écrire que l'histoire des Révolutions !

Maintenant, laissons la Vellini et parlons de nous. Merci mille fois de vos largesses, cher Trebutien. Vous me versez une coupe d'or sur la tête, avec tous les exemplaires que vous m'envoyez. J'ai lu à mon ami Saint-Victor (un bibliophile taillé dans le diamant d'un poète) votre dénombrement de richesses, et il a poussé des cris que j'aurais voulu que vous entendissiez. Les cadeaux seront faits, mon ami, dans un ordre hiérarchique qui tiendra des classifications les plus savantes des mandarins. Je vous réponds que je ne jetterai pas d'oranges aux pourceaux.

Ce que vous me dites de Ch... ne m'étonne pas. Je crois que vous le jugez bien... intellectuellement surtout. Cependant j'aime tellement l'esprit que, n'importe où il soit, je vais à lui les deux mains ouvertes, et j'ai toujours trouvé les deux mains de l'esprit de Ch... ouvertes devant moi. Si Édelestand est à Marcelet, je lui enverrai la *Vieille Maîtresse* et les *Prophètes*. Y est-il ? Je ne le vois point ici que d'une façon bien irrégulière. Je l'aime beaucoup, mais il y a des dentelles entre nous qui sont, par le fait des circonstances, des murs d'airain. La dernière fois que j'allai chez lui, Paris était en feu ; c'était le 24 juin. Je montai le voir pour lui serrer la main et lui dire qu'au jour des dangers, comme au jour des malheurs, je serais toujours là, pour lui et avec lui. On me répondit qu'il n'était pas à Paris. Depuis, la vie m'a entraîné d'un autre côté. Et voilà comme ceux qu'on aime le plus sont ceux qu'on voit le moins ! Il y a bien des tristesses dans ce que je vous dis là, Trebutien.

Mais un mot de moi, à vous, éclaire bien des profondeurs sans qu'il soit besoin d'insister... Adieu, *v'la* la fin de mon papier, mais mon amitié n'a point de bout. Elle est infinie. Ce que j'estime le plus dans mon âme, c'est mon amitié pour vous.

Jules B. d'Aur.

Samedi matin, Paris, 6 juin.

On me remet votre lettre, cher ami, au sortir d'un souper qui a duré toute la nuit et où j'aurais voulu vous voir assis à côté de moi, non pour les périssables matérialités de ce souper, mais pour ce qu'on y a dépensé d'esprit dans sa flamme. L'âme de Rivarol (bien sûr) était cachée dans les plis des rideaux et planait sur nous. Elle n'a pas dû être mécontente de ses successeurs sur la terre. En rentrant chez moi, j'ai trouvé votre lettre qui touchait barre et elle m'a enlevé toute envie de dormir. J'y réponds sur le champ au lieu de me coucher.

D'abord, calmez-vous, cher ami, sur les petites misères humaines qui s'attachent à notre publication comme à tout. Le retard des imprimeurs, les différentes nuances de papier qui manqueront, l'imperceptible faute du titre, que tout cela, je vous en supplie, ne vous contrarie qu'à moitié! Je serais désolé d'être la cause même indirecte d'un tourment, d'un ennui, d'une peine quelconque dans cette grande sensibilité que je connais. La vie ne se compose, en petit comme en grand, que de partis à prendre. Je prendrai le mien de ce que vous me signalez, excepté pourtant du retard. Et voici encore une raison pour que vous vous serviez, avec votre buffle d'imprimeur, du javelot romain et de l'anneau dans le nez, comme les pasteurs de ces intéressants animaux (allez donc et piquez ferme!); c'est, mon ami, que le livre est demandé par des acheteurs à grands cris. Des lettres sont arrivées de Bourgogne à Hervé (signées de noms très inconnus à lui et à moi), dans lesquelles on lui dit d'envoyer immédiatement les *Prophètes*. On dit que l'occasion n'a qu'une touffe de cheveux sur le front. Moi, je crois qu'elle n'en a que trois (che-

veux), comme Cadet-Roussel. Quand on les tient, qu'on les tienne bien ! Car trois cheveux glissent diablement entre les doigts et il est ordinaire de n'avoir plus rien dans la main quand on croit les tenir encore.

Ce que vous me dites de la *Vellini* me désole. Elle ne vous plaît pas ! Voilà le meilleur de mon succès manqué ! Elle ne vous plaît pas ! Que m'importe le reste ! Il y a plus profond, plus fondamental,plus terrible, quand il s'agit d'âmes comme la vôtre, que des jugements, et ce sont des impressions ! Les vôtres sont contre moi. Vous foudroyez mon succès ! Vous mettez le point noir dans le lys. Je suis désolé, mais vous me deviez la vérité, la vérité de votre âme. Merci donc, merci. On ne fait pas revenir d'une impression, mais permettez-moi de vous dire ceci : ou il faut renoncer à cette chose qui s'appelle le roman, ou la Vellini doit être absoute de ce qu'elle est,quoi qu'elle soit. Il faut renoncer à peindre le cœur humain, ou le peindre tel qu'il est. Subversive, elle, Vellini ! Mais je condamne Marigny ! mais Marigny se condamne ! mais sa femme ne lui pardonne pas ! Trouvez-moi un romancier qui ait été plus le Torquemada de son propre héros que je ne l'ai été ? Subversive ? Mais n'y a-t-il plus à peindre, sous peine de mettre tout en péril, que des Grandissons ?

Prenez garde, mes amis, ce que vous dites de Vellini atteint l'Art même, à travers elle. Prenez garde ! je vous rappelle à l'ordre de Dieu et au respect des facultés humaines. Voulez-vous tuer le roman, oui ou non ? C'est de cela qu'il retourne. S'il faut qu'il vive,vous savez qu'il mange du cœur humain, qu'il ne se nourrit que de cette moelle. Cœur impur, moelle gâtée. Ai-je dit que tout cela était sain ?

Et puis Hermangarde ne demande-t-elle pas un peu quartier pour Vellini ?

Ce que vous me dites aussi d'Édelestand me peine. Je ne le vois plus, mais j'ai pour cet homme des abîmes de sentiment dans le cœur. Ne voilà-t-il pas qu'il s'est blessé de ma

nouvelle de la *Mode !* Mais, mon Dieu, il n'y a donc que des âmes d'écorché dans le monde ? Où donc sont les mâles, où sont les airains ? Trebutien, dans cette nouvelle où des larves de réalité se sont mêlées à des inventions, il n'y a rien que je pusse *croire devoir blesser* Édelestand. J'ai pris mon bien où il se trouvait. Des figures m'ont frappé, je les ai peintes, mais je n'ai pas dit : Voilà les noms de ces portraits. Le roman ! mais c'est de l'histoire, toujours plus ou moins ; des faits souvenus, agrandis, modifiés, arrangés selon l'imagination, mais en restant dans la vérité de la Nature. Il n'y a pas de romancier dans le monde qui ne se soit inspiré de ce qu'il a vu et qui n'ait jeté ses inventions à travers des souvenirs ! *L'Alphabet m'appartient,* disait Casanova. Et à moi aussi ! Ah ! que d'histoires qui touchent plus ou moins à des personnes de ma connaissance, et qui sont des blocs de roman équarris dans mon atelier. L'Idéal a ses pieds dans le sang que nous avons vu couler ou dans les larmes que nous avons dérobées, et tout est moisson pour l'artiste. Si on savait toutes les *réalités* que les plus grands livres nous cachent !... Et pourtant c'est un grand esprit qu'Édelestand ! mais il n'a pas *voulu* comprendre cela. Il a vu des *indisrétions* là où il n'y avait que des points de souvenir entre lesquels j'avais tissé une trame de suppositions pathétiques, non dans un but de scandale, mais dans un but purement dramatique. Voilà tout ! Si vous avez jamais occasion de revenir là-dessus avec lui, lisez-lui cette lettre et la précédente. Je tiens à n'être pas calomnié dans son cœur.

Adieu, mon ami, je copie ci-contre ma chanson à ma *Marie Duff,* comme disait lord Byron, La voici.

Avez-vous lu mon article du 31 dans l'*Assemblée ?* Sur le livre de Dino. Ils l'ont éteint. Mais je deviens insensible aux *coupailleries* et je me fais le tartuffe de mon propre esprit.

J. B. d'A.

Dimanche, 15 juin 51. Paris.

MON EXCELLENT ET INCOMPARABLE AMI,

Je n'attendrai pas un jour, une heure, une minute de plus, pour vous remercier de votre envoi, reçu avec joie, montré avec orgueil, et qui sera, je vous jure, distribué avec intelligence.

Je crois, mon ami, que vous êtes la plus affreuse des coquettes quand vous venez me parler de *Waterloo typographique*... ou le plus affreux des orgueilleux. Vous voulez humilier mon ignorance. Moi, je n'ai rien vu (moi et bien d'autres !) dans ces charmants volumes, que des occasions d'admirer. *Il n'y a qu'en Angleterre*, me disait hier un connaisseur, *qu'on fait des livres dans ce genre-là maintenant.* Et comme je lui parlais de vous comme d'un homme qui n'était pas content de son œuvre et qui trouvait des fautes là où je n'en soupçonnais même pas : *Il y en a dans les Elzevirs*, — me répondit mon amateur. Il croyait m'étendre un baume sur l'estomac. Il se trompait. Cette *science hermétique* de l'édition *affinée* n'est pas appréciée dans ses nuances et subtilités par un ostrogoth de ma sorte. Mais ce que j'en comprends, vous l'avez délicieusement satisfait en moi. Il n'y a pas de Radja indien qui se fait passer une plume de paon sous la plante des pieds (et l'on dit que c'est là une inimaginable jouissance) qui soit plus suavement flatté, non à la plante des pieds, mais à la plante de mon goût, de ma vanité et de mon cœur, par cette édition que je dois à votre amitié et qui est l'écrin de ma pensée. Le coffret vaut peut-être mieux que le bijou qui est dedans.

Je remercie aujourd'hui en courant, de ses volumes

et de sa lettre, M. Alphonse Le Flaguais. Je le remercierai mieux et directement sous peu de jours. Dites-le lui, je vous en prie. J'espère que ma lettre, écrite au reçu de la vôtre, et que vous avez dû recevoir samedi, aura réparé cette faute de compréhension que vous avez prise pour une négligence ou un oubli. J'attendais une lettre de vous ce matin pour me calmer, et elle n'est pas venue. Mais c'est aujourd'hui dimanche, et peut-être en ce moment m'écrivez-vous.

Je vais maintenant m'occuper des trompettes et des souscriptions, et j'espère que nous allons avoir du succès. Le succès indispensable pour moi, le plus souhaité, le plus désiré, c'est de vous voir couvert de vos dépenses, vous, mon généreux ami, qui me bâtissez une gloire à vos frais et qui me donnez le droit de me vanter partout d'une amitié comme on n'en voit plus dans ce misérable temps.

Je vous rappelle, pour mémoire, d'envoyer à madame de Maistre le volume (de 6 francs) auquel elle a souscrit, *Château des Coques, par la Charité, Nièvre*. Ah! il doit y faire splendidement beau, par ce temps de lumière bleue, sur cette montagne d'où l'on voit les clochers de Bourges, qui pointent comme des aiguilles dans le clair des lointains! mais j'aimerais mieux un banc du *Cours la Reine*, avec mon ami Trebutien. Tenez-moi au courant des rares opinions que vous estimez et qui épousent mon petit livre, dans le rayon de vos amis et de vos connaissances. Les amis par la foi et par la pensée sont des amis qui ne sont pas visibles, mais qui, tout de même, sont présents.

Puis, ayez l'œil aux journaux. Je pense que dès cette semaine ils voudront bien parler de nous. Cette saleté de *Bocarmé* va finir, et l'Exposition, cette immense badauderie, est un rabâchage épuisé. Donc, à nous, aux *Prophètes!* et aussi à la *Vellini*, mais séparés (je vous l'ai promis; — du moins dans la mesure de ma volonté). Hélas! je n'ose plus vous parler de la *Vellini*. La lettre de M. Le Flaguais

est, je le crains bien, l'accord parfait de vos opinions, et cette lettre est une condamnation, malgré les appréciations, très enivrantes pour l'amour-propre, d'une partie de cet ouvrage, par une sensibilité aussi artiste que celle de M. Le Flaguais. Il me coupe la tête sur un velours, avec une hache d'argent, mais il me la coupe. Ah ! vous êtes sévères, messieurs mes amis ! Je voudrais bien savoir ce que vous diriez de l'*Hérodiade* de Léonard de Vinci, que je viens de voir à l'instant même, dans la galerie de M. Georges, et qui est bien la chose la plus terrible pour toutes ces facultés auxquelles vous dites que la Vellini est si dangereuse. Est-ce là une toile à déchirer ?... Madame *** ne me dédommagera pas de ce que je perds en perdant votre suffrage. Ne manquez pas de me dire ses impressions, que je les compare à celles que la lecture de ce roman cause dans le monde des femmes où je vis. Il y a dans l'opinion du public, à toutes les hauteurs, un effet d'acoustique nécessaire à entendre pour celui qui est destiné à jouer de cet instrument, compliqué et discord, qui s'appelle le Public... et malheureusement c'est mon Destin.

Que vous manderai-je ? Lisez-vous Saint-Bonnet, cette plume embrasée de lumière ? C'est Joubert devenu catholique et carré de pensée. Il y a des analogies entre ces deux hommes que vous verrez, vous, et qui ne frapperont que les connaisseurs. Il y en a ! *Platone platoniores* tous deux, mais quelle moelle de lion a nourri Saint-Bonnet, pour que, dans des délicatesses si charmantes, des muscles si puissants aient poussé ? Vous verrez cette semaine mon article à l'*Assemblée Nationale*. Il ne me satisfait pas, car il m'aurait fallu cinquante pages de Revue pour rendre compte de ce livre-là. Et puis, parler des races dans l'*Assemblée Nationale !* Impossible. J'ai tourné la difficulté en ne regardant qu'un seul point de ce beau globe d'idées, qui est tout un univers !

Bonsoir, mon ami, la Vellini me fait inviter à dîner, et je vous quitte pour aller à cette chose vaine et toute puissante que j'ai tant élevée dans *Brummell*. Simplement je m'en vais faire ma toilette et je vous embrasse de tout cœur et plein les deux bras.

J. B. d'Aur.

Mercredi, 25 juin 51. Paris.

Vous avez peur de me blesser, cœur d'ami que vous êtes. Vous m'avez rappelé le Monomotapa. *Vous m'êtes dans un songe un peu triste apparu*... Oui, c'était un songe! Je regrette l'effetqu'a produit sur vous ma Bacchante en raccourci, car je voudrais vous voir aimer tout ce que j'aime, et je l'ai *aimée!!!* mais blessé par vous dans cette misère d'une personnalité d'auteur, jamais! Allons donc! Est-ce possible? Je suis d'ailleurs très peu auteur. Je n'écris qu'à mon corps et mon âme défendants. Je préfère à tous les livres quatre mots *barbelés* de conversation. Seulement, je serais une pécore littéraire avec toutes les sensibilités ordinaires à ces sortes d'espèces, que mes sensibilités se tairaient avec vous parce que la grande voix de l'amitié couvre tout. L'opinion, du reste,que vous me transmettez,de madame*** sur mon livre serait un doux et bon cordial (un peu enivrant) qui m'aurait fait du bien, si j'avais *souffert* de la vôtre. Madame*** me paraît si distinguée à travers ce que vous m'en avez dit et cité, que les impressions d'une telle femme sont comptés par moi comme infiniment. Je n'ose pas vous dire : *Dites-le-lui*. Qu'est-ce que cela lui fait que ses opinions sur ce que j'écris me rendent heureux! Hélas! je prévois bien que mon bonheur aura, comme tous mes bonheurs, son revers de médaille. Le mal qu'elle vous dira ou... pensera de mes *Prophètes*, sera l'eau dans le vin qu'elle m'a versé sans le savoir en vous parlant de *Vellini*.

Cela dit, maintenant aux affaires! Vous voulez que je vous tienne au courant des *Prophètes* : Voici :

Je sors de déjeuner chez Hervé, et je vous annonce de lui une lettre, à vingt-quatre heures de la mienne. Dans

cette lettre que j'ai voulu qu'il vous écrivit, il vous dira toute sa pensée d'éditeur sur le livre, son avenir, son écoulement, les moyens à prendre pour rendre cet écoulement facile et certain. Je ne vous dirai point : écoutez Hervé, mais : jugez-le. Il sait ce qu'on appelle *son affaire*. Mais de plus il est libraire catholique, ce qui est, selon moi, une manière de la savoir mieux. Je gagerais ma main que vous serez très content d'Hervé à tous les points de vue, que c'est un ami dans l'avenir pour vous ; je ne vous préviens donc point sur ce qu'il vous dira. J'aime mieux vous parler de ce que j'ai fait.

Ceux qui ont lu les *Prophètes* sont pour, avec des frémissements de sympathie, ou *contre* (comme le sera madame ***), avec les hauts-le-cœur de l'horreur. Lamartine, que je connais et chez qui je vais quelquefois, prétend que je suis un *scélérat* et d'autant plus *atroce* que je suis grand (*sic*), que je *suis un Marat* (est-ce pour cela que je suis grand ?...) *catholique et que je peins la guillotine en blanc* (*sic*). Lamartine a promis de m'attaquer dans son journal, le *Pays*. Ce serait là un coup de cymbale joliment cuivré. L'*Univers* s'est engagé à faire. Je reçois à l'instant même une lettre de mon très grand ami Dulac, qui engage le journal pour un grand article et pour un petit, en attendant le grand. J'ai adressé le livre à Veuillot, avec une lettre qui ferait parler les muets et écrire les paralytiques. Le *Corsaire* s'est engagé aussi, et de plusieurs côtés. Rovigo, Audebrand, etc. — Alloury a promis pour les *Débats*, mais je ne voudrais pas que ce fût lui qui m'écharpât. Je veux des armes qui coupent et taillent. Pelletan me lit en cet instant et sera probablement un des premiers à m'attaquer. J'ai, par parenthèse, arrangé ce qui vous contrariait. Dans son feuilleton, il ne parlera que des *Prophètes*. *Vellini* est échue à Gautier. L'*Opinion publique* parlera de moi, à coup sûr, dans son feuilleton bibliographique, puisque c'est Hervé l'éditeur

qui l'écrit; mais de plus j'aurai un grand article de Pontmartin, avec qui j'ai toujours été sur un grand pied de monde et de politesse, et je vais lui écrire à cet effet.

Du reste, si Lamartine s'exécute sur le champ, l'étiquette est arborée en assez grandes lettres pour que tous les moulins de Dindenaut et des journaux la répétaillent et l'écrivent dans leurs damnées feuilles.

(J'ai aussi Sarrans à la *Semaine*. C'est lui qui leva le lièvre à propos du *Sacerdoce de l'Épée* et qui me donna ce nom de *Tarquin le Superbe* que j'ai *superbement* porté).

Je ne vous indique là que ceux qui sont, à *cette heure*, engagés avec moi. Les autres qui ne le sont pas viendront à leur tour. Par moi ou mes amis, je connais toute la presse, et quoique l'égoïsme et la paresse ramollissent diablement de courages, j'espère que toutes les promesses seront tenues. Et d'ailleurs, j'aurai l'affreux courage de l'importunité.

Aujourd'hui j'ai appris — j'allais oublier de vous le mander — que Saint-Chéron, qui fait la correspondance de tous les journaux royalistes de France, met sa publicité à ma disposition. Il a lu les *Prophètes* et en a beaucoup parlé à un ami.

Une de mes amies, qui écrit la Revue parisienne au *Journal de Saint-Pétersbourg*, a envoyé sur les *Prophètes* une longue note qu'elle m'a lue avant de l'envoyer. Ainsi nous devons être à cette heure annoncés sur les bords de la Néva.

Pardon, mon ami, de ces détails en hâchure, mais vous m'avez demandé de vous parler de *notre* publication. Vous voyez que je ne perds pas de temps et que je me remue. Ce soir, j'écris à de Serres, en lui adressant un exemplaire. C'est le neveu du Cardinal. Je vais lui parler, en termes *choisis*, de l'Éminence son oncle, et lui faire secouer sa robe rouge. De Serres est à la tête de la *Bourgogne*. J'aurai, par lui,

annonces et *articles*. Je crois pouvoir dire que cela est très sûr pour celui-là !

Vous m'avez parlé d'une lettre à un abbé du Perron, de Valognes (je crois). Quant à celle que nous devons adresser à M. de Metternich, laissez-moi vous dire ce que j'ai pensé.

Je désire que cette lettre soit collective. Je la ferai ce soir et vous la recevrez demain. Je l'écrirai de ma main et la signerai. Quand vous l'aurez lue et approuvée, vous mettrez votre nom, frère, à côté du mien. Puis, vous la replacerez sous une enveloppe de la mesure et de la forme de celle que je vous aurai adressée et qui *recouvrira* cette lettre. Vous la fermerez avec votre cachet arabe et vous adresserez le tout de votre plus belle main à *Son Altesse le Prince de Metternich, Place du grand Sablon, à Bruxelles.* Que tout cela ait l'air grandiose et de chancellerie, comme il convient à des absolutistes comme nous ! Le livre que vous adresserez (*franco*) avec la lettre au prince n'a pas, comme les exemplaires que je vais envoyer aux têtes couronnées, besoin d'être relié. Prenez un exemplaire à six francs. Vous écrirez, de votre écriture magistrale, sur cet exemplaire :

Hommage du plus profond respect et de l'admiration la plus passionnée, offert à son Altesse, Prince de Metternich, par ses très humbles et très obéissants serviteurs,

Jules Barbey d'Aurevilly et G. Trebutien.

Je donnerai pour la réponse mon adresse à Paris, mais dès que je l'aurai reçue, je vous l'enverrai à Caen. Vous garderez cet autographe, ou ce non autographe, mais enfin cette réponse, si cela peut vous faire plaisir.

A vous, en hâte, je vous quitte pour M. Le Flaguais.

J. B. d'A.

Mardi, 29 juillet 51. Paris.

MON CHER TREBUTIEN,

Samedi dernier, à midi, le paquet des exemplaires était chez moi, et dimanche soir votre lettre et la copie monumentale (c'est bien le mot) de mes vers, et l'article de M. Énault, et le *Brummell*, annoté par vous sur mes lettres, et tous vos dons enfin, — car personne que moi ne peut savoir tout ce que je vous dois, cher ami. Vous jugez très bien l'article de M. Énault. Il est spirituel de ton, élégamment écrit, d'une plume fine et fringante, mais l'auteur, qui me semble plus littéraire qu'autre chose, ne comprend pas le fond du livre, et quand il le combat, il donne des paralogismes pour des raisons. N'importe ! Remerciez-le pour moi et dites-lui que je vous ai demandé où il *fallait lui écrire*, comme je vous le demande en effet.

Votre idée de l'annotation du *Brummell* par mes lettres est bien une idée de cet esprit qui aime le mien, comme on aime un cœur avec son cœur. Toutes nos facultés ont leur tendresse, et nous sommes tellement des créatures de préférence, que nous aimons ou haïssons encore avec celles qui ne doivent servir qu'à juger ! Pardon de ce pédantisme philosophique qui tombe de ma plume comme une goutte d'encre qui *fait brouillon.* Ce que je voulais dire, cher ami, c'est que vous, le bénédictin-poète, le noble stylite de la contemplation mélancolique et religieuse, vous aimez cette frivolité de *Brummell* et vous prendriez plaisir à voir rouler ma bulle de savon et réfléchir, sur son globule nuancé, des lueurs et des arcs-en-ciel de plus ! Si j'étais dans une

autre disposition d'âme, je vous enverrais peut-être encore quelque chose pour les annotations que vous projetez, — car j'ai passé pour terriblement fort dans ces *riens qui soumettent les Femmes* et sur lesquels j'ai le *blasé* du Roi Salomon, si je n'en ai pas la sagesse. Mais... mais... mais ! Toujours l'abîme de ce mot ! Si votre projet ne s'en allait pas, du reste, comme une autre bulle de savon, peut-être y a-t-il dans ces *Memoranda*, dédiés à Guérin et qui sont votre héritage, des choses qui feraient un commentaire assez piquant au *Brummell*, — oui, un commentaire historique et pratique qui n'irait pas trop mal sur la toilette d'or des fats futurs, s'il y en a. Demandez aux *Bottines bleues*, à cette Pythonisse chaussée de la couleur du ciel, s'il y aura des fats dans le monde prédit par ses amis les philosophes ? Je *la* prie bien de nous en conserver.

C'est Saint-Victor qui a ces *Memoranda* entre les mains et qui ne peut s'en détacher. Je les lui demanderai,et par une occasion sûre, je vous les enverrai, car enfin ils vous appartiennent ! C'est ridicule que vous ne les ayiez pas. Ils vous seront, j'imagine, un grand aliment de *songerie*. C'est du moins l'effet qu'ils produisaient à Guérin. Il y a là dedans un bouillonnement, une impétuosité d'impressions, une vérité brutale, un *je m'en f... !* de la phrase (pardon de ce cynisme, ô Délicat indulgent !), lesquels ont et exercent un ascendant véritable sur les esprits qui aiment le vrai et surtout qui l'aiment quand il est chaud, comme le café. Vous verrez et jugerez. C'est une lecture de chevet que je vous ménage. Indiquez-moi à quelles mains fidèles je puis remettre ces deux gros cahiers, ces deux espèces de *vomitoria* à la romaine, où une âme, accablée souvent, versait journellement ses ennuis et trouvait à cela je ne sais quel fougueux et voluptueux soulagement. Ce qui m'en plaît surtout, à moi, c'est que ce n'est pas là de la littérature... pas plus que les vers qui plaisent tant, dites-vous

à madame ***, cette mare de sang où elle n'a pas craint de tremper le bout de son pied lapis-lazuli.

Vous me demandez, à ce propos, de vous expliquer le dernier vers de cette boucherie : *Saigne et meurs, cœur maudit, car la Samaritaine*, etc., etc. Mon Dieu ! la Samaritaine, pour moi, ce n'était que la femme aimante, la première femme aimante venue, — comme le Bon Samaritain était le premier homme tendre et bon qui passait, ce jour-là, sur le chemin de Jérusalem à Jéricho, — laquelle femme eût voulu entourer de bandelettes ce cœur déchiré, qui a saigné des Océans sans qu'on les ait jamais vus. Trebutien, l'attitude de l'esprit, une certaine manière de porter la tête, une parole vivante, tout cela fait bien des illusions ! Mais il n'en est pas moins vrai que j'ai eu des isolations dans la vie dont personne ne s'est jamais douté et dont la pièce de vers que vous aimez fait foi... Mais assez causé sur ce chapitre.

Je ne suis pas encore sorti ce matin, par conséquent je ne sais pas si quelque chose a paru sur nos *Prophètes*. Si vous avez hier touché à la *Presse*, vous avez vu mon nom dans un article de Gautier sur *celle que vous n'aimez pas*. Gautier a dit ce qu'il pense, et c'est cela qui, dans son article, me touche le plus. : « Depuis Balzac, — et il ne le dit pas que dans son article, — VELLINI *est le livre le plus fort qui ait paru* ». Il y a, dans cette appréciation de mon livre, des mots qui me sont allés très loin. Par exemple : *L'auteur sait la vie. Il dompte la langue, comme un écuyer son cheval. Le livre est hautain. L'homme du monde y domine l'artiste...* Voilà le sens général de son jugement sur l'homme et le livre, et moi qui ne suis littéraire qu'à mon corps défendant, j'ai été charmé, dans mon horrible petit *moi* d'amour-propre, de cette appréciation.

Oui, la baronne a reçu son exemplaire. Ne vous l'a-t-elle pas mandé ? Ne vous a-t-elle pas écrit ? Elle devait vous

écrire *elle-même*, mais elle devient abominablement paresseuse. C'est une femme de hamac, comme une créole. Puis elle a du monde à ses Coques, et si ce monde lui plaît, ce sont des conversations sans bout et des jours passés sous les arbres. Pourtant elle m'avait bien dit qu'elle vous écrivait.

Hier, j'étais aussi sous les arbres. J'étais à Auteuil, chez ce *pococurante* de Véron, à voir Romieu, auquel j'ai porté nos *Prophètes*. Autrefois j'ai soupé avec le Romieu, que l'âge et les événements ont rendu grave. Nous avons assez de sympathie l'un pour l'autre et je le vois aussi chez Poncet, dont il vient boire le Bordeaux avec cette supériorité de dégustation qui en fait un si glorieux convive. Il m'a promis de me lire avec ardeur et de mettre au *Constitutionnel* toutes ses influences à mon service. Je vous ai dit, je crois, que j'avais donné une *réclame* très bien écrite (ma foi!) à Granier de Cassagnac et que j'attendais l'heure de son insertion avec impatience. Par Romieu, dans un temps donné, je dois avoir le *Constitutionnel*, où mon trop *occupé* d'ami Sainte-Beuve ne s'*occupe* pas assez de moi. Il est *matagrabolisé* de sa littérature d'Athénée et je suis peu, moi, de cette école-là.

Vous dites bien, Veuillot est revenu de Dieppe et je le verrai à la fin de la semaine ainsi que les Montmorency. Ma vie, mon cher ami, est une montagne Russe; mais au lieu d'y filer en ligne droite, j'y fais des méandres infinis, avec une vitesse de grande vapeur. J'ai tant de relations et je connais tant de monde que je ne puis avoir toujours l'exactitude de mes desseins. Seulement, j'en ai la persistance. Une fois de plus, je vous répète que sur les *Prophètes* je vous tiendrai tous les engagements que j'ai pris vis à vis de vous.

Vous avez lu, sans doute, le bourgeois article du bourgeois Nisard sur ce grand patricien de de Maistre. Je l'avais

demandé. On me l'avait promis. Mais l'influence du *Collet vert* a triomphé et on l'a donné à Nisard. C'était trop juste ! A cela l'*Assemblée* a perdu un article qui aurait pris M. de Maistre sous une face nouvelle et que j'avais intitulé *Joseph de Maistre en robe de chambre*. Je me serais permis l'inconvenance d'être piquant, tandis que, suivant son immémorial usage, le Nisard a été compendieusement plat.

Adieu, vous me devez deux lettres. Mille choses à M. Le Flaguais et dites à madame *** que j'attends le petit *égorgillement* de la *Liberté de penser* pour me pelotonner de reconnaissance à ses pieds.

A vous de tout,

Jules B. D'AUREVILLY

(En hâte et sans relire.)

Samedi, 23 août.

Mon ami,

Si donc je ne vous écrivais pas, vous ne m'écririez jamais. Disons-nous la messe, que vous n'êtes que pour les répons ? Voici des jours de chaleurs qui m'ont entraîné à la campagne et jeté dans ces tourbillons de femmes que je n'aime plus, ou presque plus, — car il y a encore le vieux lion qui traînaille à la patte, même quand on l'a brisé, — et telle a été la raison de mon silence. J'avais dit qu'on m'envoyât vos lettres où j'étais. Il n'y a eu rien à m'envoyer. Et vous m'avez gâté les plus beaux jours par votre silence.

Vous avez certainement lu l'article de Sainte-Beuve sur *Bonald*. Beaucoup de gens ici ont trouvé qu'il n'avait pas fait pour moi ce qu'il aurait dû. Une femme éloquente me disait : *Vous vous levez, et il se couche !* Mais quoiqu'il en puisse être, il m'a mis dans le titre de son travail assez solennellement ; il a bien caractérisé la plume que j'ai dans les doigts : *brillante et vaillante*, et, *brief*, m'a traité avec considération et honneur. Ce n'est pas là de la chaleureuse amitié (comme j'espérais), c'est... Je ne veux pas dire ce que c'est. Il m'a écrit une lettre de quatre pages pour s'excuser de ne pouvoir faire davantage. Il m'entoure dans cette lettre d'un méandre de coups de chapeaux, se plaignant fort haut de ne pouvoir troubler l'ordre de ses travaux, qu'il intervertit fort bien quand cela lui plaît ! preuve Lamartine et Mignet. Son procédé avec moi a toute la *subtilité* du personnage. Il ne me pousse pas, et comme il sait que j'ai quelque chose dans le ventre et que j'arriverai, il veut se ménager pour ce temps-là, et il reste poli. Je crois que voilà la vérité.

Du reste, tel qu'il est, son article a eu son effet commercial. Le lendemain, Dentu a envoyé chez Hervé prendre une dizaine d'exemplaires. J'ai vu Hervé. Il a vendu. Il ne doute nullement de ceci : que tout se vendra très bien (mais à deux francs), et que vos frais à vous seront totalement couverts. Il faut laisser passer, dit-il, cette morte-saison, et l'utiliser par des articles ; puis commencer, après, le grand jeu des annonces. Or, il nous mettra dans toutes celles qu'il compte et doit faire sur son *Saint-Bonnet*. D'ici-là, je secouerais la lourde torpeur des journalistes comme on secoue un arbre pour en faire tomber des noisettes. J'ai vu Granier hier. Il va faire passer la réclame (écrite par Saint-Victor). Elle est aussi chaude que Sainte-Beuve est froid. Vous en serez content. Loudun, à qui j'ai fait, dans la *Mode*, un article sur sa *Vendée*, me rend ma politesse dans le *Correspondant*. Je ne vous répète pas toutes les promesses que j'ai et que je vous ai mandées, dans mes précédentes lettres. Soyez tranquille ! J'ai juré que je serais importun, et je le serai, et qu'aucune lenteur ne me découragerait, et aucune ne me découragera.

Vous avez peut-être lu, dans l'*Ordre* ou le *Siècle* (je ne sais plus trop), un article de Baudrillart sur *J. de Maistre*. On ne m'y nomme pas, mais il n'est question, très hostilement, dans cet article, que de moi et des *Prophètes du Passé*. On m'y attaque de biais, pour ne pas me faire réclame, ce qui est la dernière ressource du journalisme lâche. Ce Baudrillart est un polisson de la *Liberté de penser*, que j'ai traité dans la *Revue du Monde Catholique* comme il le méritait, en lui allongeant sur sa croupe asinale un coup de cravache dont il se souvient encore, à ce qu'il paraît. Puisque nous parlons de la *Liberté de penser*, quand madame *** m'y fait-elle attaquer décidément ? Est-ce que cela n'obéit pas, des philosophes, quand une jolie et spirituelle femme leur fait l'honneur de les commander ?

Je vous ai dit tout ce que nous avions de neuf ici, *nous concernant*. Vous, mandez-moi ce que vous avez là-bas... Envoyez à Donoso Cortès, si vous voulez. Cependant, si vous y tenez, nous enverrons collectivement. Je vous dirai que ce Donoso Cortès ne me semble pas valoir la sympathie et l'admiration que vous avez pour lui. Il imite de Maistre, mais comme le corbeau imite l'aigle, et il n'enlève pas le mouton. Il est bouffi et vide. Il a un grand son parce qu'il a un grand creux. Quelques deux ou trois discours sonores ne suffisent pas pour la gloire d'un homme. Je viens de lire l'*Essai sur le Catholicisme, le Socialisme et le Libéralisme.* Il y a deux ou trois aperçus heureux, mais réellement cela n'est pas fort. Le catholicisme soutient les plus faibles, et l'appui fait croire à la force. On le prend pour elle. Mais ôtez le catholicisme, mon Donoso Cortès tombe par terre. Il est comme Balmès (qu'on a aussi beaucoup trop vanté), comme tous les espagnols, ces irlandais du Midi, qui n'ont guères que le *bombast* de l'expression. En fait de gloire, on souffle souvent des omelettes. Vous verrez si celle de Donoso Cortès n'est pas une de ces omelettes soufflées, qui retombent comme elles s'enlèvent. C'est une gloire créée par les catholiques, *pour les besoins de l'Église, s'il vous plaît !*

Adieu, ceci n'est presque pas une lettre, c'est un *Réveillez-vous, belle endormie* ; car vous dormez, de cette chaleur. Je vous écris du *sein* d'un mal de tête horrible, mais qui ne m'empêche pas de penser à vous. Si vous avez Renée à Caen, serrez-lui la main pour moi et dites-lui que je le voudrais à Paris, pour *histoire de causerie.* Il cause très bien, mon cher, mais il faut employer le cabestan pour le soulever de sa paresse.

Tout à vous,

J. B. D'AUREVILLY

Avez-vous reçu mon article sur Vacherot, corrigé de mes mains ?

Paris, lundi soir, 8 septembre 51.

MON CHER TREBUTIEN,

Vous avez lu sans doute mon article du 5 sur *Lacordaire*. Il partira demain avec cette lettre, ainsi que le *Saint-Bonnet* demandé ; tous les deux corrigés de ma patte, car ces bourreaux d'imprimeurs et ces Quinze-vingts de protes trouvent toujours moyen d'ajouter leurs bévues aux nôtres. Conservez bien ces paperasseries, car je n'en garde *mie* pour moi et peut-être qu'un jour, qui sait ? je serai bien aise de les retrouver dans votre bahut. J'ai tant de mépris pour cette foudre dans la mer qu'on appelle le journalisme, et dont on pourra dire un jour ce que mon ami Brucker (par parenthèse le plus fier et le plus étonnant conversationniste que j'aie jamais vu et entendu) disait si plaisamment de Lamartine, dans un vers grotesque. :

Il s'est évanoui dans le bruit qu'il a fait.

Oui, j'ai tant de mépris pour *cela* que je n'en conserve rien. Je trouve *cela* si vieux le lendemain, qu'à mes yeux les momies de l'Égypte sont des *jeunesses* en comparaison.

Cette appréciation du P. Lacordaire a paru assez profonde, assez *mordant-aux-flancs* son genre de mérite, et Lerminier, ce païen d'une si ferme intelligence, m'en a parlé hier soir, avec un sentiment étonné et ravi qui m'a prouvé que j'étais allé assez avant et aux vraies fibres. Son opinion, en effet, ne l'influençait pas. Mais, cher ami, le succès pour moi n'a qu'un nom et il s'appelle l'approbation de Trebutien.

Votre dernière lettre, à laquelle j'ai mis trop de temps à répondre, m'a rendu tout soucieux, au sein des occupations et des préoccupations qui m'ont empêché de vous écrire plus tôt. Ce souci allait devers Caen et à vous. Les souffrances morales que *vous ne devriez plus éprouver*, je les comprends, moi, et j'en crois deviner les causes... N'ai-je pas deviné, mon ami ? Allez, réconciliez-vous avec vous-même. Les hommes comme vous ne s'éteignent pas si vite et c'est leur gloire. La neige et même le sang tombent dans les cratères, y fondent et y sèchent. C'est notre gloire de porter en nous le foyer qui vaut mieux que la vie et qui la consume. Ne vous étonnez donc pas de souffrir encore. Vous étonner de souffrir, c'est vous étonner d'être ce que vous êtes et de valoir ce que vous valez. Je voudrais d'abord vous persuader cela. J'aurais commencé à vous faire du bien... puis-je aller plus loin aujourd'hui ? Vous me jetez un mot en passant dans votre lettre, mais la pensée traverse les mots pour les *voyants* d'amitié...

Dans vos dispositions actuelles, l'abbé Léon vous sera, je pense, d'un grand soulagement. Il m'a mandé qu'il sera, pour vous, à Caen, au mois de novembre. Quelle meilleure raison pour que je tire sur mes chaînes d'ici et que je les brise et que j'aille vous embrasser, vous, mes deux frères ! Et quelle bonne chose de nous retrouver tous les trois, ne fût-ce que deux jours ! Il n'y a que des étapes de bonheur dans la vie, et puis il faut rouler sa tente autour de son bâton de voyage ; mais une étape à Caen, à Caen, la ville du premier rêve et des souvenirs, entre vous, mon frère Trebutien et mon frère Léon, — deux âmes saintes dont je n'approche pas, — me serait une douceur pour des années de luttes et d'isolement au sein de ce monde que j'ai tant aimé et que je n'aime plus. Il (Léon) m'a écrit une longue lettre. Elle contient un double jugement sur la *Vellini* et sur les *Prophètes*. La *Vellini* est traitée avec une rigueur sœur de la vôtre ; et à cela je n'ai

qu'une réponse, — et vous la communiquerez à l'abbé quand vous le verrez, — c'est la lettre que je vous ai écrite sur le Roman jugé dans le véritable esprit catholique, ou du moins ce qui paraît tel à mes yeux. Je dis *jugé* et non *réprouvé*. Pour les *Prophètes*, il n'y a qu'éloges... J'ai répondu que des éloges en action étaient ceux que je demandais. Or, des éloges en action seraient, bel et bien, des souscripteurs parmi les prêtres de Bretagne et de Normandie, la mouvance de mon frère ; lesquelles souscriptions viendraient sous le coup de l'influence du missionnaire et du prêtre. Et je ne me lasserai point de réécrire à Léon dans ce sens-là.

Il ne faut se lasser de rien. J'ai DAGUÉ Cassagnac aujourd'hui même pour l'insertion de l'article de Saint-Victor dans le *Constitutionnel*. Ah ! le joueur de violon aveugle de Walter Scott (Redgauntlet) :

Tout va bien, tout va bien.
Ne désespérons de rien !

Non, tout ne va pas bien, mon bonhomme ! Tu n'y vois goutte. Mais n'importe, ne désespérons de rien ! Si je ne connaissais pas la vie et les lenteurs des journalistes quand il s'agit de ce qui n'est pas encore le pouvoir d'un nom, si je n'avais pas mis les mains jusqu'aux épaules dans les boues molles de la lâcheté humaine, je rugirais comme une bête d'enfant ou comme l'enfant d'une bête. Vous avez vu le mot très aimable de Veuillot dans l'article en réponse à Sainte-Beuve. Quel biais charmant pour se dispenser de parler de moi ! Ah ! ils sont tous de même ! Ils ont peur de pousser un concurrent. Les lauriers de Miltiade donnaient des insomnies à Thémistocle. Ce sont les lauriers futurs — et même douteux — des Thémistocles possibles qui empêchent de dormir ces immenses Miltiades inquiets. Pitié profonde ! Natures sans

générosité ! Et au fond bêtise. Car silence, câlineries pour mieux se taire, rien n'y fera. Résistance de granit ou de caoutchouc au boulet, il faudra bien que le boulet arrive ! J'arriverai, quoique retardé, mais je vous jure qu'on paiera les retardements.

Je vais réécrire à ce long et flasque lazzarone de Pontmartin, — et à mon marcassin de de Serres, — et à St-Bonnet et à *tutti quanti*, les capitaines *Paroles* de la littérature. Vous avez dû voir le lendemain de l'article de Veuillot une annonce des *Prophètes* dans l'*Univers*. Hervé a dû la faire. Je l'aurais su si une blessure au pied r'ouverte ne m'avait pas fait garder la chambre aujourd'hui. Je croyais déjeûner avec lui aux Carmes, ce matin, et je suis resté à mon pied défendant. Du reste, ne vous lassez pas de voir aux journaux et de me mander si vos amis, à vous, accomplissent plus vite leurs promesses que les miens. Hélas ! ils se ressemblent tous, marmottes d'égoïsme à qui il faudrait écraser la tête avec le pied ferré du Savoyard.

Et madame *** ? Sa petite bonne volonté d'enthousiasme pour moi est-elle passée ? Je me lasse vraiment de me poser en cible, et d'attendre, sans les voir venir, les trognons de choux philosophiques des polissons du *Libertinage de Penser*. Je me suis pourtant bien recommandé à cette poignée de voyous avec mon article sur leur bœuf Vacherot. Mais madame *** est probablement à quelques eaux ou à quelque bord de la mer, à *corinniser* avec un *Oswald* quelconque, niais et fadasse et bellâtre comme celui de madame de Staël ou comme le duc de Bordeaux.

Réellement, je me sens en train d'être amer aujourd'hui. Est-ce mon pied qui est la cause de cela, ou quelqu'autre blessure r'ouverte ? Vous voyez, du reste, mon ami, que je suis en *accord parfait* avec vous. Eh bien, vous m'en aimerez davantage ! A ce propos *d'accord parfait*, avez-vous accepté d'être (comme moi) membre *correspondant d'une Société*

de Sphragistique? J'étais un matin chez le comte Ivan de Matzeneff, un seigneur russe de mes amis, ami de d'Orsay, l'impérial dandy, l'Éphestion de l'Angleterre, ami de Napoléon Bonaparte, et amant de toutes les actrices qui jonchent le parquet à quatre pattes, et sur les mains desquelles on est obligé de marcher quand on traverse l'appartement (*historique*) ; j'étais donc là, buvant du rhum et fumant des feuilles de roses du sérail à l'orientale, quand il entra un honnête savant (l'est-il même?), qui joua la scène des Philosophes avec Timon d'Athènes au premier acte de la comédie de Shakespeare. Matzeneff, qui ne sait rien du tout, en vrai gentilhomme, — et qui est revenu des guerres du Caucase pour monter en ballon à Paris et regarder dans le *ballon* des danseuses (toujours *historique*), — accepte, avec des airs de Mécène, dont nous avons *éclaffé*, comme dit Rabelais, d'être correspondant d'une société de Sphragistique ! *Bone Deus !* J'étais là. Je parlai à ce secrétaire qui me plut, car c'est un absolutiste enragé. Je pensai à votre cachet arabe. Je pensai que vous étiez antiquaire. Je pensai que d'être dans cette société vous conviendrait peut-être, et je parlai de vous et je donnai votre nom et celui de Le Héricher, l'auteur du *Mont Saint-Michel*. On a dû vous écrire immédiatement. Mais qu'arriva-t-il:? On m'expédia aussi, à moi, un diplôme de correspondant. Je répondis que je signerais dorénavant correspondant indigne, comme les capucins disaient d'eux autrefois *capucin indigne ;* mais si je riais, les sphragisticiens étaient sérieux. Il paraît qu'ils avaient lu les *Prophètes*, et ils me voulaient à toute force de leur société des cachets. J'ai donc mon brevet (avez-vous le vôtre ?). J'ai mon brevet, à mettre dans le même écrin que mon diplôme de membre correspondant de l'Académie de Falaise ; la seule académie dont je serai jamais probablement.

Voilà toute l'histoire. Plaisanterie à part, cette société est composée de très honnêtes et laborieux (sinon savants,

je ne puis en juger,) jeunes hommes. On peut donc frayer avec eux. D'avoir Matzeneff, le plus étourdi des russes qui sautent par la fenêtre pour se faire français, n'est point si bête. Il leur procurera des piles d'abonnements à St-Pétersbourg et à Moscou. Moi, je suis venu en croupe de Matzeneff, ou sur le dos des mes *Prophètes*, mais vous, mon ami, vous pouvez peut-être leur être utile d'une autre façon.

Adieu. Ce sont assez de fagots coupés pour ce soir. Parlez de moi à ceux qui se souviennent, et que je voie bientôt de cette écriture jumelle qui fait mon bonheur.

A vous.

18 septembre 51. Paris.

MON CHER TREBUTIEN,

Jamais gourmand n'a tiré à lui sur sa petite table au *Café Anglais* son perdreau truffé qu'il hume, et, par l'imagination mangé d'avance, — comme je tire mon papier devant moi et me dispose à vous écrire. Ici le friand d'amitié bat l'autre friand... mais à plate-couture. J'ai hier reçu votre lettre. Nous avons beaucoup de choses à nous dire. Commençons.

Je n'ai pas reçu que votre lettre. Il y a quelques jours, j'ai aussi reçu par Derache l'exemplaire des *Prophètes* annoté par mes lettres. Ces notes m'ont fait plaisir. Elles sont meilleures que je n'aurais cru. C'est singulier. J'aime mieux ma pensée, quand je l'ai un peu oubliée et qu'elle me revient, qu'au moment même où je l'écris. Alors, je suis trop familier avec elle ; je la connais trop. Mais quand elle revient, elle me fait l'effet *d'une étrangère*. C'est si charmant une étrangère, une inconnue. Sensation neuve ! Je comprends cette Sand (que j'ai, du reste, assez connue pour qu'elle n'ait plus pour moi le charme que je dis), et qui aimait mieux le premier venu passant sous ses fenêtres que l'homme qui avait dormi dans ses bras (et elle les avait fort beaux) ou qui venait s'asseoir tous les soirs dans les bras de ses fauteuils. Notre pauvre imagination se blase si vite quand elle est forte, et elle est si naturellement infidèle.

Le mot joint à l'exemplaire Derache n'est point daté, mon cher Trebutien ; j'ai donc fait votre réclamation à Hervé. C'est M. de Chennevières lui-même qui est allé chez lui prendre un exemplaire des *Prophètes*. Il m'a dit, je crois : *un grand blond*. Je n'ai pas le plaisir de connaître M. de Chen-

nevières. Je m'étais promis d'aller le visiter, mais cette *vague* de Paris, *varium et mutabile semper* encore plus que.... m'a entraîné, tout en n'oubliant pas. Quant au paquet pour M. de Hammer, il a été fidèlement remis chez Derache. Est-ce donc que M. de Hammer ne vous aurait pas répondu?

Pour M. de Metternich, puisque vous me le demandez, voici où en est la chose. J'ai envoyé par un de mes amis, inspecteur du chemin de fer du Nord, mon paquet au prince, à Bruxelles, mais le prince n'y était plus. Il était au *Johannisberg*. Comme il pouvait revenir à Bruxelles, j'avais donné l'ordre de garder le paquet jusqu'à son retour. (Les mains dans lesquelles ce paquet est déposé sont très sûres.) Mais il retourne à Vienne, et c'est *là* que je vais lui adresser le paquet en question, quand je serai sûr qu'il y sera. *Demande*: Est-ce que vous, qui avez, je crois, des relations avec des dames de Vienne, ne pourriez pas me venir en aide par ces dames ? Pourquoi ne se chargeraient-elles pas d'offrir mon hommage au prince ? Ce serait plus sûr et peut-être meilleur que d'envoyer par la poste. Pouvez-vous ? Ces dames peuvent-elles ? M. de Hammer, s'il est à Vienne, pourrait-il ? Je tremble de ne pas dépasser le bureau d'un secrétaire si j'envoie par la poste, et mon livre n'est pas fait pour aller échouer sur la table d'un scribe qui m'en remercierait, sans l'avoir lu, au nom de son maître, par un billet officiel.

J'ai écrit au comte Orloff et je l'ai prié de se charger de mon offrande à Sa Majesté de toutes les Russies; mais grâce à cette linotte de ballon, Matzeneff, qui est à chasser chez la duchesse de Grammont, mon livre n'est pas parti encore. Si *jacobin blanc* qu'on soit, on n'approche point aisément, même par lettres, de mesdames les Couronnes qui tiennent à ne pas devenir sitôt des chapeaux gris. Comme tout cadeau à un roi en *implique* un autre en revanche, — soit diamant ou décoration, — on veut être sûr de la personne à qui on donne et de qui on reçoit. L'ambassadeur de Naples, le

baron d'Antonini, m'écrivait hier une lettre très charmante et très désolée pour me dire qu'il ne pouvait faire passer mon livre à Ferdinand, son Auguste Maître, qu'après y avoir été, par son ministre ou par lui, préalablement autorisé.

Ce sont là des procédure du diable et des tribulations d'étiquette dont un républicain se moquerait, mais que, moi, je trouve très sensées, et vous aussi. J'arriverai, en m'y conformant, et en n'en rejetant pas les lenteurs intelligentes et nécessaires, au but que je me suis proposé. Mon exemplaire de Russie est relié en chagrin noir, doré à la tranche et timbré de l'écusson impérial, à *sec*, ou, comme ils disent, à *froid*. L'exemplaire d'Autriche, de même, ne différant que par les armes. Celui de Naples est pourpre foncé, — sang de Révolte, — avec les armes de Bourbon et de Sicile ; celui de la grande duchesse de Berry, qu'il faudrait appeler le duc, est vert,— comme l'amazone qu'elle portait en Vendée, — la couleur du Bocage et la couleur de sa maison ! — Enfin celui du Roi —notre pauvre Roi ! —est timbré de cet écusson sans pareil dans les blasons de l'histoire, ces mystérieuses fleurs de lys qui ressemblent à des fers de lances dans un ciel bleu, et il a pour couverture un maroquin de la même couleur de ces bottines que vous avez sur le cœur. Je vous donne ces détails,mon artiste bien-aimé,parce que je sais que la forme, pour vous, c'est la gloire des yeux et le rêve de la pensée. J'ai encore un exemplaire pour le Pape, mais il n'est qu'en projet. Donnez-moi un conseil. Comment faut-il le faire relier ? C'est ce spirituel marquis de Custine qui l'emportera. Il est très bien avec Pie IX ; l'Église n'a jamais damné qu'à la dernière extrémité les gens d'esprit. La tante de Custine, une imposante et incisive douairière (comtesse de *Maussion* par mariage, mais en son nom demoiselle de Saint-Simon (1) s'il vous plaît !), une pure grande dame,

(1) Non ! Cortener. (Note de Barbey d'Aurevilly sur la copie de Trebutien.)

me comble de marques d'amitié et de ces bontés de vieille femme, très spirituelle et très influente (1) sur l'opinion des salons, qui doivent rendre un homme qui sait la vie plus fier que des cachotteries d'alcôve avec des femmes de vingt-cinq ans.

Et, puisque nous parlons d'alcôve, il y en une qu'on a ouverte, — je crois, — et que je dois fermer. Vous y êtes bien ! c'était la rue Blanche ! L'homme de cette rue vint un jour me faire une espèce de proposition au nom de ces royalistes qui ne feront jamais un journal ni une action qui ne soit une bêtise, quand ce ne sera pas une lâcheté. La proposition s'en alla comme une brume, dès que je voulus la saisir avec cette *grasp* que vous connaissez, brrrrr !... Il y a ici des détails que je vous sauve pour arriver à la femme dont vous me parlez. Sans les cascades du diable d'un temps comme le nôtre, — où le destin nous roule et nous secoue comme des numéros de loto dans leur sac, — je n'aurais jamais connu la dame en question... Elles ont toutes, mon cher Trebutien, une petite couleuvre au coin de la bouche, et le conte d'Hoffmann est une histoire. Or, depuis ce temps, Belphégor a mis le ménage de la rue Blanche à l'envers, et madame *Honesta*, non ! mais *Deshonesta*, s'en est allée, et où je ne l'ai pas suivie. Elle a roulé, roulé, roulé, elle roule encore et Dieu sait où elle s'arrêtera. Ce serait la plus mauvaise des femmes si elle n'en était pas la plus folle. Une démence à froid ! Ne manque pas cependant d'intelligence, mais c'est perverti et cela n'a pas la grâce que garde parfois la perversité. Pour beauté, de la chair qui commence à rougir. mais assez tassée et ferme encore, taillée avec un coup d'ébauchoir, mais pas achevée, pas *tournée*, — inharmonieuse ! La beauté d'une écaillère de votre pays. Je crois — oui — que cette beauté-

(1) Non, elle n'influait pas. (Note de Barbey d'Aurevilly, sur la copie de Trebutien.)

là avait quelque goût pour ma laideur. Il n'y a pas de fatuité avec de certaines femmes ; — celle-ci, qui a toutes *jupes relevées*, a dit partout, et d'une voix d'aigle, que *j'avais été son amant*. Elle s'en vante même à ceux qui couchent avec elle. C'est l'éperon dont elle aiguillonne leurs ardeurs. Or, je n'ai point été son amant, mon cher Trebutien, et je n'ai pas besoin de vous le jurer sur un reliquaire. Cette femme a des yeux de chat où jamais ne passa nuance de tendresse, — cette moire irisée des yeux qu'on aime à regarder ! Puis une bouche avec laquelle on fait autre chose que l'amour ; une bouche à caresser une écuelle. En somme, elle est, si l'on veut, une grosse belle femme, mais quand on veut autre chose que de boulanger de la chair, — fraîche autrefois, — on n'y pense point et je n'y ai jamais pensé, quoique j'aie mis peut-être deux ou trois galanteries dans cette sébile que toute fille d'Ève nous tend, sa toilette faite et ses épaules à l'air. Voilà la vérité. Quant à mon histoire, si elle l'a contée aux bottines bleues, les bottines bleues peuvent l'effacer avec leur pied. Elle s'est moquée des bottines bleues. Elle ment comme un Crispin de comédie et même a de l'invention dans le mensonge. Je la dénonce à toutes les candeurs ! Mon histoire, qui se compose de trois ou quatre romans, n'est guères connue : j'en ai quelquefois raconté des épisodes sous des noms qui n'étaient pas les véritables... mais mon histoire racontée à une femme par moi, qu'elles ont accusé souvent d'avoir un masque de fer sous la peau, et qui crois que le mystère n'est pas seulement une habileté... par moi qui crois que toute royauté est perdue si elle ne se cache pas derrière le voile de pourpre comme chez les anciens Persans ! Ah ! ceci serait diablement contraire à toutes les habitudes et les volontés de ma vie. Et je les aurais sacrifiées ! A qui ?... A une femme qui ne me plaît pas... Et pourquoi ?... Donc, mon ami, dites aux *pieds d'azur* qu'ils ne savent rien du tout qu'une seule chose, c'est qu'ils ont en moi un serviteur très

désireux d'en baiser respecteusement le satin, comme si c'était la mule du Pape, auquel ils ne croient pas comme nous, ces malheureux pieds !

A présent, passons à une autre partie de votre lettre, car je tiens à répondre à toutes vos questions aujourd'hui. Je veux vous ôter tous vos petits froids d'esprit : que ne puis-je de même vous enlever les fardeaux du cœur ! Le mot de *Prophètes du Passé* est de Lamartine, dans son livre des *Confidences*. Il l'a ramassé des pieds de l'Arbre aux fruits d'or, de Ballanche, qui l'avait dit de sa lèvre innocente et *augurale*, et il en fait un projectile contre de Maistre et de Bonald. Mais c'est le projectile qui s'est cassé le nez. Je viens de relire Ballanche. C'est un somnambule historique, mais quelquefois d'une prodigieuse lucidité. Je suis content, mon ami, de vous voir partager mon impression sur Saint-Bonnet. Ah ! c'est un talent d'une virilité dans la grâce !... Je l'appellerais volontiers l'*Eudore* de la philosophie chrétienne, dans toutes choses qui tiennent au cœur. Je ne suis pas de votre avis : il a plus de talent que moi. Moi, j'ai de temps en temps de la *poussée* et de la flamme... mais je manque de goût, disent-ils. Ils me trouvent affecté, malgré les désossements épouvantables que je pratique sur moi pour devenir simple. Du reste, j'écris pour les absents. Mon *moi* vrai est dans une conversation inspirée, quand le visage que j'ai là, devant moi, me plaît. Ah ! Trebutien, Trebutien, pourquoi ne vous ai-je pas toujours ? Vous me connaîtriez....

Hier, mercredi, les oreilles vous ont-elles tinté ? Il y a une idée charmante qui court tous les esprits et qui s'y dépoétise, c'est l'idée que, quand une oreille tinte, on parle de vous *tout là-bas*... Quand c'est l'oreille droite, l'oreille du bon ange, on dit du bien de vous. Quand c'est la gauche, on vous houspille. Eh bien, hier, si la poésie n'est pas un mensonge, il a dû couler dans votre oreille droite des tintements de cristal de roche, des infusions d'harmonica. Une jeune

fille qui vous connaît par moi depuis longtemps, une *Laure*, mais sans *Pétrarque*, vous a vu, il y a un mois, à la Bibliothèque. Vous lisiez, absorbé, froncé, sombre d'attention... elle vous fixa, *vous reconnut ;* vous aviez le front pesant de pensée sur un livre ouvert. « Il fallait—lui dis-je—mettre le bout de votre doigt ganté sur son épaule et dire seulement d'*Aurevilly*, rien de plus, et vous auriez vu, Mademoiselle, une sublime physionomie d'ami vous jeter par les yeux deux rayons et autant par les lèvres. Attentif, studieux, c'est l'Hamlet de la science ; vous ne connaissez que la moitié de Trebutien. » Elle passa, en robe chamois, voilée de vert, roulée dans un crêpe de chine couleur *saule*, et vous ne vîtes point cette taille d'ondine d'une femme qui vous frôla peut-être, sans faire de bruit, et qui laissait sur votre tête inclinée un doux sourire et une pensée.

Hélas! *v'la* mon papier fini ! Je suis un bavard ou mieux une *bavarde ;* la *Commère de Windsor* de l'amitié. Je vous ai envoyé ce matin un article sur Condorcet. Ils me l'ont coupé et *vulgarisé*, ces éteigneurs d'expression ; mais tel quel, il n'est pas mauvais, il cingle. Malheureusement, on a coupé le petit bout de soie du fouet avec lequel je caressais la gravité d'Arago. Allons, il faut prendre son parti de ces misères. Je suis plus haut de quelques phrases, mais j'ai la tristesse d'une femme à qui on a coupé les cheveux.

Tout à vous, et, si vous aimez mes bavarderies, répondez bientôt. Répondez !

Paris. Mercredi soir, 1er octobre 51.

Mon cher ami,

Je n'ai point perdu pour attendre. Votre longue lettre a été la bienvenue. Depuis que vous l'avez écrite, la *Presse* (vous l'avez lue sans doute ; c'est la *Presse* de dimanche dernier,) a publié un feuilleton sur nos *Prophètes*. L'article est de Pelletan, qui s'est très bien exécuté, comme vous voyez, mais qui ne m'a point du tout exécuté. Son article est une détestable déclamation, de mauvaise foi, d'erreur et d'ignorance, sans une raison vaillante comme en ont quelquefois les esprits faux, — ce que Dieu permet de temps à autre pour la mystification du Diable. Pelletan n'est plus qu'un sectaire. Rien d'étonnant à ce que son feuilleton soit ce qu'il est. Mais il a douze colonnes, mais il est dans la *Presse*, qui a 30.000 abonnés, mais il fera lever d'autres condamnations et imprécations contre les *Prophètes*, et voilà pour nous l'important ! Rappelez-vous ce que je vous dis ! De Serres a écrit à quelqu'un, qui m'a montré la lettre, qu'il allait m'envoyer un premier article, paru dans la *Bourgogne*, et qu'un second, plus long et plus à fond, suivrait prochainement. Je ne vous envoie pas la *Presse*, mais je vous enverrai la *Bourgogne*, dès que je l'aurai.

J'étais à la troisième ligne de cette lettre que Renée est arrivé chez moi. Je ne l'avais pas vu depuis son retour de Caen, car il habite à Auteuil où je ne vais guères, et je l'ai gardé à dîner pour parler de vous. La meilleure sensation de ce dîner d'amis, vous l'avez causée. Nous avons dû vous attacher une harpe éolienne à l'oreille droite, si la superstition que j'aime est une vérité. Que n'étiez-vous là, cher Trebutien!

nous avons promené nos traînantes causeries dans les feuilles tombées de ces dix ans qui viennent de disparaître, et qui nous ont laissé une bonne amitié pour nous y appuyer et pour vivre. Nous avons parlé des morts, de Boissière, de Labitte, de Guérin surtout, — cette étoile d'un archipel grec, disparue au moment où elle montait d'un si ravissant mouvement dans le ciel. Renée doit parler à Charpentier du volume de *Reliquiæ*, qui nous reste à faire pour l'honneur de la gloire et l'illustration de notre ami. Oui, c'est la gloire, encore plus que lui, qui en sera honorée ! Renée m'a dit votre piété à l'endroit de cette mémoire si chère et m'a touché ce projet de souscription, qui m'a semblé excellent. Avec cette idée de faire une souscription, nous aurions plus d'argent qu'il ne nous en faudrait. Je ne me suis pas hâté. Vous savez mes raisons. Ma main, qui doit écrire vos noms, à tous, avec le mien auprès du sien, à la tête de ce livre, urne des plus purs aromates qui aient jamais été consumés sur l'autel de la jeunesse et du génie, ma main était trop noyée d'ombres ; il fallait qu'elle sortît de l'obscurité. Dès qu'elle rayonnera, ce sera pour lui et pour deux mémoires : la sienne et celle de sa sœur.

Je vous ai mandé, je crois, dans le temps, un an ou deux, que sa sœur (mademoiselle Eugénie) était morte ; morte, comme lui, de la poitrine, morte comme mourra sa sœur Marie, qu'on m'a dit attaquée de la même affection. Eugénie, l'aînée, était celle qu'il aimait le mieux. Elle avait le même talent que lui, mais ce talent avait le même sexe qu'elle. J'en ai la preuve dans mes papiers. J'ai de cette femme, qui n'avait lu que l'*Imitation* et les *Pères*, et qui avait la fraîcheur de pensée des roses mousses de la plus mystique solitude, des choses du sublime le plus naïf et le plus divin. J'ai eu des torts cruels avec elle. C'est une histoire à vous conter quand je vous tiendrai près de moi, mais elle est trop mélancolique pour que je puisse l'écrire, du moins à présent. Il y a de certaines

cordes cassées dans cette pauvre mandoline du passé, pendue, muette et couverte de poussière, aux lambris de notre âme, qu'on ne peut toucher, même en passant. Eugénie de G... était venue à Paris pour le mariage de son frère. Très liée avec la baronne de Maistre, on lui mit des robes faites par Palmyre sur ses épaules *ascètes* de *Marie l'Égyptienne*, et on la conduisit partout, au Faubourg St-Germain. Elle y fut ce qu'est une fille de race que rien n'étonne et qui devine tout, une fille des *Guarini* d'Italie, une arrière-nièce de grands-maîtres de Malte et de cardinaux de la Sainte Église romaine. Elle n'avait, comme l'agneau de La Fontaine, bu que dans le courant du petit ruisseau du Cayla. Mais cette lèvre pure trouva bon cet immense verre à champagne, couvert de mousse, qu'on appelle Paris, et que les dévotes de province nomment la coupe de Babylone. Elle y grisa cette tête ardente, masquée d'un visage qui ressemblait à la tête de mort d'une caverne d'anachorète. Elle souhaita désespérément ce qu'elle n'avait jamais pensé à désirer ; elle souhaita la beauté avec la flamme de désir de madame de Staël. Et, bien entendu, elle resta laide, avec des salières à la poitrine, des bras plats, une taille plate; mais une âme ronde comme la Vénus de Médicis et aussi voluptueuse, dans ses contours *psychiques*, pour les idéalistes et les cœurs qui voient les âmes comme on voit les corps. Le milieu de femmes dans lequel elle vécut lui fit plus de mal qu'autre chose. Il y eut une bataille à trois qui emporta trois amitiés à jamais dans un drame de jalousies et laissa des blessures qui saignent encore. Je vous conterai cela quelque jour. Cela me serait impossible aujourd'hui. — Les souvenirs ont aussi des nerfs !

Le livre de la *Douleur* par Saint-Bonnet, sur lequel vous me demandez mon opinion, cher Trebutien, est un adorable livre mystique, d'une clarté de ciel entr'ouvert à travers les brumes parfumées de l'encens !... C'est la Douleur acceptée, voulue, aimée, baisée avec une passion sainte, sur sa bouche

pâle et sanglante. C'est enfin le contraire de ce livre lâche de la de Staël, l'*Influence des Passions sur le bonheur.* Je suis convaincu que ce livre-là vous prendra par ce que vous avez de plus intime, et qu'une fois lu, ce sera pour vous, comme la *Restauration française,* un livre de chevet; vous ne le quitterez plus. Ce n'est pas un livre littéraire ; mais connaissez-vous rien de moins puissant que les livres littéraires, si merveilleusement agencés, peinturlurés et brossés qu'ils soient par l'auteur ?

Je crois, très cher, que vous feriez bien — puisque cela vous intéresse — d'attendre à avoir mes *Memoranda* pour annoter le *Dandysme* et la *Bague.* Il y a dans les *Memoranda,* que je vous enverrai prochainement, des choses qui conviendraient très bien pour l'encadrure de ces deux textes et qui doivent assez curieusement les éclairer. Vous avez la bonté de vous dévouer tant à ma vie, et une intuition si grande de tout ce qui tient à l'âme et à ses rapports avec l'Art, que je ne vous indiquerai rien; vous choisirez tout et vous ne vous tromperez pas. Quant à la strophe de la *Bague* sur laquelle vous m'interrogez, vous avez raison : c'est une allusion à ma naissance. Je suis réellement né le *jour des morts,* à deux heures du matin, par un temps du Diable. Je suis venu comme Romulus s'en alla, — dans une tempête. Comme Fontenelle, je faillis mourir une heure ou deux après ma naissance, mais il y a de bonnes raisons pour que je meure avant cent ans. Il parait que le cordon ombilical avait été mal noué et que mon sang emportait ma vie dans les couvertures de mon berceau, quand une dame (mon premier amour *secret* d'adolescent), amie de ma mère, s'aperçut que je pâlissais et me sauva non des Eaux, comme Moyse, mais du Sang, — autre fleuve où j'allais périr. La Destinée est singulière ! Une femme me sauvait pour que je l'aimâsse *treize ans* plus tard, avec cette timidité embrasée qui est la plus terrible maladie que je sache... Est-ce un charme redoublé

par les lointains de l'enfance ? Mais cette femme, vieille maintenant, et qui n'a jamais rien su des ardeurs qu'elle m'a causées, et dont, *physiquement*, j'ai failli mourir, je ne l'ai pas revue depuis ma sortie du collège, et je n'ai jamais trouvé depuis, *sous sourcil aimé*, de regard bleu-sombre de faucon courroucé qui valût pour moi cet impérieux et fier regard !

Puisque madame*** a ce que vous appelez le *pointillé de madame Deshonesta*, qu'elle y ajoute ceci sur le marquis de P. et elle en aura assez, que je crois, sur l'un et sur l'autre. Le marquis de P... qui a des armes superbes et qui les porterait sur son dos, sur son ventre et sur son derrière, comme les hérauts qui s'en pavoisaient autrefois, est un marquis de haut problème que j'appelle, moi, de mon impertinence privée : *Aventuros-Casanova.* Il n'en a ni les mollets, ni les jarrets, ni la force d'hercule ; il en a l'impudence, le front de bronze et le geste italien. On ne sait qui il est, d'où il sort, ce qu'il fait dans le monde. Il appert seulement que c'est un de ces hommes qui ont roulé comme un cerceau sous la baguette de chaque événement. Il a été avocat, abbé, militaire, diplomate ; il tutoie tous les souverains de l'Europe ; il a couché avec toutes les archiduchesses ; il a gagné toutes les croix qui peuvent tenir sur un habit, depuis la croix de l'Éléphant blanc jusqu'à celle de *Saint-Étienne de Hongrie*, que je lui ai vu porter un soir sur un gilet qui resta impassible, ma foi, comme si ce ruban si *rare* avait réellement là son domicile légal ! Ce marquis universel est docteur en théologie, docteur en droit, docteur *in utroque jure et in utroque mendacio.* Il était à Novare ; il y commandait une compagnie de Croates ; il y fut blessé ; il met, pour vous le prouver, la main sur le bouton comme Mascarille ; il a pendu comme Trois-Échelles dans *Quentin Durward* ; il a insurgé la Suisse calviniste avec un chapeau vert tyrolien et de grosses bottes à l'écuyère ; c'est le confident du général des Jésuites, qui parle moins de langues que lui, quoiqu'il en parle dix-sept ; c'est le rival du

roi de Bavière, l'amant de *Lola Montès*, qu'il a traînée à la queue de son cheval par toute l'Europe, quoiqu'elle prétende, elle, qu'elle l'a fait bâtonner par ses grooms. D'âge, il n'en a point, comme Cagliostro. C'est entre trente et quarante, depuis une éternité ! Il porte des moustaches à la Sbrigani, retroussées jusqu'aux tempes, et une figure de Callot allant à la maraude sur les jambes noires de Scaramouche, le tout roulé et *circonvoluté* dans des révérences de petit abbé saluant un membre de la prélature Romaine.

Voilà ce que c'est que le marquis de P... de Pist ! Paf ! Pan ! Preust ! Puff ! Pouf ! à votre choix ! — Ah ! un mot encore ! Qui dit que je n'ai pas eu de femmes supérieures dans ma vie ? Est-ce la *Deshonesta !*

Adieu, voilà encore une longue lettre, mais avec vous, j'aime à causer. J'écrirai demain à M. Énault, et dans sa langue, puisqu'il s'en pique. A dandy, dandy et demi.

For ever.

Jules B. d'Aurevilly

Mercredi soir, 15 octobre 51.

C'est moi qui retarde aujourd'hui, par exception, mon cher Trebutien. Je suis allé me régaler du dernier rayon de soleil à la campagne, et les délices de cette Capoue d'automne m'ont retenu jusqu'aujourd'hui. En rentrant chez moi (rue Geoffroy-Marie, nº 15), — impression très triste, oui, toujours très triste pour un caractère aussi misérable que le mien, et aussi isolé, malgré les apparences, dans la vie, que je le suis et que je continuerai de l'être, — j'ai trouvé sur ma table toutes sortes de bonnes aubaines. D'abord, une longue lettre de vous, — puis une lettre de M. Énault et son *Eschyle*. En troisième, une lettre de la baronne de Maistre qui, par parenthèse, me mande qu'à Nevers on a vendu des *Prophètes*, et que, sous quelques jours, elle vous enverra de bon argent et de bonnes paroles. Enfin un feuilleton (de lundi dernier) sur la *Vieille Maîtresse*, par mon gros bédondaine d'ami, J. Janin. C'est de la *jaserie* et non de la critique, mais il ne faut demander aux gens que ce que les gens peuvent donner.

Laissons tout ce qui n'est pas vous et parlons de vous. Vous ! voilà le refrain de ma chanson, et cette chanson, pour la tendresse, vaut une *bonne* romance. Vous m'avez fort intéressé avec vos fragments...

Elle a peut-être l'âme grande. Qui sait ? Mineurs, descendez dans ce puits et grattez jusqu'à la perle. Mais, si elle ne l'a que tournée aux *piques d'amour-propre*, comme disait Stendhal... on gagne souvent avec des piques dans son jeu. D'ailleurs, pourquoi dit-elle, si c'est elle qui l'a dit, qu'une femme supérieure a manqué dans ma vie ? Je dois à *deux* femmes, entr'autres, de relever ce mot-là. Dans

les fragments que vous m'envoyez, je trouve une autre impertinence à l'article de mes amis. Je n'ai jamais eu une amitié *profonde et courageuse !...* Oh ! oh ! rugissez, Trebutien, et que Guérin se lève dans son tombeau et lui en jette la pierre à la tête! Pas *d'amitié profonde et courageuse!* Vous êtes le premier de mes amis maintenant... mais j'ai Renée, qui ne m'a jamais gâté, qui m'a dit souvent des vérités sévères; j'ai mon frère Léon, qui m'a aussi toujours planté, comme un épieu, la vérité dans la conscience, quand je m'écartais du devoir. Tous les autres *profonds et courageux* sont morts, et morts pour avoir voulu vivre de la même vie que moi, mais je les ai eus des années! Voilà la seconde femme, Trebutien, qui m'ait dit cette parole ou qui l'ait dite de moi! Il y en avait une (son nom importe peu) qui me disait un jour: «Vous n'avez pour amis que des flatteurs ou des trembleurs, les tournesols d'un soleil d'épigrammes ! » et puis elle partait de là pour me débagouler toutes les abominations de la terre sur mes défauts, qui sont nombreux, je le sais, et dans lesquels elle avait empêtré sa vie comme un cheval s'empêtre les jambes dans ses guides tombées. Elle, je n'ignorais pas pourquoi elle criait ainsi ! Mais celle-là qui ne m'a jamais vu, qui ne me connaît qu'à travers le milieu purifiant de votre amitié, parle comme une femme révoltée et s'apitoye d'une pitié qui est, au fond, un jugement cruel sur la disette *d'amitiés profondes et courageuses* qui m'ont manqué. Dites-lui donc, vous, mon noble ami, et dont je suis *fier comme d'une vertu* (mot de M. Énault dans sa lettre, et qui m'est allé au fond du cœur), dites-lui bien qu'en fait d'amitiés profondes et courageuses j'ai assez avec vous seul, oui, avec vous *tout seul*, pour ne jamais mourir de faim et n'avoir besoin de personne de plus ! Mon Dieu ! s'il ne s'agissait que de moi seul, je ne m'inscrirais pas en faux contre un jugement porté à distance par une femme, — trop aimable et trop favorablement prévenue dans les autres parties de son jugement. Mais il s'agit de mes

amitiés et de notre amitié. En Espagne, on dit : *Ne touchez pas à la Reine !* La reine de mon âme, c'est votre amitié pour moi, et on n'y touche pas non plus !

Maintenant, aux questions ! Je vous enverrai le numéro de la *Presse* où se trouvent les douze colonnes de Pelletan sur les *Prophètes*. Vous verrez le néant de tout cela comme histoire, comme raison et profondeur. Si Despois, le Despois du *Lilas indigné*, est de cette force, la barre de fer rouge n'attirera point le rose de mes ongles. Je sais d'avance ce que Despois va dire ; au lieu de couler à fond mes idées, il va opposer les *Prophètes* à la *Vieille Maîtresse*, la passion peinte aux principes posés, lâche méthode, et facilement inepte, de toutes ces couleuvres à idées qui rampent sur le ventre dans l'ornière et qui n'ont ni dards, ni dents, ni venin. Que le *Lilas* s'indigne encore, mais dites-lui cela ! puisqu'elle n'a pas dégoût d'une telle méthode, et qu'elle la devine et vous en parle dans sa lettre. Quant au citoyen Pont, laissons-le piauler de sa gueule frottée aux excréments de toute injure. C'est un journaliste démocrate. Je fais mon devoir, lui fait son métier.

Oui, vous savez de quelle *marquise du V...* je parle dans la *Bague*. Je n'ai rien à ajouter sur elle. Elle a eu son jour de grandeur, comme de beauté suprême, mais *Troja fuit !* Vous trouverez dans le premier volume de mes *Memoranda* un portrait d'elle qui fut ressemblant. C'est ce qu'on peut dire de mieux des portraits, qui ne sont jamais qu'une minute de l'existence, une halte dans ce qui ne s'arrête point. Maintenant, ce portrait, il faut le couvrir comme celui du doge décapité pour trahison.

Je demanderai la *Douleur* pour vous à Hervé, mais Hervé en est à un autre volume, pour le moment. Il vient d'avoir *le bonheur* d'épouser une fille aimée, distinguée et riche relativement à lui, et il fait sa lune de miel chez les parents de sa femme en Vendée. Quand il sera de retour, je n'oublierai pas votre commission.

Je n'ai pas revu le savant de la *Sphragistique.* Mais je pense que nous n'avions rien à payer. Du moins, je n'ai rien payé et on ne m'a rien demandé, et pourtant on m'a expédié mon brevet sur parchemin avec tous les sacrements de la chose. Donc, etc., etc.

Vous serez assez bon, mon cher ami, pour me répondre le plus tôt possible, d'abord parce que cela me fera plaisir, et ensuite voici un autre : « voici pourquoi ». J'ai besoin d'être renseigné sur le vieux mot normand *harlot.* Vous savez que la mère de notre Guillaume était une *harlot.* Des historiens disent qu'elle s'appelait *Harlette,* mais n'y en a-t-il pas qui disent que Harlot n'était pas un nom, mais une qualité, et quelle qualité ! ? N'est-ce pas en normand ce que signifie *putana* dans la langue de baisers de l'Italie, et de baisers indécents ? *Rispondirmi, Rispondirmi,* comme disent les Turcs à M. Jourdain ! et bonsoir ! Je vous ai dit, je crois, que j'avais écrit à M. Énault, puisque je vous parle de son *Eschyle* et de sa réponse. Adieu, une poignée de main à M. Le Flaguais. A vous, rien ! n'avez-vous pas tout ?

Jules Barbey d'Aurevilly

31 octobre 51, Paris.

Il est sept heures et demie du matin, heure *héroïque* pour moi. Je viens de me lever et d'allumer mon feu moi-même, comme Catherine II. Puis je me mets à vous écrire, mon très cher ami. M. Énault part pour Caen et, pour être bien reçu de vous, veut vous apporter une lettre. Il viendra dans l'après-midi la chercher. Je devais, ce matin, porter un article à Mallac, pour l'*Assemblée*, un article, par parenthèse, sur les conférences du docteur Newman. Je n'irai point chez Mallac et je vous écrirai. Je me soucie bien de tous les journaux de la terre, ces vils chiffons, quand il s'agit de vous !

D'ailleurs (quel pâté ! dirait Bridoison ; voilà un D qui ressemble au Delta égyptien) ; d'ailleurs, je vous dois une réponse. Moi, la royale exactitude, je suis en retard depuis quelques jours. Vous m'avez écrit *vite* et *longtemps*, la dernière fois, deux choses qui ont l'air de se contredire, mais que j'entends et que j'aime. Vous m'annonciez la visite de M. Énault. Je l'ai vu, en effet, trois fois. Il m'a paru aimable, un peu *précieux* de ton, mais il est si jeune ! La vie le brisera et le rendra simple. Elle assouplit l'esprit aux articulations et diminue le petit étalage de la parole sur nos lèvres. C'est la seule chose — la manière de prononcer — qui m'ait, non pas choqué (le mot est trop gros), mais *effleuré* en lui. Pour un homme qui aime le Dandysme, il a l'air de faire trop attention à ce qu'il dit. Nous nous sommes trop peu vus, — quelques secondes chaque fois, — et quand une circonstance, hasard d'idées ou de sentiment, ne vous a pas tendu tout à coup son fil électrique, on ne s'est réellement touché que par les extrémités et on ne se connaît pas. Il faut un acclimatement à l'esprit comme au corps ; autrement on reste engourdi

comme la marmotte dan sa boîte. Quant au... ni mot, ni allusion, rien n'a été dit. Soyez tranquille. J'ai le masque d'acier, comme vous dites, et de la prudence, non comme un vieux juge, — Hubert n'en eut pas trop dans le temps !— mais comme une veuve de trente-deux ans, encore jolie, de la rue de la Chaise au Faubourg St-Germain. C'est bien mieux.

Merci de votre renseignement sur *harlot*. Vous avez bien deviné. C'est bien pour mon *Abbé de la Croix-Jugan*. L'*Assemblée* l'a annoncé,et si quelque tuile des toits ne nous tombe pas sur la tête, je crois qu'il paraîtra prochainement. L'*Assemblée* l'avait annoncé, d'abord, incorrectement, mais la dernière fois c'était bien. Le titre vrai est : L'ENSORCELÉE OU LA MESSE DE L'ABBÉ DE LA CROIX-JUGAN.

C'est, comme vous le savez, la première de mes *Chroniques chouannes*. J'ai pesé, dans ma misérable sagesse, ce que vous me dites sur l'emploi du patois, et la balance, qui n'a point tremblé, n'a pas penché du côté de l'opinion que vous m'exprimez. J'ai pour moi Walter Scott, mais c'est un anglais ; j'ai Burns, mon favori Burns : même objection : c'est un écossais ; — j'ai Balzac, un maître, et un grand maître ! Mais laissons les noms ! La poésie, pour moi, n'existe qu'au fin fond de la réalité, et la réalité parle patois. Les langues sont le clavier des artistes : ils les animent, ils les idéalisent ; ils en double, triplent,multiplient le jeu, les fonctions, la portée, et qui le croirait ? le sens et même le son. Il ne s'agit que d'être intelligible. Quand vous l'êtes, parlez comme vous voudrez, mais parlez bien. Est-ce que les paysans dans Molière n'ont pas autant de style que les autres personnages, et ils parlent tous les patois, jusqu'au suisse ? Les patois, — la plupart sont de la langue arriérée. Quand ils sont davantage, ils sont des provincialismes, presque des dialectes. — Diable ! Diable ! c'est de la perdrix rouge que cela ! Mais quand je vous accorderais, Trebutien, que ce sont des vices, des maladies de langage, des membres déjetés d'une langue qui devrait

être saine, désespérés d'écrouelles, les grands artistes sont des rois, et les rois touchent les écrouelles et ils les guérissent en les touchant !

Si je ne suis pas grand artiste, j'ai tort, — mais j'ai tort dans ma propre langue, j'ai tort dans la phrase de l'Académie. Rien ne vous sauve d'être médiocre quand on l'est. Tout ceci revient à dire que, dans les arts graphiques ou plastiques, l'exécution est tout. Parbleu, je le sais bien ! Quand j'ai lu votre lettre, j'ai consulté Renée auquel vous me renvoyiez. Renée, un *peseur d'or fin*, comme Sainte-Beuve ; un homme à trébuchet littéraire : timoré en littérature comme un dévot en religion, ayant une peur d'hermine de gâter sa belle douillette blanche en matière de goût ! Eh bien, *Renée* a pensé comme moi ! Il connaît à peu près la moitié de ma chronique et il n'a été choqué de rien ; il a trouvé mon patois bon comme le cidre, et ses entrailles de vieux Normand se sont dilatées en voyant, sous une plume qui ne manque pas de vie et de coloration vermillonnée, les langages et les souvenirs de sa jeunesse. Quoi ! ce sont des Normands, — des Normands, qui ne veulent pas qu'on parle le normand, la langue qui sent le terroir de notre fière province, et qui s'opposent à ce qu'on introduise dans la langue littéraire des dialectes de province que l'Angleterre et l'Écosse ont bien introduits dans la leur ! Que le diable m'emporte dans le côté d'enfer où cuit le vieux Rollon si je vous comprends, mes amis, Normands infidèles, traîtres au pays et à son patois ! Mais je n'ai plus qu'une chose à dire : vous verrez...

Oui, vous verrez, mon cher Trebutien, et malgré le normand, et malgré les romans, *auxquels je devrais renoncer*, mon livre *normand*, *roman* ou *chronique*, sera plus heureux que ma *Vieille Maîtresse* et vous plaira. C'est une toute autre source d'inspiration et une toute autre manière. J'ai tâché de faire du Shakespeare dans un fossé du Cotentin, et je crois vous avoir dessiné un personnage entr'autres que vous rever-

rez dans vos rêves ; car voilà, selon moi, le mérite et la preuve des créations fortes, c'est de s'attacher à la pensée comme un vampire à sa victime et de ne plus jamais la quitter. Vous penserez souvent, quand vous l'aurez lu, comme si vous l'aviez vu une fois, à mon abbé de la Croix-Jugan. Je suis encore trop près de mon tableau pour le juger. Vous savez que ce que j'écris ne prend sa valeur à mes yeux que quand je m'en suis séparé pendant quelque temps et que je le retrouve, oublié et nouveau, comme si j'étais un autre *moi* que *moi*. Jusque-là, je suis trop en proie à la maternité de mon œuvre et j'ai les illusions des mères, et je m'en défie ; et quelquefois se défier de ses illusions, c'est les augmenter.

J'avais égaré votre dernière lettre dans les papiers qui couvrent ma table, je la retrouve et j'y cherche s'il n'y a pas quelque question à laquelle je doive une réponse. Oui, Aloys a été moi dans le temps où j'écrivis, en une seule nuit, l'histoire de Joséphine, mon conte de *Beppo* ou plutôt de *Beppa*, cette miniature que je vous ai dédiée en attendant que je puisse vous offrir une grande toile d'histoire. C'était moi, le *Byronien* furieux ou plutôt l'*Alfiérien* que j'ai été pendant dix ans. *Byron et Alfieri* m'ont empoisonné, en effet, mes premières dix années de jeunesse. Ils ont été ma morphine et mon émétique, et quoique je sois, à ce qu'il me semble, bien guéri de ces deux empoisonnements, cependant parfois je me retrouve quelque bouton *byronien* qui repousse, comme madame de Maistre, tuée ou à peu près par l'émétique il y a dix ans, retrouve à certains jours des boutons de ce poison plantés effrontément sur ses brunes épaules, qu'ils tachent d'un corail enflammé... Malgré le goût que j'ai pour les *bonnes notes*, j'aime mieux laisser ce *moi* des premiers temps de ma vie que d'y revenir. Je ne me saute pas du tout au cou dans le passé. J'étais fort insupportable, tourmenté et tourmentant comme un homme qui, pour éviter d'être commun, eût sauté tous les *sauts de loups*

que le monde appelle les convenances, la morale et la dignité. Je ne sais pas comment, à cette époque, je ne suis pas mort en duel trente-six fois, et comment les hommes ne me cherchaient pas querelle en sortant de tous les salons.

Ah ! un dernier mot sur le *Lilas indigné*, ou plutôt au *Lilas indigné*, en réponse à sa phrase : LA HONTE N'EST PAS DANS LA DÉFAITE, MAIS DANS LA TENTATIVE. Je n'ai rien tenté. Pas même comme Almaviva avec Suzanne. Être repoussé par une femme me plairait beaucoup, et je suis assez de l'avis d'Henri Heine : que si j'avais quelque caprice, j'aimerais à être traité comme un chien. Mais ici, ni caprice ni ... les vilaines et douces choses physiques. Rien. Donc la sentence à la Tacite du *Lilas indigné* tombe dans les rivières, et j'ai bien l'honneur de la saluer.

Mille compliments à M. Le Flaguais et, à vous, tous les sentiments de la vie.

And for ever,

Jules B. D'AUREVILLY

Répondez au reçu de ceci.

Samedi, 22 novembre 51.

Mon cher ami,

Des occupations et presque *une aventure,* jetée tout à travers, m'ont empêché de répondre plus tôt à votre lettre. Je m'en veux de ce silence forcé et prolongé. Je m'en vengerai ce soir. Voilà mon papier sur ma table, un grand feu dans ma cheminée, du calme autour de moi,—le calme, que ma damnée vie ne connaît guères ! — Nous pouvons causer.

Eh bien, mon cher *Caton,* je ne ferai plus de romans ; mais me permettrez-vous de faire des chroniques, — des chroniques, c'est-à-dire de l'histoire où la grandeur de la vie privée marche, épaule contre épaule, à côté de la grandeur de la vie publique ?... Selon vous, mon ami, dois-je interrompre mon épopée *chouanne,* ne plus penser à ce monument hexagone, à ce monument gothique d'inspiration et de tournure, dont j'ai creusé et sculpté déjà une ogive ? Avez-vous le cœur, ma *chère âme* d'artiste, de me donner un pareil conseil ? Vous me sonnez du grand nom de de Maistre comme d'une trompette, et je ne ferai pas de fausse modestie avec vous. Je crois que j'ai aussi mes *Soirées de St-Pétersbourg* dans la tête, mais j'y ai aussi d'autres choses. Je n'ai pas que la tendance politique et philosophique. Dieu m'a pétri de je ne sais combien de limons ! Peindre des sentiments, des passions et leurs luttes, les dramatiser en les peignant, c'est un besoin de mon esprit autant que de raisonner sur les choses et d'en interroger le principe. Je suis double et triple et multiple, mais tout ce faisceau de facultés, ce fagot, diraient mes ennemis (et peu importe, le fagot flambe !), tout cela, c'est moi. Faut-il casser son *moi* comme on casse un bouchon

de cristal, et des dix mille facettes où se jouait la lumière, n'en prendre qu'une ? En vérité, je vous l'ai dit souvent, je ne crois cela faisable à aucun titre, ni au nom de l'intelligence ni au nom du devoir. Je ne crois pas qu'un genre de talent fasse tort à un autre dans un esprit. Je ne crois pas que ce soit un ogre qui mange tout ce qui n'est pas *lui* dans le cerveau d'un homme. Le tort de Voltaire n'est pas d'avoir essayé d'être universel, mais de ne l'être pas !

En voilà bien long et je suis parti de bien haut pour vous amener à lire, sans *trop de dégoût*, mon *Abbé de la Croix-Jugan*. Je pense qu'il va commencer de paraître dans le courant de la semaine où nous allons entrer. Vous me donnerez vos impressions au fur et à mesure des feuilletons. C'est un drame horrible, mais qui a, si je ne m'abuse, une incontestable grandeur. Le pinceau qui a peint ces têtes étranges, et ces mœurs accentuées et à caractères, s'étale sur la toile en peignant comme la griffe du lion sur le sol. Je n'ai rien fait d'aussi mâle de pensée et d'exécution. Il n'y a pas là-dedans une mignardise. C'est plus de la littérature d'homme que de femme, quoique la passion qui est toute la vie de la femme, l'amour, y bouillonne jusqu'au délire et jusqu'à la mort volcanique de la pauvre créature homaine. Puis il y a là-dedans encore l'audacieuse tentative d'un *fantastique* nouveau, sinistre et crânement surnaturel, — car on voit que l'auteur y croit sans petite bouche et sans fausse honte, — fantastique qui n'est nullement celui d'Hoffmann ou de Gœthe, ni celui de Lewis ou d'Anne Radcliffe (par parenthèse, une femme de génie). Je ne crois pas, malgré la hardiesse de la donnée de ce roman et de la brutalité de l'exécution, que vous en puissiez être blessé comme vous l'avez été par ma *réprouvée* de *Vellini*. Mallac, qui est un lièvre aux oreilles couchées sur le dos, Mallac, le vif argent de toutes les inquiétudes et de toutes les peurs, craignait que ces passions sorties d'un prêtre, et qui s'agitent et s'enroulent autour de

lui, ne fissent un mauvais effet sur le public *moral* et *religieux ;* mais nous avons soumis le livre au jugement des théologiens de l'*Univers*, et ils ont été d'avis que le livre aurait même un effet catholique. Telle est l'opinion d'un esprit très sévère et d'une conscience très éclairée,de Du Lac, une tête digne de *sister* dans un concile, une vraie tête de docteur ! J'ai été enchanté de ce jugement, d'abord parce que je m'en couvre d'avance avec vous ; ensuite parce que je trouve très impertinent pour nous autres catholiques que les drôles de l'incrédulité aient la prétention d'être les seuls qui puissent écrire des livres d'imagination et de sentiment intéressants, et que ce livre très catholique sera une réponse aux incroyables prétentions de ces messieurs ! Ah ! Notre Mère l'Église est insultée de toutes les manières, mais il ne faut pas que les artistes, d'aucun degré et d'aucun genre, acceptent pour elle l'injure qu'on lui jette. Ils ont à prouver qu'ils peuvent tout faire de ce que peuvent faire les ennemis : être spirituels, intéressants, pathétiques, forts sur la passion humaine,et catholiques toujours, par dessus le marché ! Est-ce que le grand *Calderon de la Barca* — l'un des plus grands artistes qui aient jamais existé — n'a pas trouvé dans le catholicisme des sujets de drame et des ressources de passion, supérieurs à tout ce que Shakespeare lui-même a mis en scène avec son prodigieux génie et son impie sérénité d'observateur ?

Quant à l'emploi de ce patois que j'aime, moi qui n'ai d'autre langue que l'*intelligible* et le *pittoresque*, et qui estime que tout ce qui a ce double caractère est assez littéraire et assez français,je décline les *peseurs d'or fin*, ou plutôt non, je ne les décline pas ! mais je m'en rapporterai à vous. Dans certaines questions, il faut voir, et vous verrez. J'ai là-dessus une superbe sécurité.

Voici une autre bonne nouvelle. Pendant que je concluais l'arrangement de mon ENSORCELÉE à l'*Assemblée nationale*, j'en faisais un autre avec le *Pays*, qui publiera en feuilleton

mon *Traité de la Princesse*. Jetterez-vous encore votre foudre sur ce livre, dont vous avez caressé l'idée autrefois comme la femme antique caressait sa chimère ? Livre d'axiomes, mêlé de portraits, qui rappellera la main qui grava ce cachet d'onyx, cette pierre gravée de *Georges Brummell*, que vous avez si bien montée, mon cher joaillier d'éditeur exquis.

L'*aventure* et les occupations dont je vous parlais au commencement de cette lettre (l'aventure, je vous la raconterai avec bien d'autres, mais quand, mon Dieu ?...) m'ont empêché de chercher et de parcourir l'*Art en Province*, qui traite si gracieusement de moi. Je ne connais point du tout R. de Montlaur. Par conséquent, l'*aimable coup* vient du marquis de Chennevières, et il m'est porté en votre honneur. C'est encore cela que je vous dois, mais que dis-je ? on n'ajoute point à l'infini. Remerciez pour moi Sa Suavité M. Le Flaguais, mais remerciez-le deux fois, une fois pour l'article et une autre fois pour la Revue qui le contient, et qu'il ne manquera pas, j'en suis bien sûr, de m'envoyer. Tenez-vous, vous, à ce que je vous envoie le numéro de la *Bourgogne* que je viens de recevoir ? De Serres m'y a fait un long article *Variétés* très favorable, bien entendu, mais détestable pour ce qui le concerne, lui, comme talent. Il n'y a pas de quoi en être curieux. C'est de la publicité, voilà tout. Il paraît que c'est le deuxième article de la *Bourgogne*. Ah ! de Serres avait au moins de l'esprit dans le temps que nous courions ensemble les salons du Faubourg Saint-Germain, et à présent il m'encense avec un verre d'eau. Je l'appelais le marcassin de son oncle ; je lui faisais trop d'honneur, il n'en est que le *vêtu de soie*, et encore la soie n'est qu'un sacré coton !

Je ne suis content de lui que sous ce rapport. Il pousse à la vente ; il donne l'adresse du dépôt à Mâcon... A ce propos, l'*heureux* Hervé est revenu de Vendée, le pays de sa femme ; je le verrai bientôt et lui demanderai la *Douleur* pour vous.

Il a des annonces à faire des *Prophètes*. C'est au commencement de l'hiver qu'il avait remis à agir, pour moi ainsi que pour Saint-Bonnet. Je ne doute pas de lui ; n'en doutez pas non plus ! Quoiqu'il n'ait pas fait ce que j'espérais et ce que j'espère toujours, il le fera. Songez donc ! L'été on perd son grain ; la saison est morte. Et d'ailleurs il avait son mariage à conclure, un mariage qui va lui donner toutes les facilités pour se poser comme éditeur. Prochainement, je vous donnerai bonnes nouvelles de lui, soyez-en certain.

Jules B. D'AUREVILLY

Paris. Samedi, 30 septembre. 51.

Je vous connais, mon cher Trebutien ; *l'œil de ma pensée* vous voit vivre. Demain, c'est dimanche. Vous répondrez à ma dernière lettre, et cette lettre-ci vous trouvera peut-être me répondant. J'aurais pu attendre à lundi pour ce nouveau coup de raquette, mais voici pourquoi je me hâte et vous écris aujourd'hui.

Je ne sais quel jour de la semaine prochaine, mais la semaine prochaine, paraît (invariablement) mon feuilleton de l'*Ensorcelée*, et comme à l'*Assemblée* ils sont intimement convaincus que ce roman doit avoir du succès et que je dois être un des ces jours le *Walter Scott* de la *Normandie*, ils m'ont demandé une cinquantaine de noms normands à qui, dans leur intérêt comme dans le mien, ils pussent envoyer le journal. J'ai pensé, cher ami, que, bien plus que moi-même, vous étiez homme à me composer une bonne liste de ces noms et de ces adresses à Caen. Faites-la donc de suite et envoyez-la moi. Les noms recommandés entre tous les autres, marquez-les d'une croix. Je m'en rapporte entièrement à vous. Seulement, ne perdez pas ceci de vue : j'ai assez de talent pour ne réussir à rien et beaucoup déplaire. Mais si, malgré ce terrible inconvénient d'avoir du talent, j'avais le hasard d'un succès, d'une aubaine d'homme médiocre, ma position deviendrait plus libre et plus forte à cette *Assemblée*, qui ressemble pour moi à l'enfer de Sainte Brigitte, où le damné ne peut faire entendre qu'un petit soupir entre deux murs blancs. Si donc mon roman déterminait quelques abonnements à l'*Assemblée*, si lecteurs ou lectrices étaient assez intéressés par mon grandiose *Abbé de la Croix-Jugan* pour écrire au journal : « Donnez-nous souvent de ce d'Aurevilly »,

pas de doute que ce serait, au point de vue de mon développement dans le journal, d'une considération très puissante. Aussi songez à cela quand vous ferez la liste de vos adresses et de vos noms.

Bien entendu, mon cher Trebutien, que vous commencerez votre liste par l'adresse de madame ***. Je compte sur elle, sur son rayonnement, sur son influence. Dites-lui — car c'est vrai — que sur ma liste de Normandes elle a, dans mon dessein, été posée la première. J'ai dit comme Saint Paul : AU DIEU INCONNU ! Je lui enverrai le journal, mais je lui enverrai le roman en question quand il sera publié en livre (Cadot va l'imprimer au fur et à mesure des feuilletons parus), parce que le livre seul sera toute l'œuvre et toute ma pensée. Mallac, le roi des Trembleurs, rassuré par le docteur en théologie Du Lac sur le fond des choses et l'effet général de la composition, m'a demandé le sacrifice de bien des expressions brûlantes, incisives, mais qui prennent ses pauvres nerfs pour en faire des tire-bouchons anglais, et moi qui veux arriver, qui me sens assez lion pour donner mes dents et mes ongles à la lime, et mordre encore et déchirer même la lime, j'en ai passé par tout ce qu'il a voulu. Être journaliste, c'est être le grand sacrificateur des dieux bêtes, la Lâcheté, la Vulgarité, et la plus stupide de ces idoles stupides, celle que l'on appelle, en pinçant le bec, le bon goût. Le livre, dans son indépendance et sa personnalité inflexible, me vengera des exigences du journal. Que madame*** et les âmes artistes ne me jugent pas sur le journal. Sans doute, il y aura (dans le journal) les grandes lignes de la composition, le *repoussé* des caractères, les rondes-bosses de la physionomie, le torrent du récit ; mais les traits du détail, les traits aimés de ceux qui veulent le fini et l'audacieux de l'expression, ne seront que dans le livre. C'est là qu'il faudra les chercher. Allez ! tous les jours j'apprends ce que c'est que la *couardise-journaliste* dans les partis de

l'Ordre, — comme on dit. Elle a aussi peur d'une expression vive et d'un aperçu neuf que d'une révolution.

J'en ai en ce moment une preuve risible sur ma table. Je vous ai parlé, je crois, d'un article que j'ai fait sur Newman. Dans cet article, j'avais cru pouvoir parler à franche parole de l'Angleterre, de la misérable nation qui baise les bottes de ce marchand de vulnéraire hongrois qu'on appelle Kossuth, et qui lui aurait bien baisé, s'il l'avait voulu, ce qu'Alberoni baisa au duc de Vendôme. Moi, Trebutien, je n'ai aucun respect pour l'Angleterre. Elle n'est grande que de la lâcheté des autres nations. Ce n'est pas même Machiavel; c'est Tartuffe. Je n'avais pas dit sur cette *Brigande* la centième partie de ce que je pense; j'avais seulement montré que l'originalité de l'Angleterre était dans l'entrechoquement de toutes les incohérences humaines, religieuses, politiques, morales, et c'était du haut de la chaire de Newman que j'examinais cet entrechoquement. Eh bien, mon cher, Mallac, ce lièvre aux *cornes de licorne,* m'a renvoyé mon article coupaillé, hachaillé, méconnaissable, parce qu'il ne faut pas mal parler de l'Angleterre, *à cause de M. Guizot qui aime et honore les anglais.* Dites, n'est-ce pas joli ? Et croyez-vous que ce soit agréable d'avoir son chemin à faire avec de pareilles gens ? Mon article à présent n'a pas plus de valeur qu'une réclame; mais un article n'est qu'un article, après tout, et on ne meurt pas d'une rature ! Seulement, quand c'est tous les jours la même chose, cela finit par être irritant et ennuyeux. Dieu, qui m'a fait hardi, m'a donné pour vis-à-vis forcés dans la vie tous les poltrons d'idées, de caractère, de mœurs, de convenance ! Jamais vous ne vous figurerez ce que peut être ma vie avec ces êtres-là ! Non, jamais ! Vous avez beaucoup d'imagination, mais vous ne le pourrez pas.

Ah ! que j'ai souvent désiré être comme un bibliothécaire, vivant dans sa bibliothèque comme un cloporte dans sa poutre, — mais une poutre éclairée par ce qui éclairerait

même l'intérieur d'une poutre, l'amour des choses intellectuelles, l'étude, le calme, le recueillement ! Ah ! que j'ai envié d'être comme vous un grand poète qui passe dans la vie entre son rève et sa pensée, un bénédictin intérieur qui n'a son froc que sur l'esprit, et qui travaille au sein de ces livres dont il est l'usufruitier, comme une abeille dans sa maison d'or. Comme j'aurais donné pour tout cela — pour m'ajuster à tout cela — les turbulences, les agitations, les ardentes indigences de ma vie ! Ah ! mon cher Trebutien, comment s'y prend-on pour être calme, pour ne vivre que par l'esprit pur, et mettre tous les intérêts de son être entre les deux feuilles du vélin des livres comme on y met une rose,. qui y sèche un peu, c'est vrai, mais qui y devient immortelle. La vie dont je vis m'est odieuse, et je ne saurais m'en passer. Je ressemble à ces terribles ivrognes, à ces avaleurs de feu, qui savent que les alcools les consument et qui continuent de boire. A une certaine profondeur dans les sensations, boire n'étanche plus la soif, mais la creuse et l'éternise ; et cela est vrai, sans qu'il soit question de boire, ce que je vous dis là.

Pardon de tout ce *spleen* qui passe dans ma lettre. J'ai dû dévorer une colère ce matin, et la bile, cette ennemie que je porte en moi comme un aconit mortel, roule dans mon sang et l'empoisonne depuis cette cruelle heure d'une colère masquée de sourires. Pardonnez-moi donc, cher ami, les nuances safranées de cette lettre. Cela me soulage de souffrir avec vous ! Laissons les plaintes pourtant et revenons aux affaires.

Vous avez reçu ma lettre où je vous parle de l'article de la *Bourgogne*. Depuis ce que je vous ai mandé, un autre journal (un journal de Paris : le *Moniteur du soir)* a publié un article *Variétés* sur les *Prophètes du Passé*. L'auteur est un de mes amis, — mais non ami d'opinion, comme vous le verrez, car je le prierai de vous adresser son article. Il prétend que

je pense comme un capucin et que j'écris comme un dragon. Du reste, comme l'article de Pelletan, l'article du *Moniteur* donnera l'envie de lire le livre. J'y suis appelé un *Proudhon catholique*. Quand on a pris le parti de chercher la renommée, il faut avoir des tympans d'airain dans les oreilles et se résoudre à tout entendre sans s'agiter !

Du reste, on me met, dans cet article qui vous fera l'effet d'être aussi favorable qu'une condamnation peut l'être, sur la ligne de Saint-Bonnet, et on nous confond dans une imprécation commune ! Je suis très content de cette place. L'estime que j'ai pour les idées de Saint-Bonnet, et l'admiration très profonde que j'ai aussi pour son talent, me rendent chère et très flatteuse toute comparaison avec lui. L'auteur, sous le pseudonyme de *Louben*, est Francis Lacombe, qui a de la grosse verve gasconne, un talent plus chaud que distingué, et (malheureusement) cet amour éperdu de la philosophie qui décore tous les blancs-becs intellectuels ! On a cette maladie comme on a l'amour des femmes de quarante ans, — dans la très grande jeunesse. C'est une infirmité, passé cette époque de la vie.

Je déjeune chez Hervé demain, et puisque nous parlons de Saint-Bonnet, je lui dirai de vous envoyer sa *Douleur*. Cette *douleur-là* vaut mieux que la *consolation* des autres. Hervé est maintenant l'associé de la maison Maison, et c'est Maison qui va pousser les *Prophètes*. Ils seront bien poussés ; vous verrez. La maison Maison est l'ancienne maison Audin, car, vous le savez sans doute, M. Audin, le seul catholique spirituel, au vrai sens, léger et étincelant, du mot, dans ses livres, avait été libraire et avait fait sa fortune dans la librairie. Les relations de sa maison sont considérables en Europe, et Hervé a fait une excellente chose pour *nous*, car je n'isole pas nos trois intérêts, en s'associant à Maison, qui, par parenthèse, épouse, je crois, la veuve d'Audin. Du reste, les détails de la combinaison qui nous regardent

dans cet arrangement, je vous les donnerai un de ces jours.

Merci — cela me revient — des notes que vous mettez à mes *impubliables* vers. Un jour de tristesse et de coin du feu solitaire, je vous enverrai ce que vous me demandez dans votre dernière lettre. Mais je n'aurai que trop à vous dire, et c'est long de filtrer toute son âme et d'en faire deux ou trois notes bien concentrées, — espèces de flacons, sveltes et fins, comme ces flacons d'essences de roses qui viennent du sérail, mais qui renferment, au lieu de roses, du sang caillé.

A vous,

J. B. D'A.

Mardi soir, 9 décembre 51.

Mon cher Trebutien,

Pendant que nous causions romans, le président Bonaparte écrivait, avec la bayonnette et le canon, une page d'Histoire. Vous savez les faits aussi bien que moi. Les journaux dispensent les correspondances de les donner. J'ai, selon mon usage, vu tout ce qu'il y avait à voir, et je n'ai rien attrapé dans la bagarre. Pendant que la question se posait, comme après qu'elle est résolue, je suis resté dans l'opinion que voici : c'est que le coup d'État était admirablement frappé, — juste et fort, — et, qu'il réussît ou ne réussît pas, il était nécessaire. Quand un homme politique a dit ce mot-là, il a tout dit.

Mon cher Trebutien, je suis, vous le savez, un légitimiste, mais un légitimiste catholique, qui croit deux choses que tous les légitimistes n'admettent pas. *Primo :* qu'il y a des races qui tombent justement frappées par les péchés des ancêtres ; *secundo*, que là où le droit n'est pas, là où il ne vit plus que comme une abstraction, les pieds sur son drapeau plié, inactif, impuissant, impossible, la force est le droit du moment et doit être considérée comme telle. Toute force qui sauve les nations de l'anarchie est un fait de l'ordre divin. *Celle-ci* nous sauvera-t-elle ? Dieu le sait seul. Mais c'est déjà beaucoup qu'*elle ait voulu* nous sauver.

Ainsi, mon ami, pas de doute pour moi ; le coup d'État de Bonaparte, nécessaire pour lui, à ne considérer que la personnalité de son gouvernement, nécessaire pour nous, si nous n'aimions mieux tomber en 1852 dans les horreurs bêtes

de la *Rouge*, est un fait dont il portera glorieusement la responsabilité dans l'Histoire. Je ne crois pas que si l'on garde la fermeté et la froideur de son esprit, il soit possible de contester cela. Bien des cerveaux d'esprit, mais nerveux, se préoccupent des détails du coup d'État. Il y a des gens qui décomposent chaque goutte de sang qui coule. Mais il ne s'agit pas des inconvénients humains attachés à toute chose ; montons plus haut, jusqu'à la Providence, et regardons.

Je l'ai écrit hier à ma mère. Voilà donc le premier pouvoir *décidé* que les hommes de ma génération aient vu ! Le monde oubliait trop que la volonté est tout et non l'esprit, que vouloir est toute la force humaine. Il se rencontre un homme qui *ne parle pas*, mais qui agit, dans la nation la plus parleuse de la terre, devenue bavarde comme les vieilles gens ; et cet homme réussit ! Il n'a pas de gloire personnelle, il n'en *avait pas* (car il en a une maintenant), et il agit, avec l'aplomb de la gloire, dans une nation qui aime le brillant comme les filles entretenues aiment les bijoux, et il réussit ! C'est son obscurité d'il y a quelques jours que j'aime... On faisait le compte sur les doigts de toutes ses impuissances, et il a dit nettement : *Je veux*, sans s'embarrasser des conséquences, et à l'instant même il a tout pu.

Pourra-t-il toujours ?... La Providence le sait seule, mais l'exemple est donné, et, Trebutien, quel exemple ! Que les rois prennent leçon de cet *aventurier*, comme on dit ! Que les vieilles races, qui craignaient de faire couler quelques verres d'un sang qui bouillonnait contre elles, apprennent comment on sauve les dynasties en en voyant peut-être une de plus qui va se fonder. Ah ! les vieux rois, les vieux attendris qui pleuraient et s'en allaient, comme Œdipe, défendant à leurs serviteurs de les défendre, et montrant au monde cet abominable spectacle d'une émeute de *voyous* chassant devant elle une royauté. Maintenant, quelque pouvoir que

Dieu nous donne, et nous avons mérité un conducteur de buffles et sa lance, il saura du moins que, *quand on veut*, trois cents gamins ne sont pas les maîtres de la France, au prix de quelques misérables coups de fusils tirés de derrière des omnibus renversés.

Soyons conséquents, Trebutien, ce que nous approuvons à Naples, approuvons-le à Paris... Mais le Roi de Naples est légitime ? Hélas ! puisqu'il est des légitimes qui s'en sont allés au lieu de mourir à leur poste ! Et puis, pour moi, il y a quelque chose de bien supérieur aux races royales elles-mêmes, c'est l'*Autorité*, — l'Autorité que ces races ont compromise et perdue... *Cain, qu'as-tu fait de ton frère ?* Ce mot terrible de Dieu n'est rien en comparaison du mot que Dieu dira un jour aux parricides d'autorité, à ces rois qui vivaient par elle, quand il leur demandera ce qu'ils auront fait de leur mère. L'Autorité défaite par les légitimes, doit peut-être, dans les vues de Dieu, être refaite par les pouvoirs illégitimes. Méditez cela, mon ami. Toute autorité refaite est un service rendu au *Droit divin*. Voilà pourquoi, j'en suis sûr, vous pensez comme moi, mon cher Trebutien. Henri V, pour l'heure, est impossible, et quelque chose me dit qu'il est impossible pour des siècles ; mais que ce quelque chose ne soit pas écouté ! En appuyant un homme qui refait l'*Autorité*, qui donne une leçon aux pouvoirs, qui nous empêche de sombrer dans ce gouffre de sang qui a raison de s'appeler la *Rouge*, on sert le *Roi... quel qu'il doive être*, — car Roi et France, cela ne fait qu'un. Voilà pourquoi je suis pour ce Bonaparte. Ou il nous mène à une Restauration, — ce dont je doute pour des raisons qui me font saigner le cœur, — ou il nous mène à une quatrième dynastie. Les peuples, disait Mirabeau avec excellence, ont toujours les gouvernements qu'ils méritent. Moi, je n'augure pas mal d'un gouvernement qui commence par l'expédition de Rome, — car toutes les grandes questions sont Latines, — et qui rétablit l'Église Ste-Geneviève. Je n'ai

pas assez bonne opinion de la France pour dire que nous méritions celui-là. Si nous l'avons, c'est une miséricorde de Dieu.

Tels sont mes regards sur le droit et la raison morale de ce coup d'État, que les myopes et les passionnés ravalent jusqu'au coup de main. Si je jugeais seulement dans l'ordre des faits, je serais encore plus impérieusement explicite. Ma formule est simple comme une décision. Le parti légitimiste n'a que des chefs, et quels chefs ! le parti républicain n'a que des soldats ; le parti orléaniste n'a ni chefs ni soldats. Donc, Napoléon... ou la guerre sociale. Choisissez ! Je défie qu'on se tire de là. Qu'en pensez-vous, mon cher ami ?...

Pardon de toute cette politique, mais à l'heure qu'il est le moyen de parler d'autre chose ? Ce matin j'étais couché sur le coude comme un ancien, j'ai eu la visite de M. Énault, et la politique nous a saisis, comme elle saisit tout en ce moment. Nous avons malgré elle cependant parlé de vous, mon cher ami. Vous ne saurez pas ce que nous avons dit. J'aurais l'air de vous flatter, et cependant c'était la vérité, ce que nous disions !... Voyez comme on s'accoutume vite aux défauts des hommes. Je l'ai trouvé (M. Énault) moins affecté que la première fois.

Je vous remercie de vos listes, le *Bracelet d'argent* et vous. A présent, je ne sais pas si elles ne seront pas inutiles. Le coup d'État a tout dérangé. L'*Assemblée*, qui était le journal de son malheureux nom, l'*Assemblée*, qui était la piaillante voix des *Droits parlementaires*, cette insupportable anarchie légale, bourgeoise, sotte et orgueilleuse, est toute rompue et désossée par le ferme coup d'État du président Bonaparte. Que va-t-elle devenir ? Mallac m'a dit qu'il allait se retirer, mais je ne crois guères aux paroles de ce timide Achille.

> *Il est avec le ciel des accommodements*,
> Surtout quand il s'agit de ses appointements,
> Et qu'ils montent, je crois, bien à vingt mille francs !

Dans tous les cas, mon roman paraîtra-t-il ?... On peut douter de tout. Du reste, vous qui jetez le mot d'Hamlet à propos du journalisme, vous ne vous lamenterez pas trop de me manquer en feuilleton, d'autant que vous me retrouverez en livre. Mon marché avec Cadot tient toujours. Je l'ai rencontré, Cadot, sinon dans le feu de l'émeute, au moins bien au bord du feu, et je lui ai crié : « *Eh bien, Cadot, voilà la librairie qui se relève !* » En effet, c'est une balance ; abaissez le journal, le livre monte ; et comme je pense beaucoup de bien du président Bonaparte, je pense qu'il abaissera les journaux.

J'ai lu avec un plaisir et le *chatouillement de l'orgueilleuse faiblesse* dont parle Racine, la citation que vous m'avez faite de M. l'abbé Lalmand. Envoyez-moi donc le journal où il a parlé de moi. Cela m'est bon d'être loué par un condisciple de mon frère ! L'éloge me paraît éloquent, mais madame de Sévigné trouvait Louis XIV un grand roi parce qu'il avait dansé avec elle ! Ce qui me plaît dans cet éloge, c'est que le prêtre, l'homme accoutumé à *ausculter les âmes*, a deviné l'âme sous le livre. Ah ! que j'aime les hommes qui devinent mon âme ! Au Faubourg Saint-Germain, ils disent : « Oui, c'est un esprit redoutable, » parce que je leur montre parfois l'acier damasquiné d'une épigramme affilée ; mais l'âme que j'ai, qui s'en doute ?... Les gens du peuple ont plus d'instinct. Du temps que je présidais un club de 2.000 ouvriers (lequel, par parenthèse, fut fermé d'autorité par moi parce que je ne voulais pas accepter le despotisme du verbiage), les ouvriers disaient : « Ce que nous aimons de notre président, c'est qu'il a l'air d'avoir souffert (*sic*) ». Je n'oublierai point cette parole. Une voix vibrante, un air de tête trop impérieux peut-être, — comme mon diable de style, — ne faisaient point illusion à ces braves gens. A M. Lalmand non plus. Voilà ce qui me plaît de son éloge. *Dites-le-lui !* Vous le lui direz mieux que moi. *Que de désenchantement dans cet esprit,*

dit-il. Ah ! les prêtres ! ils mettent toujours les doigts dans la blessure, et voilà pourquoi j'aime leurs mains.

Mon ami, — mon papier finit, mais je ne résiste point au désir de vous fourrer sous ce pli encore une page. N'ai-je pas à vous parler de tout ce que vous aimez ? De votre mère d'abord... Votre mère ! vous savez ce qu'elle m'est pour vous, mais vous savez aussi ce qu'elle est pour moi. Je vois toujours ses profonds yeux noirs, deux sources de larmes, et j'entends sa voix un peu traînante, chargée de tant de cœur et de l'accent de mon pays. Je vous jure que vous n'auriez pas été son fils, j'eusse eu pour elle la plus respectueuse sympathie, mais je dois l'aimer de reconnaissance puisque vous êtes son fils, vous, mon frère de choix. Je suis son *beau-fils*, pour le moins, puisque c'est un mariage d'âme que l'amitié. Mon ami, j'ai eu de la joie d'apprendre qu'elle allait mieux ! Mais croyez que je m'associe à toutes les inquiétudes qui vous obsédent. Je les partage sans les diminuer, mais je les partage. O mon cher Trebutien ! vous ne savez pas comme c'est vrai et profond quand je vous appelle : mon cher Trebutien ! L'amitié a ses pudeurs et ne peut pas raconter ses troubles, mais *dernièrement* je parlais de vous à une femme, l'émotion me prit, et si fort, mon ami, qu'elle en a été jalouse huit jours.

Certainement, si je paraissais en feuilleton je n'oublierais pas M. Le Flaguais. A vous. Écrivez-moi LONG et VITE et aimez-moi comme je vous aime.

Jules Barbey D'AUREVILLY

18, Jeudi. Décembre 51.

Mon cher Trebutien,

C'est l'inquiétude qui me met la plume à la main. Comment va votre mère ? La semaine dernière, je vous ai écrit une lettre énorme (huit pages) et je l'ai mise moi-même à la poste de la Bourse. Je m'attendais à une réponse mardi au plus tard. Nous sommes à jeudi et je n'ai rien reçu. L'inquiétude me galope l'esprit. Votre mère, qui allait mieux, serait-elle retombée plus souffrante ? Cependant un mot est bientôt écrit. Justement, dans ma dernière longue lettre, je vous parlais de votre mère. Songez, mon ami, que je suis comme un second fils absent et que vous avez des devoirs de frère à remplir envers moi. Donc ne fût-ce qu'un mot, écrivez-moi ce mot, mon ami ! Pensez que je dois venir en partage de tout avec vous, mais que c'est surtout de vos chagrins — si vous en avez — que je demande la moitié !

Il est onze heures, — j'attendrai jusqu'à deux, — mais si, à deux, rien ne m'est venu de Caen, cette demi-feuille partira. Ce n'est point une lettre, c'est un appel. Aujourd'hui que pourrais-je vous écrire ? Je suis inquiet, inquiet, inquiet. C'est là un point de feu qui gagne toute la pensée, du centre à la circonférence. Il n'y a que la vaste fixité de l'inquiétude en moi. Ah ! que sont tous les intérêts de l'esprit en comparaison d'un seul intérêt du cœur ?

C'est donc le cœur qui vous trace ce mot, mon cher Trebutien. C'est le cœur qui réclame sa part de ce que vous souffrez, si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous avez quelque souffrance en ce moment. Si vous en avez, que l'idée d'un ami comme

vous n'en avez pas un second vous donne un peu de courage et de soulagement. Dieu seul donne la paix et la lumière, mais il a permis à ceux qui s'aiment de *se soulager* de ce qu'ils souffrent...

(Interrompue et reprise)... L'heure est passée. Que ceci parte et vous donne une cent millième fois l'assurance des sentiments d'amitié sans bornes que j'ai pour vous.

Jules Barbey d'Aurevilly

(En hâte.) *1er janvier 1852. — Paris.*

Mon cher ami,

Je me calfeutre chez moi, pour être à vous. Dès que ma porte est fermée, je vous saute au cou et je vous embrasse avec toutes les tendresses de mon âme. Si c'était devant tout l'univers, ce serait avec le plus extrême orgueil d'avoir un ami comme vous. *Bon jour* donc, et *bon an*, et *bonheur*, et tout ce qui est *bon*, voilà ce que je vous souhaite. Je ne connais personne à qui j'oserais écrire *après* vous, le jour d'aujourd'hui, excepté *une seule*, et vous n'aurez pas de jalousie d'amitié à avoir, *Monsieur le Premier*, puisque cette personne est une femme et qu'elle n'est pas une *amie*.

J'attends vos étrennes de pied ferme, rue Geoffroy-Marie, 15. N'y aura-t-il pas, avec le *Brummell*, encore une *Bague?* Mon cher ami, je la recevrais, dans ce moment, comme Polycrate reçut la sienne quand le poisson la lui rapporta! Je la ferais relier en *vert outremer*, *glacé d'argent*, avec un chiffre, et elle irait dormir ou veiller sur le plus charmant oreiller où la tête d'une femme se soit appuyée. C'est une tête qui pense à vous parfois, car je pense de vous tout haut devant elle. En voilà assez pour que vous compreniez mon désir.

J'ai écrit hier à ma mère. Je lui demande si Léon (qui, par parenthèse, m'a envoyé un *apologue* fraternel lequel m'a touché en plein cœur,) est avec elle ou avec vous. Ne me parlez pas du bonheur d'être *trois* dans le même bonnet, comme nous serions si j'allais à Caen ; il y a là de quoi me rendre malade de regret. Mais, mon ami, impossible. L'*Assemblée*

publie mon roman *(quousque tandem !...)* et je crois que cette publication commencera le 6, sinon plus tôt. Il me faut rester à surveiller cette publication,qui, dans les circonstances actuelles, peut être pour moi de la plus haute importance. Peut-être déterminera-t-elle un changement dans cette vie, qui n'a été pleine que de bonheurs de femmes et de revers de fortune. Peut-être commencera-t-elle une hégire de célébrité, car enfin il faut bien prouver ce qu'on est et que Dieu ne nous avait pas mal fourbi sur ses enclumes éternelles.

Vous me dites que mon *Ensorcelée* vous *ensorcellera*, ah ! je le souhaite ! C'est ma revanche de la *Vieille Maîtresse*. Si je ne vous plais pas, je suis perdu, car j'ai voulu vous plaire et, en écrivant tout cela, j'ai bien pensé à vous. Dès que vous aurez lu trois feuilletons, vous me direz vos impressions, ivresse et charme des miennes, et si vous me connaissiez ou me supposiez cette voix-là. Quelle observation passionnée de la Normandie ! la Normandie devra m'aimer. Je vais lui tresser une fière couronne de poésie et je mériterai pour ma peine d'être votre collègue à la société des Antiquaires de Caen,— car, moi aussi, je suis un antiquaire à ma façon. Tâchez de me recueillir des voix ! Ma parole d'honneur, vous verrez que je les mérite bien un peu.

Vous avez remercié pour moi le *Bracelet d'argent* de la peine qu'elle a prise de me copier cette liste de noms que je vous avais demandée. J'ose déposer sur le dos de sa main *gauche*, avec les lèvres d'un inconnu respectueux,l'expression de ma reconnaissance, puisque comme vous, cher Trebutien, elle veut bien se dévouer à mon succès. Ceci est singulier : — quant à l'approbation, à l'*épousement* du livre, je doute moins d'elle que de vous. Vous n'êtes plus pour les romans, et vous m'en voyez faire à regret. Cependant condamneriez-vous Walter Scott ? Il faudra que je vous dédie quelque traité de théologie, pour vous réconcilier avec l'idée que l'auteur des *Prophètes du Passé* a écrit, de la plume qui jugea de

Maistre, de ces compositions où la passion tient une trop grande place, et ce sera là mon *expiation* vis-à-vis de vous.

Seulement rappelez-vous, pour vous mettre l'esprit dans le calme favorable et nécessaire à un bon jugement, que j'ai l'approbation de l'*Univers*, et que Mallac, le lièvre, m'a fait ôter bien des passages que je crois fort innocents, et qui, littérairement, me semblaient avoir une grande valeur. Du reste tout ce détail sera rétabli en volume, quand je paraîtrai sous cette forme, de sorte que je n'ai pas beaucoup, au fond, à m'affliger.

Si maintenant vous voulez faire paraître quelques mots à l'avance dans les journaux dont vous disposez à Caen, je vous envoie un modèle *ci-contre*. Retouchez-le et *cuisinez-le* à votre guise, si cela vous paraît nécessaire. C'est le modèle que j'ai écrit pour l'*Assemblée*, qui doit l'envoyer aux journaux normands. Mallac compte sur un succès dans notre pays ; peut-être compte-t-il sans son hôte, car les Normands sont durs à remuer. Adieu, je vous demande pardon de vous en écrire si peu long, mais la faute en est aux exigences de ce jour maudit. Il faut que je ressorte. Écrivez-moi bientôt et envoyez-moi *le plus tôt possible* votre petit paquet.

For ever.

J. B. d'Aurevilly

N.-B. — Pour publier immédiatement *avant* le premier feuilleton :

Si *c'était après*, il faudrait que vous eussiez la bonté de modifier la première phrase :

L'*Assemblée Nationale* annonce un roman de M. Barbey d'Aurevilly, intitulé l'Ensorcelée ou la Messe de l'Abbé de la Croix-Jugan. On parle beaucoup de ce roman, qui doit, à ce qu'il paraît, frapper très vivement l'attention. L'auteur

est normand, et son œuvre profondément normande. On dit qu'elle se distingue par une foule de détails curieux sur les mœurs et les superstitions de nos campagnes, et principalement sur cette guerre de la Chouannerie qui ne fut pas sans gloire pour notre pays. Nous, plus qu'aucuns autres, nous devons faire accueil à un livre qui, malgré la donnée romanesque du sujet, a pourtant la fidélité d'une chronique, et qui peint notre Normandie avec l'amour filial que *Walter Scott* trouvait sous ses pinceaux, quand il peignait sa vieille Écosse.

4 heures du matin. Paris, 52 Janvier.

MON CHER TREBUTIEN,

Je vous écris par une insomnie. Je ne sais trop ce que j'ai depuis quelques jours, mais *Macbeth a tué le sommeil, Macbeth ne peut plus dormir*, et au lieu de me rouler dans mes pensées je veux vous écrire. J'ai rallumé ma bougie et me voici avec vous. Je serai avec Léon tantôt, car je veux répondre à sa lettre; mais être avec vous, n'est-ce pas être avec lui un peu ? Ne vivez-vous pas ensemble pour le quart d'heure ? Ah ! mes amis, mes chers frères, vous dormez mieux que moi ! Vous n'avez pas (ou du moins Léon ne l'a plus et la religion qu'il fait descendre en vous, Trebutien, va le transfigurer en foi divine), non vous n'avez pas cet esprit violent que, moi, j'ai toujours, et qui me bat le fond du cœur comme un fléau ! ... Mais laissons ces choses et causons.

Reprenons notre dialogue épistolaire. Votre lettre est d'un regret si doux et d'un désespoir si désarmé qu'elle m'a touché comme toutes les belles choses simples et pensées, en ce qui est de mon impossibilité d'aller à Caen vous retrouver, Léon et vous. Je ne le puis actuellement. Mais n'y retourner jamais, Trebutien, mon cher ami, y songez-vous ? Caen est ma Mecque à moi, ma ville sainte, car j'y ai vécu du premier bonheur de la jeunesse,— qui est si magnifique quand on se retourne de l'autre bord de l'horizon pour le regarder ! — et c'est là que nous avons jeté et élevé dans nos âmes cette bâtisse immortelle d'amitié dont le ciment est notre vie même, un ciment *romain* fait avec tout ce que deux braves

cœurs d'hommes peuvent contenir. Voilà des raisons pour aller en pèlerinage à Caen un jour à venir, mais en ce moment, impossible.

Merci (quelle file de *mercis* il y a dans mes lettres !) merci de votre *Bague d'Annibal; je sais comprendre,* ah ! je n'en ai jamais douté ! merci de tout ce que vous faites pour moi, — éternellement et avec une grâce qui rappelle l'immortelle jeunesse des dieux. Les dieux, n'étaient-ce pas des sentiments ? Le vôtre pour moi se ravive dans chaque témoignage d'affection que vous me donnez, et combien ne m'en avez-vous pas donné depuis que j'étais *étudiant* à Caen et que je hantais le pont St-Jacques ?

Puisque nous en parlons, de cette *Bague,* je vous donnerai tous les détails que vous me demanderez, *par questions,* sur le dessous de cartes de chaque strophe et presque de chaque mot. Je suis convaincu de la vérité d'un mot de Voltaire, qui ne se croyait pas si profond quand il le disait que moi quand je l'entends : *l'histoire des hommes qui ont écrit est dans leurs pensées...* (Il dit : *des hommes littéraires,* mais j'ai une invincible horreur à écrire ou à dire ce mot-là, en parlant de moi.) Rien, pour tous et pour moi, chienne de personnalité incorrigible, n'est plus vrai. Vous avez bien deviné pour *Vellini,* c'était même *Vellini* qu'elle s'appelait. Je n'ai presque rien inventé du tout... seulement cela s'est brisé. Cela a été long, mais cela s'est brisé comme les sucriers qu'elle me jetait à la tête. Le roman n'a pas de fin, mais la réalité en a eu. Et, depuis, sous les débris, sur la lave, sur la cendre de tout cela, l'éternel volcan s'est mis à rebouillonner de plus belle, et je crois que les années, les expériences de la vie, tout ce qui éteint les âmes communes augmentent la rage de ses feux !

Le détail que vous me demandez dans votre dernière lettre n'est point *historique à moi,* c'est de l'*historique à Bonaparte* et ne lui fait pas beaucoup d'honneur. Ce qu'il

osa léguer à sa mère (qu'il avait nommée de ce grand nom, unique dans l'histoire même romaine, — MADAME MÈRE, — nom plus grand, selon moi, que la plus belle de ses batailles; qu'est-ce que la *Reine Mère*, en comparaison de cette auguste et impérialement tendre appellation: *Madame Mère* !?); ce qu'il osa léguer à sa mère, après l'avoir si magnifiquement nommée, c'est... le croirez-vous ? son *bidet*. Le *puerco* corse reprenait le dessus sur l'Aigle ! Il avait de la grandeur et, à force de grandeur (parfois), il rencontrait des tendresses à la César, comme *Madame Mère* ; mais il n'était pas naturellement délicat, qui est le sublime de la grâce du cœur ! Je lui en ai toujours voulu de ce cadeau, qui veut être intime et qui n'est qu'immonde... — A propos, et en passant, je suis toujours diablement content de son neveu. Nous sommes enfin gouvernés et nous sentons la main... Nous ne méritons pas un Napoléon III, *Baculus I* suffirait.

Vous avez sans doute reçu l'*Assemblée*. J'ai fait envoyer à toutes les adresses écrites *de vos deux mains droites*, dont *l'une* pourtant est plus près du cœur que l'*autre*, mais aura-t-on exécuté mes ordres, et les personnes que vous connaissez, et vous-même, avez-vous reçu fidèlement les numéros ? Réponse à cela ? Déjà M. de la Sicotière m'a écrit avec une sympathie vraie d'accent. Mais vous, vous, Trebutien, avec qui j'ai intellectuellement des coquetteries d'Odalisque à Sultan, êtes-vous content de ce que vous avez lu ? Voilà pour moi la grande affaire. J'*exige* une lettre de vous après le feuilleton de jeudi prochain. On m'a soufflé bien des bougies shakespeariennes dans mon catafalque, mais, pardieu, quand il s'agira du volume, je les rallumerai !

Adieu là-dessus. Soignez mon succès là-bas et reportez-vous aux instructions que, sur ce point, j'ai eu l'*impudence* de vous donner. Adieu, aimez-moi. Jolie inutilité à dire, mais nécessité à faire... pour moi qui vous aime tout à la fois d'enthousiasme et de réflexion. J'écrirai à mon *fratello*

abbate demain, mais je l'embrasse aujourd'hui. Il m'a envoyé des vers charmants sur le sujet toujours neuf et toujours rebattu du sansonnet de Sterne : *I cannot out !* Ce diable d'abbé, comme il parle des oiseaux, et comme avec leurs grâces ils aiment à nicher dans un pan de sa vieille soutane ! Saint François d'Assise aimait aussi les oiseaux et les faisait venir. Comme le temps, ces jours derniers, a soufflé aux romances, moi qui ne m'y connais guères j'en ai *piqué* une sur les touches d'un piano et je vous l'envoie ci-contre. J'ai la faiblesse de la trouver jolie, mais c'est l'influence de la bouche qui la chante, je crois.

Copiez-la, comme elle est ici, sur ce livre *antilittéraire*, et à 25 exemplaires, de mes vers de prosateur.

(sic) *A la baronne H. de B......*

Allons, bel oiseau bleu, venez chanter votre romance à Madame... *(Suzanne)*.

« Vous ne mettrez jamais dans votre flore amoureuse le nénuphar blanc qui s'appelle... »

(Une première lettre.)

I

Nénuphars blancs, ô lys des eaux limpides,
Neige montant du fond de leur azur,
Qui, sommeillant sur vos tiges humides,
Avez besoin, pour dormir, d'un lit pur,
Fleurs de pudeur, oui, vous êtes trop fières
Pour vous laisser cueillir et vivre après.
Nénuphars blancs, dormez sur vos rivières !
Je ne vous cueillerai jamais !

II

Nénuphars blancs, ô fleurs des eaux rêveuses,
Si vous rêvez, à qui donc rêvez-vous ?...
Car pour rêver, il faut être amoureuses,
Il faut avoir le cœur pris... ou jaloux !
Mais vous, ô fleurs que l'eau baigne et protège,
Pour vous, rêver... c'est aspirer le frais !
Nénuphars blancs, dormez dans votre neige !
Je ne vous cueillerai jamais !

III

Nénuphars blancs, ô fleurs des eaux transies,
Dont la blancheur fait froid aux cœurs ardents,
Qui vous plongez dans vos eaux détiédies,
Quand le soleil y luit, nénuphars blancs !
Restez cachés aux anses des rivières,
Dans les brouillards, sous les saules épais...
Des fleurs de Dieu vous êtes les dernières !
Je ne vous cueillerai jamais.

Tout homme ment, dit le sage, mais la romance n'est pas trop mal, hein ?... Adieu encore et à vous.

(En hâte.)

J. B. d'Aur.

Toujours les insomnies. — Samedi, 3 heures du matin, vers dimanche. (18 janv.)

Mon cher et incomparable ami,

J'ai reçu ce matin le paquet contenant vos cadeaux. Il est arrivé à 4 heures. A 6 h. et demie, la *Bague* était dans les mains qui courbent le cou du Sicambre, et dont le bracelet a muselé le lion. Le lion a royalement parlé de vous !

Je vous accuse réception, comme vous me le demandez, — le plus tôt possible ! (Diable de papier qui boit !) Votre lettre et son petit *adjutorium* de billet m'ont causé le plaisir que me font les moindres mots écrits par vous. Le billet me promet une seconde et longue lettre en réponse à ma dernière, car nous dialoguons, et peut-être m'écrirez-vous demain pendant que celle-ci s'envolera vers vous. Si vous ne m'avez pas encore écrit lorsque vous la recevrez, et dans tous les cas, dites-moi où je puis écrire en ce moment à mon frère. J'ai cru qu'il serait beaucoup plus longtemps avec vous, et cette idée et les torrents de ma vie m'ont empêché d'écrire le jour que je vous avais signalé. Je lui conterai tout cela et il me pardonnera. Les mauvais doutes sur l'âme de son frère ne peuvent pas entrer dans son âme, il doit avoir foi en moi comme en Dieu.

Oui, mon cher antiquaire, oui, toute ma science vivante et aimable, je prendrai toutes vos observations et tous vos conseils pour l'édition future de l'*Ensorcelée*. Je sais ce que vous valez, mon cher *Oldbuck* normand, et je veux pouvoir vous rendre grâce d'une *collaboration intime* dans la dédicace solennelle (votre statue en pied, incrustée d'or et d'ivoire comme le Jupiter de Phidias,) que je vous ferai d'une de mes

chroniques. Je choisirai la plus longue et celle qui me plaira le mieux. Vous serez peut-être étonné des *métamorphoses* que je veux infliger à ce que vous avez la bonté d'appeler mon talent. Déjà vous avez pu apprécier en moi des variétés de manières. C'est là le progrès, pour moi qui ai de la profondeur et du mordant dans la manière d'attaquer la note (comme on dirait au piano), mais qui n'ai pas les mobilités infinies et les *raccourcies* et les *étendues* du doigté. Ah ! l'art d'écrire ! l'art d'écrire ! Difficulté mystérieuse. On ne sait pas ce qu'il entre de *facultés* dans une phrase bien faite, et quand il n'y en a pas une qui doive ressembler à l'autre, si ce n'est par l'air de famille et non par le fait d'une indigence qui répète au lieu de changer, on désespère vraiment d'atteindre son *idéal* d'écrivain.

Surveillez beaucoup mon orthographe de patois. Merci pour *ber*. Quant à ce que vous me dites sur l'emploi du mot *pignon*, vous avez raison, mais j'ai agi à dessein en l'employant. Voici pourquoi. Dans la *Manche* (et je veux rester essentiellement provincial), dans la Manche, ils disent, sans y manquer jamais, *pignon* pour tout ce côté de la maison que vous nommez *gable*. Ils prennent — comme disent les Rhétoriques — la partie pour le tout. C'est un usage auquel, dans mon enfance, je n'ai jamais entendu déroger. Du reste, comme j'ai la coquetterie du *Normandisme*, je piquerai une note à cet endroit quand on imprimera le volume.

J'irai tantôt réclamer le numéro qu'ils ont oublié d'envoyer. Le chef du départ est insupportable et je vais le faire rudement tancer !

Oui encore, mon ami, il faut répondre à la baronne. Une lettre de vous la charmera. Elle vous aime et vous honore. Allez ! vous avez des amis. Il y a bien des bouches de femmes qui disent mélodieusement et souvent votre nom, et quelle divine musique cela me fait dans le fond du cœur ! Écrivez donc, mon cher Trebutien, à une femme que vous aimeriez

beaucoup si vous la connaissiez et que vous connaîtrez plus tard. Grand cœur, grand esprit, défauts aimables, naturel inouï, qui lui donne la réputation d'une teinte *d'excentricité* parmi les *affectés* du Faubourg St-Germain qui ne se doutent pas de la nature du *naturel*, vanité plus grande que l'esprit, qui est fort grand, mais vanité ronde et bien tournée dans laquelle il n'y a pas un angle aigu, bonté sans fond comme le ciel, compatissance toujours prête, plus infatigable faculté de pleurer avec des yeux de feu qui seraient la gloire d'une infante, et belle gaîté pourtant à rires fous,—une vraie femme, voilà la baronne. Quant à son portrait physique, il me semble que je vous l'ai fait autrefois.

Adieu, mon cher ami, je vais avaler un peu d'opium et dormir.

J. B. d'Aur.

Écrivez dès que vous aurez reçu le feuilleton en retard.

18 février 1852, 2 heures de relevée.

Mon cher Trebutien,

Votre retardataire vous revient de loin, mais avec quelle aspiration il vous revient ! Un emportement d'existence, auquel j'ai vu peu de choses comparables, m'a retenu tout ce temps loin de vous. Mais ne croyez pas que je vous aie oublié une minute. Non, mon cher ami. Par dessus les nuages et même les foudres, il y a le ciel, éternel et qui ne change point, et le ciel, pour moi, c'est votre amitié !

Mon cher ami, je déplie votre lettre sur ma table, et, selon nos vieux errements, je vous *réplique* celle-ci pour commencer à dialoguer. Je reçois d'une tête soumise et d'un cœur fort reconnaissant toutes vos observations sur mon roman normand. J'en fais mon profit pour l'édition du livre. Continuez de ce ton, et soyez sévère et même ombrageux. Vous verrez quelles modifications je saurai apporter à mon livre dans le sens de vos observations: *Duce Teucro !* J'espère que vous avez reçu toute la collection de feuilletons, sans qu'il en ait manqué un seul. J'ai donné, dans le temps, ordre aussi pour qu'on envoyât tout à madame ***, mais m'aura-t-on obéi? On n'obéit nulle part, dans ce maudit temps. Des considérations de boutique ont peut-être empêché un envoi auquel je tenais beaucoup, et j'ai le *respect du mépris* qui s'arrête devant des considérations de boutique. Excusez-moi auprès de la *dama*, ou plutôt non, ne m'excusez pas. Je lui enverrai *moi-même*, et avec une lettre de ma plume la plus douce, les deux volumes qui paraîtront très prochainement. Vous jugerez alors du cintre, de l'architecture, de l'ensemble de l'ouvrage, et vous m'en parlerez plus à fond. J'ai soif de

vous entendre me dire que vous êtes content. Mon frère l'est, et il m'a envoyé même son *approbation sacerdotale*. Je l'ai remué avec ces *Normanderies*, mais vous verrez la suite !

...Je n'ai pas fait ce pas pour reculer !

et c'est le commencement de mon rouleau, — une toile de pourpre roulée sur un barreau d'ivoire, Monsieur !!

Plaisanterie à part, mon très cher, je ne crois point avoir manqué mon coup. Renée, le *critique subtil*, est *encharmé*, et me pousse à toutes voiles dans le roman historique. « Non seulement la Chouannerie,—dit-il,— mais remontez plus haut dans les guerres de Normandie. » Le temps du Prince Noir, le mélange anglais, toutes choses grandioses et fécondes que je traiterais, selon Renée, sans imitation de Scott, mon talent ayant plus de passion, étant plus *byronien*, et répugnant d'instinct à tout ce qui est imitation et reflet.

Je vous dirai que j'ai goûté assez ce conseil. Qu'en pensez-vous, vous ? Dans tous les cas, je veux faire de la Normandie mon majorat de renommée. Et, comme vous êtes pour moi la clef savante de cette province, dirigez-moi et envoyez-moi le cours de lecture que je dois suivre. Quelles sont les histoires de Normandie dans lesquelles je dois me *mettre au vert ?* Je suis assez renseigné sur les mœurs et les faits généraux, mais je voudrais approfondir et spécialiser, — me *bénédictiniser* un peu... vous me comprenez. La science est le roc sur lequel l'art doit bâtir, et c'est Vous qui êtes ma science.

Vous serez assez bon aussi, mon cher Trebutien, pour revenir à tout ce que vous savez sur *madame de Vaubadon, Des Touches, Frotté, Chevalier*. Le Héricher vous avait promis. Le père de Renée (le connaissez-vous ?) me donnera aussi des documents. Dans quel sens dois-je écrire à Lemarchand ? Je lui dépêcherai une lettre dès que vous m'aurez répondu.

J'ai hâte, et ne veux point laisser rouiller ma cognée dans le pied de mon premier chêne abattu. Non, il faut poursuivre ! Je suis impatient de commencer cette tragédie de la Vaubadon. Voulez-vous qu'elle vous soit dédiée ou aimez-vous mieux une autre chronique ? Vous le direz, Monsieur, et je ferai selon ce que vous aurez dit.

Si la conversation, cette syrène sans flûte et qui cause au lieu de chanter, et une autre encore plus *entraînante* ne m'*entraînaient* dans d'irrésistibles loisirs, j'aurais — comme disent nos fileuses — *assez de lanfais sur ma quenouille* pour m'occuper et devenir promptement célèbre. Deux romans chouans ; — un roman normand (historique : au Moyen-Age) ; une comédie politique : Alberoni ; — mon essai sur le Mysticisme chrétien (dédié à l'abbé d'Aurevilly). — Pour le *Pays*, mon traité de la *Princesse* et les *Favoris*. (L'administration de ce journal veut que je commence par ce dernier ouvrage : les *Favoris*.) Pour la *Revue de Paris*, un tout petit roman, une intaille, intitulé la *Vieille fille*. Ceci m'a été demandé par la mystérieuse puissance de ma vie, et je veux que ce soit une perle blanche, tombée de l'agrafe du manteau des vierges martyres, et suavement tintée en tombant de l'outremer d'un ciel chrétien.

Celle (*Dominatrix mea, — as you, my dear,*) qui m'a demandé cette nouvelle, trouve mon talent *trop féroce* et me prie d'être doux *une fois*. J'y tâcherai.

Maintenant, mon ami, une demande. Vous êtes le pacotilleur de tout ce que j'écris, et moi je ne garde rien. En langage normand, je suis un *devaruble* (*devourable ?*). Faites-moi le plaisir de couper dans les numéros de la *Mode*, que vous avez, cette cruelle et vague nouvelle d'une *Partie de Whist* qui a remué les nerfs de ce pauvre Édelestand (Diable m'emporte si je ne le croyais pas au-dessus de ces impressions !...) et qui ne vous plaît qu'à moitié. Comme donc elle ne vous plaît guères, vous n'aurez pas de regret de la couper et de la

détacher adroitement des trois numéros dans lesquels elle se trouve. J'en ai le plus pressant besoin. Je ne voudrais pas qu'elle fût perdue. Comme il y a des articles politiques de moi dans les numéros où elle est (je vous le répète, les *trois parties*), gardez les numéros et détachez la nouvelle. J'en prendrai copie, et, si vous y tenez, — ce dont je doute, — je vous renverrai vos feuilles détachées. Est-ce bien compris?... Ma vie joue tout à l'heure comme un rideau sur une tringle de feu. Pardonnez-moi si je fais amas de confidences pour *plus tard aussi*.

Est-ce pour cette raison — car ce n'est point paresse — que je ne puis vous envoyer le commentaire sur mes vers, — ces vers saignants auxquels convient mieux peut-être une bordure d'obscurité et de mystère que la rampe allumée et embrasée d'un commentaire. Je suis plus en disposition de faire des vers nouveaux que de revenir sur les vers anciens. Et, à propos, dans la romance que je vous ai adressée pour joindre au recueil *commencé*, il y a cette correction à introduire (au troisième couplet) :

> Nénuphars blancs, ô fleurs des eaux transies,

il faut :

> Nénuphars blancs, fleurs des eaux engourdies.

A présent, adieu, mon cher ami. — J'ai répondu à tout; répondez-moi de même. Ne m'imitez pas et ne me faites pas trop languir pour votre lettre. Si vous avez des questions pour le commentaire sur la *Bague*, je suis tout prêt. Mon frère me parle d'articles sur mes *Prophètes* dans le journal de Rennes, et de recommandations à un libraire. Avez-vous soulevé l'*Atlas* d'une lettre à la baronne ? Elle vient d'arriver à Paris :

Cité Vindé, nº 4.

Tout à vous et toujours.

Jules B. D'AUR.

Mercredy matin (3 mars 1852).

Avec cette lettre-ci, cher ami, va partir une lettre pour Lemarchand. Je vais lui demander tout ce qu'il sait sur l'affaire *Vaubadon*. Voyez-le donc. Réchauffez son zèle pour moi. J'ai la hâte de me mettre à la besogne. Quant à vous, dans ma prochaine lettre je vous assassinerai de questions. Soyez donc prêt à répondre à un véritable interrogatoire.

Vous m'aviez indiqué, il y a déjà quelque temps, un des héros de l'enlèvement de Des Touches, vivant encore, dans son château (de Montgommery, est-ce cela ?), et auquel je devais écrire. Je voudrais le nom des douze héros. Comme la main qui vient d'abattre M. Lance, la main du grand Fossoyeur Chauve, peut abattre aussi ce dernier des douze qui survit encore ; je lui écrirai dès que vous m'aurez envoyé l'adresse et le nom auquel je dois écrire. Donc le plus tôt possible, mon cher Trebutien, répondez.

Je vous remercie, très ami que vous êtes, de vos corrections sur mon livre. Vous avez tout vu, même les fautes d'impression. *Capuce*, en effet, est masculin. Les autres et celle-là seront corrigées. Il y aura notes et additions de texte. En somme, votre sybaritisme pour moi ne se plaindra plus. C'est pour cela que je vous demande de vouloir bien continuer vos remarques à la *loupe* qui constatent si bien les défauts du grain de mon galuchat. Comme, de ma nature, souverainement négligée et fougueuse, je suis très peu soucieux de la perfection, du fini, de la rondeur exacte et accomplie, j'ai grand besoin des conseils d'un ami dont les instincts complètent mes instincts. Vous me prêtez vos facultés et je vous en remercie.

Je remercie aussi M. Cousin-Despréaux (que, par paren-

thèse, je crois un peu mon parent : du moins il me semble avoir entendu dire à mon père que nous avions des parents de ce nom de Despréaux). Vous lui direz que mes renseignements sur le *Talaru* sont exacts. Vous l'appelez le *Terrible Évêque*. C'était un libertin efféminé, un débordé, né dans les lupanars de la noblesse de Louis XV, et, qui sait ? probablement du *caprice* d'une *Talaru* pour un laquais ; mais il ne méritait pas ce nom de *Terrible Évêque* que vous lui donnez et qui fait supposer un vice puissant et grandiose. Il était entré dans l'Église par la vocation d'une lâcheté. Officier de dragons, il avait reçu un soufflet et il ne s'était point battu. Le mépris violent de sa famille indignée le jeta à Dieu, et son nom, quoique déshonoré, en fit un Évêque. Dans ce temps-là, tout était bon pour la malheureuse Église de France ! Évêque, il mena la vie des casernes, moins la discipline et l'épée. Il *bambocha* dans son palais épiscopal et dans ses abbayes jusqu'à la Révolution, et il mourut, — repentant, dit-on, — en Angleterre, la bouche rongée par un cancer vénérien. Fin digne d'un tel homme, en effet ! Dans mon enfance, j'ai connu le secrétaire de ce *Talaru*, (l'abbé de Lécange), qui avait été charmant et délié comme un abbé italien (quoiqu'il eût l'honneur d'être normand), et qu'un de mes oncles, officier au régiment de Provence, — habit blanc, revers *bleu céleste*, — avait cravaché pour de beaux yeux de la couleur de ses revers ! Ce Lécange avait près de 80 ans quand je l'ai connu et il guignait les femmes d'une certaine façon encore, du fond de son camail et de son aumusse, dans lesquels il s'emmitouflait avec une dignité que n'ont pas, je vous assure, tous les chanoines de la cathédrale de Coutances. Mon Dieu ! il me semble que je vous ai parlé déjà de cet abbé dans une de mes lettres, et à propos de Mgr de *Talaru*.

Je suis heureux de la manière dont vous me parlez de la *Partie de Whist*. Je ne crois pas que vous puissiez rien risquer de me l'envoyer, et je crains de vous voir prendre la peine de

me la copier. Ce serait long d'ailleurs et, je vous parle franchement, j'en aurais besoin *tout de suite*. Je n'ose pas vous donner chose si désagréable à faire, — me copiailler ! — mais portant si vous ne reculez pas devant ce labeur, je vous dirais de copier *lisiblement* (vous êtes toujours lisible) et sur un seul côté du papier, comme pour *donner à l'imprimeur*.

Pardon de cette lettre qui ressemble à un hâchis. Vous m'avez parlé, si je m'en souviens bien, d'un article d'un M. de Montlaur sur les *Prophètes*, lequel article aurait paru dans l'*Art en province*. J'ai cherché inutilement le numéro ! J'ai fait une *battue* de cabinets de lecture. Tout cela pour rien. Si vous n'avez pas ce numéro, pourriez-vous au moins m'en indiquer la date ? Avec la date, je le ferais sous main demander à M. de Montlaur par un tiers. Je lirais cet article et en écrirais directement à M. de Montlaur pour le remercier. Voici pourquoi. J'ai une raison intime pour désirer nouer une relation avec ces Montlaur, qu'on dit charmants, en style du monde : je rencontrerais chez eux *quelqu'un* que je voudrais rencontrer partout et qui ne peut m'y présenter. Je sais, d'ailleurs, par cette *personne*, que M. de Montlaur a parlé de moi avec une grande distinction de termes, et — se sera-t-on trompé ? — qu'il avait dit avoir reçu une lettre de moi, fort spirituelle. Or, je ne me rappelle pas — et je ne suis pas somnambule — avoir jamais écrit à M. de Montlaur. Auriez-vous écrit, vous, et aurait-il confondu vous et moi ? Nous sommes si liés qu'on peut nous confondre, et c'est ce qui peut m'arriver de plus heureux. Si vous n'avez pas écrit, est-ce qu'il (M. de Montlaur) n'est pas lié avec M. de Chennevières ? J'ai écrit à celui-ci, et peut-être l'autre a-t-il dit qu'il avait vu une lettre de moi. De là l'erreur de la personne qui m'a conté tout ceci. Dans tous les cas, je désire remercier M. de Montlaur et le connaître. N'oubliez donc pas mon renseignement.

Et madame*** dont vous ne me parlez plus ? *Dieu des*

Juifs, tu l'emportes! Parlez-moi aussi des poésies que mon frère vous a laissées. Enfin, parlez-moi n'importe de quoi ou de qui, mais parlez-moi, mon cher Trebutien. La mòitié de ma vie intellectuelle et sensible n'est-elle pas avec vous ?

For ever!

Rue Geoffroy-Marie, 15.

Dimanche midi, 20 mars 52.

MON CHER TREBUTIEN,

Te amicum laudamus. J'ai reçu hier soir, au moment d'aller dîner en ville, votre paquet et vos bonnes lettres. J'ai eu la fatuité de mon amitié pour vous, car je me suis fait attendre et j'ai dit que si j'avais tardé, c'était pour vous. On battrait la charge et je recevrais une de vos lettres, que je la lirais en allant à l'ennemi. On peut mourir, et je ne voudrais pas laisser cette goutte de nectar versé dans le calice de ma vie : une lettre de vous !

Nous allons vous répondre sur toutes les coutures, Monsieur Trebutien. Je commence par une chose qui m'attriste et me peine beaucoup. Vous avez la bonté charmante de me demander l'*Ensorcelée.* Hélas ! hélas ! elle est promise depuis des siècles à mon ami Paul de Saint-Victor. Or, comme dit le proverbe de ma vieille bonne Jeanne Roussel, une tête originale qui a soufflé sur la mienne dans mon enfance et y a laissé toutes sortes de dictons populaires :

Qui donne et qui reprend
Va *dans les mains du* serpent.

Je n'y veux point aller. J'aime mieux vos bras, dans lesquels je me jette en vous priant d'accepter mes regrets. Soyez sûr, du reste, non *plus seulement* que vous ne perdrez rien pour attendre, mais que vous *n'attendrez pas longtemps.* Quand l'inspiration m'accroche de sa griffe *aquiline,* je vais très vite.

J'ai lu hier soir les quatre articles (qui ne valent pas mieux que les autres quatre articles) de l'abbé de Valroger. Quelle philosophie inoffensive, tout poil douillet, gros dos et *ronron* de chat châtré ! Sa stalle de chanoine lui est si douce et son aumusse d'une tiédeur si bénigne, que tout lui semble charmant et délicieux dans ce dix-neuvième siècle qui nous fait mal au cœur et aux nerfs, à nous autres, brutaux absolus ! Quelles idées *petiotes*, bon Dieu, confites dans l'huile d'olive,comme le thon,ce veau de la mer ! Comme toutes ces idées, le trotte-menu d'un bon sens de bas de filoselle et de redingote d'alpaga, seraient faciles à réfuter ! Elles ne répondent à rien en voulant répondre à tout ; mais je n'ai ni le temps ni la volonté de m'engager dans une polémique, qui ressemblerait aux boulettes de mie de pain ou de papier qu'envoyait Danton, d'une chiquenaude, au nez du président qui le condamnait à mort. Le *bénigne* abbé (qui n'est point Bénigne Bossuet) ne me condamne pas sans rémission, et même il est tellement aimable dans ses endoctrinements, qu'on pourrait appeler des embarbouillements, que je lui écrirai pour le remercier de sa charité et de ses articles tels qu'ils sont. C'est un bonhomme de philosophe, digne de servir la messe du bonhomme Huet, s'il vivait encore. *L'empire du monde appartient aux doux*, dit l'Évangile, mais je ne crois pas que l'empire du monde appartienne jamais à cet abbé de Valroger. C'est égal, je le remercierai, car si ses articles m'ont semblé mous, son ton m'a paru excellent et m'a touché.

Je vous prie, cher ami, d'avoir l'œil, l'oreille et la main au guet pour des renseignements sur les *Douze*. Le Héricher a tort en disant que l'enlèvement de Des Touches n'a pas laissé de grands souvenirs dans le pays. J'ai entendu parler de cet enlèvement,comme d'une chose héroïque et titanique, à mon père, qui avait un de ses amis, Juste Lebreton,parmi ces Douze, et qui est mort d'un coup d'épée avant ma nais-

sance. Bonne raison pour que je ne puisse le consulter ! Du reste, vous verrez dans mon récit si ce n'est pas là le tour de force du sang-froid et de l'intrépidité. Et à ce propos de mes *Chouanneries*, j'ai écrit à Lemarchand. L'avez-vous vu et vous l'a-t-il dit ? Il a ma lettre depuis quelques jours et il ne bouge pas. *Ce silence affecté ne me dit rien de bon.* Du reste, je lui ai dit que s'il avait quelque copie á faire de ses archivailleries, vous étiez là, prêt à m'obliger, prêt à écrire, prêt à tout, comme un *ultra* sublime de l'amitié.

Vous me le prouvez bien, très cher ami, avec vos corrections sur mon roman. Merci encore, et oui, oui, continuez ! Toute cette critique lèvera dans mon livre. J'en prendrai beaucoup, de vos corrections,mais pas tout. Voici pourquoi : il y a mille choses qui diffèrent dans le langage et les coutumes de la Manche et du Calvados. Ces deux départements sont plus loin l'un de l'autre que sur la carte. Or, je ne me trompe jamais en ce qui est coutume ou langage manchais. J'ai cela net et *incisé* dans la tête. J'ai cette infernale mémoire qui n'oublie rien, pas les moindres détails, et qui est *guillochée* de toutes les empreintes de la vie. Donc, en bien des points, ce qui ne vous paraît pas exact sur votre terrain l'est sur le mien, et de la plus scrupuleuse exactitude. Ainsi,par exemple, *les bidets d'allure des meuniers* (j'en ai assez monté !) ; ainsi *ma fingue et ma finguette* ; ainsi *Tainnebouy*. Le fermier de mon père s'appelait *Louis Dainnebouy*, et c'est lui qui est peint en pied, avec une ressemblance digne du daguerréotype colorié. Ainsi, le *jambon sur le gril* (diable de bonne chose !). *Marie Otto !* J'ai embrassé bien des fois une fille de ce nom en cachette,quand mon sexe commençait de montrer, comme le printemps, ses pointes de verdure ! Ainsi *trémaine*, nom manchais du trèfle. Ainsi encore *Le Maire* et *sa bande* ont assassiné et incendié, entre Valognes et Cherbourg. Ainsi *jouer du violon comme un meunier*. Tous les meuniers jouent du violon dans mon pays. Le tic-tac du moulin

éveille-t-il en eux le Génie assoupi de la musique, je ne sais. Mais ils ont un violon dont ils jouent pendant que l'*Écoute-s'il-pleut* va son train rhythmique et doux, un violon naïf dont la colophane est de la fleur de farine! Je pourrais, mon ami, justifier encore un grand nombre de citations, mais je m'arrête à ces étiquettes et échantillons de mon sac.

Ce n'est point Cadot qui prend mon roman. C'est Lévy, qui le publiera in-18. Vous connaissez ces formats. Je crois que vous serez content de ce changement d'éditeur. Il est probable que je vendrai à Lévy (pour in-18) la seconde édition de ma *Vieille Maîtresse*. D'ici quinze jours ce sera une affaire bâclée, à ce qu'il paraît. J'ai grande hâte que *l'Abbé de la Croix-Jugan* soit publié avec les *changements de changements*. Trouvez-vous bon le titre général : *Chroniques de la Chouannerie ?* C'est là (à ce qu'il me semble) le plus simple, le plus français et le meilleur. Puis le sous-titre (non plus l'*Ensorcelée*), mais uniquement : *La Messe de l'Abbé de la Croix-Jugan*. Approuvez-vous ? Répondez à cela.

Maintenant, merci, mon cher moine, de mes transcriptions, de vos magnifiques copies. La copie des vers surtout est de toute beauté. Je me trouve plus de talent quand je me lis à travers votre écriture. Oui, ne nous pressons pas pour cette édition que je tiendrai encore de votre munificence. Il me sera agréable d'avoir un bon volume dédié, consacré aux mangeurs de *hatchich* littéraire, et qui passera sous le nez des sots, en leur en faisant un pied. Vingt-cinq exemplaires ! Quelle *buona cosa !* Je crois bien que je vous enverrai un de ces jours une pièce que j'incube pour le moment : *Les Rideaux verts*. De tout ce que j'écris ou j'aie jamais écrit, les vers sont ce qui est le plus réel. (Sont ce *qui est* est fort laid ; mais, contrairement à votre appellation de *mosaïste*, je n'ai pas de polissoir, et des empâtements de barbare se mêlent souvent à ce langage d'Athénien que le doux

Guérin m'a laissé sur les lèvres, comme un souvenir d'héritage!)

Votre copie de ma *Partie de Whist* n'a point de fautes, excepté deux mots non écrits. Je les rétablirai, J'en ai tout admiré, de cette copie. Où dénichez-vous ce merveilleux papier, tapis de Sultan pour la pensée ? J'aurais des majestés de diction, des opulences d'attitude, des mouvements de lion couché sur de la pourpre mouchetée d'or, si j'avais du papier pareil pour écrire mon premier trait, et je n'en fais pas deux. Savez-vous pour moi ce qu'est une copie de ce que j'ai déjà écrit ? Un chloroforme douloureux.

J'ai lu votre belle et noble lettre à la baronne. On ne présente pas d'un plus grand air un infortuné de tragédie et de nom ridicule. Jérôme Patu... Je ne l'écrirai point! Il a vu Dumas (Adolphe), dont la tête est plus poétique par en dehors que par en dedans. Il a le bonheur d'être beau!

Adieu, et si vous m'aimez, comme disent les femmes qui n'en doutent pas, vous m'écrirez longuement et sur le champ.

Tout à vous *for ever*, mon cher ami et mon cher maître.

Jules B. D'A.

(En hâte.)

Paris. Mercredi (30 juin), 8 heures du matin.

Mon plus cher ami,

J'étais à la campagne depuis deux jours. Je trouve en arrivant — il est huit heures du matin — votre lettre, et je n'ai qu'une manière d'y répondre, c'est de me jeter dans vos bras, c'est de vous parler d'une amitié qui s'exalte par le chagrin que vous éprouvez et que vous *devez* éprouver, c'est de ne pas vous consoler, mais de vous parler de celle que *nous* avons perdue, d'en parler pieusement et souvent... Voilà tout, mon ami, voilà tout ce que la Providence a permis aux créatures qui aiment et qui pleurent ! La Consolation ? — ah ! je n'écris jamais ce mot-là qu'avec un sourire incrédule, — non ! mais le soulagement de la douleur par le partage de l'amitié.

Mon pauvre et cher Trebutien, — que n'ai-je été auprès de vous, à ce moment suprême de la mort de votre mère, je vous aurais été peut-être de quelque adoucissement et de quelque utilité ! Quand je ne vous écrivais pas, quand ma vie était dévorée par des sentiments dont je vous parlerai plus tard (aujourd'hui je rougirais de vous parler de moi), mais, après tout, des sentiments qui me prenaient la main avec laquelle je vous écris, mais non le cœur avec lequel je vous aime, je n'imaginais pas que vous étiez dans la peine, vous, et que votre courage était mis à la plus rude de ses épreuves.

Vous ne croirez pas, mon cher ami, que mon silence — trop long, je me le reproche et je vous en demande pardon, — ait été causé par une pensée *moins à vous*. Vous êtes un homme, et même le seul homme, dont l'idée et le souvenir

se mêlent à tous mes actes. Je n'écris pas, mais je parle de vous ou je pense de vous, et la vie a beau remuer sur cette *tringle de feu* dont je vous parlais dans une de mes dernières lettres, vous n'en êtes pas moins un de ces sentiments fixes, dans mon âme, qui défie toutes les agitations et toutes les préoccupations. Je suis sûr que ce que vous m'êtes je le suis pour vous, et c'est une des idées les plus douces de mon cerveau ou de mon cœur (car on n'est pas très sûr à quel coin de nous-même ces idées-là nichent) ; mais, où qu'elle soit, elle me donne une sécurité exquise, la sécurité d'être aimé et d'intéresser une noble intelligence, ce qui vaut mieux que de la Gloire, ou plutôt ce qui est de la Gloire en petit flacon, le meilleur de l'arôme et de la chose. Ce qu'on appelle les *larmes* de Malaga vaut mieux que le vin de ce nom.

Aujourd'hui je suis lancé dans l'espace pour un grand nombre de courses et je retourne à la campagne vers 4 heures. Vous n'aurez donc de moi que ce billet, mais au moins il ne sera par retardé d'une heure de plus ! Qu'il soit la date d'un *recommencement* de correspondance ! Notre ferveur d'écrire va nous reprendre ; car, *veuf* de votre mère, vous devez avoir plus besoin que jamais d'intimité. Il y a des vides qui rapprochent, quoiqu'il soit impossible de les combler.

Écrivez-moi donc, mon cher Trebutien, et parlez-moi de tout ce qui peut faire du bien à votre âme. Je vous répondrai immédiatement. J'ai beaucoup de choses à vous dire, quant à moi, mais je ne les dirai que quand vous m'aurez beaucoup parlé de vous. Adieu, mon ami, je vous embrasse avec toutes les effusions de mon âme. Recommandez-moi au souvenir de M. Le Flaguais, qui a dû vous être bien bon dans les tristes circonstances que vous venez de traverser. Que je l'envie et que j'aurais voulu alors être près de vous.

Votre ami, éternellement à vous.

Paris, 8 septembre. Jour de la Vierge.

Ave, stella matutina ! C'est comme notre amitié, — une étoile aussi, et toujours *matutina !*

MON CHER TREBUTIEN,

Ouf ! quel monde de choses à nous dire ! Y a-t-il longtemps que nous n'avons jasé ? C'est beaucoup ma faute et un peu la vôtre. Vous m'aviez annoncé un paquet par Derache. Je l'ai attendu, voulant vous en parler et vous en accuser réception, et il n'est point venu. J'ai passé trente-six fois chez Derache. Rien, rien, toujours rien. Enfin *hier* (seulement hier !) je le trouve et aujourd'hui je vous écris. Merci, mon plus que cher. Merci des trois exemplaires et de la copie des vers, la plus belle encore que vous ayiez faite. Je vous renverrai l'autre quand vous voudrez. J'eusse bien souhaité un bout de lettre et je l'ai cherché, mais en vain. Voilà ce qui est *de vous* dans mon long silence. Pour ce qui est de moi, c'est plus compliqué et plus difficile à dire, mais ne vous dois-je pas toute ma vie ?...

Renée, je pense, qui ne sait pourtant que l'à-peu près des choses, vous aura touché un mot de cette vie actuelle, et vous m'aurez pardonné.

J'ai, pendant nos trois mois de silence épistolaire, fait la polémique d'un journal du soir que vous n'avez pas lu probablement à Caen, le *Public*, et, je l'écrivais l'autre jour au ministre, je crois l'avoir faite de manière à passionner les ennemis. Les légitimistes m'ont appelé transfuge. Oui, messieurs, je suis le transfuge de la bêtise et de la lâcheté

de mon parti. Vous avez sur le front le signe de la Bête qui est le signe de la Mort. Mes motifs pour agir comme j'ai agi, vous, absolutiste et catholique à ma manière, mon cher Trebutien, vous les pénétrez et vous n'avez pas besoin que je vous les explique. D'ailleurs, si vous voulez les connaître dans la partie *impersonnelle de leur être*, j'ai ma collection du *Public*, et, comme tout ce que j'ai écrit et ce que le vent et mon indifférence profonde pour tout ce qui est sorti de ma tête peuvent emporter et ne pas ramasser, je vous enverrai cette collection. Elle est à vous. Dites-moi dans votre prochaine lettre si je dois la mettre à votre adresse chez Derache. Vous la lirez dans son ordre de dates et vous verrez comme j'entends la politique de *l'heure qu'il est*. Nous en causerons quand vous l'aurez lue. Vous savez, mon ami, que je ne complète les sécurités de ma conscience qu'avec votre approbation.

Et, puisque nous en sommes sur ce chapitre, c'est mon ancien ami Bertrand qui est le maire de votre ville ; pourriez-vous me renseigner sur son opinion politique ? J'aurais besoin de la connaître sous le plus bref délai. S'il est napoléonien, je lui écrirais et lui enverrais une pétition pour le rétablissement de l'empire, sinon, non ! Mais alors je vous prierais de me dire à quelles mains de Caen, à vous *connues et dévouées*, je pourrais envoyer cette pétition. Elle est très bien faite et par un de mes amis, une tête très forte, Louis Couture, l'auteur du *Gouvernement héréditaire*. Nous désirons, lui et moi, que cette pétition ait un grand nombre de signatures, pour la présenter collectivement au Président du Sénat. Nous en faisons une grosse affaire. Je vous l'adresserai aussi, à vous, et nous verrons si elle vous convient. Dans ce projet de la faire signer le plus tôt possible et le plus possible, nous avons résolu de mettre les noms des gens de lettres sur un exemplaire à part. Si donc vous adhériez, ou tout autre agitateur de plume de votre connaissance adhérait à la péti-

tion en question, et voulait la corroborer de son nom, prévenez-moi. Quant à moi, je vous préviens d'une chose, c'est que j'ai ordonné que la pétition vous fût envoyée. Vous me direz ce que vous pouvez et voulez faire pour elle. Je ne prétends en rien influer sur vos déterminations, et quoi que vous fassiez ce sera bien.

Autre chose, mon ami. Hervé m'a chargé de vous dire qu'il a vendu tous les exemplaires qu'il avait de nos *Prophètes du Passé*, et qu'il vous en tiendra compte quand vous voudrez. Écrivez-lui à cet égard. Il demande d'autres exemplaires, prétendant qu'il les vendra extrêmement bien cet hiver. Il dit qu'une édition moins luxueuse ferait un argent et une publicité du diable. Dans tous les cas, envoyez-lui tout ce que vous pourrez, mon cher ami, car il va faire des annonces, voyant que le public a si bien mordu à la chose et allonge les dents encore de son côté. Et n'oubliez pas... entendez-vous ?

C'est ce mois-ci (de septembre) que je dois faire mon traité avec Lévy pour mon *Abbé de la Croix-Jugan* et autres sornettes. Ce *Juif errant* des éditeurs est allé à Spa, en Suisse et en Allemagne, cet été, et je n'ai pu pour cette raison terminer mon affaire avec lui.

Cette lettre-ci, — malgré les voluptés de mes paresses, — mon cher Trebutien, — sera pourtant très prochainement suivie d'une autre. J'ai à vous dire des choses qui ne sauraient tenir dans le carré de papier qui me reste. Vous, de votre côté, écrivez-moi longuement. Je suis très pressé d'avoir un renseignement sur l'opinion de Bertrand : *que je l'aie lundi ou mardi au plus tard.* Vous voyez, je vous parle comme un ami qui sait qu'il peut être impérieux parce qu'on l'aime. Vous ne le trouverez pas mauvais, n'est-ce pas ?

Et maintenant, adieu ! Si je *n'écrivais* point, je *parlais* de vous souvent. L'oubli ne saurait jamais approcher de mon cœur. Que j'ai pensé à vous, surtout depuis la

mort de votre mère ! Que je me suis associé à des sentiments comme les vôtres, et que moi aussi, au fond de mon âme, j'ai la piété de ce tombeau ! Je crois que je vous aime davantage depuis que vous l'avez perdue. Elle m'aura, sans nul doute, institué son héritier pour vous aimer. Donc, plus à vous que jamais.

JULES BAR... D'AUREVILLY

Paris, 23 septembre, 11 heures du soir.

Mon cher Trebutien,

Je ferai *demain matin* porter chez Derache, et recommander aux soins de ce gros enflé d'obligeance, un paquet pour vous, contenant les articles du Valroger sur votre serviteur, dont je ne veux, certes, point priver la bibliothèque de Caen. 2° Le premier manuscrit de mes vers avec notes. Et 3° la collection en partie du *Public*; un empaquetage de momies; car qu'y a-t-il de plus vieux, dans les décrépitudes humaines, qu'un vieux journal et même que le journal d'hier ?...

Cependant, si poussière que ce soit, le *Public* aura pour vous l'intérêt de l'exposition d'opinions qui ne choquent en rien celles que j'ai eues toute ma vie, et vous aussi, du moins à partir de *notre* robe virile. Les erreurs de la robe prétexte ne comptent pas. Nous avons toujours été plus monarchiques que royalistes et plus royalistes que bourbonistes. Depuis quelque temps, une étude approfondie de l'Histoire m'a montré que les Bourbons ont perdu les Capétiens, malgré Richelieu et Louis XIV, et qu'un Guise venant après les Valois eût mieux valu que Henri IV avec toutes ses séductions personnelles. Une quatrième dynastie ne nous a donc jamais fait trembler ! Mais, pardon... j'ajoute un mot sur le *Public*. Lisez-le dans son ordre de dates. Vous verrez alors à la place qui lui convient cet article que l'*Indépendance Belge* appelait mon manifeste, et qui a été complété par deux autres sur lesquels j'appelle très spécialement votre attention. *Il n'y a plus de partis* et *Ce que doit faire le parti légitimiste.* Hélas ! ce qu'il doit faire, il ne le fera pas et il ne paiera point ses dettes. Il crèvera insolvable d'intelligence et de courage, comme un chien de vieille femme, à l'inutile fidélité !

.... Interrompue et reprise. Je viens — comme vous le verrez — de changer la date de cette lettre, interrompue par deux jours à la campagne, sous les rayons charmants et tristes de ce soleil d'automne, — charmants comme tout ce qu'on va quitter ! Même les ennuyeux deviennent charmants quand on les quitte. Depuis que cette lettre est commencée, j'ai reçu une lettre de X... Vous avez jugé en maître. Circonspection, circonvolution, circonlocution, tous les *circon* de la précaution, voilà l'homme en question !!! et, toujours pour rimer, répulsion pour la pétition... Seulement, comme cet appui nous manque, nommez-moi un franc bonapartiste de Caen qui ne craindrait pas de la répandre et de la propulser.

Mon Dieu, Trebutien, je vois par l'exemple de X... une fois de plus que la bourgeoisie est toujours la grande Bête (j'aime mieux la Licorne de l'Apocalypse) qu'elle n'a pas cessé d'être depuis qu'elle est entrée, comme un âne dans un pré, dans la politique. Présentement, elle veut s'abstenir, se tenir à l'écart, ou mijoter des trahisons dans de pauvres petites intrigues qu'on recouvre des précautions de la peur, au lieu de se mettre à la tête d'un mouvement qu'elle pourrait diriger et qu'elle ne saurait empêcher. Eh bien, qu'elle fasse ! Le peuple lui passera sur le ventre, — avec Napoléon ou sans Napoléon. Avec Napoléon, c'est l'Empire, l'Empire fait par le peuple et à son profit, et sans Napoléon, c'est le massacre et la ruine de l'Europe. Bien entendu, j'entends par bourgeoisie, dans une époque où il n'y a plus que de l'égalité politique, les classes qui ont du loisir, et qui, par cela même, peuvent faire les affaires de la société, les leurs étant faites. Les gens comme X... ne songent point assez à cela, mais le jour enfin arrivera à l'œil de ces taupes ; seulement, alors, il ne sera plus temps.

Mille excuses de cette politicaillerie.

... Et, puisque ce mot exécrable et exécré de littérature

a été prononcé, je vous dirai que je m'en vais donc écrire dans le *Pays*. C'est le premier samedi d'octobre que j'y fais mon entrée et mon début. Mandez-moi si vous voyez ce journal. Je suis là avec des amis, Saint-Victor, entr'autres, le *plus vrai* de tous. J'aspirais à la politique, mais on a pensé que j'étais trop net, trop vibrant, imprudent, un casse-cou armé d'un casse-tête, et les douceâtres et les nuageux de l'endroit m'ont mis à la bibliographie. C'est bien la peine de se croire de la politique dans la tête ! Comme exercice d'humilité, j'ai pris ce qu'on me donnait, sans mot dire. Saint Bonaventure lavait des assiettes ! Je tâcherai de les laver, comme lui, avec des mains de cardinal !

Mais, comme je suis, ainsi que le disait Willic-le-Vagabond, un *ignoramus*, peu au courant des livres qui passent à travers le monde, et que, vous, vous êtes la science même et l'amitié, vous m'indiquerez les livres à signaler, si j'en oublie; vous *jetterez* dans ma *mangeoire* cette *tremaine* littéraire que je suis obligé de broyer. Si mes maîtres, en l'art de penser et d'écrire, sont contents de moi au *Pays*, peut-être me permettra-t-on de monter jusqu'à la politique ou à la critique d'une chose quelconque, mais pour cela il faut conquérir la bienveillance des maîtres en ne se montrant supérieur sur rien ; et qui sait ? à ce prix peut-être les amours-propres seront assez aimables pour me tolérer. Mes succès, à moi, sont d'être souffert. C'est le plus haut de ma visée, dans tout ce qui tient à cette misérable chose que j'ai là entre les cinq doigts, et à laquelle je voudrais bien n'avoir jamais à faire écrire que : je vous aime et je vous aimerai éternellement.

Votre ami,

Jules Barbey d'Aurevilly

Répondez *vite et long*. Rallumons le foyer de la causerie. Entendez-vous ?

Lundi matin, 8 novembre 52.

Nous disons : causons, et nous ne causons pas. Je ne vous demande pas pourquoi. Je connais vos paresses douloureuses. Vous, vous savez mes occupations. Cependant, mon cher Trebutien, nous ne pouvons rester ainsi, comme deux abbés de la *Trappe.* Cela nous *attrapperait* trop. Si je me rappelle bien votre dernière lettre, vous m'y disiez : « Je ne réponds qu'à une partie, la partie littéraire et politique, de la vôtre. La partie intime viendra plus tard. » *Tard* est venu, mais non la lettre, Monsieur l'Engourdi de l'amitié! Moi j'en veux être le *Gaspard l'Éveillé* aujourd'hui. Le *Réveillé*, plutôt. Eh bien, non, mon amitié ne dormait pas ; elle ne dort jamais, elle est vigilante comme le lion diabolique des Complies! Elle rôde toujours (par la pensée) autour de vous. Elle n'écrit pas, mais elle se préoccupe.

Énault, que je vois au *Pays* où il griffonne, et qui attrape quelquefois un mot juste et joli au bout de mille contorsions faites pour cela, vous appelle *mon Ange Adorateur.* Je l'aime pour ce mot, qui dit ce que vous êtes, et à quel point *ce qui vaut plus aime ce qui vaut moins.* Mais mon ange adorateur m'aime trop à la manière des anges, dans la contemplation pure et silencieuse. Lui qui m'a prouvé si souvent qu'il m'aimait dans l'action et dans le langage, qu'il me le prouve encore, en m'écrivant, — et je le fais Archange, du coup !

Puisque j'ai nommé le *Pays,* mon cher Trebutien, je vous dirai que c'est samedi dernier que j'y ai lancé mon premier bulletin bibliographique. Ce soir, je le mettrai sous bande et vous l'adresserai. Ne faut-il pas que vous ayez tout ce que

j'écris, bon ou mauvais? Dans ce bulletin, je parle beaucoup de mon ami Couture, qui a dû vous envoyer récemment toutes ses élucubrations. Tâchez de faire parler de lui dans vos journaux, soit d'une façon soit d'une autre, soit pour ceci soit pour cela. On vous avait paru (un M. Lefèvre, je crois,) très sympathique à l'*Intérêt Public*. Qu'est devenue cette sympathie ? Nous attendions des nouvelles et le journal, et rien n'est venu. Cependant Couture a envoyé ses publications de divers genres à ce monsieur Lefèvre. Sortez donc de votre silence, mon cher Trebutien, et dites-nous ce que nous pouvons espérer. Je serais très de moitié dans le succès de Couture. C'est un ami, et un esprit très fort, dans un genre d'idées unique, il est vrai (la politique). Il ne voit qu'un point dans l'horizon, mais il le voit très bien. Ce qui lui manque, c'est la lumière des idées catholiques, et quand quelque chose défaille dans son système, cela vient de là, non de son esprit, qui, en ligne droite, est très puissant.

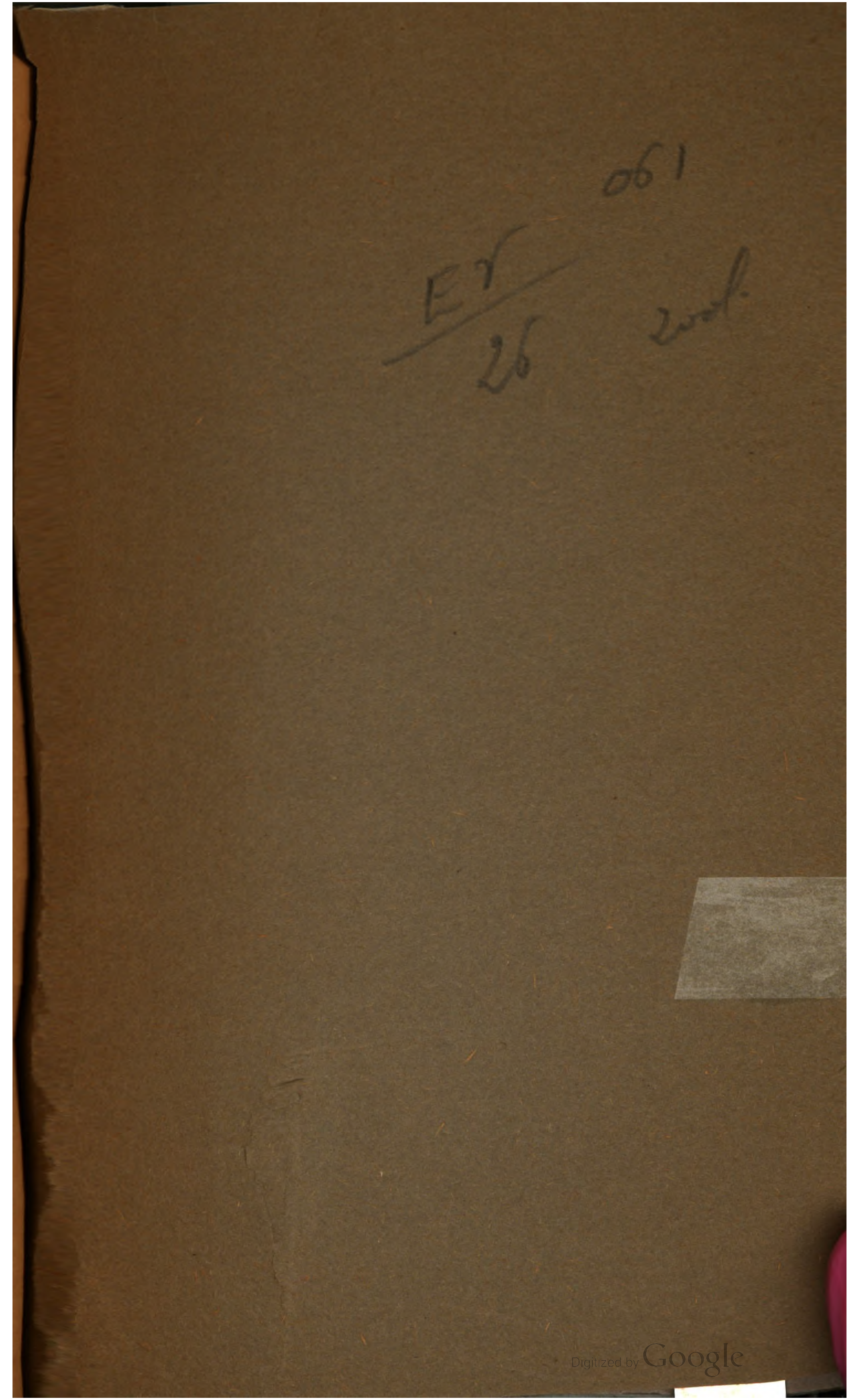
J'avais commencé cette lettre lundi et elle était restée interrompue sur ma table, image d'une vie scandée par mille choses. C'est aujourd'hui mercredi que je la reprends. Et je la reprends en toute hâte, sur le point de sortir, mal en train. Quand je suis avec vous, je voudrais mieux me carrer dans mon bonheur. Nonobstant mes tiraillements de ce matin, il faut que journal (le *Pays*) et lettre partent ! Vous, répondez-moi mieux que je ne vous écris. Ne voyez dans ce billet précipité qu'un souvenir toujours présent et la volonté de renouer notre correspondance et d'en serrer et multiplier les anneaux. Est-ce dit, Trebutien ?

Mandez-moi (hélas ! j'ai bien peur !) s'il vous reste encore un *Brummell* dont vous puissiez disposer en faveur de la duchesse de Grammont. J'ai un intérêt à lui en offrir un. Voici pourquoi. Je veux composer un volume FASHIONABLE, avec mon *Brummell* d'une part et *d'Orsay* de l'autre ; et c'est la duchesse de Grammont, sœur de d'Orsay, qui me

donnerait sur son frère les plus curieux et les plus inconnus des renseignements. Ces renseignements, je les aurai quand je voudrai, parce que... parce que... trois lignes de parce que. Mais je suis tenu (que je crois !) d'offrir mon *Brummell* à la duchesse. Si vous n'en avez plus, — je n'ai que le mien, inoffrable avec les notes de votre main, — je m'en passerai forcément, mais non sans regret. Je suis sur le point de conclure un marché avantageux. Un volume FASHIONABLE, composé du *Brummell* et du *d'Orsay*, reliés entre eux par un essai sur le *favoritisme*. Puis un autre volume, composé de l'*Ensorcelée*, du *Dessous de Cartes* et de l'*Amour Impossible*, — dont les éditeurs sont affolés : je ne sais pourquoi.

Si vous avez ce dernier *Brummell*, envoyez-le moi immédiatement, et écrivez-moi, dans tous les cas, immédiatement aussi, ô retardataire enragé. Je change de logement le 15, et je ne sais pas où j'irai. Écrivez avant ce jour de la levée de mon camp. J'inaugurerai mon appartement nouveau en y écrivant ma première lettre au meilleur et au plus grand de mes amis.

Your's.



EV
26
2 vol.

En vente à la même librairie

JULES BARBEY

Aux Héros des Thermopyles

1 plaquette in-8°, texte entièrement gravé à l'eau forte
Tirage unique a 50 exemplaires. Prix net............. **50** »

J. BARBEY D'AUREVILLY

Dédicaces à la main

Notice de XXXII pages de JEAN DE BONNEFON

1 volume in-8° de 237 pages, imprimé en 2 couleurs par Hérissey, avec 70 reproductions fac-simile de dédicaces. Prix **20** »





